

LAS

BELHADOS

DE LEYTOURO



LAS
BELHADOS
DE LEYTOURO :

AMASSADIS DE CAOUSOTOS ADUBADOS
É TA PLAN GOUSTOUSOS
QUE LOUS GOURMANS S'EN BARBOLÈQUÉРАН
DINC'AOU MUS;

PER UN LEYTOURÉS DUS RIOUS.

Lous Francimans l'an loumentat

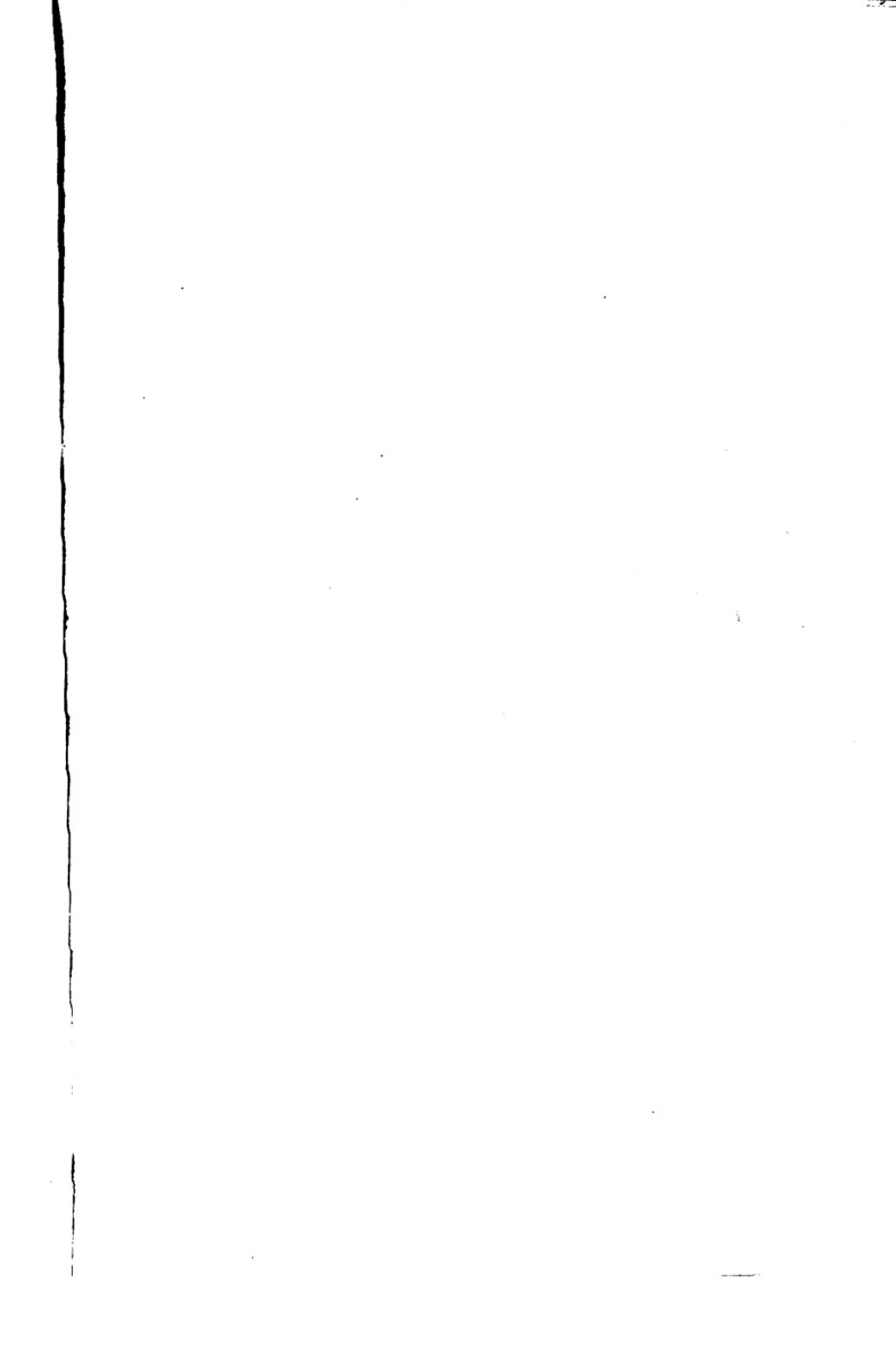
ALCÉE DURRIEUX.

É DAOUANT TOT ACO, YO STUDI SUL LA LENGUO GASCOUO.



AUCH
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE G. FOIX, RUE BALGUERIE

—
1889



LES
VEILLÉES
DE LECTOURE :

COLLECTION DE PETITES CHOSES ACCOMMODÉES
ET SI AGRÉABLES
QUE LES FRIANDS S'EN LÈCHERONT LES LÈVRES
JUSQU'AU NEZ ;

PAR UN LECTOIROIS DU QUARTIER DES RUISSEAUX.

Les Français l'appellent

ALCÉE DURRIEUX.

14

Précédées d'une étude sur les Origines de notre Patois Gascon.



AUCH

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE G. FOIX, RUE BALGUERIE

—
1889

1890

Journal de la Société de Géographie

Paris, le 15 Mars 1890

Le Bureau de la Société de Géographie a l'honneur de vous adresser ci-joint le fascicule de la Revue de Géographie, pour le mois de Mars 1890.

Le Directeur, M. le Comte de Ségur

AVANT-PROPOS

J'ai fait ce livre un peu par hasard, et sans la moindre préméditation.

Voici comment :

La Garbure, société amicale des Gascons de Paris à laquelle j'appartiens, réunit dans des banquets, généralement fort gais, ceux de ses associés qui n'ont pas oublié la communauté d'origine.

Nos *Garburiers* voulurent, après boire, qu'on leur parlat un peu notre cher idiome Gascon. Et moi, vieux Parisien depuis plus d'un demi siècle, je fus *commandé* pour exécuter cette partie du programme.

Voilà donc un conte succédant à un conte, une histoire à une autre histoire.

Or, il arriva quelquefois que nos trop bienveillants Collègues votèrent l'impression de ces pro-

ductions de circonstance. Mais les amis restés en Gascogne réclamèrent, de leur côté, cette prose qui amusait les Garburiers. *Las Belhadós* ont donc été faites *par ordre* pour ainsi dire : si le livre est mauvais, que la Garbure soit vouée aux dieux infernaux!!!

En écrivant du Gascon, ce qui de ma vie ne m'était arrivé, il me sembla reconnaître des mots *Grecs*, vieilles connaissances de collègue, oubliées depuis l'obtention de mes diplômes.

Fort intrigué d'abord, je voulus éclaircir mes doutes; et les Lexiques furent unanimes à me donner raison. On se pique à ce jeu-là; et j'ai fini par comprendre pourquoi on s'embrassait pour l'amour du Grec dans la maison de Molière; voilà comment une plaisanterie m'a engagé dans un travail difficile, et fort long pour moi qui n'étais pas acclimaté à ce genre de recherches.

Je travaillais résolument à la création d'un lexique *Grec-Gascon*; lorsque l'excellent livre de *l'abbé Espagnolle* (l'origine du Français, 1888-89, Paris, Delagrave) me fut communiqué. J'y vis l'engagement pris par un Helléniste de premier ordre *d'établir, à bref délai, l'origine grecque de 30,000 mots de nos langues Aquitaniques*. Confiant dans la parole du savant abbé, j'ai disconti-

L'abbé Espagnolle se contentait de dire qu'il avait compilé plus de 1000 mots grecs dans le patois gascon.

nué un travail désormais inutile et d'ailleurs incomplet.

Seulement, j'ai cru devoir en extraire 200 mots environ, (pris dans les deux premières lettres A, B) et qui ne doivent certainement rien au latin (1). Ils m'ont semblé suffire pour réduire à néant l'erreur consistant à prétendre *que nos patois sont faits de Latin corrompu*; qu'ils n'ont su du Grec que ce que les Romains ont bien voulu leur en apprendre.

Or, en cas pareil, 200 mots en A B seulement prouvent autant que 20,000.

Comme conséquence, il était naturel de se demander d'où nous est venue cette averse de mots grecs, et quelle est sa date? ici, pas d'illusion : elle doit être bien ancienne, puisque ces mots se sont fondus si parfaitement dans notre dialecte, qu'ils y jouent *un rôle principal*. Le résultat de mes recherches est dans la lettre de dédicace à mon tant bon ami Albert Descamps.

Je crois avoir fait un travail incomplet. Mais j'ai ouvert une voie; et elle sera suivie tôt ou tard par de plus habiles, au grand profit de l'histoire nationale : ses origines reposant trop souvent sur

(1) Ce petit lexique est à la fin du volume.

des hypothèses impuissantes à résister à une critique sérieuse; d'autre part, la philologie a pris chez nous un caractère dogmatique, en devenant officielle. Je la crois absolument dans l'erreur lorsqu'elle enseigne que nos *patois-celto-grecs*, mais *grecs surtout*, ont été faits *de latin corrompu*.

Il n'a jamais eu la tenacité de son aîné, dont la trace résiste au temps, indestructible partout où il a passé. Le Latin se vante lorsqu'il prétend avoir fait oublier à nos races, si fortement imprégnées de sang Pélasgique leur langue d'origine. Le Français, de son côté, nous semble bien téméraire lorsqu'il promet d'effacer jusqu'aux derniers vestiges de nos patois Gascons. Le Grec a pénétré dans nos moëlles depuis trente siècles; et nulle puissance au monde ne pourra l'en arracher.

Nous sommes et nous serons Français jusqu'à la mort : nous parlerons la langue de la patrie, nous l'écrirons même comme les hommes du Nord; nous offrirons à sa gloire des écrivains et des penseurs comme *Montesquieu*, des savants de tout ordre, des Académiciens illustres.

Mais le sentiment de la famille est chez nous indestructible au même titre que la langue qui le traduit; et, dans mille ans comme aujourd'hui,

nos enfants diront à leur mère en langue Pélasgique :

May, boy la tête.

Nos dialectes sont atteints des calamités qui assiègent tous les délaissés. Chacun en abuse, les défigure, leur arrache un lambeau de leur richesses naturelles; l'invasion de ces affreux criquets qu'on appelle *Gallicismes* finirait par détruire leur pureté et leur fraîcheur.

Nous voyons aujourd'hui toutes les anciennes Provinces grouper leur élite dans des associations puissantes, pour faire revivre leurs traditions, exhumer leurs origines, reconstituer les dialectes primitifs, en scruter les sources, encourager les recherches au grand profit de l'histoire et de la littérature nationales. C'est comme un pieux pèlerinage des vivants aux tombeaux de leurs aïeux.

Pourquoi donc l'Aquitaine, originale entre toutes, riche de trésors de tout ordre, mère des poètes et des troubadours de la première Renaissance, dont les Princes et grands Seigneurs sacrifiaient aux muses, tandis que les femmes encourageaient ces nobles entreprises : comment cette belle province, fille du soleil, dont les calamités les plus épouvantables ne purent éteindre ni le génie ni le

beau langage, aujourd'hui plus obstiné que jamais à ne pas mourir : pourquoi ne grouperait-elle pas aussi ses enfants, pour fouiller son sol sacré, y découvrir nos véritables aïeux, les sources de ses impérissables idiomes, et préserver de la contamination, les belles langues des Goudouli, des Dastros, des Garros, et de tant d'autres poètes charmants que notre ingratitude menace de l'oubli.

Où trouverons-nous une plus belle et plus légitime occasion de Congrès pour la science, et de fêtes artistiques et littéraires pour la jeunesse? Nous rendrions ainsi un peu de sa vie de jadis à notre Aquitaine qui s'ennuie.

Jamais Association ne pourra se proposer un objet plus digne de ses efforts et de ses sacrifices : nos trésors de tout ordre appartiennent à la Patrie commune, à notre France bien aimée; et nous l'enrichirions en accomplissant un pieux devoir de famille.

Tulle, par Lecture, le 22 septembre 1889.

ALCÉE DURRIEUX.



Le fond des idées et en livre à M. Descamps est
emprunté à un passage de Marry-Desloges (Catalan
historique de la langue parlée dans le midi de France,
p. 48), dans lequel se trouve reproduite une lettre
d'un Helléniste d'Asie.

A M. ALBERT DESCAMPS

MAIRE DE LECTOURE

DÉPUTÉ DU GERS



Mon cher et noble ami,

Lorsque notre immortel compatriote de l'Age-
nais, Bernard de Palissy, publia *ses œuvres* admi-
rables, il en fit hommage à très haut et très puis-
sant Sieur le Sire Antoine de Pons, à cause de
la suffisance de son merveilleux esprit en philo-
sophie, astrologie, et autres arts tirés des ma-
thématiques. Je ne vous prends pas pour un
grand astrologue : et cependant j'ai obéi au même
sentiment que notre artiste inoubliable. Je ne con-
nais personne, en effet, plus dévoué que vous à
nos traditions séculaires, à la langue maternelle,

de chercheur plus passionné de nos vieilles pierres respectées par le temps.

Nous vous devons la création du musée Lectourois, si fécond en enseignements, au point de vue de l'histoire générale et locale.

D'ailleurs, je saisis avec empressement toute occasion qui m'est offerte de vous témoigner ma sincère affection.

Vous m'entendites souvent protester contre la très impertinente affirmation de nos Académies que l'idiome Gascon serait sorti du Latin corrompu.

Ne les voyons-nous pas encore s'obstinant à chercher, dans les langues étrangères, l'origine des mots Français qui nous appartiennent depuis les premiers temps de notre histoire.

Ces procédés révoltent d'abord tous mes sentiments de Gascon et de Français, car c'est tout un.

Quoi! nous fumes capables de fonder l'unité de la Grande Patrie, et nous aurions dû recourir à *l'importation* pour constituer la langue de Pascal, de Bossuet, de Montesquieu? Notre fonds était donc bien pauvre pour en être réduits à cette extrémité?

L'histoire et la philologie protestent également contre des erreurs inadmissibles autant que peu

patriotiques. Nous sommes le résultat de la fusion de deux races célèbres. Chacune apporta sur le sol Gaulois ses qualités éminentes comme sa langue d'origine. Ainsi se produisit l'éclosion des dialectes, tous parents rapprochés, malgré les apparences ; et les foyers Provinciaux payèrent chacun leur contribution, à l'heure ou fut créée la langue Nationale devenue celle des provinces unifiées... Permettez-moi d'en établir la preuve évidente pour tout esprit non aveuglé par des idées préconçues.

ORIGINE DES PATOIS.

§ 1^{er}. — *La langue Celte.*

Il est à peu près admis à cette heure, qu'à une époque non exactement précisée, un mouvement considérable de populations se produisit d'Orient vers l'Occident. La plus grande partie des émigrants, suivant le mouvement du soleil, vint se fixer, après des péripéties dont l'histoire exacte reste à faire, dans le pays qui prit le nom de *Celtique* de celui des envahisseurs, *les Celtes*, et dont les Romains firent la *Gaule* et *les Gaulois*.

Cet essaim de la ruche Asiatique avait une langue d'origine Orientale comme ceux qui la parlaient.

Cette langue était-elle *originale* ou *dérivée* d'une autre plus ancienne qu'on appellera du nom de *Sanscrit* ou de tout autre ?

Voilà une première question capitale et qu'il appartenait aux savants de résoudre ; or il n'est plus contesté que cette langue Celtique avait de grandes affinités avec le *sanscrit* ; comme conséquence, les mots de nos patois qui se réclament de cette communauté d'origine sont fort nombreux.

Les nouveaux venus prospèrent, croissent et multiplient ; ils deviennent un peuple formidable ; et leurs colonies débordent à leur tour sur l'Italie jusqu'au Danube, sur la Grèce, et jusque sur l'Asie ou ils fondèrent le Royaume qui de leur nom de *Gaulois* s'appela *Galatie*.

La langue originaire suit ces nouveaux essaims ; et on la retrouve à plus de deux mille ans de distance, sauf les modifications inévitables, après un si long temps écoulé.

Au moment de la prise de possession du sol Gaulois par les nouveaux venus, chaque famille se saisit de son lot, ou par accord ou par violence, peu importe.

Voilà donc les petits groupes composant la Nation, s'isolant sur la partie du territoire qui lui appartient. Chaque groupe ne tardera pas à s'appeler *Tribu*; et dès qu'elle deviendra puissante, elle sera désignée par un nom propre, le Quercy, si si vous voulez. Ainsi se constituèrent des agglomérations particulières, parlant également la langue Celtique, malgré leur séparation apparente ou réelle; mais chacune aussi possède son sol spécial, chaud ou froid, de plaines ou de montagnes, voisin ou éloigné de la mer, des fleuves ou des torrents.

L'habitant des plaines sera cultivateur: celui des montagnes se livrera à la vie pastorale: les riverains des mers ou des grands fleuves adopteront la vie agitée du marin, du pêcheur, du trafiquant. Ainsi chacun aura des outils, des besoins, des impressions, un aliment différents, des fréquentations étrangères plus ou moins répétées, et chacun pliera la langue et la prononciation à ces situations variées; certains mots tomberont en désuétude chez les uns, et se conserveront chez les autres; des mots nouveaux apportés par les étrangers ou créés pour représenter des besoins ou des phénomènes nouveaux ne seront que d'un usage relativement restreint. Nous assistons à la création des dialectes.

La communauté des langues étant le signe le plus certain de la consanguinité des peuples, nous admettrons comme hors de doute, la communauté d'origine des Italiens, Français, et Espagnols, à plus forte raison des Français de toutes les provinces jusqu'en Suisse et en Belgique. Nous voilà donc certains d'avance que dans la langue de ces trois nations Celtiques nous retrouverons la plupart des mots communs puisés à la même source.

§ 2^e. — *La langue Grecque.*

Mais comment expliquer que le *Grec* ait pris une si large place dans nos dialectes Gaulois, notamment dans l'ancienne tribu des *Lactorates* que nous avons surtout en vue?

Plusieurs systèmes ont été proposés pour résoudre la difficulté.

Le premier tend à établir, que les Phocéens après leur établissement à Marseille, obéissant à leur esprit aventureux et mercantile, se mêlèrent aux tribus Gauloises, et modifièrent à la fois la rudesse de leurs mœurs, et de leur langage primitif.

Si le système est fondé, l'infusion Grecque aura été d'autant plus abondante que les relations se

seront nouées plus intimes entre certaines tribus Celtes et les nouveaux venus. Il est historiquement établi que toute la côte Méditerranéenne se couvrit de bonne heure de colonies Grecques. Dès lors, leur langue devait, suivant ce premier système, devenir dominante dans les patois de ces contrées... Or, le territoire Lectourois est perdu dans les terres, à une distance de plus de cent lieues de ces côtes; et son patois gréçise plus qu'aucun autre... la majeure de ce raisonnement est inexacte puisque la conclusion est fausse.

mais, n'est-ce pas ?
+

Disons cependant qu'Athénée, le Brillat-Savarin de son temps, qui fit un livre sur *l'art de bien diner* Δειπνοσοφιστα atteste, (liv. iv, 36), en citant un extrait sur les Celtes du stoïcien *Posidonius*, moins célèbre que son disciple Ciceron, que les riches Gaulois buvaient du vin importé d'Italie et de Marseille...

Or nous savons que les Grecs s'étaient constitué le monopole du commerce des Gaules.

Mais il ajoute, (*horresco referens*): ce vin là n'est pas fort, car il est souvent mêlé d'eau!!! Le mouillage plus de deux cents ans avant Jésus-Christ!!! Si les Grecs s'étaient chargés d'initier nos pères aux belles manières et au beau langage, ils leur donnèrent en même temps de biens mauvais exem-

+ voir, outre le dictionnaire de Trévoux, le vocabulaire des mots romans languedociens dérivant directement du grec par S. Thomas (Nouveaux mémoires de l'Académie de Montpellier t. III p 39)

ples de probité commerciale. Et le laboratoire municipal Parisien atteste, chaque jour, que l'abominable semence a produit une récolte trop abondante.

Ajoutons, pour les curieux des vieux procédés de fabrication, que les pauvres buvaient la bière de froment assaisonnée avec du miel. (1)

Michelet (*Hist. de F.*, t. 1, p. 143 et suiv.) nie l'influence Grecque et Massaliote sur la civilisation primitive des Gaules. La raison qu'il en donne mérite d'être citée.

Le génie Héliénique était trop dédaigneux des barbares pour gagner sur eux une influence réelle... peu nombreux, traversant le pays, avec défiance, et seulement pour les besoins de leur commerce, *les Grecs différaient trop des Gaulois et de race et de langue*, ils leur étaient trop supérieurs, pour s'unir intimement avec eux!!!

D'ailleurs leur influence n'aurait pas dépassé le Dauphiné, limite extrême ou Champolion Figeac a retrouvé quelques mots Grecs, toujours suivant Michelet.

Nous verrons bientôt que la plupart de ces affirmations, plus que hasardées, sont en contradictions formelle avec les faits les plus clairement établis.

Mais nous retenons de la citation qui précède, ce

*Il y a un rapport entre les malheurs, ligues avec
les conditions de l'époque et une femme méconnue.*

qui nous est commun avec le poétique historien, à savoir, que l'influence Massalliotte a été nulle sur notre langue Gasconne.

Suivant un second système, le Latin si largement imprégné de Grec en aurait déposé le sédiment sur l'idiome des vaincus.

Nous ne voulons pas examiner, non pas *l'in-vraisemblance*, mais *l'impossibilité* de la prétendue transmission.

Nous prenons l'argument corps à corps et nous disons :

Si la raison est vraie, les patois ne disposeront que des mots Grecs passés par la filière Romaine. Or ils se servent d'un très grand nombre de ces mots Grecs que le Latin n'a pas connus. Voilà longtemps que, par état, nous invoquons le vieil adage : *Nemo dat quod non habet*. Le patois aura donc puisé à une autre source que celle indiquée.

Pourquoi dès lors faire honneur aux Latins de leurs générosités prétendues dont nous n'avons nul besoin.

En remontant aux origines radicales de l'histoire, ou l'hypothèse cotoie la certitude, et la fable la vérité, on aperçoit un peuple étrange, venu de l'Orient, parlant un grec barbare, βαρβαρωνους,

les Pelasges. Il est nomade, guerrier, navigateur à ses heures ; il s'empare de la Grèce, fonde des colonies, se jette sur l'Italie qu'il domine pendant plusieurs siècles : puis il disparaît comme un nuage sans qu'on sache ce qu'il est devenu. (Voir cependant Clavier. *Hist. des premiers temps de la Grèce* : t. 1, p. 43 et s., Paris, 1822).

Les Linguistes retrouvent dans les débris de son dialecte des mots nombreux qui établissent qu'il était *Celte* et *Grec* à la fois.

Y avait-il des points communs dans l'origine des deux peuples ? S'étaient-ils rencontrés, dans leurs courses aventureuses, soit en Europe soit dans l'Asie Mineure ? Quelques-uns de leurs groupes s'étaient-ils réunis, mêlés, à un titre quelconque ?

Les documents font complètement défaut : et malgré cette lacune, l'auteur de l'histoire aussi savante que curieuse de la langue Française, (Paris, Didot, 1872) A. de Cassagnac n'hésite pas dans la conclusion (p. 293) :

« L'existence d'une nation primitive passée
» d'Orient en Occident et parlant une langue à la
» fois *Grecque* et *Gauloise* comme les *Pelasges*,
» explique donc d'une manière positive la présence
» de tant de mots Celtiques dans les vieux dialectes

» du *Latium* et de tant de mots Grecs dans les dialectes de la *Gaule*. »

Si le fait est vrai, et toutes les présomptions militent de ce côté, la série des témoignages, ininterrompue jusqu'à nos jours, attestera la persistance de l'emploi du Grec dans nos dialectes méridionaux.

§ 2. — *Histoire d'Hercule.*

Mais avant d'aborder cet ordre de preuves, il est bon de rappeler certains faits historiques qui suffisent à combler les lacunes.

Et d'abord, Hercule a laissé sa trace indélébile sur le sol Espagnol; il a fondé *Sagonte* et *Gadès* (Cadix): le détroit de *Gibraltar* s'appela pendant la période latine, *fretum Herculeum*; le héros avait ouvert le passage: les colonnes qui prirent son nom, quoique difficilement reconnaissables aujourd'hui, qu'elle que soit d'ailleurs leur place exacte, n'en déposent pas moins de la présence du Demi-Dieu.

Or après avoir parcouru l'Espagne en triomphateur, il franchit les Pyrénées, et déborda sur l'Aquitaine; nous en trouvons une première preuve

dans la légende de la plaine de *la Crau* ou l'attendait l'armée des indigènes. Les vaillants Aquitains le pressèrent si vivement, que son père céleste ne put assurer son salut, qu'en déchaînant sur ses ennemis une tempête de pierres tellement épaisse que le pays en est resté couvert, et à tout jamais frappé de stérilité.

Voilà donc le bâtisseur de villes, le fondateur de colonies, traversant notre Aquitaine. (1)

De plus, nous trouverons sa trace, et cette fois non légendaire, dans les mots Doriens par milliers qui se sont incorporés de temps immémorial à nos patois Aquitaniques.

J'ose spécifier le dialecte Pélasge Dorien, après le savant abbé Espagnol (*Origine du Français, Delagrave, 1888-89, Paris*). Grâce à sa science con-

(1) Les Tyriens avaient aussi leur Hercule; il leur avait enseigné la navigation, l'utilité de la colonisation; de plus il leur fit connaître le poisson, générateur de *la pourpre*, les procédés de teinture de la laine auxquels ils durent une partie de leurs richesses.

Cet Hercule fut aussi le fondateur de Gadès.

Enfin il existait un troisième Hercule en Egypte. Tous ces Hercules avaient également accompli les douze travaux. Mais lorsqu'il s'agissait de déterminer le droit d'aïnesse entre eux, chacun faisait remonter le sien à des âges invraisemblables. Les Egyptiens ne donnaient pas moins de 36,000 ans à l'Hercule de Thèbes.

sommée d'Helléniste, il signale *le Dorien* comme un des facteurs principaux, non seulement de nos patois méridionaux, mais encore et comme conséquence, de *la langue Française*. Il nous promet à bref délai, un Dictionnaire spécial ou sera mise en relief *l'origine Dorienne de 30,000 mots de nos dialectes Pyrénéens!!!*

J'ai voulu savoir pourquoi les Doriens avaient suivi la fortune du fils d'Alcmène dans ses entreprises aventureuses.

La raison en est simple : celui-ci leur était venu en aide dans une guerre meurtrière qu'ils soutenaient contre les Lapittes : service précieux qu'ils se gardèrent d'oublier. Ils eurent eux-mêmes l'occasion de lui témoigner plus tard leur reconnaissance pour le service rendu. Il n'en fallut pas davantage pour attacher à tout jamais les Doriens au héros, et à la dynastie des Héraclides.

Il ne nous suffit pas d'avoir suivi Hercule en Espagne et dans la Gaule : l'histoire nous le montre encore en *Italie, chez le roi Evandre*, quelques années avant la guerre de *Troie*. Ce roi historique avait conduit une *colonie Grecque* dans le *Latium*, et bâti la ville de *Pallantée*, dont les Romains firent le mot de *Palatium*; Hercule laissa à son hôte les soldats fatigués de son armée

(*Den. d'Halicarn. Ant. Rom. l. 2, ch. 31, 33, 34*). Or ces trois pays, où la présence du héros Grec est également signalée, avaient été peuplés par des colonies Gauloises; et les trois langues composées des mêmes éléments ne diffèrent, encore aujourd'hui, comme jadis, que dans la mesure des simples dialectes. Voilà des faits qu'il est difficile de détruire, ou même de révoquer en doute.

Or, quelques milliers d'années plus tard, un groupe de systématiques, fort savants d'ailleurs, voudrait nous faire admettre que tous ces grands pays ont un jour renié leur langue séculaire, fait inouï dans l'histoire, pour adopter celle que Rome inventa pour son usage, après les conquêtes du monde connu. Autant vaudrait affirmer que de Marseille à Bordeaux le peuple a renié ses dialectes, pour ne parler que celui de l'Ile-de-France; rien ne prouve que des Académiciens de l'avenir n'en essaieront pas la démonstration.

On espère échapper à ce faisceau de preuves, en prétendant qu'Hercule n'aurait été qu'un mythe, c'est-à-dire la personnification du génie Grec, guerrier, colonisateur et marin. L'objection n'effleure même pas l'argument.

Qu'importe l'existence d'Hercule, au point de vue où nous sommes placés?

Histoire ou légende, elle établit également que la Grèce a débordé sur la Gaule, par l'Italie, par la Méditerranée et par l'Océan ; qu'elle y a déposé une couche tellement, profonde de sa langue indestructible que les Hellénistes du commencement de ce siècle, courant en Diligence à travers nos contrées, la reconnaissaient, émerveillés à chaque relai de poste. Et voilà pourquoi, sans doute, notre cher patois n'est qu'un débris de Latin corrompu ???

Nous pensons donc, au contraire de la science officielle, que nous nous sommes approvisionnés simultanément, avec nos frères du *Latium* encore barbares comme nous-mêmes, aux riches greniers de la Grèce colonisatrice ; et ce fait historique évident aurait, suivant nos Académies, constitué la Gaule débitrice, non pas d'Hercule, mais de Rome seulement. Cette façon d'interpréter les faits historiques nous semble par trop fantaisiste.

Or chacun des emprunteurs utilisa ses ressources exotiques à sa manière. Un grand nombre des vocables Grecs fut également utilisé par les deux emprunteurs sans se rien devoir l'un à l'autre ; et de plus chacun fondit dans sa langue des mots préférés que son voisin avait dédaignés.

Telle est la véritable raison de la différence et

de la conformité des deux langues : nos patois firent fonction de meule pendant des siècles ; ils, broyèrent tous les éléments que l'invasion, la guerre, ou la colonisation avaient exposés à l'action de leur génie ; et notre langue nationale les prit ainsi élaborés, et prêts à subir sa loi. Or la récolte est produite par la semence. Le palais, tant beau soit-il, ne s'élève qu'après la réunion des matériaux à pied d'œuvre : l'enfant, s'appela-t-il Alexandre n'est venu au monde qu'après sa mère.

Notre admirable langue Française née de l'incubation séculaire de l'œuf Celto-Grec, a trié ses éléments dans nos dialectes *tous également Gaulois*. Elle sortit ainsi du génie national comme Minerve du cerveau de Jupiter : elle est sa fille légitime, sans mélange d'éléments étrangers ou suspects. C'est donc à la source *Celto-Grecque* d'abord que nous devons chercher les mots douteux ou inconnus, au lieu d'interroger les langues des peuples dont nos pères ignorèrent jusqu'au nom. La question sera définitivement résolue le jour prochain où l'abbé Espagnolle nous donnera l'origine grecque de 30,000 mots des dialectes Aquitaniques.

Si un doute pouvait exister, après cette leçon d'histoire, il suffirait de scruter les aptitudes inti-

mes de nos provinces méridionales pour y découvrir le génie artistique et littéraire qui valut sa gloire immortelle à la patrie de Périclès.

Mais ce génie Grec brillait déjà du plus vif éclat en plein moyen-âge. Les bandes féroces de Montfort furent impuissantes à l'éteindre dans les flots de sang répandus sous des prétextes religieux. Encore à cette heure comptez le nombre et la valeur des artistes de tout ordre, d'origine Aquitannique !!!

Ingres lui-même, le *primus inter pares* de la peinture moderne, qu'était-il autre chose, que l'éclosion d'un germe échappé à l'un des compagnons d'Hercule, et porté jusqu'à nous, à travers les mystères de la génération.

§ 3. — *La tradition historique.*

Le moment est venu d'examiner l'argument de la tradition basé sur une série de témoignages dont nul ne contesta jamais l'authenticité.

César fut le premier Romain qui pénétra dans la Gaule; il l'a donc surprise au moment où elle se possède, indépendante de toute influence Latine... Or il établit (*de Bel. Gal.* lib. VI, c. XIV) que les

Druides, *publicis privatisque rationibus græcis litteris utuntur*. J'ai sous les yeux, l'édition classique de *bello Gallico* de Gidel que l'Université met aux mains de nos enfants; et voici la note insérée au bas de la page 151 sur le texte précité :

+ « Les Gaulois employaient dans toutes relations » publiques et privées, *autres que celles de la » religion et de la science*, une écriture que » César appelle *Grecque*, ce qui a fait croire, mais » par une supposition gratuite, qu'ils l'avaient » reçue *des Massallotes*. Cette écriture qu'on » retrouve sur quelques monnaies Gauloises et » dans quelques inscriptions, sur quelques idoles » de l'époque gallo-romaine, *se rapproche beau- » coup de la grecque, mais DE LA GRECQUE PRI- » MITIVE, c'est-à-dire PÉLASGIQUE*. Elle appar- » tient à cette famille d'alphabets antiques qui » comprenait avec le *Pelasgique*, l'*Etrusque*, le » *Samnite*, l'*Osque*, le *Latin ancien*, le *Celtibé- » rien* et l'*Ombrien*. En d'autres termes, ce sera » l'écriture et la langue des tribus *Celto-grec- » ques*. » Nous ne prétendons pas autre chose.

Donc il reste acquis déjà qu'au moment de la conquête de César, les alphabets Gaulois étaient les mêmes que ceux des provinces d'Espagne et d'Italie, c'est-à-dire fortement imprégnés de langue

+ Mais les Gaulois n'ont pas l'écriture de la langue
 d'Espagne, car les alphabets de la péninsule sont les alphabets
 du Nord et à l'Est de la Garonne, c'est-à-dire les alphabets
 dérivés de l'écriture grecque, qui sont les alphabets.

Grecque ou Pélasgique. Nous n'avions donc pas attendu la venue de César ou de ses légions, tout au moins, pour écrire en Grec. Or, on parle généralement la langue qu'on écrit, et cette langue était une partie essentielle de la vie politique, religieuse et sociale de nos pères.

Nous avons vu que les Gaulois vivaient divisés en tribus, en groupes; nous savons encore qu'ils étaient jaloux de leur indépendance, et constamment armés, même pendant leur sommeil, pour la défendre. Les guerres civiles auraient bientôt dévoré une nation ainsi faite, si les institutions n'avaient pas empêché ce malheur... Telle fut l'origine des *champs de mai*, c'est-à-dire des réunions des délégués choisis par chaque groupe, pour délibérer, dans les forêts sacrées des *Carnutes* ou ailleurs, sur les intérêts collectifs de la Nation. Par où l'on voit déjà que le régime parlementaire, objet aujourd'hui d'attaque si passionnées, adhère au sol depuis plus de vingt siècles.

Or, l'idée de *réunion* implique celle de *délibération* et de *discours* pour décider les suffrages. Mais si tout échange d'impressions et de sentiments entre deux personnes suppose un instrument quelconque qui leur sera également familier, les délibérations publiques, sur tous les problèmes

que soulèvent les intérêts d'une grande nation, exigent une langue déjà perfectionnée; et cette langue existait certainement.

Nous sommes d'autant plus à l'aise pour l'affirmer ici, que l'éloquence Gauloise fut célèbre même dans la Rome des Césars. Etonnez-vous que ce peuple libre, vivant de la vie publique, ne supportant de chef que son élu, eut placé sur ses autels les plus respectés *un vieillard à la bouche d'or*. Et ce peuple qui divinisait l'éloquence, aurait attendu César pour avoir une langue à son usage, ou se serait hâté de renier la sienne après la conquête, fait inouï dans l'histoire, pour adopter celle d'un conquérant odieux???

Les Académies et les Ecoles pourront multiplier à l'infini leurs savantes démonstrations, elles ne nous feront jamais admettre :

1° Que les sourds ont dressé des autels au dieu de la musique;

2° Que les aveugles ont adoré le dieu de la lumière;

3° Que les barbares communiquant entre eux par une langue si peu consistante qu'elle fond au contact d'une langue civilisée, comme la glace au soleil, avaient inventé le *dieu de l'éloquence*, et placé son emblème sur leurs autels sacrés.

Ces réunions d'hommes armés, féroces, toujours disposés à la violence, auraient trop souvent dégénéré en combats sanglants, si une influence supérieure n'avait pas imposé l'obéissance à ces natures indomptables.

C'est ici qu'intervient le corps des Druides représentant à la fois la science, la religion, et la puissance souveraine. Nous déclarons nettement ne pas connaître, au point de vue constitutionnel, un organisme supérieur à celui pratiqué dans nos forêts Gauloises. L'indépendance absolue de la tribu dans ses affaires intérieures, la fédération des groupes en corps de nation, la délibération sur les intérêts communs par les députés de chacun d'eux au champ de Mai, la liberté de discussion jusqu'à la violence exclusivement; ne semble-t-il pas que nous faisons l'exposé de la constitution du peuple le plus libre de la terre, c'est-à-dire des Etats-Unis d'Amérique?

Quelle était donc la digue contre laquelle venait se briser le torrent des passions terribles de ces hommes indomptables? la simple intervention des *Druides*, caste éminente, qui, parlant au nom des Dieux et de la science dont ils constituèrent le monopole au profit de leurs séminaires, sut inspirer le respect, la confiance, et imposer ses décisions.

Il me semble voir la Papauté se dressant formidable, irrésistible en plein Moyen-âge, comme arbitre souveraine, imposant ses volontés aux Seigneurs turbulents, brisant leur orgueil sans mesure, imposant un frein à leurs avidités toujours inassouvies, arrachant de leurs mains les armes meurtrières, grâce à la Trêve de Dieu, et sauvant l'Europe des horreurs renouvelées des Néron et des Caligula.

La caste Druidique n'avait pas une langue seulement, *elle en avait deux*; et d'abord, une langue vulgaire, publique, à l'usage de tous, dans la constitution de laquelle l'élément Grec avait versé un large contingent; et une langue *hiéroglyphique*, connue des seuls initiés, et dépositaire des secrets religieux et scientifiques. D'autre part, les historiens modernes ont levé une partie du voile qui cachait les mystères du sanctuaire: ils y ont vu, bien à découvert, le principe de l'immortalité de l'âme, ressort irrésistible de l'héroïsme guerrier qui suffit à faire de nos aïeux les plus redoutables soldats de l'ancien monde. Mahomet n'eut pas besoin d'en employer d'autre pour soumettre au croissant trois cents millions d'êtres humains!!!

Enfin le trait saillant du caractère Gaulois est *le besoin de parler*. Toute l'antiquité signale nos

pères comme très prodigues de paroles... Il semble difficile d'admettre qu'une pareille nation n'eût pas sa langue à elle, facile à dire et à comprendre, également agréable à la bouche et à l'oreille.

L'existence de cette langue est authentique, et ses traces subsistent encore ineffaçables.

C'est en ce sens, que nous comprenons : *Strabon* déposant que les actes publics se passaient en Grec dans les Gaules (quelques années avant notre ère);

Troque Pompée décrivant en termes enthousiastes les effets surprenants de l'INFLUENCE GRECQUE (et non pas *Romaine*) en Aquitaine; (1^{er} siècle) si bien qu'on eût dit non pas que la Grèce avait émigré en Gaule, mais bien la Gaule dans la Grèce!!!

Tacite (1^{er} siècle) signalant des monuments et des tombeaux avec des *inscriptions grecques* sur les confins des Gaules et de la Germanie : preuve certaine de l'homogénéité de la race sur toute l'étendue du sol Gaulois;

Le sceptique *Lucien* (11^e siècle) voyageant dans la *Gaule NARBONNAISE* : il fut fort surpris de se trouver aux prises avec un philosophe Gaulois *qui parlait la langue Grecque aussi parfaitement que si elle eût été la sienne;*

Saint-Jérôme (IV^e siècle) rappelant aux Galates que leurs frères d'Aquitaine *tiraient vanité de LEUR ORIGINE GRECQUE!!!*

Donc le Latin n'a rien à voir dans la partie Grecque de nos dialectes Gaulois. Le Grec était la langue courante des lettrés et des prêtres, avant la venue des Romains; et elle avait triomphé dans le peuple avant que leur influence eut pu se faire sentir; car nos aïeux tiraient vanité de leur origine Grecque.

M. Martin, curieux de découvrir dans le dialecte de Montpellier les mots dérivés du grec, en avait dressé un petit lexique (1). Ce livre précieux a été pour nous introuvable... mais nous avons lu par hasard une de ses pages détachées dans *l'Essai historique et littéraire sur les dialectes méridionaux* qui enrichit l'édition de luxe des *œuvres de Goudoulin*; (Cayla et Cléobule (Paul), Toulouse, sans date). Il établit d'abord que les mots Gascons dérivés du Grec ont la même prononciation.

(1) *Dissertation sur le temps que les sciences et les arts commencèrent d'être en usage chez les VOLCES in-4°, Toulouse. 1749.* Ce livre ne se trouve pas à la bibliothèque Nationale.

Je me suis adressé au savant abbé Couture, directeur de l'*Ecole libre* de Toulouse, qui n'a pas pu le découvrir dans la ville où il fut imprimé.

Il raconte qu'il a recueilli d'une personne digne de foi, que voyageant sur la frontière du Languedoc du côté de Saint-Gilles, il entendit chanter des paysans : que s'étant fait répéter les paroles de la chanson, il reconnut un hymne en l'honneur de Bacchus, en Grec un peu corrompu. Il rappelle les travaux de *Bouilli*, chanoine de Nyon, de *Renou*, et de *François Etienne qui firent inventaire* des mots Grecs transplantés dans notre langue. Il nous donne la raison d'un fait historique qui était demeuré à l'état d'énigme pour nous comme pour bien d'autres.

En effet j'ai été pendant bien des années sans comprendre pourquoi les missionnaires de langue Grecque avaient afflué vers la Gaule méridionale, dans les premiers siècles du Christianisme. La raison de cette attraction des uns vers les autres m'avait complètement échappé.

La lecture de M. Martin a fait cesser mes doutes. Ils vinrent porter la bonne nouvelle dans les Gaules, dans les colonies *Celto-Grecques*, où l'Apostolat était facilité par *la communauté de la langue*.

M. Martin affirme que jusques dans les iv^e et v^e siècle, le Grec y était en usage, non seulement dans la caste lettrée, mais encore *parmi le peuple*.

La proposition n'a rien de hasardé si on considère ce qui reste encore du Grec dans nos patois modernes. Et il apporte en preuves, *les Actes des martyrs des Eglises de Vienne et de Lyon*, les Instructions de *saint Yrénée*, écrites spécialement pour son troupeau; les Offices, que *saint Césaire* notamment, faisait chanter indistinctement en Grec comme en Latin; l'oraison funèbre de *Constantin* prononcée en cette langue à Arles en l'année 340 devant le peuple assemblé.

La tradition fut-elle interrompue à une époque quelconque?

Les hommes les plus considérables et les plus compétents passent à Lectoure par hasard, et sont fort surpris *d'entendre nos paysans parler Grec*. Au xvi^e siècle, Joseph Scaliger, savant et philologue encore plus célèbre que son père (Jul. Cés.) note au cours de sa conversation avec eux plus de 1,000 mots grecs!!!

(Au commencement du xix^e) Gail, auquel les inplacables satyres de P. L. Courrier ne firent rien perdre de sa science d'helléniste, traverse le département du Gers; et la langue de Lectoure lui semble si curieuse, *qu'il veut faire un second voyage*, afin de l'étudier à l'aise: et il écrit, « pour *l'amour* » *du Grec et du Français*, recueillez le plus que

» vous pourrez de ces mots: ils figureront utilement
» dans l'histoire de la langue Française et peut-
» être aussi dans l'histoire de la nation.» J'ai essayé
de faire ma preuve; est-elle complète? Je le crois
sans fatuité.

Nous parlions Grec dans les Gaules antérieurement à l'invasion Romaine, parce que nous étions *Celto-Grecs*. L'occupation a cessé depuis quinze siècles, et nous continuons à parler Grec par la même raison; première preuve évidente que le Latin ne fut pour rien dans nos dialectes locaux, au moins quant à l'élément Grec.

Vous devez être bien étonné de me surprendre infidèle à Cujas au profit d'une question de Linguiste; sachez qu'elle est la science la plus amusante que je connaisse aux mains des vrais artistes. Depuis que je l'étudie, elle m'a remis en mémoire la fameuse machine Américaine dans laquelle les curieux plaçaient un lapin vivant, et qui leur restituait, après trois tours de roue, un chapeau de feutre irréprochable. Les esprits systématiques qui prétendent tout ramener à une idée préconçue, sont encore plus étonnants, si c'est possible.

Ils ont, de leur autorité privée, prescrit aux vocables, et encore sauf exception, de n'évoluer que dans les limites qu'il leur a plu de poser *ex*

cathedra. Encore leur tracent-ils des mouvements déterminés symétriques, dont ils ne peuvent s'affranchir sans encourir l'anathème. Or, vous savez comme moi que dans nos contrées, le même mot se transforme jusqu'à devenir méconnaissable d'un village à l'autre. Si le radical latin fait défaut, ces Messieurs l'inventent. Cette ressource ne suffisant pas à combler les lacunes, ils vont crier famine en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Arabie, un peu partout; ils iraient jusqu'en Chine tendre leur sébille scientifique pour bien établir que nous vivons d'aumônes, plutôt que de reconnaître, que notre chère et superbe langue, purement nationale, s'est épanouie sous l'action féconde des dialectes, c'est-à-dire *du génie de la race* en action sur la matière première *Celto-Grecque*.

Et cela est si vrai, qu'ils déclarent, *inconnue* l'origine de tout mot non justifié par une racine de leur jardin exotique. Ils nous rappellent le médecin de Molière qui préférait voir mourir son malade, que de le laisser vivre au mépris de ses règles fort impertinentes.

Lorsque l'histoire vraie ou légendaire leur montre le flot Pélasgique, Dorien, Phocéén, faisant irruption par les Gaules de tous les côtés à la fois,

ils se demandent gravement par où les mots Grecs auraient bien pu passer pour arriver jusqu'à nous ? Il leur suffisait, pour le savoir, de mesurer la quantité qui s'en élabore dans les seins de nos nourrices Gasconnes.

Voulez-vous un échantillon des procédés de ces Messieurs ? le voici en trois mots. Je les ai réunis intentionnellement dans le petit vocabulaire placé à la fin du volume, *αργος τιλλειν κανειν*, traduction littérale patoise : *bargo tilho canebo*. Ce qui veut dire, que l'instrument appelé *argo* ou *bargo* a été primitivement inventé, et s'utilise encore, pour teiller le chanvre. Les Aquitains ont donc pris la phrase Grecque toute faite, et l'emploient aujourd'hui, plus que jamais, sans la moindre altération.

Savez-vous ce qu'il faudrait admettre suivant le système Académique ? les deux premiers mots *αργος* et *τιλλειν*, n'ayant rien qui leur ressemble en Latin, seraient venus on ne sait d'où : et nous aurions attendu l'arrivée de César pour compléter la phrase par le mot *canebo*; car il avait plu aux Latins de l'emprunter à la langue Grecque, et de nous l'enseigner.

Or il est trop clair que l'acquisition du mot *canebo* nous est venu en même temps que le *bargos* et le *tilhein*; car sans le premier, les deux

autres sont sans application et sans objet; nouvelle preuve que nous parlions Grec avant la venue des Romains, que nous n'avons pas cessé depuis leur venue, malgré la *prétendue inondation du Nil Latin* qui n'a rien détruit d'abord, et qui, *d'autre part*, ne nous a laissé, à peu de chose près, que ce qui nous appartenait antérieurement au prétendu cataclysme de la langue nationale Aquitanique. La raison en est dans la source commune des deux langues également Celto-Grecques. Tant qu'on n'établira pas *une différence dans l'origine des deux langues*, et en outre *l'infusion dans nos patois des mots étrangers à l'auteur commun Celto Grec*, on tournera dans un cercle vicieux. Il n'a jamais suffi à établir une preuve admissible en bonne logique.

Voici un fait entre mille à l'appui de notre énoncé. Du mot *αγριας* nous avons fait *agré*, aigre; *agrasoun*, *agras*, groseille, vergus; *agrestin*, le qualificatif de tout fruit non encore mur, etc. etc. Cette utilisation du mot Grec est certainement antérieure à l'invasion Romaine. Or, d'après la théorie combattue, nous avons dû attendre l'importation du mot *acer*, et il nous aurait été permis, alors seulement, de reconstituer le mot Grec primitif et ses dérivés *agré*, *agras*, *agrou*, *agreja*, etc., etc.

Tels sont les produits de cette chimie systéma-

tique. Elle ne nous laisse pas même de l'eau à boire. En effet, l'Ἀγυιολος nous a donné *aygo*, eau; *aygat*, abat d'eau; *ayguèro*, vase à mettre l'eau; *aygoulet*, petit filet d'eau; *aygouleja*, qui laisse couler l'eau, ou s'agite sur l'eau.

Or, tout cela n'aurait été possible qu'après la venue de l'*aqua* latine!!!

Pour nous, il est démontré que le Grec a fourni à nos dialectes, et comme conséquence à la langue française, une très large contribution.

Or, s'il est certain que notre cote Aquitanique fut occupée sur l'Océan par une colonie Dorienne, tandis que les Phocéens s'emparaient de la côte Méditerranéenne, peut-être pourrait-on suivre le mouvement des uns et des autres dans l'intérieur des terres, et saisir une des raisons de la différence de nos dialectes patois jusqu'au point où durent se rencontrer les deux colonies.

Voilà une œuvre digne de tenter l'ambition des philologues et des historiens; ainsi nous connaîtrions enfin nos véritables origines: ainsi se trouverait confirmée une fois de plus la règle posée par Quintilien, ce me semble; que c'est par le verbe que se reconnaît la communauté de race. Il est vrai que pareille entreprise suppose une telle variété de connaissances que le nombre de ceux qui pour-

raient la mener à fin se trouvera nécessairement fort restreint.

Vous serez peut-être affligé de la conclusion à laquelle je suis arrivé; mais je compte sur votre grandeur d'âme... Eh bien, mon pauvre ami, cette *culture dérobée* a fait éclore dans mon cœur le fruit empoisonné... de l'envie... puisqu'il faut l'appeler par son nom... la hideuse envie de votre plus bel ornement... l'écharpe municipale! C'est un affreux sentiment à coup sûr... veuillez m'en pardonner le terrible aveu...

Il me semble, en effet, que si j'avais vos redoutables pouvoirs, je ferai certainement quelque coup de ma tête.

Allons jusqu'au bout dans la voie des confessions, puisque j'ai livré la plus pénible.

Vous avez à Lectoure un Collège municipal, où vous continuez les vieilles traditions Classiques jusqu'au grade de Bachelier inclusivement. Or, savez-vous à quelle expérience je me livrerai si j'étais honoré des faisceaux Consulaires Lectourois??? *j'imposerai l'étude du Patois, dans la classe des élémentaires, aux jeunes gens destinés aux carrières scientifiques et littéraires!!!*

Vous me regardez épouvanté, soupçonnant un dérangement dans la machine cérébrale; en tous

cas, ma folie sera de la famille des raisonnantes. Vous frémissez à la seule idée des fureurs que soulèverait autour d'un pareil Hérésiarque la routine échevelée, unie à cette autre Bacchante, la vanité prétentieuse. Pour moi, vétéran chevronné depuis longtemps des champs de la dispute, je n'hésiterai pas à imposer l'étude de *nos bons auteurs Gascons* à nos lettrés en herbe... Je vous prédis un premier succès certain : que ce travail serait attrayant pour nos enfants; c'est déjà quelque chose.

Après la première année, lorsqu'ils seraient devenus des *Gascons authentiques*, je leur dicterai des phrases composées d'abord avec les mots *Grecs-Gascons* qu'ils devraient apprendre par cœur, ce qui ne serait ni long ni difficile puisqu'ils seraient déjà familiers avec les mots.

Un peu plus tard, je développerai la méthode, en insérant des mots Grecs nouveaux et à petites doses, dans les exercices progressifs.

Et vous auriez des enfants de 12 ans parlant le Grec aussi couramment que le patois Gascon.

Nous pourrions créer une pépinière d'Hellénistes de première force, et sans qu'il en coûtât de bien grands efforts à la jeune phalange.

Tout est possible en France mon cher ami, même une œuvre de bon sens : et qui sait???

§ 4. — *Notre Patois est-il du Latin corrompu.*

Je crois avoir justifié la légitimité du domaine Grec dans notre dialecte Gascon.

Les savants, en recherchant les racines de certains de nos mots d'ailleurs fort rares, les signalent comme d'origine tantôt Phénicienne tantôt Gothique.

Ils attesteraient la présence des Phéniciens en Aquitaine, à l'époque antérieure à l'arrivée des Grecs, Doriens, Phocéens ou Pelasges; ils rappelleraient, d'autre part, le souvenir du royaume éphémère de Toulouse fondé par les Wisigoths d'Alaric.

Enfin l'occupation des Sarrasins, dont la durée fut de deux siècles environ, devait aussi laisser sa trace dans notre idiome.

Mais il importe d'insister sur la différence des procédés des uns et des autres. L'invasion Phénicienne comme celle des Grecs Massallotes eut un caractère surtout commercial.

Les Romains, de leur côté, agirent en conquérants. Après la soumission des Gaules, ils occupèrent d'abord les postes militaires pour retenir les vaincus sous leur obéissance. En sorte que dans les premiers temps de la conquête, le plus grand nombre des Gaulois vivaient et mouraient probablement sans avoir jamais vu la forme du casque de

leurs vainqueurs (1). Les Goths et les Sarrasins, au contraire, procédaient *par invasion*, s'emparant d'une partie des terres qu'ils exploitaient avec le concours de leurs esclaves; ils se trouvaient ainsi vivant pêle-mêle avec les envahis.

Or malgré la différence des moyens pratiqués, si nous additionnons les mots empruntés aux Phéniciens, Sarrasins ou Goths, ils ne dépassent certainement pas la centaine.

Voilà donc cinq sources auxquelles, ont été inégalement puisés les mots de notre patois Gascon.

Et maintenant cherchons la place du Latin. Nous avons déjà vu que la tribu du Latium, *Gallo-Grecque* comme toutes celles d'Italie, avait aussi son dialecte plus ou moins grossier, que les délicats de Rome, devaient plus tard appeler *du fumier*. Tandis que Rome luttait pour l'empire, sa langue ne pouvait suivre que bien lentement le progrès de ses armes. Les Académies sont généralement mal à l'aise dans les camps. Lorsqu'elle eut conquis l'Univers connu, elle éprouva d'abord le

(1) Des colonies Romaines, fort rares d'ailleurs, se fondèrent dans notre Sud-Ouest (notamment à Eauze). Mais ceux qui les composaient étaient certainement aussi ignorants de la *langue Latine* que nos Gascons rudimentaires le sont encore de la *langue Française*. Ils n'en sont pas moins bons Français.

besoin de le gouverner. Il arriva d'ailleurs chez elle ce qui s'est produit partout.

La caste dirigeante, saturée de gloire et de richesses, voulut jouir des plaisirs exquis de l'intelligence. C'est pour répondre à ce double besoin que fut créée *par une caste*, une langue *artificielle*, en dehors de toute influence populaire, avec les éléments *Grecs* et *Celtiques* dont disposaient les ouvriers; cette langue, à la création de laquelle le peuple était resté étranger, ne fut jamais la sienne; d'abord il n'en avait pas besoin, et ses difficultés d'ailleurs lui en interdisaient l'accès. Elle resta propre aux hommes politiques et chefs de guerre, aux magistrats et fonctionnaires recrutés dans la classe lettrée qui lui donna la vie.

En outre, pour nous Gaulois, elle avait le tort d'être la langue d'un maître tyrannique, et ne pouvait à ce titre mériter que notre haine.

Il est possible que dans les villes où se groupait le monde officiel, les dialectes du terroir aux prises avec la nouvelle venue, dénoncés comme grossiers et barbares, et notre bourgeoisie provinciale n'a pas manqué de renouveler l'anathème, aient pâli, ou se soient effacés parmi les classes dirigeantes. Mais il n'y a pas de puissance au monde capable d'arracher à un peuple

tant qu'il n'est pas anéanti, la langue qu'il a créé à son usage depuis des milliers d'années.

Il semble au moins singulier que dans l'Univers conquis, un peuple, un seul, le nôtre, ait été signalé comme coupable de ce reniement invraisemblable; ceux-là auraient dû se montrer plus prudents en leurs affirmations, qui nous entendent parler, encore aujourd'hui, la langue Gauloise malgré tous les efforts tentés depuis six siècles pour nous la faire oublier, au profit d'un autre idiome, Gaulois celui-là, qu'on a appelé *la langue Française* si digne de toutes nos sympathies.

Mais quels auraient donc été les propagateurs triomphants de la langue Latine dans les Gaules?? Les soldats des légions peut-être? Mais elles compétaient à peine 1/20^e de latins? Il est d'ailleurs assez original de nous les proposer comme apôtres du beau langage Romain qu'ils ignoraient assurément. Autant vaudrait nous proposer les Turcos comme agents actifs de l'Alliance française; d'autre part, les écoles enseignantes fondées dans trois ou quatres villes, n'étaient et ne pouvaient être fréquentées que par la jeunesse privilégiée. Or la date de leur création, fut à peu près contemporaine de la désuétude du Latin comme langue parlée.

Serait-ce le Clergé; mais nous avons établi qu'il s'adressait à son troupeau en langue Grecque plus pratiquée, et d'une intelligence plus facile que le Latin lui-même.

Les intrépides pêcheurs d'âmes, préoccupés d'un but unique et sacré, firent alors ce qu'ils font encore aujourd'hui, ce qu'ils feront toujours, parce que la nature humaine est immuable; ils durent se concilier d'abord les sympathies de ces Païens grossiers pour les conquérir à l'Évangile: et le moyen le plus certain d'être écoutés, était de leur parler leur *langue nationale*; ainsi procèdent nos Missionnaires héroïques qui, à cette heure, parcourent l'Asie et l'Afrique, s'offrant en holocauste pour le triomphe de Jésus-Christ sur la barbarie; il ne suffit pas d'être savant, il faut encore avoir du bon sens.

Nous osons affirmer que la parole sacrée revêtit en Gaule comme ailleurs la tunique rustique: que les Cantiques, les Noël's, les Sermons patois, n'ont pas cessé, depuis quinze siècles, de retentir sous les voûtes de nos églises Gauloises.

D'ailleurs, qu'aurions-nous pris au Latin? ses mots sans doute? mais ils nous appartenaient des deux parts, Celte et Grecque, sauf la forme, antérieurement à sa création: nous les avions puisés

à la source commune ; l'emprunt au Latin n'avait pas sa raison d'être (1).

Mais puisque nous sommes en France, Dieu merci, pourquoi nous serait-il défendu de raisonner par comparaison, avec ce qui s'y passe depuis la conquête de Clovis...

Les Francs étaient des Germains parlant la langue de leur race. Ils ont conquis la Gaule comme les Romains dont ils furent les successeurs. Mais, mieux avisés, en la gardant depuis quatorze siècles, ils en ont fait le centre glorieux de la civilisa-

(1) Je ne puis m'empêcher de citer ici un extrait du livre de Mary-Lafont, grand partisan du système de la création de nos patois avec du latin corrompu (p. 75). Jamais l'idée préconçue n'a conduit un esprit distingué à des abérations semblables. Il cite les déclinaisons latines pour établir les changements subis, d'après lui, par les mots latins pour devenir patois : *hort-us, lup-us, fil-ius, sor-or, hom-o, man-us, fruct-us*, etc. etc., et il s'écrie après cette analyse : « il est bien remarquable que la » syncope, en retranchant les terminaisons latines, *ait* » ramené les mots originaires du Sanscrit précisément » à leurs radicaux !!! »

Il était si simple de reconnaître que les Romains ayant ajouté ces terminaisons aux radicaux Gaulois ou Sanscrits, ceux-ci ne s'en étaient pas émus, et se conservèrent intacts dans les idiomes primitifs malgré l'addition. Mais cette simple observation du bon sens en aurait fait un Hérétique!!!

tion moderne(1). Qu'est devenue leur langue depuis le temps de leur occupation? Elle a disparu dans le sous-sol Gaulois comme l'eau d'une pluie d'été; et les recherches des savants ont peine à nous en signaler dans le Français quelques débris impalpables.

La langue Germaine, en effet, manque absolument des qualités qui pourraient la rendre dominante, je veux dire d'harmonie et de clarté. Elle impose au gosier de trop pénibles efforts, et à l'oreille des sensations trop douloureuses pour devenir envahissante. Sa défaite était fatale dans sa lutte avec les idiomes Grecs que Jasmin a si justement appelés *musicayrés*. Et cette qualité essentielle les rendit invincibles partout où les autres langues se heurtèrent à sa gracieuse armure.

L'idiome de l'*Ile de France*, frère légitime de tous ceux de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie, avait pris, à la faveur de circonstances particulières, la consistance d'une vraie langue, à la date des *Etablissements de Saint-Louis*. Les galants Chevaliers s'en servaient couramment pour dresser des bouquets à Chloris (xiii^e siècle). Cinq cents ans se sont écoulés depuis cette époque. Vous connaissez la langue aux grâces naïves, à la clarté limpide que l'ancien professeur de Grec, Amyot,

(1) Les merveilles de notre Exposition rendent l'affirmation évidente.

mit au service de la traduction célèbre *des Grands hommes de Plutarque*, au xvi^e siècle.

Veillez la comparer à celle que B. Pascal a révélée, quelques années plus tard, dans *les Provinciales*, entraînant comme l'éloquence, et cependant pétillante de verve, de malice, frappant comme la massue, et si noble, si châtiée qu'elle servira toujours de modèle aux vrais maîtres en l'art de parler et d'écrire.

D'autre part, personne, sachant lire en Europe, n'ignore les noms des Bossuet, Fénelon, Buffon, etc., etc., sans rappeler la pléiade superbe des poètes de leur temps. Ils valurent à notre langue l'honneur insigne de devenir celle de la Diplomatie de l'Europe et du monde civilisé.

Enfin l'Ecole philosophique du xviii^e siècle, en la dépouillant de ses allures Académiques, la rapprocha de l'usage populaire, et facilita son accès, sans altérer son élégance et ses formes polies : la Correspondance de Voltaire devait suffire à imposer la langue Française aux Cours civilisées. Qu'advint-il de nos patois, dans cette œuvre gigantesque d'enfantement linguistique, la plus belle de notre génie Gaulois si fécond en merveilles? Ils continuèrent à retentir de la Méditerranée à l'Océan, indifférents au chef-d'œuvre nouveau venu. Cette

langue Française était cependant la sœur légitime de ces patois, nationale entre toutes, éclosée à la chaleur de nos dialectes Provinciaux.

Mais peut-être laissa-t-on ignorer la naissance du nouveau verbe aux couches inférieures confinées dans le mépris des classes dirigeantes? Le recueil des Ordonnances des rois de France, et notamment de Louis XIV, répondent péremptoirement à l'objection. D'ailleurs la vieille calomnie de l'obscurantisme systématique doit disparaître le jour où un honnête homme écrira l'histoire exacte de l'enseignement en France avant 1789; non pas l'histoire des grandes Facultés fondées à l'instar de celles des Empereurs Romains, mais des modestes Ecoles élémentaires instituées un peu partout, grâce notamment aux sacrifices et aux efforts d'un Clergé patriote.

Où donc en étions-nous arrivés il y a un demi-siècle à peine? vous pourrez en juger par le fait suivant qui m'est personnel. Tandis que j'étais encore dans les Collèges, je passais les vacances avec mes sœurs dans une campagne appartenant à nos parents sur la commune de Pauillac, du canton de Fleurance. La défense de parler patois nous était répétée chaque matin, suivant l'usage. Par un beau jour de vendanges, je courais les

vignes avec mes sœurs, parlant Français, puisque telle était la consigne. Voilà un des vengeurs qui m'entendant, se redresse, et dit fort surpris : *Tè, lou noste jouen Moussu que parlo Angles.* « Tiens voilà notre jeune Monsieur qui parle Anglais!!! » et nous de rire...

Or, l'imprimerie a fonctionné à Strasbourg dès 1436. Nul ne saura jamais le nombre ni le poids des avalanches de livres, brochures, journaux ou écrits de tout ordre qui sont tombés sur nos villes et sur nos campagnes depuis près de cinq siècles; et voilà cependant où nous en étions il y a 55 ans environ!!!

Et des Académiciens, d'ailleurs très savants, veulent nous imposer, comme acte de foi, que nos pères vaincus, pressurés par un conquérant impitoyable et abhorré, cachant leur misérable vie dans les bois, dans des lieux inaccessibles, ou enchaînés dans les ergastules du servage, se hâtèrent de substituer à leur idiome rustique, si net, si vigoureux, imagé comme le cristal de leurs fontaines, et si naturellement musical, une langue pour eux étrangère, celle de leurs ennemis, et offrant même aux lettrés des difficultés énormes!!! Le Latin odieux désarmé, aurait remporté, en moins de trois siècles, une victoire que le Français

disposant de moyens formidables poursuit vainement depuis cinq cents ans???

Nous sommes pleins de déférence pour MM. les savants, et d'admiration pour leurs constants efforts; ils nous pardonneront de ne pas accepter sur parole des opinions pour nous injustifiées, injustifiables, inadmissibles pour quiconque connaît notre race et son idiome préféré.

Nous affirmons en toute sincérité, que le patois Gascon est purement national; qu'il n'a pas eu besoin du Latin pour grouper ses mots, les ayant puisés à la source *celto-grecque*, bien avant la création du Latin littéraire. Mais si nous n'avons pas recouru à lui pour l'acquisition de ses mots, lui aurions-nous emprunté l'art de les employer, c'est-à-dire sa Grammaire ou sa Syntaxe???

Pour répondre à la question, il nous suffira de placer en saillie quelques unes des différences radicales qui distinguent les deux langues.

Et d'abord, le Gascon emploie une sorte de mot qui manque au Latin; je veux dire l'ARTICLE, ce puissant instrument de simplification et de clarté.

Mascul. *lou* — le, pluriel *lous* — les.

Fémin. *la* — la, id. *las* — les.

Il est très malléable, et se modifie avec une grande facilité suivant les occurrences. Le Latin au contraire s'en rapporte à la composition du mot pour fixer le sens de la phrase, ainsi :

Ros — *a* peut signifier *la* rose, *de* ou *par* la ros .

Ros — *æ* peut signifier *de la* rose, *à la* rose, *les* roses.

La fonction de l'article, est remplacée le plus souvent par le changement de la dernière syllabe du mot, le radical étant presque toujours invariable.

Herb — *a*, l'herbo. — Herb — *æ*, de l'herbo.

Herb — *arum*, de las herbos.

Domin — *us*, lou meste. — Domin — *i*, dou meste.

Domin — *orum*, dous mestes, etc., etc.

Et ces finales changent suivant que le nom est au singulier ou au pluriel, qu'il est masculin ou féminin ou *neutre*, (ni l'un ni l'autre), autre complication que notre patois a évitée : elles changent encore suivant les déclinaisons, et dans une foule de circonstances. Or grâce à l'article, toutes ces complications disparaissent ; le mot restant invariable.

Sing. *la* roso — *de la* roso, *à la* roso.

Plur. *las* rosos — *de las* rosos, *à las* rosos.

L'ADJECTIF Latin change sa finale pour différencier chacun de ses cas, comme le nom lui-même; il est invariable en Gascon, et s'accorde en genre et en nombre. Le féminin, il est vrai, se distingue du masculin par des additions qui varient suivant la finale masculine.

Mas. — Segu — sûr — fém. — Segu *ro* — sure.
 poulit — joli — poulido — jolic.
 espes — épais — *espesso* — épaisse.

Le pluriel s'obtient par l'addition d'une *s* le plus souvent, ou de *is* ou *sis* au masculin.

Espes — plur. masc. *espessis*, fém. — *espessos*.

Le comparatif et le superlatif latin transforment le mot, ne gardant que la racine.

Util — *lis*, util — *ior*, util — *issimus*.

Ils le laissent invariable en Gascon, grâce à l'emploi des *augmentatifs* ou des *diminutifs*.

Util — *mes* ou *mench* util — *lou mes* ou *mench* util.

Jamais l'esprit n'est inquiété par la signification du mot, et la mémoire est affranchie des exigences très pénibles du souvenir des finales.

VERBE. Le Latin en compte des espèces variées, *actif, passif, déponent, neutre*, et un seul auxiliaire *sum*, je suis, *souy*.

La langue Gasconne n'a ni passif ni déponent. Ses deux auxiliaires *este* être, *avoué* avoir, suffisent à toutes les combinaisons du discours.

A quelle nécessité a répondu chez les Romains la création de toutes ces espèces de verbes? Peut-être les inventeurs, comme ceux des jours fastes et néfastes, voulurent-ils interdire au peuple la connaissance ou l'usage d'une langue qui n'était pas faite pour lui. Ils réussirent à la compliquer de difficultés si nombreuses et tellement arbitraires, que j'ai vu souvent mes camarades de Collège se détourner découragés de son étude.

Sans doute toutes les langues ont des verbes qui par la nature des choses échappent à la loi générale. Mais l'art suprême, au point de vue de la vulgarisation, consiste à restreindre ces exceptions dans les limites les plus étroites. Or le Latin semble les augmenter à plaisir; non content d'avoir créé le verbe passif à côté de l'actif, il étend les dépendances du verbe *neutre* sans nécessité.

Quant au *déponent* (*deponere*) pourquoi fut-il dépouillé de la forme active puis qu'il en gardait la signification? Les philologues possèdent sans

doute les excellentes raisons justificatives de ces anomalies qui m'échappent.

Maintenant si nous examinons les fameuses règles des participes, dont je frissonne encore à 60 ans de distance, nous y trouverions des mots de création bizarre, et n'ayant généralement pas moins de trois significations.

Et cette langue hérissée de complications de tout ordre, dont la grammaire est à l'envers des grammaires Gauloises, aurait été, à une date quelconque, pure ou corrompue, celle de nos bergers Pyrénéens ou de nos pastoures des Vallées???

En possession d'un dialecte traditionnel limpide comme le génie de la race, d'un agencement simple, ils se seraient imposé, sans qu'on dise pourquoi, le suplice d'apprendre bien ou mal, sans qu'on sache comment, non pas celui du *Latium* ou le préféré d'Italie, mais la langue artificiellement fabriquée la veille, par les beaux esprits de la Rome de Ciceron et des César? Puis, comme lassés de cette chevauchée invraisemblable autant qu'impossible, ils seraient rentrés sous leurs huttes de bisé pour y élaborer une langue nouvelle, le patois actuel, avec les débris de la toison d'or conquises sur les Romains!!!

Toutes les écoles de Chartes doublées de toutes

les Académies affirmeront vainement l'exactitude de ces phénomènes absolument contraires aux procédés naturels : ils dépassent la mesure de ma faculté de croire.

Si nous examinons la Syntaxe, ou la combinaison des mots et des phrases, l'objection se dresserait bien autrement formidable.

La phrase Gauloise procède comme la pensée. Le nom d'abord, puis le verbe, et le régime pour finir. Chaque fois que vous étudierez soit les mots Gaulois soit leur mode d'agencement, vous y trouverez la préoccupation constante *de la clarté*. Nous, Gaulois, savons mieux que personne, que les langues ayant été inventées pour faciliter les relations des hommes entre eux, et l'échange de leurs pensées, celle-là sera la meilleure qui saura mieux que toute autre les exprimer, et les mettre à la portée des plus humbles... Voilà pourquoi notre langue Française est devenue *internationale*. Elle photographie la pensée avec exactitude, et affranchit de toute préoccupation pénible celui qui la lit ou qui l'écoute. Plus nous la dégagerons de tout ce qui peut altérer sa qualité maîtresse, et plus nous élargirons ses conquêtes.

Or la langue Latine n'eut aucun de ces scrupules. Elle jette ses mots dans la phrase pêle-mêle

et sans ordre, soucieuse seulement de son élégance et de son harmonie; si bien que le lecteur doit d'abord en faire la construction avant de la comprendre : encore n'y réussit-il pas toujours. Quoi d'étonnant qu'elle soit tombée hors d'usage le jour où ses créateurs furent dispersés par l'invasion des barbares.

Je ne veux pas être cru sur parole; et je prends au hasard une phrase de *Suétone* que j'ai sous la main (1). Il vient de raconter les prodigalités inouïes de César pour solemniser ses cinq triomphes, et termine sa narration comme suit (t. 1, p 70, Bertrand, Paris, 1808).

« *Ad quæ unnia spectacula tantum undique
» confluit hominum, ut plerique advenæ aut
» inter vicos aut inter vias tabernaculis positis
» manerent, à sæpe præ turba elisi exanimati-
» que sint plurimi, et in his duo senatores.* »

Je traduis mot à mot :

« Vers tous spectacles si grands de tous côtés
» afflua d'hommes que le plus grand nombre
» étrangers sur chemins ou sur rues, aux tentes
» posées habitèrent et souvent dans la foule écri-
» sés et étouffés furent plusieurs, et entre eux deux
» sénateurs. »

(1) La démonstration serait bien autrement saisissante si j'avais choisi certains passages de *Tacite*.

Encore, avons-nous fait à cette traduction la politesse de l'emploi de l'article sans le secours du quel elle serait encore plus incompréhensible.

Le patois aurait dit :

« Las gens de pertout courroun en aqueros hestos; lou troupet deous gabachous, plan espes, »
» se diouc abriga, daouit tout, en capérats hicats »
» pus camis é pel las carrèros; s'en escayjouc un »
» halop d'englachats o be stouffats dan dus sénadous a barrejo d'aquets estrailhs. »

Le Français, Gaulois comme le Gascon, traduit aussi nettement :

« Ces spectacles attirèrent une telle affluence de »
» tous cotés, que le plus grand nombre des étrangers durent s'abriter sous des tentes dressées »
» dans les rues ou dans les grands chemins, et »
» qu'il y eut souvent un certain nombre de personnes écrasées ou étouffées par la foule, entre »
» autres deux sénateurs. »

La différence est palpable entre ces dialectes. Il suffit de connaître la signification des mots Gascons ou Français pour suivre aisément le discours, à mesure qu'il se développe : tandis que le sens de la phrase Latine ne peut vous appartenir

qu'après qu'elle sera achevée, et que la construction en aura été faite.

Et cette différence devait suffire à reléguer le Latin dans le cénacle des beaux esprits, et à l'exclure de la vie usuelle d'un peuple quel qu'il fut.

La foi scientifique n'est imposée que dans la mesure de ce que chacun peut croire.

Or, je n'admets pas, je ne peux pas admettre que notre cher Gascon ait été fabriqué avec du Latin corrompu; sans doute il a pu subir plus ou moins son action, mais dans des proportions bien peu appréciables. Ils sont *collatéraux* évidemment, mais il n'y eût jamais de *relations de filiation* entre eux. Notre patois appartient au sol sur le quel il fleurit depuis 2500 ans, grâce au labeur de nos aïeux, avec les changements *inévitables dans tout ce qui est humain*.

Mais pour vous et pour moi, notre patois est franchement National. Voilà pourquoi nous devons l'entourer de tous les égards que mérite un vieillard vingt-cinq fois séculaire... Les travaux dont notre langue de famille sera l'objet profiteront, soyez-en sûr, à celle de la chère et grande Nation, habile à bien dire.

Où en sommes-nous aujourd'hui? à la langue

officielle Latine a succédé la langue officielle Française, surtout depuis 1789.

La Caste dirigeante et les citadins l'ont adoptée; ainsi qu'au temps des César, ils s'ent prévalent comme d'un signe de supériorité. Le patois du terroir est traité dédaigneusement encore à cette heure. Mais le peuple l'a forgé de ses mains, et il le garde avec amour, parce qu'il fait partie de ses habitudes séculaires, qu'il est son œuvre, appropriée à ses travaux, à ses besoins, à ses douleurs et à ses joies. Sans doute la nouvelle venue si puissante et si contagieuse, affiche la prétention de régner en souveraine. Je lui prédis des succès limités; son Royaume restera divisé. Le peuple continuera l'usage de sa langue, malgré les efforts unis des classes, des Académies, et des Universités. Leurs efforts combinés rappellent cet inventeur qui proposait de défoncer le sol avec les feuilles mortes emportées par les vents d'automne; ils obtiendront le même succès.

Le Ministre et le Coefficient

Si La Fontaine était de notre temps, je lui aurais fourni le sujet de l'une de ses plus jolies fables.

Il l'aurait intitulée : *le Ministre et le Coefficient*.

N'ayant ni la finesse de son esprit, ni la magie de son style, je vais, pour en tenir lieu, vous conter bien modestement, l'histoire de la lutte engagée entre *M. Dumont*, député de Lot-et-Garonne, Ministre de Louis-Philippe, et notre glorieux *faiseur de Papillottes*, le poète JASMIN.

Le haut et puissant Seigneur présidait un jour d'août 1837 l'Académie Agenaise. Il offrit au poète Gascon, déjà rayonnant de gloire, le juste tribut dû à son génie. Jusques-là c'était parfait. Mais le voilà sondant l'avenir, et voulant calculer la durée de l'œuvre de l'artiste???

« Elle vivra sans doute autant que la langue
 » qui en a reçu le dépôt. Mais cette langue elle-
 » même doit-elle vivre ? Sera-t-elle parlée par notre
 » postérité aussi longtemps qu'elle le fut par nos
 » pères ? Je ne l'espère pas, Messieurs, ou plutôt,
 » si j'ose dire toute ma pensée, je ne le souhaite
 » même pas. J'aime ses tours naïfs, et ses expres-
 » sions pittoresques, vives images des mœurs
 » qui ne sont plus, comme ces ruines qui domi-
 » nèrent notre pays, et qui décorent encor nos
 » paysages.

» Mais le mouvement qui efface ces derniers
 » vestiges des vieilles mœurs et des vieux pou-
 » voirs, ne le méconnaissons pas, Messieurs, c'est

» le mouvement de la civilisation elle-même. »
Nous sommes dans le train Académique.

Il signale la langue Française, instrument puissant d'une civilisation nouvelle, assiégeant notre patois comme la dernière forteresse d'une civilisation vieillie.

Puis il ajoute, que sans le généreux effort du poète « notre langue maternelle se fut obscurément » perdue dans la langue nationale, comme ces » ruisseaux sans noms qui portent leurs eaux » inconnues au fleuve qui les engloutit. Elle est » sûre aujourd'hui de laisser un monument digne » d'elle; son jeune poète immortalise sa vieillesse : » elle se souvient de ses Troubadours; sa voix » expire en prononçant de beaux vers, et son dernier chant sera le chant du cygne. »

Et tandis que le Ministre vaticinait, inconscient, on voyait déjà poindre à l'horizon l'Ecole si vivante aujourd'hui d'où sortirent Aubanel, Mistral et la pléiade dont s'enorgueillit si justement la Provence!!!

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Jasmin n'était pas un savant fort heureusement, mais un homme du peuple que le génie poétique effleura de son aile.

Sans doute il va tomber terrassé sous le coup de la massue Ministérielle???

Écoutons sa réponse :

Il expose d'abord que la plus grande douleur qui puisse affliger un homme de cœur est d'assister, sans espoir de salut, à l'agonie de sa vieille mère. Puis il ajoute :

N'es pas atal, moussu, d'aquelo ensourcillayro,
 D'aquelo lengo musicayro
 Nostro secoundo may; de sabens *francimans*
 La coundannon a mort dezunpey tres-cens ans;
 Ta plan biou saquéla; ta plan sous mots brounzinon,
 Chez elo las sasous passon, sonon, tindinon;
 Et cent milo-milès enquèro y passeran,
 Sounaran et tindinaran.

« Il n'en est pas ainsi de cette magicienne, de cette
 » langue harmonieuse notre seconde mère. De savants
 » *francimans* la condamnent à mort depuis trois
 » siècles; elle ne s'en porte pas plus mal. Ses mots
 » résonnent, les saisons passent impunément, et elle
 » continue de sonner, de tinter; des milliers d'années
 » passeront encore et elle sonnera et elle tintera. »

Ainsi pour le coiffeur-poète la première raison de l'obstination des Méridionaux en leur patois est dans *sa musique*. Voilà le secret du magicien.

Lorsque Henri IV en habile politique, disgràcia notre patois, qu'il écrivait et parlait si bien, au profit de la langue du Nord, il savait bien qu'il ne mourrait pas de ce coup. D'ailleurs la préférée, pétrie par les hommes de toute origine, a produit trop de chefs-d'œuvres pour nous laisser des regrets : mais le peuple ne s'élève pas jusqu'à ces considérations transcendantes ; il prend ce qu'il lui plaît le mieux. La musique de son vieux langage l'enchaînera pendant longtemps encore. Les langues muettes sont pour lui dénuées de charme, et il n'en veut pas. Condamnez nos Gascons à parler l'Anglais ou l'Allemand, ils mourront de nostalgie.

Puis vient le second argument, tiré de la TRADITION. La langue des aïeux a fait la chanson que le peuple préfère ; elle porte l'empreinte sacrée des affections chères à son cœur ; et lorsqu'il y rêve la nuit, il se sent comme dans un ruisseau de miel dans lequel il se baigne voluptueusement. Elle est encore la langue du travailleur. Elle nous épouse au berceau pour nous accompagner fidèle jusqu'à la tombe. De tels souvenirs sont ineffaçables.

Et vous, Monsieur, dont elle a bercé l'enfance, qui avez reçu ses baisers, et chanté ses refrains, vous ne la reniez pas seulement, mais vous me blamez de lui rester fidèle!!!

Après la tradition la comparaison entre les deux rivales.

Oh! may jou la bertat a desclucat moun el :
 Aou gran riü de Paris n'ay pas bist l'aigo cando ;
 Triste, desenlusit tourni pret de ma foun.

« Pour moi la vérité a dessillé mes yeux :
 » Au grand fleuve Parisien je n'ai pas trouvé l'eau [pure,
 » Et triste et désillusionné je suis revenu à ma source.

Il en déduit les raisons, et finit ainsi sa strophe :

Car ayman a canta memo din la tristesso :
 Que boulets, semblo qu'en cantan
 Lou fel des pessomens n'amarejo pas tan.
 Et qu'oujan per zou fa? la pichouno mestresso
 La lengo des moussus? mes a trop de fadesse ;
 Aquero missardo en rabat
 Que capelo sa paouretat
 Dan lus bobos de la richesso ;
 Sayo ledo minablo en fourreu d'estoupas,
 Cassayo les plasés del prat, de la gareno,
 N'oujo cat de refrin pel paouret din la peno,
 Ni may per travaillayre las ;
 Ero qu'es tan besiado en fan la doumayzèlo,
 Nou sayo din lous cans qu'une grano girèlo ;
 E quan cadre laoura, carreja quaoucoumet

Debat lou toucadou restayo tout jour mudo,
Et dichayo lus bouès estifla lur couplet
San dire soulomen : *ha Caubet, ha Bermet.*

« Car nous aimons à chanter même dans la tristesse ; que voulez-vous, il nous semble qu'en chantant le fiel du chagrin soit moins amer. Qu'aurions-nous avec l'autre, la petite maniérée, la langue des messieurs ? mais elle est trop mijaurée, cette pauvre vresse en jabot, qui couvre sa maigreur sous les oripeaux du clinquant. Elle serait laide, minable dans un fourreau de toile grossière. Elle chasserait le plaisir des prés, des bosquets : quels refrains offrirait-elle au pauvre affligé, au travailleur fatigué ? Elle, si prétentieuse avec ses allures de demoiselle, ne serait aux champs qu'une grande imbécile. Au jour des labours et des charrois, la nigaude, triste et maussade, resterait muette devant l'aiguillon, laissant le bouvier siffler ses airs d'habitude, sans les interrompre seulement de son cri favori : (*ha Caubet, ha Bermet*) marche Caubet, marche Bermet (*Noms des bœufs*). »

En suivant ces coups de pinceaux si vifs, si justes, si saisissants, il me semble voir la splendide paysanne enveloppée de bure que Léopold Robert rencontra dans la campagne de Naples, aux prises avec la bergère attifée de Vateau. Certes la coiffure est légère et coquettement posée sur les

cheveux, mais les épaules se rapprochent si étri-
quées qu'on se demande, anxieux, où est la place du
cœur... la taille est fine, et malgré l'élégance de la
coupe du corsage et l'habile contour des hanches,
on cherche le berceau digne de recevoir le germe
qui doit faire éclore un dragon. Sans doute les
jupons courts si habilement drapés, les bas de soie
dessinant la jambe provocante, les mules à bouf-
fettes faisant valoir un pied d'enfant enlèveront
tous les suffrages sur les allées ratissées de Trianon.
Mais que vaudra la bergère ainsi parée, le matin
à l'aurore, dans les prairies baignées de rosée, à
l'heure de midi sous les ardeurs d'un soleil de feu,
sciant les blés, sarclant les maïs, ou suivant le
laboureur dans les terres défoncées, pour jeter au
creux du sillon la modeste graine, espoir de la
récolte prochaine.

Comment ces deux femmes parleraient-elles la
même langue, auraient-elles les mêmes aspirations,
frémiraient-elles au même souffle? chacune choi-
sira fatalement un verbe différent; à l'une les miè-
vresses suspectes des Académies, à l'autre les accents
sonores, loyaux comme ses grands yeux noirs, fer-
mes comme sa gorge mal dissimulée sous sa che-
mise de chanvre, et que la passion saura faire
frémir, le soir, à la veillée, après la journée finie.

Laquelle de ces deux femmes doit assister au convoi de l'autre???

Ici se dresse la raison formidable : mais en France il faut parler Français!!!

Le poète n'éprouve pas le moindre embarras à répondre :

Cependen, et l'aounou del país zou coumando,
 Estudieran la *francimando*;
 Es la nosto tabé; sen Francés, nous la cal;
 Ensegnas lou puble, a bel tal!
 Emplouyas per aco cinq sies ans de sa bito!
Aoura dios lengos el; las prendra per moumens;
 L'uno pel *san fayssous* l'aoutro pel *la bizito*,
 Coumo bous aou fasés de dus habillomens,
 Mes batchi tout; et fil et nébouts et néboudos,
 N'en faran pas may : zou saben;
 Ou n'aoujan qu'un troupel de toudos
 Au loc d'aquel troupel de roussignols qu'aben.
 Qu'ensus tan que boudron de pastour bous escaougner,
 Que parlen a tengut Francés;
 Que l'esquissen que l'escarraougner,
 Et que se fasquen mouqua d'es;
 Lous nostes restaran poètes a tout houro.

« Cependant si l'honneur du pays l'exige, nous
 » apprendrons la langue Française; elle est aussi la
 » nôtre, car nous sommes Français de cœur : il nous
 » la faut.

- » Ouvrez donc des Ecoles nombreuses : que nos
- » enfants consacrent cinq ou six ans à l'apprendre ;
- » ils auront deux langues, comme vous avez deux
- » habits, et s'en serviront suivant l'occurrence, de
- » l'une, chaque jour, de l'autre pour *les visites*; voilà
- » tout. Ça n'ira pas plus loin dans les générations à
- » venir : ou nos volées de rossignols disparaîtraient
- » devant les buses. Que des paysans vous singent
- » à leur aise; qu'ils s'habituent à parler Français;
- » qu'ils l'écorchent, et l'estropient, et se fassent
- » moquer d'eux ; les nôtres resteront toujours poètes. »

Et il rappelle de nombreux refrains traditionnels utilisés dans les différentes situations de la vie de chaque jour. Puis il ajoute :

Aro bous-ou moussus saoutats la baradisso!
 Benès! plantas un mûr d'uno triplo espessou,
 Entre lus pots de la nourriço
 Et l'aureillo del nourrisso;
 Fasès peta sus dits las furlos a l'escolo;
 Tipejas! castigas, playdas per bostro idolo;
 Lou puble, fidel à sa may,
 Sara Gascou toutjour, et *franciman* jamay!!!

- « Pour vous, Messieurs, franchissez le fossé, si le
- » cœur vous en dit : bâtissez un triple mur entre les
- » lèvres de la nourrice et l'oreille de son poupon;
- » meurtrissez les doigts de nos enfants avec les féru-

» les, grondez, chatiez, sacrifiez tout à votre idole ; le
 » peuple fidèle à sa mère, parlera toujours Gascon et
 » Français par accident. »

Puis, répondant au reproche enfantin que notre Patois est un obstacle au progrès, il dit au ministre assez malicieusement :

Rapela-bous, Moussus *Lacueyo* et *Lacépèdo*!
 Que, quan fusqueren bièls, al sé de la grandou,
 Nou poudion este hurous qu'en se parlan Gascou.

« Rappelez-vous de MM. *Lacué* et *Lacépède*!
 » devenus vieux, arrivés au faite des honneurs, ils
 » étaient heureux de passer leurs soirées à converser
 » en Gascon. »

Deux Académiciens??? C'était un coup droit impossible à parer.

Le modeste coiffeur a raisonné comme un savant philosophe.

La langue pour le patriote est chère au même titre que la foi pour le croyant.

La suite va nous prouver d'ailleurs que les raisons de *Jasmin* sont bien vieilles sans doute, mais robustes et résistantes comme nos chênes Druidiques.

Je vais d'abord vous proposer un témoignage

qui n'est pas suspect, celui d'un poète du xvi^e siècle *Pey de Garros*. Vous savez que le seul exemplaire de ses œuvres connu de nous se trouve à la bibliothèque Nationale. Nous lui devons une bonne édition nouvelle de son œuvre : et j'espère que le paiement de cette dette de la reconnaissance ne se fera pas trop longtemps attendre.

Pey de Garros, le poète Lectourois, étend notre langue Gasconne des Pyrénées jusqu'à la Garonne, et lui concède des mérites communs sur cette vaste étendue : il était dans la tradition scientifique et historique. Car en ceci, dit-il, (1) « il faut qu'on » nous donne les mains, et confesse que le lan- » gage spécialement appelé *Gascon*, naturel à nous » de Béarn d'Armagnac, de Comminge, et autres » qui sommes enclos entre les monts Pyrénées et » la Garonne, est *beau par dessus les autres ses » affins ; et comme l'Attique entre les Grecs* : à » cause de quoi entre nos voisins par les maisons » de noblesse, notre langue est usitée et tellement » prix que celui qui la parle bien cote cela pour un » titre d'honneur. »

(1) *Poesias*, Toulouse, 1567, biblio. Nat. (Y 6195) en tête du volume.

Mais chaque fois qu'il est allé à la même
 prétention de la langue, le plus de tout
 nous en la langue, tout qui les corruption!

Nous voilà donc avertis. Au xvi^e siècle, ce n'est pas le peuple seulement mais encore *la noblesse* qui s'honore d'exceller dans la langue de la *petite Patrie*. Elle était ainsi fidèle aux traditions de sa race; ainsi elle défendait, avec un soin égal, le patrimoine Provincial, sa foi, et son langage héréditaire.

Malgré ces protecteurs puissants, le patois luttait contre un ennemi redoutable, la bourgeoisie lettrée, que la langue Française emportait dans son splendide essort de la Renaissance. Quelques esprits d'élite avaient seuls compris la valeur des inestimables trésors de tout ordre contenus dans le dialecte héréditaire.

Aussi, Garros fait-il entendre les plaintes les plus vives dans *l'Epist. au Médix*. (3^e in. fin. le volume n'est pas paginé.)

Pux doncas qe plazut vos a
Rhythmes en Gascon compauz'a,
De my vos n'eratz pas estat
En vaganau sollicitat,
A prene la causa damnada
De nosta lenga mesprezada :
Damnada la podetz entene,
Si degùn no la vo dehené :

Cadun la leixa e desempara
Tot lo mond' l'apera barbara ;
E, qu'es causa mes planèdera
Nos autz medix nos truphan d'era.
O praube liatge abuzat,
Qui leixas per ingratitud,
La lenga de ta noyritud,
Per quant tot sère plan condad,
Aprene un lengatge hardat,
E no es counde de l'ajuda
Au pays naturau deguda.
Aqo b'es a plan tot pensa
Son pays mau recoumpensa.
M'es de ma part, jo bz assegurì,
E religiosament vos juri,
Que jo scriure dam vehementia,
No m'cararé, n'aure patietia
Degia qe siam totz acordatz
E d'ua conspiration bandatz,
Per l'hono deu pays sostengue.
E per sa dignitas mantegue :
No pas d'espazas aguzadas
Ny lansas de sang ahamadas,
Om sab prou que l'arnes luzent
Nos es de natura plazent,
E que u saben plan maeja
Qui nos ven tarrabusteja ;
Mes au loc de lansas pontxudas,
Armen nos de plumas agudas,

Per orna lo Gascon lengatge.
Per que on preziqe d'atge en atge
La gent la bera parladora,
Com en armas es vencedoura.

« Puisqu'enfin il vous a plu de composer des rimes
» Gasconnes, je ne vous aurai pas sollicité en vain de
» vous intéresser à notre langue dédaignée. Nous
» devons la considérer comme définitivement con-
» damnée, si personne ne veut prendre sa défense.
» Or chacun l'abandonne et la traite de barbare; et
» chose encore plus triste, nous semblons, nous-
» mêmes, nous moquer d'elle.

» O pauvres gens abusés qui délaissions, ingrats, la
» langue de notre nourrice pour en apprendre pénis-
» blement une autre qui a certainement sa valeur,
» mais sans tenir compte de l'appui que nous devons
» à celle du pays.

» En ainsi faisant, nous servons fort mal notre
» patrie.

» Je vous assure quant à moi, et vous jure en cons-
» cience, que j'écrirai avec obstination: que je ne
» veux ni me taire, ni me tenir tranquille, que nous
» ne soyons tous d'accord, et réunis pour soutenir
» l'honneur du pays, et protéger sa dignité: non pas
» avec des épées tranchantes altérées de sang; on sait
» d'ailleurs que le harnais militaire nous plaît assez,
» et que volontiers nous en faisons usage contre qui
» nous provoque.

» Mais, au lieu de lances aiguës, armons-nous de
 » fines plumes, pour enrichir la langue Gasconne afin
 » que ceux qui la parlent fassent triompher leur beau
 » langage comme leurs armes dans l'avenir. »

C'était aussi bien dit que noblement pensé.

Dastros, en partageant l'admiration de son aîné pour la langue maternelle, se plaint, aussi dans son *Avis au lecteur*, de ceux qui semblaient la dédaigner. Alors comme aujourd'hui c'était un groupe de grimauds en rupture de paysannerie, croyant se donner de l'importance en affectant de parler le Français, qu'ils déchiraient, estropiaient et malmenaient jusqu'à se faire moquer d'eux. Jasmin les connut aussi en son temps; la prétention ridicule est éternelle.

Mais Dastros retrécit singulièrement les bornes si libéralement portées par Garros, de la Garonne aux Pyrénées; Il est dans la tradition locale :

Crey-me Gascon, n'ajos bergouigno
 De nosto lengüo de Gasconigno,
 Ni de l'augi ni d'en parla
 Coum a Leytouro e a Sen-Cla.
 Goué qu'es la soulo legitimo,
 Qu'es la flou, la perlo, e la primo
 Que parlo lou Gascon courau,
 Lou Gascon blous é naturau,

En un mujoulet de sét leguos,
 E sas besios soun de peguos.
 Que sen en un salmigoundin
 D'Esteragues e de Moundin,
 Deou Riberenc ou deou Gabachou,
 Deou Lanusquet, ou d'aquet machou,
 Lengüa pedassat de hilluc,
 Que maherejo cado truc.

« Crois-moi Gascon, ne rougis pas d'entendre notre
 » langue, ou de la parler comme à Lectoure ou à
 » Saint-Clar. Certes elle est la seule correcte, la fleur,
 » la perle du Gascon pur et sans mélange, mais
 » seulement dans un rayon de sept lieues. Ses voisi-
 » nes, en vraies sottises se mêlent à l'Astaracais, Tou-
 » lousain, Garonnais, Espagnol, Landais, à toutes les
 » confusions, d'où résulte un idiome rapetassé, décré-
 » pit, et qui bronche à chaque pas. »

Mais cette langue dont la pureté lui tient si fort
 au cœur, que vaut-elle, et que pourrait-on bien en
 faire? Il n'hésite pas : elle est au moins l'égale des
 langues Latine ou Grecque : Si elle n'a pas ses
 Virgiles ses Démosthènes ou son Homère, la faute
 en est au mépris que nous manifestons pour elle.

Garros nous a proclamé les *Attiques d'entre les*

(1) *Poés. Gasc.* Toulos. J. Boudo, 1667. — La Darre,
 édit. de 1867. Paris, Tross.

« Certes elle est la seule correcte, la fleur, la perle du Gascon pur et sans mélange, mais seulement dans un rayon de sept lieues. Ses voisins, en vraies sottises se mêlent à l'Astaracais, Toulousain, Garonnais, Espagnol, Landais, à toutes les confusions, d'où résulte un idiome rapetassé, décrépit, et qui bronche à chaque pas. »

affins : Dastros dit la même chose en d'autres termes : Or, il est à peu près universellement admis, que le Gascon de Lectoure est le plus riche de mots, le plus sonore, et le plus original dans ses tournures.

Pour nous la cause de cette supériorité n'est pas douteuse. Il l'a puisée d'abord dans une plus large imprégnation de la langue Grecque, et j'ignore la raison historique du phénomène : (1) d'autre part, sa situation géographique, ses institutions libres jusqu'en 1789, ayant préservé Lectoure de tout contact étranger, elle a pu mieux que toute autre conserver l'originalité de sa langue, et lui éviter les fréquentations compromettantes. Tous les pays d'origine commune ont eu leurs dialectes particuliers, en attendant que le travail littéraire

(1) Dans l'état de la science historique, deux hypothèses également admissibles se présentent à l'esprit ;

1° La situation élevée de nos rochers offrait une protection si avantageuse aux occupants, qu'un groupe de soldats Grecs a pu s'en emparer et s'y établir, ou pour dominer le pays, ou pour ménager un lieu d'asile, une halte favorable au trafic de leurs marchands.

2° Ou bien une de leurs hordes vagabondes y aura fondé une colonie. Quoi qu'il en soit, notre fontaine du Soleil, (*hout Elio*) et notre patois, sont des témoins irrécusables de la participation Grecque dans nos origines.

Les Belhados de Lectoure ont été fondés par des Grecs qui ont apporté avec eux leur langue et leur dialecte. C'est pourquoi on trouve dans ce dialecte beaucoup de mots grecs et de tournures grecques. C'est ce qui explique pourquoi on trouve dans ce dialecte beaucoup de mots grecs et de tournures grecques. C'est ce qui explique pourquoi on trouve dans ce dialecte beaucoup de mots grecs et de tournures grecques.

ait fait émerger une langue supérieure : mais comme ils ont la vie dure, ils survivent malgré la création et les succès de la nouvelle venue.

Or, veuillez vous souvenir que depuis que notre patois Gascon est condamné à mort, fort heureusement par persuasion, il s'affirme par des chefs d'œuvres.

Le jury d'ailleurs n'a jamais prononcé son verdict à l'unanimité; il en est même, des plus autorisés parmi ceux qui le composent, qui rient volontiers des colères déchaînées contre notre cher rustique.

N'est-ce pas *Charles Nodier* qui, rendant compte des premières publications de *Jasmin*, en 1835, osa défendre sa langue simple, naïve, harmonieuse. Il se moque de ceux qui lui interdisent l'air et l'eau, le feu et le lieu, dans les antichambres de l'Université; il nous montre des gardes mercenaires au seuil des Académies, pour lui rendre impossible, à force de bourrades et de bayonnettes, l'approche du sanctuaire.

« Elles convoqueraient volontiers, comme au » temps de *Ramus*, une croisade de *Gacheurs* et » de *Cuistres* à la destruction de ce modeste com- » pétiteur du plat Français des Ecoles primaires, » et du mauvais Latin des Collèges.

» C'est une véritable Saint-Barthélemy d'innocents et gracieux idiomes aux quels il est défendu de se faire entendre, même pendant les heures de la récréation.

.

» Cependant si la délicatesse ombrageuse de nos puristes obtenait jamais de la proscription des patois le résultat qu'elle en attend, je recommanderais humblement celui-ci au souvenir de mes illustres confrères de l'*Académie des inscriptions et belles lettres, qui viennent d'attacher de hautes récompenses à l'exploration grammaticale des deux dialectes Yroquois!!!*

Risum teneatis!!!

.

Et il termine comme le chapitre *Montaigne* intitulé les *Cannibales* :

« Tout cela ne va pas trop mal ; mais quoi ? ils ne portent point de haut-de-chausses...

Je pourrai vous citer *Sainte-Beuve* ravi d'admiration « à la lecture de *Jasmin* qui enrichit tout d'un coup de compositions franches, originales suivies, son patois harmonieux encore, débris d'une langue illustre, mais enfin, un patois

» qu'on croyait déshérité désormais de toute littérature. »

En fouillant un peu, nous en trouverions quelques autres : mais à quoi bon ???

Mieux vaut parler de nos Classiques à nous.

Nous pouvons en revendiquer jusqu'à trois, au moins, bien authentiques : *Goudouli*, *Dastros* et *Jasmin*.

Des éditions nombreuses les ont mis à la portée de tout le monde. Je vous ai suffisamment parlé de ce dernier : ce sera le tour de *Goudouli*. Vrai disciple d'Anacréon, il chantait de préférence le vin pétillant, les banquets joyeux, les gais propos des viveurs, et les beaux yeux de *las Moundinos* dont il apprécie les mérites en véritable connaisseur.

Mais la mort tragique de *nost Henric* fit tomber de sa main la lyre rieuse; et le cri de douleur du patriote désolé retentit soudain en strophes puissantes, immortelles comme son héros :

Je ne résiste pas à la tentation d'en placer quelques-unes sous vos yeux.

*Goudouli et son vin rieur
 Jasmin parle en balant
 un même vin rieur
 Dastros et son vin rieur
 Goudouli et son vin rieur*

A L'HUROUSO MEMORIO

D'HENRIC LE GRAN

IMBINCIBLE REY DE FRANÇO E DE NABARRO

Jantis pastourelets qué dejouts las oumbrétos
Sentets apasima le calimas del jour,
Tant que lus auzelets per saluda l'amour
Uflon le gargailol de milo cansounétos.

Petits riüs, doun l'argen beziadomen gourrino,
Pradets, oun lou plaze nous embesco les els,
Quand la joueno sasou bous cargo de ramels,
Augets coussi se plaing uno nympho Moundino.

Quand, del coumu malhur uno niboul escuro
Entrumic la clartat de moun astré plu bel;
Jou disí, quand la mort, dan lou tail d'un coutel,
Crouzec le Gran Henric sul libre de naturo.

De roumecs de doulou moun armo randurado,
Fugic del gran soulel la pamparrugo d'or,
Per ana dins un roc ploura, d'el et de cor
Del parterro Francés la bello flou toubado.

A L'HEUREUSE MÉMOIRE

D'HENRI LE GRAND

INVINCIBLE ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

Gentils bergers, qui vous dérobez sous les frais ombrages à la pesante chaleur du jour, tandis que les oiseaux chantent l'amour à pleine voix, avec leurs instruments variés :

Petits ruisseaux, dont le flot argenté chemine gracieux et paisible : vertes prairies qui charmez nos yeux quand le printemps vous décore de ses rameaux ; écoutez la plainte d'une nymphe Toulousaine.

Lorsque le nuage lugubre d'une calamité publique voila l'éclat de notre astre le plus beau ; je veux dire lorsque la mort raya le Grand Henri du livre des vivants avec le tranchant d'un couteau.

L'âme déchirée par les ronces de la douleur, j'évitai les rayons d'or du beau soleil, et je m'enfuis exploré dans les entrailles des rochers pour y pleurer, par tout mon être, la perte de la plus belle fleur du jardin de la France.

Ouey tourni prene bent per ufla ma museto
Que, del Rey ta plangut, entouno uno cansou :
Sur le brabe Louis regitera le soun :
Car al rasin reben l'aunou de la souquéto.

Taleu que sur soun froun se pauséc la courouno,
L'eglazi se neguec al riü del debrembiè,
La pats y ba beni que, de soun oulibiè
Y fec un bel empeü sul laurié de Bellouno.

A la fiero des trucs el caillo qu'on le bisso,
Dan le foulze del bras esclaffa le fer blanc,
Foulze que fasio courre un labassi de sang,
Et regita de caps uno grosso granisso.

D'ennemics animats un mounde se bandao,
Per fa rebes del dret, que de dret li benio,
Mes el ero l'Atlas que tout au sustenio,
Et peissoun l'Herculet que tout au englandao.

Coumo s'embausis la bicho pel bouscatgé,
Quand le soun del cournet den l'aureillo lé bat,
Al noum del Grand Henric l'ennemic eyssourbat
Fugio marit de pouu, e beouze de couratgé.

L'un sentio d'un estoc desclaba las coustelos,
Per oun s'estourrissio le sang a bel rajol,
L'autre, que milo pics aloungaon pel sol
Besio soun paure cor despartit en estelos.

Aujourd'hui je reprends haleine, et je ranime ma muzette pour chanter la gloire du Roi tant regretté. Le son en rejaillira sur Louis; car l'honneur de la souche appartient au raisin.

Dès que la couronne fut posée sur son noble front, les angoisses disparurent dans le ruisseau de l'oubli : puis vint la paix, qui greffa son olivier fécond sur le laurier de Bellone.

Il fallait le voir dans le tumulte de batailles, lançant les foudres de son bras, faire voler en éclats les armures de fer, répandre le sang à flots, abattre les têtes tombant comme grêle sous ses coups.

Un monde d'ennemis s'acharnait injustement à lui ravir un bien dévolu par le droit : mais lui, nouvel Atlas, supportait seul le poids de la lutte, et nouvel Hercule il les écrasa jusqu'au dernier.

Comme la biche effrayée s'enfuit au fond des bois lorsqu'elle entend raisonner le son du cor, ainsi s'enfuyaient, au seul nom du Grand Henri, ses ennemis glacés de frayeur, et veufs de courage.

L'un sentait le glaive fatal s'enfoncer dans ses flancs d'où le sang jaillissait à gros bouillons; l'autre tombait à terre, frappé de mille coups, et expirait dépecé en lambeaux.

Atal dedins un parc le lioun se boulego
 Al mitan des moustis, del pastre e des agnels,
 Atal a cops de dents, de couo, d'urpos e d'els
 Les espauris, esquisso, endoulomo, moussego.

Hurous lou qui labets èro a la picoureo,
 O que s'ero mudat dan las armos abas :
 Per biure nou callio que cambos sense mas,
 Et se mustra prume serbi que Briaréo.

Jamay cap d'autre Rey nou fec talo soulado
 De cosses de soullats esquitats an la mort ;
 Et Caroun jamay plus nous troubec a soun port
 D'esperits desoussats ta rabento ménado.

Puis les imprécations contre l'assassin, et les
 deux strophes finales :

Escantit es le lum, usat es le bel moble
 De qui la terro fec l'aunou de soun oustal !
 La descarrado mort un cop tout a bel tal,
 Endrom dedins le clot les pages et les noble.

Le mounde es uno mar, oun coumo jouts de belos,
 L'ome sent quado joun quelque bent d'affliction :
 Mes nostre Rey coumoul de touto perfection
 Hurous hoste del cel trepejo las estelos.

Ainsi le lion s'élançait dans le parc au milieu des moutons, des agneaux, des bergers : et terrible, par la dent, par la queue, par le regard, par les ongles, il terrifie, meurtrit, mord et déchire.

Heureux alors les ennemis absents, ou qui avaient mis bas les armes : le cerf pouvait trouver son salut dans la fuite, mais non pas même Briarée dans la résistance.

Jamais Roi ne fit un pareil abattage de guerriers, et jamais Caron ne se vit en présence d'une troupe aussi nombreuse d'esprits dégagés du corps.

Eteinte est la lumière, détruit est le joyau dont la terre était si fière. La mort impitoyable fauche indistinctement les bergers et les Rois.

Le monde est une mer où, comme une voile ouverte, l'homme subit, chaque jour, le vent de l'affliction ; mais notre Henri heureux hôte du Ciel, foule sous ses pieds les étoiles.

Voilà plus d'un demi siècle que je lis les Poètes de tous les temps et de tous les pays. J'ai rarement éprouvé une émotion plus intime que celle provoquée par la lecture de cette ode inspirée, sublime.

Savez-vous comment je m'y suis pris pour en jouir pleinement ? Je la lus seul, à haute voix ; et je fus pénétré à la fois par la noblesse du style, l'élévation des sentiments, par l'harmonie sans égale de notre langue sonore, et le souffle irrésistible du patriote inspiré.

Après ma lecture, je crus avoir assisté, car j'étais jeune alors, à l'un de ces banquets Homériques où le Suzerain appelait ses Fidèles à l'heure du danger, *Gaston-Phœbus*, si vous voulez, poète (1) aussi délicat que chef de guerre vaillant.

Le Barde assis à la place d'honneur, à côté de la Châtelaine, s'était levé, à la fin du repas, déchaînant ses strophes sur les convives émerveillés. Il leur avait chanté l'hymne sublime, et les femmes émues jusqu'aux larmes, jetaient leurs bouquets au

(1) Il est l'auteur notamment de la chanson toujours populaire dans nos vallées :

- « Mauditos mountinos que ta haoutos soun
- » M'empachon de bese mas amous oun soun.
- » Haoutos be soun haoutos, que s'abacheran,
- » E las amouretos be s'aproucheran. »

Poète; et les jeunes guerriers, frémissant de la généreuse ardeur des combats, tendaient leurs glaives nus vers la bannière Suzeraine, jurant d'imiter le héros, et de mourir pour la Patrie. Rêves et illusions du souvenir ???

Que les temps sont changés, mon noble ami. Evitons les Châteaux Féodaux depuis qu'ils appartiennent à des Marquis matinés de juifs suspects, à des Duchesses de comptoir. Les Phœbus poètes et guerriers ont disparu dans l'horizon du passé. Les chants sublimes de nos Bardes inspirés par l'Amour, la Patrie et la Gloire, y ont cédé la place aux vulgarités faubouriennes. Pour nous, modestes prolétaires, ne cessons pas de cultiver *Lou Ramelet deou Goudouli*.

DASTROS

Vous connaissez bien Dastros, l'abbé pieux, auteur d'une série de Litanies patoises, de prières et de Noël's nombreux. Buveur intrépide, il frémissait à l'idée que des barbares mouillaient le bon vin. Il raconte qu'étant tombé malade, son médecin lui proposa ses drogues. Il ne voulut d'autre traitement qu'une tisane de son choix, *lou chuc*

de la souqueto tout blous ; et grâce à ces juleps il fut bien vite rétabli.

Aussi n'était-il pas honteux de frapper à la porte des chais renommés, parmi lesquels celui du *Sieur de Magnas* faisait fort bonne figure à cette époque.

Le Marquis, qui connaissait les préférences du poète oublieux, lui écrivit un jour de bonne récolte :

S'augoussots embiat un flascou
 Jouts augouri mandat bin blanc :
 Qu'ets tenguere loc d'un cascou,
 Qu'est escauhere plan lou flanc.

« Si tu m'avais envoyé ta futaille
 » Je l'aurais remplie de vin blanc :
 » Elle te tiendrait lieu d'un bon casque,
 » Et t'échaufferait les flancs. »

Dastros répondit en envoyant sa futaille :

Per bous, bous auets trop parlat
 De m'he counegué que lou flascou
 Me tenguere loc d'un boun cascou :
 Tabe m'en bau tout cap pelat.
 Mes be m'en tirare la sang,
 Sa matiero sire trop duro
 Si ou pourtaoui ses hourraduro :
 Hourats me ou doun, si plats, deou blanc.

- « Dans ton intérêt tu as trop parlé
- » En m'avertissant que ma futaille
- » Me tiendrait lieu de casque,
- » Tandis que je m'en vais la tête nue.
- » Le casque avec sa matière dure
- » Entamerait ma peau jusqu'au sang
- » Si je le portais sans doublure.
- » Capitonez-le donc s'il vous plaît, mais avec du blanc.»

Dastros chanta les Eléments et les Saisons dans des Poèmes restés célèbres; nous avons deux beaux volumes de ses œuvres, souvent édités (1) notamment en 1867 (Tross). Il y avait ajouté un Dictionnaire Gascon-Français, qu'on croyait perdu. *Cénac-Moncaut* eut la bonne fortune de le retrouver; et il le publia en 1863.

J'ignore si nos compatriotes ses contemporains lui donnèrent quelque occasion de mécontentement. En tous cas il s'en vengea cruellement dans la satire du *Siège de Lectoure par les Escargots*.

Elle eut un tel succès, qu'elle nous a valu l'épithète indélébile de *Limacayres de Leytouro*; ce qui établit une fois de plus, que les hommes d'esprit sont bien autrement dangereux que les acrobates de l'injure.

(1) Une nouvelle édition est, paraît-il, à l'étude à Paris.

Pour vous prouver que je ne lui en porte pas rancune, je veux la replacer sous vos yeux, avec une traduction en vers de ma façon. Tant pis pour lui si elle diminue la valeur de son œuvre. La vengeance est le plaisir des dieux..... et des Lectourois.

Je constate avec douleur que les Sainclairais n'ont rien fait encore pour la gloire d'un Poète qui honore leur Cité Son buste, ce me semble, ne déparerait pas la place publique. Je connais assez leurs sentiments patriotiques pour être certain que cette injustice sera réparée tôt ou tard.

LA GUERRO DEOUS LIMACS

CONTRE LOUS LEYTOURESIS

SIETGE DE LA BILO LOU 7 ABRIOU 1689

Pouèmo de Moussu d'Arquier

Capéran de Sent-Cla.

Lou ditjaus sant passat, à dex houros de neit,
 Quand las gens de Leytoure anaouon touts au lieit,
 Ets augin un turment de toutes las campanos
 Au clouqué, pus coubents, de petites e granos ;
 Auta leou ets sourtin horo de las maisous
 Cargats de pistoulets, de fusils è bastous ;
 Semblauo qu'ets boulen espaouenta la terro
 En bengue déclara aus Huganaus la guerro.
 Qui bibo? qu'es aco? oun soun lous enemies?
 Lous cau touts brigailha de poussis é de pics !
 Couratge mous amics, defenden plan la bilo?
 Lous cau touts terrassa quand séren qranto milo?
 Aquo soun per ségu tous traitis Huganaus,
 Que bengoun dan la neit troubla noste repaus ;
 Que nous cau arrenja en formo de batalho
 En de resista plan en aquero canailho.

LA GUERRE DES LIMAÇONS

CONTRE LES LECTOIROIS

SIÈGE DE LEUR VILLE DU 16 AVRIL 1689

Poème de M. Darquier

Curé de Saint-Clar.

Le jeudi saint passé, à dix heures du soir,
Lorsque les Lectourois éteignaient leur bougeoir,
On entendit soudain dans la ville fermée
Retentir des clochers la voix sombre, alarmée :
Et chacun se hâta de quitter sa maison,
Chargé de pistolets et d'armes à foison,
Comme Preux décidés à terrifier la terre,
En déclarant encore aux Huguenots la guerre.
Qui vive! Qui va là! Où sont les ennemis?
Tuons-les tous d'abord, pour commencer : amis,
Courage, défendons notre vaillante ville,
Tuons, tuons encor, fussent-ils trente mille!!!
Avides de nos biens, ces Huguenots affreux
Veulent les prendre, et puis les partager entre eux ;
Que chacun s'organise en ordre de bataille,
Et courons écraser cette vile canaille.

Oun soun dats lus bilens? ou se soun estujats?
 Anem, cerquen-lous plan denqui ous auje troubats?
 Gnaueuo en de crèba d'arrise de lous bese
 Courre de touts coustats, james n'ag pouirets crese.
 Lous magistrats prumès bourgeois è marchands,
 Sieguits d'un régiment de praubes artisans,
 Armats de cap en pe de bastous è des barros,
 De coutets, de lagets è d'autos bounos garros;
 Las hennos dap careils è cènès as dauantaous
 En de crèba lous oueils en aquets Huganaus.
 Un parmi touts aquets be parlec dab prudenço,
 Lous autes counegoun labets lour ignourenço.
 Digouc en se trufan : b'ets bousau plan troumpats;
 Que soun de praubos gens que ban cèca limacs.
 Un Jacoupin troussat coumo un baillet de piquo
 Damb'un sauclet sou cot, è un manec de hico,
 Sourtic tout en furio déhoro soun coubent
 E s'aneç infourma dou sutjet dou turment,
 Quand et augie parla de Huganaudario
 D'abord et redoublec dé zèlo è de furio :
 S'en tournec au coubent biste coum un lambret,
 En hurla coum un loup a gaucho è a dret :
 Leouats-bous bistoment! alerto! alerto! alerto!
 Aco's heit de nousau! toucan a nosto perto!
 Lou prumè qu'entenouc io ta terriblo boux
 Galoupec proumtoment seou mache de la croux :
 Lou frèro Cousiné, qu'aué prou bouno mino,
 Courrouc d'abord s'arma d'un coutet de cousino;
 E lou darrè bengut per este arribat tard

Où se cachent-ils donc!!! où sont-ils ces gredins?
Cherchons un peu partout, jusques dans nos jardins.
Tous couraient, l'œil au guet, dans un trouble indicible:
Pourquoi me direz-vous? C'était vraiment risible.
Les magistrats d'abord, puis bourgeois et marchands
Venaient, suivis d'un tas de braves artisans,
Armés de pied en cap, de couteaux, de serpettes,
De fléaux, de batons, et d'autres amusettes.
Les femmes portaient lampe, et cendre en leur sabots
Pour aveugler d'un coup ces chiens de Huguenots.
L'un d'eux osa pourtant parler avec sagesse :
Essayant de calmer ces cervaux en détresse,
Il dit : Pourquoi ces peurs? en fous nous agissons;
Je ne vois que des gens cherchant des limaçons?
Un Jacobin troussé comme un valet de pique,
Une bêche en sa main pour tenir lieu de pique,
A demi fou, franchit la porte du couvent,
Demandant les motifs d'un pareil mouvement.
Quand il entend parler de Huguenauderie,
Son zèle est excité, plus encor sa furie.
Il rentre en son couvent aussi prompt que l'éclair,
Et hurlant comme un loup, il appelle son clerc :
Lève-toi promptement, alerte, alerte, alerte!!!
Nous sommes menacés, prévenons notre perte!..
Le premier qui ouit sa formidable voix,
S'empara vivement du manche de la croix ;
Le frère Cuisinier, garçon de bonne mine,
Se saisit tout d'abord d'un couteau de cuisine,
Et l'un des marmitons pour être arrivé tard

N'ou troubec per s'arma qu'un rouillous trancho-lard.
Lou Sou-Priou s'enjouquec sur yo bieillo cabalo
E prengouc la marmite en guiso de timbalo.
Lou Priou nou y ero pas; aure be heit ta plan
S'aoué couchat deguens; mes ero estat gourmand.
Atau plan aquipats n'angoun joigne dus milo
Que s'eron assemblats dehoró de la bilo;
Ets eron enratjats, diseouon milo maus
Persoqu'eous de deguens barren touts lus pourtaus.
Aquets eron armats de daillos manégados
Au rébouch, e surtout qu'eron plan ahilados.
L'Hoste bengouc après armat d'un marrassan,
Sa henno lou seguic damb'un gran houet de can.
Lous Mounjes lous hasoun passa touts en rebuo
Sense lux ni careil, persoque hasé luo.
Atau que se passec en entié aquero neit,
E degun nou gausec s'en ana bouta au lieit.
En de plan assasoua touts aqueros sauços
Gnaouc la plus grand part que cagen en lours caussos.
B'aouen perdut lou sen, ou b'eron enluats
D'aoué tant pòou de gens que cercaouon limats!
Tout aco se passec au pres de Sent-Gerbasi;
E n'hourrouc a la fin arre qu'un pauc d'eglasi,
Ets nou trouben enloc lus praubes Huganaus
Que s'eran estujats per crosis e per traucs.
Per ma fé, jou crési que las Gens de Leytouro
Auran perdut lou sen desumpuch aquero ouro.
Certo b'aoun plan pouou ag crési, per ségu,
On lous auré barrat dab un césé lou cu.

Ne trouva, pour s'armer, qu'un méchant tranche-lard.
Le Sous-Prieur perché sur sa vieille cavale
Saisit une marmite en guise de timbale.
Le Prieur défaillant, ce soir, couchait ailleurs.
Car en paix comme en guerre il était des meilleurs.
Ainsi, bien équipés, ils vont grossir les mille
Qui s'étaient assemblés en dehors de la ville,
Indignés, et pestant contre ceux du dedans
Qui, les fermant dehors, leur semblaient trop prudents.
D'aucuns portaient des faux à rebours emmanchées
Mais propres, ainsi que belles endimanchées.
L'aubergiste agitait son terrible hachoir
Sa femme un fouet de chiens, sa fille un devoir.
Les Moines aussitôt les passent en revue :
Le clair de lune aidant, ils étaient bien en vue.
Ainsi pour ces héros s'utilisa la nuit ;
Et nul n'osa broncher pour s'aller mettre au lit.
Pour aromatiser ces différentes sauces
Les plus braves d'entre eux ch... dans leurs chausses.
Certes ces malheureux avaient perdu le sens,
Apeurés par chercheurs de limacs innocents.
Ceux de la Cathédrale, abrités sous ses portes
N'eurent que les malheurs de coliques trop fortes.
Les braves Huguenots si vaillamment cherchés,
Ni dans trous ni dans creux ne furent dénichés ;
C'est à croire vraiment que la Gent Lectouroise
Perdit le sens commun dans sa grotesque noise.
Quand de telles frayeurs un peuple est convaincu
Il suffirait d'un pois pour lui boucher le c... 6.

Lous praubes Huganaus se houren en la terro
Ende coupa camin aus qui'ous hasen la guerro,
Car se lus Catholics lus aouon atrapats,
Jou cresi qu'a boussis lous auren tous boutats.
Diou merce, aqui las Gens soun de prou bouno gulo
An lus cachaous ta loungs coumo yo bieillo mulo.
Las hennos, puch après, bengoun dou Marcadiou,
Armados de bastous e de barros de hiu,
De coutets, de cannaus, de pâyros, de padénos,
D'astes plan agusats, gimbelets et lesenos,
Me haséouon bremba quand ban tengue lou bal,
Mascados aquet jour coumo per carnabal ;
Couhados au rébouch coum un pugnat d'estoupos,
Semblaouon mouscâillous qu'atau eron a troupes.
Haseuon mes de brut qué quand soun aus marcats :
Aquo's yo bero guerro atau countro's limacs !
Deu coustat de la Hout èro yo sentinelo
Poustado tout esprès per pourta la noubèlo ;
Ero touto attention, 'spiauo de tous coutats,
Hasé lugri lous oueils coumo la neit lous gats.
Sens'aoué bist arrè lou praube cot de grîo
Sounquos aou laouadé las oundros de la lûo,
Et se leuec un pauc, miey couchat et miey dret,
E sens auto rasoun tiro un cop de mousquet.
Au soul cop de mousquet taloment et tramblec,
Qu'au houec dou bassinet soun serbet se troublec.
Pensec s'arroumpe eou cot acabbat la muraillo,
Cresouc qu'èous enemies èron aqui en bataillo,
E malhurousoment glissec en un pribat

Les prudents Huguenots s'étant tapis sous terre,
Purent se dérober aux fureurs de la guerre.
Prisonniers par malheur, on les aurait changés
En chair à saucisses, et peut-être mangés,
Car ce noble pays compte parmi ses gloires
De ses fiers habitants les terribles machoires.
Le groupe féminin du quartier *Marcadieu*
S'avance, en vrai martyr de la cause de Dieu,
Bâtons, fuseaux, chenets, chaudrons, alènes, broches,
S'agitaient dans les mains, ou débordaient des poches.
On eut cru se trouver en temps de carnaval,
Avec masques ornés pour gambader au bal.
Les chignons de travers comme paquets d'étoupes,
Le désordre absolu confondaient tous les groupes;
Les propos et les cris tonnaient comme au marché,
Jamais chasse aux limacs n'avait si bien marché.
Vers la porte du nord était en sentinelle
Un malin embusqué comme porte nouvelle.
Immobile, attentif, son œil au moindre bruit
Brillait comme œil de chat au milieu de la nuit,
Qui sans avoir rien vu que s'agiter des ombres
Aux rayons de la lune éclairant des lieux sombres,
Prenant pour Huguenots les branches d'un bosquet,
Se détourne essoufflé, tire un coup de mousquet.
Au seul bruit de son feu, palissant, il voit double,
Ses genoux sont tremblants, et son cerveau se trouble;
En tombant il risqua de se rompre le cou;
Des ennemis absents il crut sentir le coup.
Par malheur il glissa dans de larges latrines,

Oun troubet de moustardo en grano quantitat.
 Quand lous autes augin uno talo noubèlo,
 Cresoun qu'eous enemics prenguèn la sentinelo;
 Se bouten a crida : Ah! Moun Diou, aquo's heit!
 Que nous cau touts mouri, praubes, aquesto neit!
 Que nous cau prepara cadun a rende l'âmo!
 La cau recomanda a Diou a Nosto-Damo!
 Lus ennemics aci que soun touts atroupats!
 Qu'eron de praubos gens que cercaouon limacs!
 Jou n'auri james heit se bouléoui tout dise,
 Qui gna per he spouti e més creba de rise;
 Milo ans après nousau loux mùcheran au dit
 E tous, grand et petit cadun sera stourdit
 De bese que Leytouro ajo atau pres las armos,
 E pendent uo neit da de granos alarmos,
 Sens aoué bist arré que de houécs escartats
 Qu'aouén de praubos gens en de cerca limacs.
 Gouerats aci la fin d'aquero tragedio
 Que dens milo ans d'aci passara per houlio.
 Touts lus cops que beiran, a la Plaço, limacs,
 La pouu lus sasira, creiran esté assietjats.
 Diou nous gouarde touts d'uo pareillo pouu.

Atau sio.

Réservoir trop pourvu d'excédents de cuisines.
Quand la troupe entendit l'éclat inattendu,
Elle crut son veilleur déconfit, pourfendu.
Oh ! mon Dieu, quel malheur ! Ils éclatent en plaintes
Et d'une mort prochaine ils sentent les atteintes ;
Il faut nous préparer, disent-ils, au combat
Sans doute, avec l'ardeur du soldat qui se bat ?
Non, mais à mériter le salut de leur âme !!!
Ils s'inclinent, pleurant, aux pieds de Notre-Dame :
Dans leur frayeur ils voient les ennemis en tas
Au lieu de braves gens ramassant des limacs !!!
Je n'en finirai pas si je voulais tout dire,
C'est à se tordre d'aise, à suffoquer de rire !
Après mille ans et plus cet exploit sans pareil
Tiendra joyeusement les rieurs en éveil.
Onc ne vit-on Château qui, de nuit, prend les armes,
Et subit, affolé, les plus chaudes alarmes,
Pour quelques ramasseurs de limaçons juchés,
Cherchant avec flambeaux sur bâtons attachés.
Ainsi se dénoua l'horrible tragédie
Qui semblera toujours une pure folie ;
Encor si limaçons paraissent aux marchés,
Bientôt les Lectourois sont aux remparts perchés.
Qu'en parfaite santé le bon Dieu nous conserve,
Et de telles terreurs à jamais nous préserve.

Ainsi soit-il (1).

(1) Si j'en crois une note historique communiquée par notre ami Michelet, secrétaire de la Garbure, voici

Une langue riche de pareils trésors ne doit pas périr sous l'indifférence de ceux auxquels elle appartient.

La vaillante *Garbure* a lancé la première protestation contre un abandon coupable : et j'ai conté.

qu'elle fut l'occasion de la pièce de vers qui précède.

La ville de Lectoure était depuis longtemps au pouvoir des Huguenots qui en avaient chassé l'Evêque. Le *Duc de Rohan*, chef de Calvinistes sous Louis XIII, s'en était emparé en 1615. Il en fut chassé par le *Duc de Roquelaure*, et l'Evêque rentra en possession de son siège Episcopal.

Les habitants de Lectoure redoublèrent de vigilance pour éviter toute nouvelle surprise. C'est dans un de ces accès de défiance, qu'ils prirent pour une armée ennemie de braves paysans qui ramassaient des escargots dans les vignes à la lueur de leurs lanternes.

La ville se mit en défense ; et ses vaillants occupaient les murailles prêts à soutenir l'assaut ; mais le jour étant venu, on s'aperçut de la méprise.

Et Dastros de se moquer de ses voisins les Lectourois ??? Il ne fut pas le seul d'ailleurs ; il existe un autre poème en patois Toulousain sur le même sujet dont l'auteur n'est autre que Lucas, conseiller au Parlement de Toulouse.

Nous devons ajouter que la paternité de la pièce est attribuée par quelques-uns à *Darquier*, lui aussi ancien Curé de Saint-Clar. Darquier et Dastros sont-ils deux personnages distincts ?? M. le Curé actuel, dans une charmante lettre qu'il a bien voulu nous adresser, n'ose pas trancher la question.

Que votre voix aimée fasse entendre le *sursum corda* des patriotes, et les muses Gasconnes engourdis secoueront leur poussière, se réchaufferont aux rayons de notre beau soleil, et les prairies aujourd'hui muettes, entendront les chants de nos rossignols au renouveau.

Voilà, mon cher ami, une bien longue lettre. Peut-être la trouverez-vous ennuyeuse. Soyez-moi reconnaissant de n'avoir pas succombé à la tentation de la faire plus longue.

Heureusement que je vous connais tous les courages; vous aurez celui de la lire d'abord, et ensuite la générosité de me pardonner de vous l'avoir adressée de tout cœur, comme je vous aime.

ALCÉE DURRIEUX.



PRUMERO BELHADO

LA PERDIG

Aoumounéjen tant que pousson.

LA PERDRIX

Faisons l'aumône le plus possible.

Handwritten notes in a cursive script, likely a dialect or early form of a language, are present above the main text. The text is mostly illegible due to fading and the style of the handwriting.

S'erotz setut à l'embat dou nosté plassa, per un bet joun de primo, lous oclhotz è las aoueilhetos bous y haren bibarolos. Deou cap en sus ey mayat de fious granos, miedjancéros, é menudotos coumo dentilhous; s'espousson a la may poulido, a qui meilhou sabourégo. E taleou qu'un ale las boulego, houeilhetos é flocs cabusséjon lus us costo lus aoutes coumo'mmalits pel la jilousio de sas coulouretos é de sas flairous.

Espiatz adaro debat lou tapis herbut; lus bermous que laouron é s'estiron, lus grilhs s'entutouon en segoutilous alirotz, lous cigaous s'escalarmon en dansa, las arroumics s'amasson lou heych, las abeilhetos hurgouon aou gaoudet dus flocs en brouni tansipu, lus houssailhous brcunzinon coumo touets de louy, las rucos se carrusson é scabeilhon lou pé d'ouset, lous pabailhots, diamentats de touto pintruro, en sas bouladétos capricousos, s'accasson en se poutineja, coumo'njoulets ahutatatz d'en taou Boun Diou; toutz entrepétatz é balens coumo mestieraous a soun obro.

Bourrugadis nenet et gentiou!!! Acouchoula-bous sou laston plan mouflé, beyratz las cardios, en cardineja, coueilhe bourrous de lan au cap de soun bécot,

Si vous étiez assis au pied de notre pelouse, par une belle journée de printemps, vos yeux ~~seraient~~ ~~ravis~~ comme aussi vos oreilles.

Elle est du haut en bas convertie en corbeille de fleurs grandes, moyennes, ou grosses non plus que de petites lentilles, luttant d'éclat et de bonne odeur : et sitôt qu'un souffle les agite, feuilles et fleurs secouent leurs têtes menaçantes les unes contre les autres, comme emportées par la jalousie de leur gentillesse et de leurs parfums.

Si vous regardez sous le tapis rustique, vous y verrez des vers qui labourent et s'allongent : les grillons se cachent dans leurs trous en agitant leurs ailerons, les cigales étalent leurs jambes prêtes pour la danse, les fourmis s'approvisionnent, les actives abeilles fouillent le calice des fleurs en faisant entendre un léger bourdonnement, les frelons grondent comme un orage lointain, les chenilles escaladent en rampant la cime des herbes, les papillons, brillants de mille couleurs, se poursuivent dans les méandres de leur vol désordonné, puis échangent leurs caresses, vrais petits anges échappés du Ciel.

Tous affairés, vaillants comme ouvriers à leur

en de bressa sous cardinetz sou cèrillè: l'agasso-n'agasseja soun carrinquet, carrejo brano seou cassè doun diouen base sus agassatz; la tourto-n canta soun roucou plagniou è amistous, arpatejo soun niou d'herbètos o bè de plumo; lou parrat, en èychourda de son piou piou aoueyous, boussouo dan canèbo lou traouc de la teoulado per y poune sous oeous; lou pout respoun en soun cocorico gairese; la laouzetto'nairado coumo y houeilho bentouso, è trèni soun riouchiou-chiou de nobio dinco-s crums, tourno cayge, diren un cailhaou, ser sa couado stujado din lou siouasa, è la calinejo-n soun brès de pailhat.

Gens è bestios a la godio, l'herbilloun lou granaj'è la houeilhaco-n bougancio, lus frutès neoutz de flous, è las mainadetos arroussous comme rayoulets de sourel. Oh tempouro très cops benasido!!! Debaros sul la terro 'nchefrido coumo la sperenci'aou co deou malhurous. La nosto goujoto-n remoulieja cabbat la sègo, t'y ba bese-n cabusset nou maje qu'un oueou de tourrèt, esclarit de dus oels coumo goutetos de rousado, lou bécot rouge-sanguin dan duos nasigs alandados a l'ensu. S'escayjoue un aouset acouatat en yo toujo, coumo hicat en terro dan yo tacho-n cado garro, mirgailhat de touto coulou, s'alasaouo coumo yo clouco-n soun niou. La droulloto l'espiec asta coutento qu'estounado, ses muda ni pe ni pato en cas de l'espauri, è mot nou diehouc a digus de l'oste de la sego. Beleou daix cops per dio y anaouo tot-sialet, miey crouchido, è cado cop la troubaouo alasado-n sa toujo l'oeu

tâche. Activité à peine visible et pourtant si charmante...

Couchez-vous sur le moelleux gazon, et vous verrez encore le chardonneret, en chantant son modeste refrain, amasser des pincées de laine à la pointe de son bec, et les arranger sur le cerisier où doit éclore sa progéniture; la pie à la voix de crécelle, charrier des bruyères sur le chêne où elle couvrera ses œufs, la tourterelle roucoulant son chant plaintif et amoureux, construire son nid d'herbes fines et de duvet; le moineau, en sifflant son air monotone et importun, boucher avec du chanvre une fissure sous le toit qui abritera ses petits: le coq lui fait écho d'une voix réjouie; et l'alouette perdue dans les airs, comme une feuille jouet des vents, laisse tomber des nues son verset de fiancée, et se précipite en vrai caillou sur sa nitée cachée au champ d'avoine, et la carosse sur son berceau de chaume.

Gens et bêtes tous à la joie, l'herbe les récoltes et les feuilles fougueuses, les fruitiers blancs de fleurs, et les jeunes filles radieuses comme des rayons de soleil???

Chère saison trois fois bénie, tu descends sur la terre désolée comme l'espérance au cœur du malheureux...

Notre fillette en s'agitant au long de la haie, aperçoit un jour une tête grande non plus qu'un œuf de pigeon, éclairée de deux yeux vifs, vraies gouttes de rosée, avec un bec rouge sang surmonté de deux narines délicates. C'était un oiseau accroupi dans une touffe, et comme figé en terre avec un clou à chaque patte. Eclatant de couleurs, il s'élargissait à l'instar d'une

lugrent disturbat èn la bèse, é paouc é paouc apasit.

Me ça ditz un maytis la Maynadeto, podes praco pount bioue ses mindja praoubo bestioto; e s'en angouc, en arrata, dinc aou soulé, bouto-n pugnat de gransos en sa poucheto, é las esparrico grun per grun a l'aouant de la toujo. La bestioto brico bergougnouso periquee astaleou la pasturo'mbessado. La droulloto baraouo dou plase que l'aouseroun s'abalèsse la gruado, e la tengouc pensado per temps é dinc' a toco-digt.

Ataou bengoun amics l'aouset è la maynado, a l'eychuga dan la man sa raoubeto coulourado, é l'aouriou nou s'en doungouc me qu'uo turro.

Me per un cop qu'ou pourtec a dipna, la toujo se troublec boeyto : n'y staouo que quaques plumachotz é clesquis cathuilhatz. Espaourido de prumero é pey plan doulento, s'ahutc-n ta sa may, gouaridouo de touto doulou, la boux enraoucado pus singlotz. Qu'as, ça ditz ero cousiderado, sires tu caijudo, patacado, o beleou lou cagnet t'aouré amoussegado??? è la Maynadeto-n schiscla, coundo labetz l'istorio dou poulit aouset. La brabo may ba spia la toujo 'bandounado. En bèsè la mirgailhaduro de las plumos, è lus puntetz spillats sus clesquis : yo perdig achi pounouc, achi couèc, é s'en a miat sa couado taleou basudo : calo-te, la tourneran be trouba prassi a l'entourn ; ouero qu'a pas hugit de tiro.

Naturo Naturo ! utis sagrat en la man Célestialo, es tu que mous hes neyche, è creyche; es tu que mous

couveuse sur son nid. L'enfant regarde la jolie bête non moins contente qu'étonnée, sans oser bouger ni pied ni mains, craignant de l'effrayer. Elle ne communiqua le secret de sa découverte à personne; à chaque instant elle allait bien doucement, et demi penchée, faire visite à l'hôtesse de la haie.

Elle la trouvait invariablement étendue dans sa touffe, l'œil clair, un peu troublée à l'arrivée, mais s'apaisant peu à peu...

Un matin l'enfant se dit : ma pauvre amie ne peut cependant pas vivre sans manger. Elle s'introduit dans le grenier sans être vue, emplit sa pochette de grains, et les répand les uns après les autres au tour de la touffe; et la chère bête, pas honteuse, se met aussitôt à becquetter la nourriture offerte. L'enfant se pâma voyant l'oiseau manger ses grains; et dès ce jour, il fut généreusement approvisionné. Ainsi se développa l'intimité des deux amis jusqu'à autoriser la main de la fillette à se promener sur le beau plumage de l'oiseau; familiarité dont il finit par ne s'émouvoir non plus qu'une motte de terre.

Mais un jour qu'elle lui portait sa pitance, la touffe se trouva vide; Il n'y restait que des débris de plumes et des coquilles brisées. Effrayée d'abord, puis désolée, elle court chez sa mère, ce médecin infailible de toute douleur d'enfant, la voix agitée par les sanglots. Qu'as-tu, lui dit celle-ci alarmée, es-tu tombée, t-a-t-on battue, ou peut-être le chien t'a-t-il mordue? Et l'enfant raconte l'histoire du bel oiseau disparu.

aparpasouos de tots elomens de la bito : per tu lou Sourel, relotje deou moun, truco las quate tempouros. Batidis deou co de la terro, tu mous embios la calou de tous rayols, è toun fret de Nadaou, lus delaouassiss de Primo, poupo pacherouso de touto garrasic : tu sparricos l'amou pus ennayres, è n'embrios tot ço qu'aledo, pel l'hur de cadun, e lou saouba de tots. De mentre qu'us omes enpeguitz se trigousson a pesca luos, a scalaoua lus crums, o arripa lou hum que biroulejo sul l'aoutan, de mentre que s'espoutissoun è s'escanon coumo heramous en dou plase de quaouques beligantz, que la cord' aou cod lus stare meillhou que seou cap la courouno, la May a las milo tetès è as milo cos, a la quiti bestiouleta ta neneto sio, ensenho soun obro, è cadus l'acabo, laourayre de neit e de dio; ataou sabouc la clouco Perdig qu'oueous affrediats s'escantichen; ataou lus couèc ses esglasi d'yo man de maynado sul la réo, e puleou peri que s'ahuta; ataou s'en angouc dan sus perdigailhous eu dus mucha coumo lus aouserous s'amasson la gaouerado.

Plan serquen la maynadeto dan sa may, dinco ban bese la Perdig a courr' engourouchouado cabbat d'un ligno dan sons perdigailhotz à la darré. Aou me l'aperaouon, aou me s'en hugiouo. Creseouo la gouyateto deou passa la man seou courpitoun coumo-n la ségo : n'estouc pas me la sasoun; la bouloc accoussa, me se troubaouo-n temp de segados; la Perdig s'embouleç, è lus petitouotz s'estujen debat las garbos e las gaoueros, è dispariouon coumo mirgos en tuto.

La mère va visiter le nid désert, et voyant la couleur des plumes le pointillé des œufs : une perdrix, dit-elle a pondu là, et couvé sa nitée; puis elle est partie avec ses petits sitôt éclos. Calme-toi, nous la retrouverons bientôt; sois sûre qu'elle ne s'est pas éloignée.

Nature nature, instrument sacré de la puissance Divine, c'est toi qui nous fais naitre et grandir : c'est toi qui nous prodigues tous les éléments de la vie. Grâce à toi, le soleil régulateur du monde bat, sur l'horloge du temps, les saisons successives qui activent ou modèrent le cœur de la terre; tu nous donnes la chaleur des généreux rayons, les givres glacés de l'hiver, les pluies bienfaisantes du printemps, mamelle inépuisable où chaque racine puise la vie.

Tu as semé l'amour dans l'air, tu en enivres tout ce qui respire, pour le bonheur de chacun, et le salut de tous. Et tandis que les hommes affolés s'obstinent à poursuivre l'impossible, à escalader les nuées, à convoiter des fumées emportées par les tourbillons de la tempête; tandis qu'ils se massacrent et s'égorgent, comme des fauves, pour obéir aux fantaisies de quelques scélérats auxquels la corde au cou conviendrait mieux que la couronne sur la tête, la Mère aux mille mamelles, aux mille cœurs, enseigne son œuvre jusqu'au moindre insecte, et chacun l'accomplit sans interruption ni de nuit ni de jour.

Ainsi la Perdrix couveuse avait su que le refroidissement stérilise les œufs : et elle resta ferme sur sa couvée, bravant la peur que lui donnait le contact d'une

Y tournec plan la Maynadeto, è tous temp s'escayjoue lou retoc medicho., Ingrato ça ditz un coup, iratjudo, jou qu'et pensaoui ta plan è t'amistousaoui seou niou de la sègo : Y aoute cop t'y laycheray creba de hame. Maychan perpaous. Hasen dou ben tan que pousson, ataou ag bo la lé naturaouo ; dasen artoun as ahamatz, bin as assécaratz, bestitz as nusic, abric as che n'an retirantio, espitalegen lus emmalaoutitz ; cadus quis-to ço qu'es a besouy, e se debrenbo l'aoumouniè plan souen. Que cadus bailhe ço que pot pel l'amou de Diou ; qu'ag sab, è s'en brembo. La Caristat nou sére may boun'obro se s'escaygeo-n marcat.

main d'enfant, et la mort au besoin. Ainsi elle se hâta d'emmener ses petits, pour leur apprendre comment les oiseaux gagnent leur nourriture.

La mère et la fille cherchèrent la fugitive avec sollicitude. Elles la surprirent enfin, ramassée sur elle-même, courant doucement dans un sillon suivie de ses pouillards. Plus elles l'appelèrent et plus fort elle fuyait, au désespoir de la fillette qui avait espéré la caresser encore de la main, comme dans la haie de la pelouse; la saison était passée. Elle voulut la poursuivre, la perdrix s'envola, et la récolte étant commencée, les petits se cachèrent sous les javelles et sous les gerbes, et disparurent comme souris dans leurs trous. L'enfant renouvela sa tentative, mais sans plus de succès. Ingrate, dit-elle, un jour furieuse, moi qui t'ai si bien soignée dans ton nid : et tu me fais pour me remercier!!! Tu peux revenir couvrir dans la haie, je te laisserai mourir de faim. — Vilain propos; faisons du bien le plus que nous pourrons, ainsi le veut la loi de nature; donnons à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, des vêtements aux dépouillés, un abri aux abandonnés; prodiguons nos soins aux malheureux infirmes; chacun demande ce dont il a besoin, et oublie trop souvent ceux qui lui vinrent en aide; et chacun doit donner ce dont il dispose, mais seulement pour l'amour de Dieu qui lui, nous en tiendra compte. La Charité ne serait plus une bonne œuvre si elle dégénérât en marché.

SEGOUDO BELHADO

LOU MAQUIGNOUN

Caousissen noste mestié.

LE MAQUIGNON

Choisissons bien notre métier.

En arriba-n un heraou, hasetz courre l'oeil tot escay, beyratz bet leou, debat un capet alazat, un ome coticat, abinatat coumo yo cujo de couquin, yo pipo curto aou courné dus potz, un bastoun en pendjo seou brach dan yo courrégo de coué, lou gaüt degargasat, l'espia breou é haginec, yo gran biaoudo dinco seou debat dus jouilz, las caoussos en las boutinos, é las mas en las pochos... aco-s et : aperan-le *Pe-latiè*.

Se passejo cap é houns de las ruos baccasséros o cabalinos. Nou créjotz qu'alupe lou peou de las bestios, més be la caro dous amiaires; aqueste ser sa floto, brico 'ngarransit, lou couneych per un testut, s'y birera de cuous; l'aoute dan lou cap de crabo, pintrat de peyguilhanerio, lus oels lugrens coumo yo mésplo gloho, lus potz mincés diren houeilhos de peyrosilh, la bouco henudo dinc'aou couhin de las gaoutos pegomen risoio, las cacholos é lus ensiouassis afustatz : aquet seou merco pramo que l'agrado ; é ta plan un praoube bieilh, crouchit é courcougno, abratsat seou jung, aouejat d'un pey la bio d'enta et, encoué de sta sul las camos : obé yo henneto dan la toucadér'as digts, un brigailh eyglasiado, souleto per

En arrivant sur un champ de foire aux bestiaux, promenez rapidement vos yeux sur l'ensemble; vous y distinguerez bientôt, sous un chapeau à larges bords, un homme avec la tête prise dans les épaules, à la trogne avinée comme une gourde de coquin, une pipe collée sur le coin de la bouche, un bâton suspendu au bras par une courroie de cuir, la gorge débraillée, le regard ardent et sinistre, enveloppé dans une grande blouse à poches saillantes descendant jusqu'au dessous des genoux, le bas du pantalon engagé dans les bottes, et les mains cachées sous la blouse.

C'est lui — appelons-le Pelatié, si vous voulez.

Il circule en amateur au long des rangées des vaches ou des chevaux. N'allez pas croire qu'il étudie la qualité des bêtes, mais bien les allures de leurs conducteurs. Celui-ci, jeune, intelligent, il le connaît comme ayant bec et ongles : il l'évitera avec soin. Son voisin, à tête de chèvre teintée d'imbécillité, les yeux vifs comme nêfles trop mûres, les lèvres minces, vraies feuilles de persil, la bouche fendue par un sourire niais jusqu'à l'extrême limite des joues, livrant au grand jour les dents et les gencives, celui-là il se le réserve; il a fait sa conquête; il en faut dire autant

aquet halop de gens è de bestios. Ouatz achi sus estirous.

Sa trio 'cabado, biro è remouliejo à l'entorn de sa proio, coumo-n lastouret ser yo laouseto; è, daouant de he tinda sa campano, tusto coumo d'azart dan lou bastoun sus muscles de la baco; è ça ditz : quand baou aquesto mano? Cent èscutz, respoun lou page: l'aoute trufandé: bos entene daix pistolos: que nani, ay bè dit cent escutz, è mès es boun mercat.

Labets s'enrego-n la besito.

E nou aoujotz coussidè, la bestio se ba'scayg 'entecado de tot bici. Lous oels soun escus, è saquela menutz coumo oels de pore, las dentous s'aloungon entaoumados de bieilhoun estoussso bimo, lou papaeh ey estret, cop sigu diou toussi, obe lengueja dan la calou; las cornos, hicados aou lembès è regagnados, lou stan lé, es pé-birado è de miehoun, la camo garrêlo tourtejera bet leou, la reo 'nserado, lou darré-n eu de mèllo. Pelatié manejo las costas, la pet deou barquin è de l'entre-couècho; se trobo starido, estoussso gnoco coumo-n lichoun; nou baou qu'en deou cailhet!

Pey coumenço lou jouquet pugnassè; gaho la man deou page, en leoua, dinc'aou capet, la suo greou coumo yo matuilho, è te l'embio yo flaperado a darrouilha yo murrailho, en eridan lus oels hore deou cap: la baco jamè nou baloue ço qu'en dises; èh be en n'aoue besouy t'en daou cinquanto 'scuts; lou page s'arrega

de ce pauvre vieux cassé, le dos voûté, accoudé sur le joug de ses bêtes, las de sa venue et d'une longue station sur les jambes; et encore d'une simple femme la houlette à la main, un peu surprise de se trouver, seule, perdue dans cette confusion de bêtes et de gens.

Tels sont ses préférés.

Son choix fixé, il tourne et retourne autour de sa proie comme l'épervier convoitant une alouette; et avant de rien engager, il frappe de son bâton, comme par hasard, sur le dos de la bête, puis il dit négligemment : combien vaut ce carcan? Cent écus répond le paysan. L'autre goguenard : tu veux dire dix pisto-les? Le vendeur insiste : j'ai dit cent écus, et la bête reste encore bon marché?

Puis commence la formalité de la visite.

Tenez pour certain que l'animal va se trouver ent-iché de tous les vices. Les yeux sont obscurs, et petits d'ailleurs comme yeux de cochon, les dents ébréchées par l'âge, l'animal aurait-il deux ans au plus, la poitrine serrée, il doit tousser, ou tout au moins tirer la langue avec la chaleur; les cornes emmanchées à l'envers le défigurent; le pied est gros comme une miche, la jambe hors d'aplomb et sujette à claudica-tion, l'échine ensellée, le derrière étriqué en amende.

Puis il manie les côtes, la peau du ventre et le haut des cuisses : il trouvera la bête étique et bonne tout au plus pour l'équarrisseur, serait-elle dans l'état d'un porc à l'engrais.

gno; l'y bouto yo pistolo, é tourno tusta sur la man coumo sur un inclus; enquéro tres escutz, é tre escutz que soun naou liorou, é tout temp truco; ablade-re-n braou dus mages.

Labétz arribo-n affrayrat. Hé de l'ase-n d'aoue bren.

De chez aquesto baco? La mio, ça ditz lou page.. ag sabeouo bé; quand ne bon? Cent escutz. Lou prume lou saludo coumo stounat deou besé: es doun bengut a la hero? yé cho... é lou coundo que marcandejo, é quand ne bailho... l'aoute guseou: es tu borni, beouet, o mindjos cujo? L'en das daix escutz de mé que nou baou!!! Coumo dus cas aganitz s'aliscon seou paysan, un de cado cap, cridon, sacron, l'insurton à haoudiatz, l'èychordon l'enbaboutissoun, nou sap a qui entene ne respoune, né doun da deou cap; là un gaho la baco pel la corno, l'aoute pel la couo; leouon camos e brassis coumo daymous en l'aygo seignado: aqueste tusto sul la man deou page, l'aoute sul l'espallo, lou prume sacro lou boun Diou, acesté arnego soun armo, cadus hougno, estiro, seygoutich lou praoube benedou: ataou hen bara sas ninos, dinco lou page afflaquit, échabousit, embaboutit, lou cap boeyt coumo yo crugo, digo cho, de pouou que nou l'acaben. Attaou en ba lou mestié.

Taleou acourdatz, lou maquignoun tiro-n pareilh de ciseous de sa biaoudo, coupo lou peou en biech sur la coècho de la bacquéto: Pey s'en amio lou benedou à l'aouberjo; mercat ses pinta nou pouyre ten-

Enfin commence la mise en scène des poings. Il se saisit de la main du paysan, et levant au dessus du chapeau la sienne, redoutable à l'égal d'une massue, il frappe un coup à ébranler un mur, et puis criant et les yeux hors de la tête : ta vache n'a jamais valu cinquante écus : mais j'en ai besoin, et je les offre. Le vendeur résiste... l'autre ajoute une pistole et frappe dans la main martyrisée, comme sur une enclume. Tout à coup, se décidant à un sacrifice énorme : j'y mets trois écus, et trois écus font neuf francs ? et la main continue à frapper à assommer un bœuf.

C'est le moment de l'intervention d'un compère faisant la bête, pour entrer en scène. A qui cette vache dit-il ? à moi répond le paysan... Combien en veut-on ? cent écus.

Le premier engagé salue le nouveau venu, jouant la surprise. Tiens te voilà !! tu es donc venu à la foire ? Comme tu vois, répond l'interpellé .. et le Maquignon, lui conte les péripéties du marché : et l'associé indigné... à l'extérieur : es-tu borgne, ivre, ou plaisantes-tu ? Tu en donnes dix écus de plus que ne vaut la bête : et les voilà s'acharnant sur le paysan comme deux chiens affamés : chacun de son côté crie, jure, agonise le paysan à lui rompre les oreilles, l'étourdit à ne savoir que dire ou que répondre, ni ou donner de la tête. L'un saisit la vache par la corne et l'autre par la queue ; ils lèvent jambes et bras comme diables en un bénitier ; celui-ci frappe dans la main du paysan, celui-là sur son épaule ; l'un renie Dieu, l'autre

gue : se croumpo bint caps de bestia pel la héro, abalera bint cops sio deou blanc, sio dou rouge, aygo-r-dent, ço que s'escaÿjo; a bor de neit se trobo la piad' asta sèguro coumo se s'ero débrastousat damb'aygo bloussou.

Muchen adaro moussu Pèlatiè a bene seou herauo cabalin. L'estil de sa marchandiso lou mustro prampou de louy. Spiatz acero cabalo, damb'un cabeste naou de tres coulous, l'en-aut dou cap en un hilat arrisclat, la cono entourelado-n un pugnat d'estouil catsadet, l'œl inquietous, las camos mouren-gludos. Etz-y hisetz pount : en cad'arneich y a yo matolo.

Se la cabalo-s eychaoureilhado, lou hilat cacho-n pareilh d'aoureilhous empeoutados : débat lou cabeste plan espes s'estujo quaouco malaganso, las dents soun ahilados, la pet belcou pintrado, è debat la couo ya-n farlabie que perico la bestio, è la hurgouo. S'entaoumatz mercat dan lou Pelatiè, bous hera sa cabalo tres cops may què nous baou pou petit cap.

Se l'ag demingatz a la rasoun : n'es q'uo bestio, n'y couneychès pa rè : un ta bet animaou nou pot hè per tu; sire plan doumatje que s'escaÿjousso la tuo. La taragagno-s patiento, sab-bè què zahera soun mousquil. Se bouletz sayja la cabaletto, un droullat s'escaÿra, dressat aou jouquet d'aquetz layroues, en de s'y escalaouo. Siguïssel-le doun la mio, s'y beyra ruatz conmpayres qu'embion coumo d'azart, un cop de

jure par son âme, chacun pousse, tire, secoue le malheureux vendeur... Tels sont leurs procédés habituels, jusqu'au moment où le paysan dompté, assommé, abasourdi, n'entendant plus rien, la tête grosse comme une cruche, finit par consentir, pour éviter qu'ils ne l'achèvent. Tel est le métier.

Sitôt l'affaire conclue, l'acheteur cherche dans la poche de sa blouse des ciseaux avec les quels il coupera le poil en biais sur la cuisse de la vache. Puis il conduit le vendeur au cabaret. Marché sans boire ne serait pas valable. S'il achète vingt bêtes dans sa journée, il boira vingt fois le blanc, le rouge, l'eau-de-vie ou tout autre liquide ; et le soir il aura le pied aussi solide que s'il s'était débarbouillé avec de l'eau fraîche.

Allons voir maintenant sire Pélatié vendeur sur le marché aux chevaux. La parure de sa marchandise la signale à distance. Voyez cette jument avec un licol neuf assorti de couleurs voyantes : le haut de la tête est enveloppé dans un filet élégant, la queue coquettement retroussée sur un bourrelet de paille, l'œil agité, les mouvements nerveux. Méfiez-vous ? chacune de ces parures dissimule une fraude. Si la bête est essorillée, le filet soutient deux oreilles postiches, la largeur du licol dissimule quelque défec-tuosité, les dents sont limées, la peau quelque peu badigeonnée, et sous la queue se cache un ingrédient qui mord la bête et l'inquiète.

Engagez le marché avec Pélatié, il vous demandera

houet en las camos de la bestio, et retrenissen de l'un a l'aoute: Jes! quinos aloungados!!! per un bet animaou n'es un!!! aco-s jouen, me s'apasira-n la tengu'auou carrétoun.

Ataou s'embesquec un Coulet fadurlot que bouleouo craneja pous camis d'amb'un chapelet d'esquirous. Cresouc de croumpa-n jouenadis, e s'empeteguec en yo bieilho carrogno que nou baleou qu'en de lès sangos.

Iratjud èro que soun Matocan l'auosso ta plan eychinjat de sous dinés: e pey lus besis l'en haseouon la brénado.

La gimbèlo farlabicado, damb'uo cargo de gingibre debat la couo, è batanado de poussis, s'enhouliaouo re qu'en leoua lou digt. Me taleou desensourcierado-n la pent dou peguchin, amistousado a playetos, s'en tournec a soun naturaou. La calouc estira pel la couo-n de la leoua de sou pailhat, è la couta pel la tengué sul las camos...

Eh be, ça diseouon lus estajans a l'escaoudat, adaronat nou-t pouyra siègue sus camis; mous bas a toutis oupa lou daouant; et calera tiros de her en d'amia'quet lambret. Tu ray, nou n'aouras besouy de t'esberdia-n d'arriba de douro sul las heros de louy. Quand ne bos de ta pourio? t'en daou tres chalotos obe quate pouriolos.

Ta plan ou freten aou raco-peou, cito lou maquignoun en taou Judje. Lou coundo coumo l'a passat la man sul l'esquio :

d'abord un prix trois fois supérieur à la valeur de sa marchandise; et si vous lui faites une offre raisonnable; tu n'es qu'un imbécile vous dira-t-il, tu n'y connais rien, cette bête ne te convient pas; il serait vraiment fâcheux qu'elle tombât en tes mains. L'araignée est patiente, sachant fort bien que tôt ou tard le moucheron se prendra dans sa toile.

Voulez-vous essayer la jument? Elle est aussitôt montée par un jeune drôle dressé aux artifices de ces coquins. Suivez-le; il la conduira sur une avenue ou des complices appostés, comme par hasard, laisseront nonchalamment tomber un coup de fouet sur les jambes de la bête, se répétant l'un à l'autre : ah! les belles allures??? quel joli animal? c'est un peu jeune, mais il se calmera en le faisant travailler...

Ainsi fut pris au piège un jeune Coq de village, curieux de produire son effet sur les chemins avec un coursier orné d'un collier de grelots. Il crut acheter une jeune bête, et il s'empêtra d'une vieille haridelle, bonne tout au plus à nourrir les sangsues. Furieux d'avoir été si bien trompé, ses voisins d'autre part l'accablaient de leurs sarcasmes.

La pauvre rosse accommodée avec une poignée de gingembre sous la queue, massacrée de coups, s'affolait au moindre geste. Mais sitôt désensorcelée et traitée doucement par son acquéreur dupé, elle reprit ses allures naturelles. Il fallut la tirer par la queue pour la lever de dessus la litière, et la caler pour qu'elle put tenir debout.

Ça ditz lou Negre aou Pelatiè :

Caou que n'aujos nado counsciencio per engana ta plan aquet gouyat?

Counsciencio, ça respoun et, n'ay me que bous!!!
l'aoute ranjous l'aperec insolent, è lou miassee dou hè gaha pel l'insurt.

Astaleou, b'ag croyratz pou sugu, ça duplico lou Pacant, s'etze disi que la bosto-s bieilho en boun serbi cado joun, è la mio touto naouo en m'en este jamay serbit!!!

Calouc reprengré la roussailho, è tourna lus dinès.

Cho, cho, ça ditz en debara de l'aoudiencio, se n'es tu, y aute peguchin de toun marge en sira betleou empétegat.

Per un cop, escouto Gouyat, ça ou ditz soun Pay; ten bas a las heros d'Agen, amio-t-en la nosto *Poulo-n* (1) de la bene coumo pouscos. Nou-m pot me carreja dinc'a la bordo; croumpo-m yo cabaletto per un ome de moun atge, ne trop caro ne trop benanto, pus qu'ay la goujo per cabalè.

Pay, risclatz pa re — affa de counfienco, hisabous en jou — m'y couneychi, aouratz ço qu'et ze caou.

Tourn' aou cap de duos o tres dios dan yo cabalo negro : la *Poulo* staouo blanco... Et ze l'ay preso

(1) Nom fréquemment donné aux juments dans le pays.

Eh bien ! disaient les voisins à la victime, dorénavant aucun de nous ne pourra te suivre sur les chemins : tu passeras le devant à nous tous ; il te faudra des chaînes de fer pour maîtriser cet éclair. Heureux es-tu ? point ne devras te lever aux aurores pour arriver exactement sur les foires éloignées. Combien veux-tu de ta pouliche ? Je t'en donne trois échalottes ou quatre oignons sauvages, à ton choix.

Si bien on l'exaspéra, qu'il appela le maquignon devant le Juge : et il conte à celui-ci par quels procédés il avait été trompé. Le Juge dit à Pêlatié : tu n'as donc pas de conscience pour ainsi surprendre la bonne foi de ce jeune homme ??? De la conscience, reprend l'accusé, j'en ai plus que vous !!!

Le Magistrat indigné, le menace de le faire arrêter pour insulte. Mon gremlin reprend aussitôt : vous le croirez peut-être si je vous dis, que la vôtre est usée, vous en servant chaque jour, tandis que la mienne reste neuve, ne m'en étant jamais servi.— Il fut condamné à reprendre sa marchandise, et à restituer le prix.

— Va donc, va donc, dit-il à sa partie, en descendant l'escalier du tribunal, après toi je trouverai bien un autre imbécile que j'enrosserai à ta place !!!

Une autrefois son vieux père lui dit : écoute mon garçon, tu vas aller aux foires d'Agen. Emmène ma vieille Poule pour la vendre comme tu pourras. Elle peut à peine me traîner jusqu'à la campagne ; achète un cheval pour un homme de mon âge d'une valeur

coumo ço, ça ditz a soun Pay, et de qu'estoussou pas a besouy de l'estrilha ta souen. Aco-s be pensat, ça respoun l'aoute... Taleou embarrassado, re que de boulega-n la pent, la cabalo escalaouaouo la grepio; sou passaouotz per darré, arreginnaouo coumo trencado — gnaouo-n de fremi. Coustec, dans la bieilho scambiado, trento cinq pistolos de passo.

Me que bos que jou hesco d'aquet heramou? aco-s boun en d'un escabayrat coumo tu; mes nou-m podi serbi de toun animaou; en truchere la barro dou cod sus camis; tourno te l'en.

Pay, ça ditz lou brabe hil, attendetz un brigailh — s'acoustumera paouc è paouc en l'amistousa: nou l'assiouasetz trop, aoura lesé de s'escanti.

Un maytis, en la bes'apamatigado a chapa douceto-men en soun tos, ça ditz lou pay a la goujo: Anemoun dinc'a la bordo: sayjeran la cabaletto, qu'en sèmblo tournado-n soun boun sen.

La goujo staleou la bestis de sus arnechis; la ointaouon como'nginats en d'ero: aco lou hasou^c plase. Pey, ses touca sul las tiros, la cabalo s'en-reguec sul la bio, è la siguiscouc de tir' aou trot cagniou.

Tot d'un cop arribo-n crum gourriné, è cay un delaouas espes coum'a cops de sellios; e ta plan plaouc, que la cabalo nègro s'en tirec d'abort cènèrouso, è pey tournec blanco coumo cailhado. Ero la *Poulo!!!*

moyenne, et pas trop fringant, puisque tu sais que j'ai ma gouvernante pour cocher.

— Mon père, soyez sans crainte, répondit-il, c'est une affaire de confiance. Fiez-vous à moi, je m'y connais, vous aurez ce qui vous convient.

Il rentre au bout de deux ou trois jours avec une jument noire : l'autre était blanche au contraire : je l'ai prise de cette couleur, dit-il à son père, pour qu'elle fut d'un entretien plus facile — Tu as bien fait répondit celui-ci. Sitôt enfermée à l'écurie, au moindre mouvement elle se dressait jusques dans le râtelier : si quelqu'un passait derrière elle, c'était des ruades affolées — à faire frémir. Elle avait coûté 35 pistoles en sus du prix de la bête vendue.

Mais que veux-tu que je fasse de cette bête sauvage, dit le père. Elle est bonne pour un casse-cou de ton espèce; quant à moi, je renonce à m'en servir, elle me ferait tuer sur les chemins — tu peux la reprendre...

Donnez-vous patience, reprend le fils : elle s'habituerà peu à peu en la traitant doucement; ne lui donnez pas trop d'avoine, son ardeur s'éteindra plus vite.

Un matin, voyant la bête mangeant paisiblement sa ration, le père dit à sa servante; allons nous-en jusqu'à la métairie, nous essaierons la jument qui me semble remise en son bon sens. Celle-ci se hâte de lui passer les harnais; ils lui allaient comme s'ils avaient été taillés pour elle; ça lui fit plaisir. Puis, sans

Ça ditz labetz à soun maquignoun : Caou plan
que sios yo canalho en ta fripouneja toun quiti
Pay???

Que bouletz praub'ome, qu'es lou mestiè!!!

Maynadjes, maynadjes!!! caousissetz meilhou
lus bostes.

qu'on appuyât sur les rênes, la bête prit spontanément le chemin de la campagne et le suivit au trot endormi. . .

Tout à coup arrive un nuage porté par le vent, des flancs du quel tombe une averse drue comme si l'eau avait été jetée avec des seaux; et si bien il plut, que la jument noire passa d'abord au gris cendré, pour redevenir d'une parfaite blancheur. C'était la *Poule!!!* Et le père dit au fils : il faut que tu sois bien gredin pour friponner même ton père???

Que voulez-vous, cher père, c'est le métier.

Jeunes gens, jeunes gens!!! choisissez mieux les vôtres.



TRESIÈMO BELHADO

LOU FRINESTOUN DE L'ESPITAOU

As embejousis.

LA LUCARNE DE L'HOPITAL

Aux ambitieux.

S'arribatz a Leytouro pel la bio deou pount de Pièlo, a cadsus de la costo de Peberet, beyratz setud sus arrocs escalats pelatz é regagnatz yo grano tor coumm'un crum de ploujo, carrado, maou-gracioso dambe sa murailho negro entaomado pellas pèrigrèros, que ta bieillo qu'es. Sou miey un frineston qu'espio sul la ribero croutzat en biech dé barros de her.

Aou temps dus Sénous, achy qu'èro lou castet dé la Coumuno, hisat apey as Contes d'Armanach. Plen de gens-d'armos ibrognos é leou prestis a la maloheyto, de cabalos, que lus pages dioueouon neouri de soun deque, d'espasos, è picots, de canous é autos, armos qu'esglasiouon las brabos gens. Lous Sénous soun morts é enterratz. Lou Castet dé la guerro s'es cambiat en Espitaou; aou loc dus soullatz y an acarat las Probidentos en ta guari lus malaous, é pensa lus maynadjouots dou cla de luo. Aou loc deou répounpit dus chibalassis, dou carrinquet dus pico-croustos, é dou rounadis dus canous, n'y entenoun ja qu'un Abèrot canta brèspas, è las maynadètos la letanio dé la Biergè. La pax s'es sètudo sou fracadjé. Baou praco meillou-n dé tot lou moun.

Sou débat dus arrocs s'arruauon labetz coumo'ouey

Si vous arrivez à Lectoure du côté du pont de Pile, en gravissant la côte de Pébérét, vous verrez assise sur les rochers escarpés et nus, d'allure menaçante, une vieille tour perdue dans le ciel comme un nuage de pluie, carrée, sinistre avec ses murs noircis et entamés par les ouragans depuis des siècles.

Dans son milieu s'ouvre une petite fenêtre qui regarde la rivière à travers une forte grille de barres de fer en biais.

Au temps féodaux s'élevait à cette place un Château fort, dépendant de la Commune d'abord et confié plus tard aux Comtes d'Armagnac. Gardé par des hommes d'armes ivrognes, prompts aux coups, il renfermait de nombreux chevaux que les paysans devaient nourrir à leurs dépens, des sabres, des piques, des canons et autres armes qui effrayaient les gens paisibles.

Les Seigneurs sont morts et enterrés : le Château de la guerre est devenu un Hôpital. Les soldats batailleurs ont cédé la place aux bonnes Sœurs qui soignent les malades, et les enfants abandonnés. Au lieu du piaffement de la cavalerie, du cliquetis des armes, des éclats du canon, on n'y entend plus que la voix de l'Aumônier chantant des prières, et des orphelins

lus casaous dus jardinés capulats de légus en ta hé roufla lus métaous dè la Ciutat. En un d'aquetz, cado dio, de maytin, sè bèsèuo yo Maynadèto dè seize ans dan soun peillhot a miedjo camo, lus brassis nusis dinc'au couyrè, é la camiso maou boutouerad'a l'entour d'ou ganitet. Grano prampou, drèto coum'un quilhoun, balento, s'estangauo pas jamay; é soun risoulet, què flouriouo de punto d'aub'au sourel couchat, descaperaouo de titos dents d'arrat blancos, é lusen-tos com'un mirail de Princesso.

L'apèraouon *Muguèto*.

Aou ric d'aquet casaou gn'aouo y auté gahat é doun tribailhaouo-n Droullat de très cops sept ans, assèpat dus musclès, dan lus péous nègrès, tous-temp cap nu, aou sourel coum'a la ploujo.

A punto d'aoubo, taleou qu'entraouon sul las pasados d'un bord o dé l'aoutè, nou sècaouon las échados ne las sellios : mes espiaouon perdessus las sègos, é las mas s'estiraouon é se sarraouon a trauès las arroumecz. Débisauon l'un de cap à l'auté arrisens é graciousetz coumo dus senils de primo. Ataou haran lus douloucens tant què las Hados dé juentut é d'amou lus nousèren en sas trabos. E taleou què la Muguèto jitaouo la sellio din lou putz en d'aouèchè l'aigo, lou Cadichoun escabeilhaouo la ségo d'un plen, é d'un tor de bras tiraouo l'aygo, é s'en tournaouo en ta et, mes demnaouo sul las machèrotos dè la bèsio en flou dè poutetz amoureuxis.

Un maytin què la leouado duraouo mes que dè ra-

récitant les litanies de la Vierge. La sainte paix a succédé au bruit des camps... l'état nouveau n'est-il pas préférable pour tout le monde???

Alors comme à cette heure, s'étendaient sous les rochers, des jardins cultivés en légumes pour l'alimentation de la cité. Dans l'un deux se montrait chaque jour une fillette de seize ans à peine, en jupon court, les bras nus jusqu'aux coudes, et la chemise négligemment fixée au tour des épaules. Assez grande, droite comme une quille, active, toujours à l'œuvre, et son inaltérable sourire trahissait de petites dents de rat blanches, et luisantes comme un miroir de princesse. On l'appelait *Muguète*.

Contre ce jardin s'en trouvait un autre dans lequel travaillait ordinairement un beau garçon d'une vingtaine d'années, solide gaillard aux cheveux noirs, à la tête constamment exposée au soleil ou à la pluie; à l'aube, dès qu'ils entraient sur leurs allées, les jeunes gens ne cherchaient ni les bêches ni les arrosoirs : ils regardaient d'abord par dessus la haie séparative, et leurs mains se tendaient spontanément, et s'étreignaient à travers les ronces ; et ils devisaient l'un vers l'autre, le sourire aux lèvres, gracieux comme deux oiseaux de printemps. Il en sera toujours ainsi tant que les Fées de la jeunesse et de l'amour tiendront les adolescents dans leurs filets. Et dès que Muguète jetait son seau dans le puits pour avoir de l'eau, d'un bond son ami escaladait la haie et ramenait le seau en deux tours de bras, puis rentrait chez lui par le

soun, ban aperceb' un ome qu'us espiaouo d'ou frinestoun en là.

Yè ch-èz aquet, ça ditz la maynad' eyglasiado, en s'adrèta lou moucad' a l'embessin; ch-èz aquet dan lus péous ébruailhats, lou moustachou gris, é lus oèls coumo lutz-crambos? Ou couneychez tu? E et : nou certo, jamay, nou l'ay bist ou entenut a parla. E ero : diren que mous boulouso dise caouacoumet. Mignouneto ça ditz lou gouyat, digos pas ré, douman saberan quin es pou jardinè deou castet; benc cado se-n tas nostés beoue claret que tant lou trobo goustous. Ses que se mauhise, ou débaneray soun gounichet... Coumo de heyt, lou jardin'arribo dan l'escu : Taleou la picherr'abeourido lou gouyat brico pèc, lou pleo dus cops l'escudell' en dou deliga lus pots, é ou counto qu'a bist appari l'ome d'ou frinestoun.

Parlen pas d'aco 'scabayrat, ça respoun l'aout'es-paurit, sounco bouilhos este penut. Aquet, ça dits en baycha la caro, qu'ero praci lou Mesté dus camis : a secat magagno-n un Abesque d'enta Paris un brigail escrusiou, ça disoun; l'an gahat é claouat aou crambot deou frinestoun : dari pas dus ardots de sa pet, per enten' a dise.

Mes t'en prègui, n'ag digos pas a digus, souco bouilhos est' éychaureilhat, e jou tabé. Lou droullat l'ag proumétouc plan : mes la lenguo dus amourousis n'ou se pot abraça dan sas mastressos.

Lendouman a punto daoubo, Mugueto è soun galant, en arrib' aou casaou, ban bésé lou presoué

même chemin. Il est vrai qu'il cueillait sur les joues de sa voisine la dime des baisers qui s'y épanouissaient en bouquets.

Un matin que la cueillette avait duré plus que de coutume, ils aperçoivent une tête qui les regardait à travers la grille de la tour.

Qui est ça, dit la fillette effrayée, en redressant son mouchoir qui glissait derrière la tête: quel est cet homme aux cheveux en broussailles, avec sa moustache grise, et ses yeux de feu; le connais-tu??? non certes répondit le gars, jamais je ne l'ai vu ni n'en entendis parler. Il semble vouloir nous entretenir, reprend Muguette. Ne dis rien jusqu'à demain, mignonne: je serai renseigné par le jardinier du Château qui vient tous les soirs à la maison pour déguster le claret que tant il aime.. et sans qu'il se mêle, je lui tirerais les vers du nez.

En effet, le jardinier arrive à nuit close... Dès que le piché fut plein, le jeune fûté lui verse rasade sur rasade pour lui délier la langue; puis il risqua son mot sur l'incident de la lucarne.

Veux-tu te taire, maître fou, répond le jardinier effaré, à moins que tu ne tiennes à être pendu!! Celui-là, ajouta-t-il, était ici le Maître des grands chemins: il n'a pas été d'accord, paraît-il, avec un Evêque de Paris qui n'est pas tendre dit-on; il s'est laissé prendre; le voilà sous clef, dans le cachot de la lucarne, et je ne donnerai pas deux liards de sa peau, d'après ce que j'ai entendu raconter. Mais, de grâce, n'en dis mot à

darré lou grilhat a saluda, a hé mounos dan lus digts dé cap as esparrous. Etz éyglasiats, se ban estuja darré la sègo en d'esté pount susprésis : é cado dio, lou praoubas tournaouo coummenta sas maniclos de sinnes...

O praco, ça ditz la Maynado, per un cop atrendido, s'ou poudeouon rende serbichi-n aquet miserable? Lou boun Diou m'ous hare beleou gracio : cho cho, ca respound lou Gouyat, s'et hê plase, sabian en primé ço que bo; lus arrocs soun pas prou arregagnats que nous lus pousson ascalaoua. — Hêscos pas aquero peguesso, ca ditz la Maynado frémento coumo lou jung; t'y pouyres trucha entot qué sios agit coum un gat callaté, ou t'y hé gaha per caouque gaychous moun-sourd que-tpassere l'espaso pou bente: n'ag boy pas. Mês couneychi yo brabo Damo segreto et serbiciaouo que perbisen d'endebios é de nasitor, que m'ensenhera la bertat. E partis asta lèou enta ero : ou coundo ço qu'a bist d'ou persoué; ça ditz la Damo 'stounado en entene sa rasoun : Es yo brabo Maynado de plagne-un Chrestian endoulentit; lou boun Diou t'ag tournera. En attendant sa gracio, te boy da io poulido capuleto, y seras per débat charmenteto coum un rayol de May... E la brabo Dam'ou paousec dus poutets sus las machè-rots.

E ça ditz as-ta leou. Escouto, é que digus nou sabio ço que-t baou dise.—Labetz, Madamo, cara-bous, ça respound la Mugueto, pramo que m'ag escaperi din l'aoureillo de qaoucun. — Jé chez aquet, petit bistour-

personne, si tu veux sauver tes oreilles et moi les miennes. Le jeune homme promet : mais comptez donc sur la parole d'un amoureux aux prises avec sa bien-aimée!

Le lendemain, au point du jour, Muguette et son galant en arrivant aux jardins virent le prisonnier derrière sa grille, leur adressant des saluts, et des mouvements de doigts sur les barreaux. Eux effrayés s'enfuient, et vont se cacher sous la haie, de peur d'être vus; et chaque matin le malheureux recommençait sa pantomime. Un jour, la fillette émue dit à son ami : Si cependant nous pouvions rendre service à ce malheureux, le Bon Dieu nous en tiendrait compte. — Eh bien ! répond-il, si c'est pour te plaire, sachons d'abord ce qu'il désire : les rochers ne sont pas tellement escarpés qu'on ne puisse les escalader.

Ne fais pas cette sottise, reprend Muguette tremblante comme le jonc ! d'abord tu pourrais te blesser malgré ton agilité de chat de gouttière, ou te laisser surprendre par quelque sentinelle brutale qui te passerait son sabre à travers le corps... je te le défends; mais je connais une respectable Dame que j'approvisionne de salades, digne de toute confiance, toujours prête à rendre service, et qui m'indiquera le parti à prendre.

Aussitôt elle va la trouver, et lui raconte tout ce qu'elle a su du prisonnier. La Dame après l'avoir écoutée attentivement : Tu es une noble enfant puisque tu veux secourir un Chrétien affligé... Pour te récompenser je vais te donner d'abord un joli capuchon

net ?? — Lou Cadichoun noste besin.... Digo doun toun galant?? ray per et : beleou nous hera necéro ; mès en dus aoutes sios mudo. — L'ac proumetouc.

Aro repren la Damo, sabes hê la cousino? é l'aouto stounad' as-ta leou ; say cose las tripas sul la grilho, yo cousteto de betet à la padeno, yo gario en la biro, é tabe yo coêcho d'aouco din la garburo.

Aco ba be mio; mes saberes hê yo croustado? — Et-ze demandi 'scuso, n'ay pas jamay heyt ne bist hê nado. En boulets ensenha? la hèrey béleou coumo y aouto. — Eh be, say la beillo de Carnabal. Noste Senou nous a coumandat aou presic de Dimenge, d'aoumouyneja lous présouès en aquer'ouero.... Trouberas la tourtièro netéjado, la greycha, la hario, lus oueous arruats: t'ensenheran en d'amara, præsti, é t'y enregueras, mes dinco-chi, hurupo-t' l'ale, é que lou Boun Diou mous bengo-n ajud.

Mugueto n'èro nou debrembayro; a l'ouero dito, trobo tot aprestat sur la taoulo; se trouso las machos, é se bout'a cousina. Manejo la pasto, l'alisu damb'un paou d'aouba, pey la tourno bout'a masso, et trabuquec en la biroulej'à sas poupetos de Bierge: atau plan meillhou sabourouso!! apey la pugnèro, é l'esten coum'un cabedaou en ta capera dus pouretots coumo din un sudari.

Quand lou pastis hourouc acarat sou trepiè dan la caperadero encarbouérado, reprend la Damo: aro te boy dise la bertat; aquero croustado ta plan prestido es en deou presounè dou frinestoun... Douman here ma

sous lequel tu seras charmante comme un rayon de Mai; et la brave Dame l'embrassa sur les deux joues. Elle lui dit ensuite: Ecoute bien mes paroles, et qu'elles ne soient révélées à personne au monde. — S'il en est ainsi, Madame, taisez-vous, car il est deux oreilles, dans lesquelles s'échapperait mon secret. — Quel est ce bienheureux confident, petite étourdie? — Cadichon notre voisin. — Dis donc ton amoureux.... tu l'aimes si bien que tu ne sais lui rien cacher: eh bien, soit, peut-être aurons-nous besoin de lui; mais, pour tout autre, silence. — Elle lui promit.

Maintenant reprit la Dame, sais-tu faire la cuisine? — et la fillette un peu surprise, répondit aussitôt... je sais cuire des tripes sur le gril, une cotelette de veau à la poêle, mettre une poule à la broche, préparer la garbure avec des cuisses d'oie.—Voilà qui va bien, chère enfant; mais saurais-tu faire un paté? — Excusez-moi, Madame, je n'en ai jamais fait ni vu faire; mais si vous voulez m'enseigner, peut-être le ferais-je comme une autre. — Eh bien! viens me trouver la veille de Carnaval. Notre Seigneur l'Evêque nous a recommandé au prône de dimanche de faire ce jour là l'aumône aux prisonniers. Tu trouveras la tourtière propre, la farine, la graisse, et les œufs prêts à être mêlés et pétris. Jusque-là silence, et que le Bon Dieu nous vienne en aide.

En effet, au jour dit, l'enfant trouve la table provisionnée, elle retrousses ses manches et se met bravement à l'œuvre... Elle compose la pâte, l'étend sous un rouleau d'aubier, puis la ramène en boule, et dans

gre repech ses nousaou. Coumand'au Cadichoun de l'ag hè tengue en de carnabala. Mès nou lou dichouc que lou prumè gariat estujaouo uo limo fino, è l'aute yo scaletto de sedo.

Lou maytis de las cenes, quand lou jaoulè pourtec a soun engabiat la scudello de moungetos es-crusiouos è la crugado d'aygo, lou parrat s'escayjouc horonissat. Sabiec a punto d'aoubo; lous esparrous ressegats, l'escaletto-n penjo sus arrocs prouben a-queste cop coumo tous temp, que las hennos may agudos, se trufon dus omes coumo è quand lus play.

Adaro que s-es escapat, bous podi plan dise ch'èro: Moun Sene Prince Monmorency Gubernador Majou-raou de Languedoc, réputat trahidou deou Rey pramo que s'apariou pas dan soun ministre.

Au loc des'ahuta de bès l'Espano, s'angouc hè gaha de cap a Toloso; è l'y coupèn la barro dou cod, d'ambe yo coutèro coumo yo pigasso. Ana-boun aou Capitolo bous la muchéran encoero ouey, en yo Salo plan ariscado de beroyos caousotos rede bieilhassos.

La praoubo Muguéto plourec lou présouè dou frinestoun, è lou Cadichoun éychugaouo lus œillots de la plourayro coum'ag saboun hè lus amoureuxis....

Cayjudo sul l'adge, se brenbaouo caouque cop dan maou de co de l'Escapitat dou Capitolo.

Ero neychud'al'escu; s'y tengouc, e sa bido hourouc hurouso... Lou Prince horonisec costo lou sourel, è s'y arrimec las alos... Ataou mouric pel la man deou

ses évolutions rapides, la bienheureuse pâte effleura les seins vierges de la fillette : par là, plus savoureuse assurément ; elle la pétrit de nouveau, l'étend comme un linge, et enveloppe enfin dans ses plis deux petits poulets qui disparurent comme dans un suaire. Et lorsque le paté fut déposé sur le trépied avec de la braise sur le couvercle : maintenant dit la Dame, je vais t'avouer la vérité : Je destine ce savoureux morceau au malheureux prisonnier de la tour ; si nous ne pensions à lui il ferait maigre chère demain. Ordonne à Cadichon de lui faire remettre, afin que l'infortuné puisse fêter Carnaval comme nous-mêmes. Elle se garda bien de lui dire qu'elle avait caché dans l'un des poulets une lime fine, et dans l'autre une échelle de soie.

Le matin des Cendres, lorsque le géolier porta la ration de mauvais haricots et la cruche d'eau à son pensionnaire, il avait disparu ; l'oiseau s'était envolé de sa cage avant le jour. La grille sciée et l'échelle pendante encore sur les rochers fournirent une nouvelle preuve que les femmes plus rusées se moquent des hommes comme et quand il leur plait.

Je puis, maintenant qu'il s'est échappé, vous dire le nom du personnage : Monseigneur Prince de Montmorency, gouverneur du Languedoc, réputé traître au roi parce qu'il détestait son ministre.

Mais, au lieu de fuir vers l'Espagne, il se fit reprendre dans les environs de Toulouse, où on lui trancha la tête avec un grand couteau en forme de hâche ; vous pouvez encore le voir au Capitole

bourreou lou Cousiot dus Reys, Majouraou de las armados, l'afrayrat preferit d'ou nost Gran Henric. Ataou la Proubidentio hasouc a cadun sa part; é lous apartits dé la may lusento s'escaoudon caouque cop.

où il est conservé dans une salle, vrai musée d'antiquités...

La bonne Muguette pleura la mort du prisonnier de la lucarne.

Cadichon essuya les larmes de la jolie pleureuse comme un amoureux sait le faire... Devenue vieille, elle se souvenait quelquefois, l'œil humide, du supplicé du Capitole. Née dans une humble condition, sa vie fut longue et heureuse. Le Prince avait eu son nid près du soleil qui lui brûla les ailes; et il mourut, jeune encore, par la main du bourreau, lui, le petit Cousin des Rois, le frère d'armes préféré de notre cher et Grand Henri.

Ainsi la Providence fait à chacun sa part, et la plus brillante n'est pas toujours la meilleure.

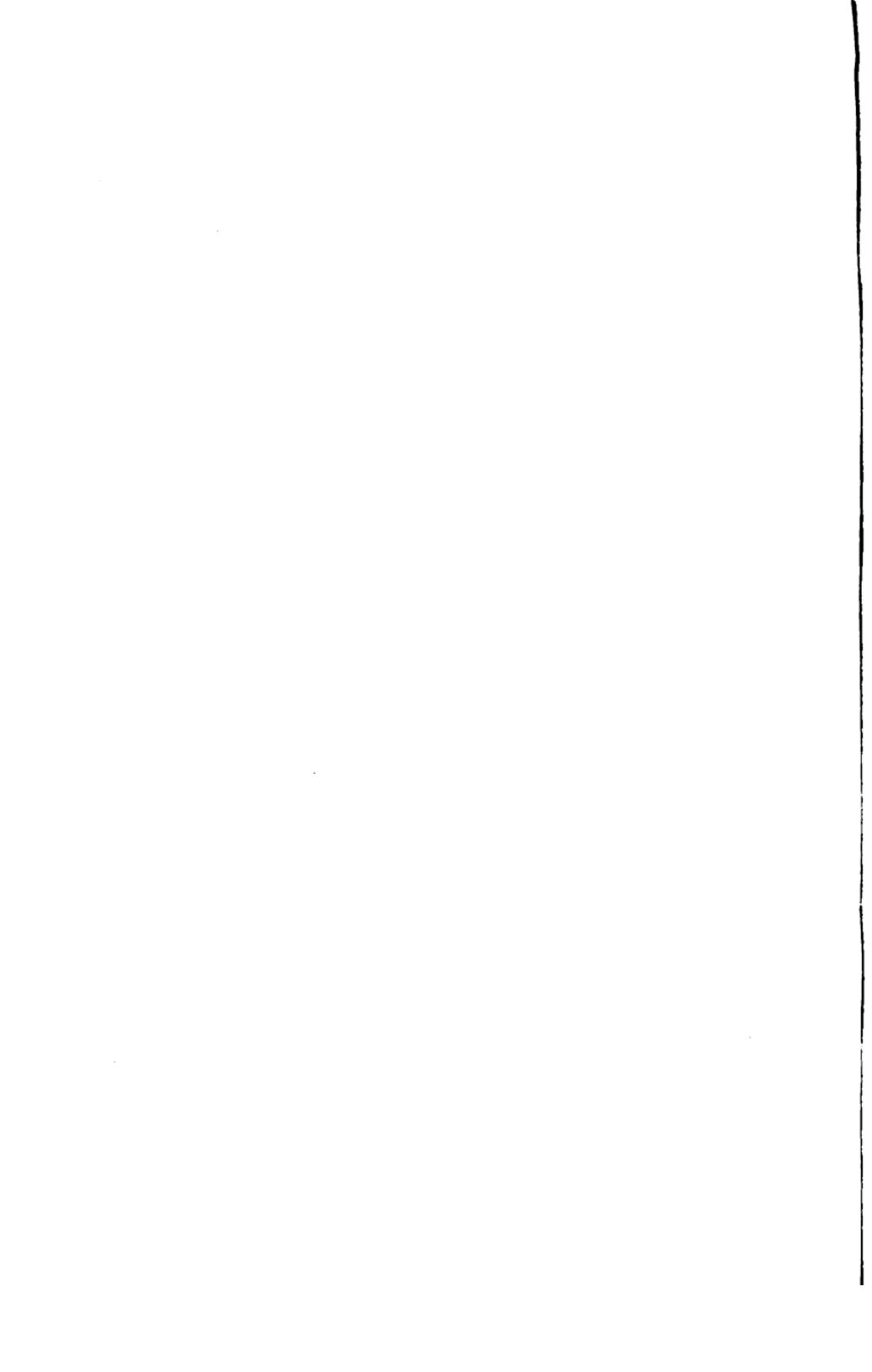
J'ai raconté un fait historique devenu légendaire dans la contrée de Lectoure.

Henri II, Duc de Montmorency, l'ami de Henri IV, grand Amiral d'abord, et plus tard Maréchal de France, se laissa entraîner dans la révolte de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

Pris à la bataille de Castelnaudary, après avoir fait des prodiges de valeur (1632), Schomberg, son heureux vainqueur le conduisit lui-même au Château de Lectoure, place très forte et facile à garder. La popularité du Prince était considérable dans la région désolée de sa défaite. L'enlèvement de vive force n'était guère possible; une femme osa tenter sa délivrance, et elle réussit. Une échelle de soie cachée dans un pâté facilita la fuite du prisonnier. Mais, repris bientôt, il fut conduit à Toulouse, où, sur l'ordre de Richelieu le Parlement le condamna à être décapité. Le doyen opina par billet cacheté ainsi conçu :

« Je N. filleul du Connétable Anne de Montmorency, » suis d'avis que le Duc Henri de Montmorency soit » décapité!!! »

La hache qui servit à l'exécution a été conservée parmi les curiosités historiques du Capitole.



QUATIÈMO BELHADO

LA CRAMBO DE L'ASE

Historio bertadero-n dus empeguitz.

LA CHAMBRE DE L'ANE

Histoire véritable adressée aux Gogos.

Lous Leytoursis jouenets n'an jamay couneychut *la Cranbode l'ase*. Lous aoujols s'en brenbon enquero: abraquen pas l'istorio de la Ciutat; caou pas que s'en escantisco brigailho.

Aquero Crambo staou en l'oustaou de la Tostono, din la Caréro majo en bengué sul la plasso de Saint-Gerbasi. Las campissados d'un darrigo-cachaous ou balouc acquet chaffre.

La beilho de la héro de Seteme, un gourriné, d'acquets herejayres apuntats a la maloheito, hasouc crida, dinc'as quitis carrelots, que lendouman enta quat'hourous, traoussere la Carréro majo, ser yo cordo tenuto aou ric de las teoulados, ascalaouétos ser soun Harri burelous.

Es a sabe que d'aquet temps, y aouo a Leytouro très quartous é la mitat de l'aoute d'empeguits, caps tribouillats, è badobecs ganits de merros é tartails, pla souen mourgats embaganaou pus argoulets d'aquéro canaglio. May din lou pilot dus peguchinots, s'en troubauo de gouailhés brico pecs.

A l'houro dito, en la Carrero coumbouado, nou se beseuo que ceou per acadus é un amassadis de caps per acabat. Din l'embarregadis, à traoues lus pioulets

La jeunesse Lectouroise n'a jamais connu la *chambre de l'âne*. Les vieillards ne l'ont pas oubliée. Ne diminuons pas l'histoire de la Cité : il importe de n'en pas laisser perdre une miette.

Cette Chambre était située dans la maison de la Tostone, sur la grande Rue, en arrivant à la place de Saint-Gervais. Les fourberies d'un arracheur de dents lui valurent ce vilain nom.

La veille de la foire de Septembre, un de ces charlatans, malfaiteurs d'habitude, fit publier jusques dans les ruelles, que le lendemain, vers les quatre heures, il traverserait la grande Rue sur une corde fixée à la hauteur des toits, à cheval sur un âne au poil roux.

Il faut savoir qu'à cette époque, les trois quarts de la population et la moitié de l'autre étaient composés de naïfs, gobe-mouches, et cervelles troublées, très avides de bourdes et cancans, incorrigibles bien que souvent trompés par les boniments de cette canaille. A travers le grand nombre des badauds se trouvaient quelques hommes avisés.

A l'heure dite, dans la Rue envahie, on ne voyait que le ciel par en haut, et une masse de têtes par

deou juenadis è las rounos deous hougats è hourats, s'enteneouo de cado cap; *traoussera, traoussera pas, cabussejera, cabussejera pas, que si, que nou: ag beyran...*

Nou n'ag beyrats, ça dichoue un lettro-hérit, finetus brie'engarrancit dé la cabesso. Traouessa la Carrèro-majo'scalauat sul l'asé, dan yo cordo tenuto à la solo dus tects??? Ser duos cordos, nou disi, may ser uo, nou n'ay creyrey que quan'ag bejo, Cap de Diou, sounco l'ase s'en ango aou pé pigassot...

Diseuo la bertat, é coumo toustem se trufen de sa rasoun.

Las gourgoules respouneouon : bouletz, pas crès' arre bousaou; taleou que se coundo quaoucoumet, qu'anouncion yo noubèlo : oh ! n'es pas bertat, menti-choun, se truffon de nousaou; nè nou m'en chau, coundès de gourgos..

S'en troubec un betleou qu'aou'augit a dise aquero coumedio : un mèstiéraou la bie a Bourdeou, en sigui soun tour de Franço : jamay nou coton en la Gascougno a leoua pes è camos en testimoni. En yo houro la noubèlo s'escourioulec dinc'as couhis de per dehorò : hennosé nabotz, juens è bielhs, drets e stoursuts, balens e truco-taoulès courroun, a quate pes junts, a las candeletos de l'ase, lus herayres a barrégo.

La cordo nouzerado d'un galatras en l'aoute se tenguéuo coumo cap-billado. Lou frinestoun se drubis tout sialet : ban bese lou cap deou bourric agradat d'un capelot de mounino, yos merielos seou naz, e-n cabe-

en bas. Dans ce mélange, au milieu des cris des jeunes gens et des grognements des curieux trop pressés ou foulés, on entendait de toutes parts : *traversera, traversera pas : tombera, tombera pas : que si, que non ; nous allons bien voir.*

Vous ne le verrez pas dit, un homme instruit, à la tête réfléchie, pas du tout engourdi du cerveau : traverser la grande Rue à cheval sur son âne supporté par une corde tendue au niveau des toits !!! Sur deux cordes peut-être, mais sur une seule, Mordieu, ce n'est pas possible, à moins que l'âne n'avance à cloche-pied.

Il disait vrai, mais on se moqua de son raisonnement suivant la coutume.

Les gens à foi robuste répondaient : vous ne voulez rien croire, vous autres. Dès qu'on nous conte quelque chose, qu'on nous porte une nouvelle : oh ! ce n'est pas vrai, c'est un mensonge, on se moque de nous, contes de gogos ; n'en faisons que rire.

Mais voilà que l'un deux avait déjà entendu raconter pareille exhibition ; un ouvrier en aurait été témoin à Bordeaux, tandis qu'il suivait son tour de France. Jamais en Gascogne il ne manque de témoins prêts à lever pieds et mains pour attester des balivernes ; une heure après, la nouvelle courait les ruelles, et femmes et enfants, jeunes et vieux, droits et boiteux, vaillants et désœuvrés couraient au galop, mêlés aux gens de la foire, pour assister à la farce annoncée.

daou alásat cabbat deou papach... Brandiouo las aourelhos a playetos, en espian, brico desturbat, aquet laqué de gens, que pacheraouo pel las finestros en dinco sous capérats. E tout-aco burqaouo, bourru-guejaou, rounaouo, arpatejaouo se segoutiouo coum'un mujo d'arroumicts sus escampilhatz l'ourmiguè.

Rigoulaoun toutis de bese-n bruhou peous galatrici a modo de mirgos : nou sero jamay bist un calaté d'aquet marje. Lou cap d'ase ta plan capurlat é ajoutat aou frinestoun, bouleguec lou pople coumo las cornos deou Cifer... s'entenoc un gran paouc un trouneire de cridadis embarregats.

Lou Darrigo-cachaous s'espoutisseouo d'arrixe, plan segu deous esplumacha coumo gariats de pourailhéro.

Astaléou moun Maladan béstit d'uo peilho roujo, damb'un cascou entournejat de plumos berdiousos, debaro dans l'escudel' as digts en ta hé la quisto : é ça diseuo en hene lou troupet deous mindjo-mouscos : Ane brabos gens, ardit sou bousset, la man a las sorros... Jamay nou pouyrets crese ço qu'en costo de penos aquet aliman de bruhou enta l'asseguri sul la cordo... Es diouut caygé forço cops daouant de s'y pourtina ses s'embessa, ça dits un trufandé : Oh per ma hé, es souèn cayjut, è jou débat, ça respouneouo lou Truco-ninos : m'y tournaoui gaha, macat, abladat, é catuilhat, dinco s'y tengoussou coum'un parrat : adaro s'y abio soulet, se nou l'arrestoun... bats bese coumo s'y manejo : mes ardit sou bousset... Caou que cadus bisco de soun obro : tan grano-s la mio!!!

La corde attachée à chacun des galetas se faisant face était comme tendue à la roue. La fenêtre s'ouvrant doucement, on vit apparaître une tête d'âne ornée d'une coiffure de singe, avec des lunettes sur le nez, et un tablier développé sur la poitrine. Il secouait lentement les oreilles, et regardait, bien paisible, ce flot humain qui débordait par les fenêtres, et jusques sur les toits. Tout ce monde poussait, grouillait, bruissait, s'agitait, se secouait, comme un groupe de fourmis dont on aurait fouillé le nid.

Ils étaient tous ébahis, voyant un âne dans un galetas, généralement hanté par les rats : il n'était pas ordinaire d'y en voir de cette taille. La tête du bourriquet, s'exhibant à la fenêtre si artistement coiffée, remua le peuple comme les cornes de Lucifer. Il fut salué par un tonnerre de cris discordants.

Le Charlatan se tordait de rire, bien certain de plumer ces badauds comme des poulets de volière.

Aussitôt, mon pendard vêtu d'un jupon rouge, avec un casque sur monté de plumes vertes, descend, la sébile aux doigts, pour faire la quête ; et il criait en fendant la foule des gobe-mouches : allons, mes amis, la main à la poche, et bravement le pouce aux gros sols ; jamais vous ne sauriez croire ce que cet animal m'a coûté de fatigues pour le rendre solide sur la corde. Oh ? dit un plaisant, il a du tomber bien des fois avant de s'y tenir ? Par ma foi, répondait le faiseur, et, moi dessous : mais je m'y reprennais meurtri, brisé, assommé, jusqu'au jour où il s'y est tenu

Eron dus coumpays, parious de la poutencio, un de cado cap, en ta gaha lus dinès dus badoes pagéssis, mestieraous, bourgeois, asta pesco-luos lus us coumo lus aoutes : ardit auo bousset : é quand l'escudelo pacheraouo, la boeitaoun en un sacot pénut sus muscles, é la tournaouon tene dambe paraoulos d'incit en dus meilhou eychinga de sus dinès. Lous sacots s'en y capulen.

Tan que durec la quïsto, lou bruhou apparïouo a la frinesto, é cadus l'embïauo sas becados...

Sacro-di, ça diseouo lou de deça, es saquela prou poulit per un mitron, sounco que tan estrillat auo rebouch ; é lou de dela : ane Maynat, greïcho tous esclops, trouberas pas hango pou camin. Aquestel'arreprouchaouo lou mourou trop pounchut ; un Moussurot pec coumo-n auocat las aoueilhos de guingouès : un Pourcaté, en escoudouïssa, l'accusaouo d'esta guerlé... Cadus coundaouo la suo ; d'inco d'auejanso, l'asou badailhec, e s'enreguec a brama ; s'y démanegaouo las badigoygnos... E toutis de s'espoussa d'arrisé??? Ri-soys ahamats, ou beseouon adidja sul la cordo fiblado, repoumpi as ennayres.

N'es pas enraoucat Goujoun : canteres plan à brespos ; dasel'y io junto de lio ou hera ben auo ganitet, ça diseou l'Hosté. Es trop assiouasat, d'amb'aco debissos : sta un brigail, bas mia toun branle a l'estret : se trabucos a tous sabatous t'embessero la car ; ataouo diseouo-n Rafrachou ; é la Récardéro ; carot, m'eychordos, abio-te betléou, mes hescos pas musico. Ha mitroun ?

comme un moineau. A cette heure il s'y engage seul si on ne l'en empêche ; vous allez voir comme il s'y démène... mais courage au gousset, chacun vit de son oeuvre : et la mienne est si énorme!!!

Ils étaient deux compères, vraies pièces de potence, un de chaque bout, pour subtiliser l'argent des paysans, ouvriers, et bourgeois, aussi *pêches lunes* les uns que les autres... Courage à la poche!!! et lorsque les sébiles étaient pleines, ils les vidaient dans un sac que les quêteurs portaient suspendu à leur cou. Avec leurs paroles traîtresses, ils soulageaient les dupes de leur argent. Les sacs furent remplis jusqu'à la corde.

Tant que dura la quête, l'âne se tint exposé à la fenêtre, et chacun lui adressait ses lazzis :

Sacrebleu, disait celui de deçà, tu es assez joli pour un âne ; seulement on t'a étrillé à rebrousse-poil. Et celui de delà : mon fils graisse tes sabots, aussi bien ne risques-tu pas de fouler de la boue sur ton chemin. Celui-ci lui trouvait le nez trop pointu ; un petit Monsieur assez sot l'accusait de porter les oreilles de travers ; un Marchand de cochons, en jouant des coudes, lui reprochait de loucher.

Chacun disait la sienne ; mais l'âne ennuyé bailla d'abord, et puis se mit à braire à décrocher ses machoires ; et tous de rire aux éclats !

Rieurs impatients, ils le voyaient déjà sur la corde pliée, rebondissant en l'air :

Tu n'es pas enroué, mon mignon, et tu chanterais fort bien à vêpres ; donnez lui une poignée de graine

Ataou lou pople mersaous sas poutinglos.

L'asinè, taleou la leuad'acabado, apparic costo lou bruhou aou frinestoun, è ça dits : etz'arregraci de la quisto: las sorros bous an pas heit do. Tabe boy que moun Saoutareou se tricomailhe las camos, que las alase, qu'arlise sus pes, sus jouils, seou bente; et-ze boy mucha ço que n'an jamay bist a Toloso, a Bourdeou, en lou quiti Paris!!! Stanga-bous un brigail, m'y enregui taleou l'ase serat. Sur aquero dito, barrec lou frinestoun.

Cadun regaudit se fretto las mas, é s'espiaouon en segouti lou mentoun, dan lus oueils lugrens coumo oeils de gat a l'escu quan bèng de hensa pel la cene.

Attendoun un bet paouc, miedjo-houreto, yo houro, arre nou pariouo. Lus macherots s'alounguen : de gaitous lou pople sé bir'auo musec; pey marmuso, pey s'abio lou baxarrou.

Digos, double pigre, t'es tu endroumit sou pailhat, o beleou t'untos lou ganitet? Aoures pas lou flascou sus pots? nou caou yo brespado per sera toun bruhou. M'aouejì de badailha, acabo tas cabirolos, que m'en angoy : è l'aperaouon *azine de l'yer, pout berdious, camiso de bourreou, pacant, pousouè*. Aou miey dou delaouas, lous irètjes mounton à la *crambo de l'ase*; l'y trouben soulet a prega Diou. Saboun asta leou, qu'éro stat panat, la beilho, en un Perrecou dus Tucoulets d'Aigo-tinto. Serquen lus Truco-ninos; s'éron boutats d'auant, é courrèouon à s'espoussa sul la

de lin pour lui adoucir le gosier, disait un Aubergiste; tu es trop avoiné, voilà pourquoi tu bavardes : sois donc calme un instant, tu vas exécuter ta danse à l'étroit... prends garde de broncher à tes souliers tu renverserai ta viande, disait un Savetier. Et une Revendeuse, tais-toi donc, tu me casses la tête : danse si tu veux, mais trêve de musique, en route, Mitron.

Ainsi le peuple prodiguait ses facéties.

L'Anier, sa quête achevée, parut à la fenêtre à côté de son bourriquet : Je vous remercie, dit-il, vous n'avez pas été chiches d'argent, aussi je veux que mon danseur de corde batte des entre-chats, qu'il étende ses jambes, qu'il glisse sur les pieds, sur les genoux et sur le ventre; je veux vous faire voir ce qu'on n'a jamais vu, ni à Toulonse, ni à Bordeaux, ni même à Paris!!! Un peu de patience, je vais seller ma bête et commencer aussitôt. Ce disant, il ferma la fenêtre.

Chacun émerveillé, se frotte les mains : ils se regardèrent les uns les autres, en agitant le menton; et leurs yeux reluisaient comme ceux du chat à l'obscur quand il s'est soulagé dans la cendre. Ils attendirent un bon moment, une petite demi-heure, puis une heure, et rien n'apparaissait; les visages s'allongent peu à peu : de gais qu'ils étaient d'abord ils deviennent revêches, puis on murmure, et le tapage se déchaîne enfin.

Dis donc, double fainéant, te serais-tu endormi sur la litière, ou te trempes-tu le gosier; n'aurais-tu pas la bouteille sur les lèvres? Il ne faut pas toute une

Peyrigno; lous dines dé la quisto siguisseouon sas piados.

Quand lus spectadous se biscoun engrafiats as esperencs d'aquets manarrous, sacrèn, ensurtèn, amiassèn : Brandioun pungs e bastoussis, toucaderos é aguilhados. N'an jamay entenut un terro-temp tan entouasit : se cridaouon les us as aoutes :

D'ou soun dats aquets pacants qu'èous crosquen la clesco; cercan-lès oun que sion; caoù que mous tournen la gredo, o lus catuilheran de patacs... soun escoufignats en quaouquo pent obe-n soulerat escu; serquen-les, lus trouberan per ta plan amagats que sion. Mous este leichats gaha en sas mounos!!! Castigaran aquets trichots, sounco lou Diable nous cabire.

Lus meillou-abisatz s'en arrigoun; atau aouri heit jou.

Crezets beleou que la *crambo de l'ase* sio darrouilhado? nou lay jamay bisto ta grano ne tant houro. Mes ouey, lous ases nou soun a las frinestos, y caberen pas; stan en la Carrero...

Aoujats lus Darrigo-cachaous de tot marge é sas bufos embescados. Gn'a qu'en-ze bon hè camisos dan taragagnos, caoussos dan lou pelusoun dus pessegs; damb'aigo tintado de suéjo bin may coutouliou que lou dé Costo-rougé; dan seou pudent, greicho may sabourouso pel la garbuero qué la de guit ou d'aouco.

D'abus, per un escut, bou-n diouen da tres dou-

après-dinée pour seller un âne. Je m'ennuie d'attendre; achève tes fariboles que je m'en aille. Et ils l'appelaient *Anier du diable, Coq vert, Chemise de bourreau, Vaurien, etc., etc.*

Au milieu de l'averse des injures, les plus irrités montent à la *Chambre de l'âne*; ils le trouvèrent seulet, à prier Dieu (1). On sut bientôt que l'animal avait été volé la veille, à un Marchand de chiffons, sur les hauteurs d'*Aigue-tinte*. On chercha les vauriens, mais ils avaient pris les devants, et fuyaient à toutes jambes sur la route de la Peyrigne, (2) et l'argent de la quête les avait suivis.

Dès que les spectateurs se virent joués par ces gredins, ils sacrèrent, insultèrent, menacèrent, brandissant poings et bâtons, houlettes et aiguillons. Jamais on n'entendit pareil vacarme. Et tous criaient à la fois :

Où sont-ils ces brigands qu'on leur casse la tête; cherchons-les avec soin... il faut qu'ils nous rendent notre argent, ou nous les assommerons de coups... ils se seront peut-être tapés dans une écurie ou dans un galetas bien obscur... cherchons, nous finirons par les trouver si bien cachés soient-ils...

Nous être laissés prendre à leur grimaces! nous châtierons ces voleurs, ou le diable nous tordra le cou...

Les gens d'esprit en riront, et j'aurai fait comme eux.

(1) Un animal à l'écurie sans manger.

(2) Ancienne voie romaine dans la direction de la Garonne.

zenos en miedjo semano. Las terros nou balen qu'a las jita per las frinestos : bibo lus papelets ! E daouant la luu nou cambie, soun bous en d'aluca lou houéc. Un moustachut dan soun enguen mous bo hé routza lous peous dinco sus jouils ; un aoute empeouto cachaous sus ensiuassis coumo bet empeout de guindoulé ; soun parioum, dan quauquos moungetos sucritos, mous ufrich d'en-ze ganssoula lou gaüt, que la biso, ne l'aymou, ne la frescuro, ne la calou, nou lou pouscon amousséga.

Aquelis guseous tenen sas matolos é sas embescos sul las piados dus empeguits, per lus hurrupa las cinquetos, é lus gratuilhon dinco sion camobirats.

En la boutigo dus Politics, augen sas flouretos bufécous.

Un hantaóumo escanaulit, reboundit desumpey Re Arthus, s'ahuto de soun riboustèri per alama lous tristes deous pagesis, leoua las couhignos, darriga las séguos, e darrouilha nostos maisouetos sparricados sus coustous e din las clotos. Utissejo en taou trinphe deous Castets, de las Dennon, dé las Cadenos Sénourouos, e-n dé sas escouchinos, quand adidja lous cas noun bon may.

Hautaóumo praoube pelouquet, crey-me, tournot'en en ta Plutoun, gahol'y sa padeno, é mindjo causères per t'engraicha ; béou dus cotz tout blous en d'adreti ta cujeto biroulejado.

Aou lembés, un echabousit presico en ta que digus

Vous croyez, peut-être, que la *Chambre de l'âne* est démolie ! je ne l'ai jamais vue si grande ni si fréquentée. Mais aujourd'hui les ânes ne sont plus aux fenêtres, ils n'y tiendraient pas ; ils sont dans la Rue.

Ecoutez les arracheurs de dents de tout ordre, et leurs boniments.

Il y en a qui veulent nous faire des chemises avec des toiles d'araignées, ou des chausses avec du duvet de pêches ; avec de l'eau tintée à la suie du vin plus agréable que celui de Cot rouge ; avec du suif infect un assaisonnement plus savoureux dans la garbure que la graisse d'oie ou de canard...

Quelques-uns, pour un écu, nous en promettent trois douzaines en une demi-semaine. Les terres ne valent plus qu'à être jetées par les fenêtres : et vive les petits papiers ! et avant le changement de la lune, ils ne sont bons, qu'à allumer le feu. Un moustachu veut, avec sa pommade, nous faire pousser des cheveux jusque sur les genoux ; un autre offre de greffer des dents sur nos gencives comme on greffe un cerisier ; un compère doit nous semer le gosier avec des pastilles sucrées, de sorte qu'il devienne insensible au vent, à l'humidité, au froid ou à la chaleur.

Tous ces pipeurs tendent leurs pièges ou leurs gluaux sous les pieds des niais pour les dépouiller de leur argent, et les chatouillent si bien qu'ils les jettent les quatre fers en l'air.

Entrons maintenant dans la boutique des Politiques, et écoutons leurs insanités grotesques.

nou tribailhé dar-en la. Biouran a nous regaudi a modo dus récouchets sus saoubuguès.

Omes é hennos s'emberrajeran coumo cagnots aou couch. La droullailho, neourrigats de la Coummuno, s'aparpasouere-n un tos Municipalé, coumo la pourcatalho peous penous. Cadun de nos n'aure, coumolas agassos, que sas urpios enta s'abarja las pruseros, s'eychuga lus pots quand housso sadout d'aglans, ou beouet d'aygo tribouso din lus barats. Goué de que mous embalausi d'embejetos? Astan balere-n bouchet de coucurlos en la grepio d'yo cabalo ganido, ou d'esquilhots bouharuts en d'ou brespailh d'un Ressegou. Goué lou Realme de Pampaligosso!

Entretan lou tribailhadou se haoussis é se trucho en d'empeouta lus dus caps.

Nou sabés, pouloy orb, qu'ome amoussegat pel la ganaro es mieg truchat, é nou baou yo pet de higo : que la horso, l'aounou, é la glorio, s'amagon déous lampounès é nou s'eychourrissen a tengut que sus balents gohes de susou seous brassis é sul las machéros. Toun cabillot nenet nou rayera de soun lum en aquéro crumatéro.

Mes lous ases nou s'estangueran de brama.

Jou, ça dits l'un, s'en causisets per Senadou o ço que sé sio, bous demingueray lus impots, é seran miedjancés; é désumpey labets, lou Coulettou moun hé paga lou doublé

Aqueste a herou de las espasos é deou pet dou loup. Nostes Goujats n'angueran pas à la guerro d'ar-anlà : é

Un Revenant décharné, enfoui au temps du Roi Arthur, secoue son suaire, et attaque les titres des paysans propriétaires : il essaie de lever les bornes, d'arracher les haies séparatives, de démolir les maisonnettes semées sur les côteaux et dans les vallons. Il opère pour rétablir les Châteaux, les Dimes, les Droits Seigneuriaux, et les Châtiments corporels, lorsque déjà les chiens n'en veulent plus.

Fantôme, pauvre hère, crois-moi, retourne chez Pluton; emprunte-lui sa poêle à frire, mange des crêpes pour engraisser, si tu peux, et bois deux coups de vin pur, pour remettre d'aplomb ta tête déséquilibrée.

Dans un coin opposé, un écervelé harangue pour obtenir que personne ne travaille plus. Nous serons en joie comme les roitelets sur les sureaux. Hommes et femmes vivront confondus comme les chiens au chenil : et les enfants, nourrissons de la Commune, seraient alimentés à l'auge Municipale, ainsi que les porcelets dans les étables; comme la pie, chacun ne posséderait que ses ongles pour gratter ses démangeaisons, ou pour essuyer ses lèvres après s'être répu de glans, ou avoir bu de l'eau bourbeuse dans les fossés. Voilà certes de quoi enflammer nos ambitions? Autant vaudrait un boisseau de noix de chêne dans la crèche d'un cheval affamé, ou de coquilles pour le repas d'un Scieur de long. Nous touchons au pays de Cocagne!!!

En attendant, le travailleur se surmène, et se brise de fatigue pour joindre les deux bouts

aoù loc de quaqués us, soun désumpey toutis gahats, lou sort au diablé.

Un embéjous de la cinto deou Cossé ba hé camis mayats coumo la Gleiso deou Cor dé Diou : é mous ensacan din la braoudo en dinc'au cailliu' au més de jun.

Débremets pas aquet bourmerous qu'en-ze prou-meteouo dé hé caygé las laousettos toutes roustidos en nosto gorjo; é lou coumpay gandisséuo lou jus candé ses la greycho; é creban de hame.

Lou de deça malodits la Républico, lou de dela lous Capérans, é lous cha-n quaoucoumet. La'un bo res-séga lou Boun-Diou pou miey é l'esplandi sou héméré; l'aoute bo scouda lus mestes de las terros en de las sparti as pigrés, aganits, beouedous, é entecats espitales... Cadus dits la suo, e mentich coum'n dar-rigo-cachaou. A l'echimplé dé las graouilhos cham-bloutéros, tribouson l'aigo en d'y gaha lous councou-rougnous espaourits. Se bou las caleouo toutes nou-menta, la'scalo s'alounguire may que la deou Jousiou Jacob.

E praco cadun es cresut, Mous estrilhon coumo bruhous, en tounuts coum'oueilhos de primo, pelats dinc'au coué, entaoumats dinc'a la car é dinc aous ossis. Mous leychon pas que lus brassis en ta tri-bailha pus haginecs, e lus oueils en ta ploura nosto praoubeiro.

Cresem-me quan bous disí qué la *Crambo de l'ase* es tous-temp la majo, la meilhou butido, é la may

Ne sais-tu pas, dindon aveugle, qu'un homme énervé par la paresse est bientôt anéanti et ne vaut non plus qu'une peau de figue; que le courage, la dignité et la gloire se détournent des fainéants, et ne rayonnent que sur les vaillants, dont la sueur trempe les bras et la face. Ta pauvre cervelle n'éclairera jamais ces formidables problèmes... mais les ânes ne cesseront pas de braire.

Moi, dit l'un, si vous me nommez Sénateur, ou toute autre chose, je ferai diminuer les impôts de moitié, et depuis lors le Percepteur nous les fait payer au double.

L'autre a horreur des sabres et du bruit du canon... nos jeunes gens n'iront plus à la guerre, grâce à lui. Et depuis, au lieu de quelques-uns, tous sont enrôlés sans même avoir égard à la chance du sort...

Un ambitieux de la Ceinture Officielle veut nous faire des chemins fleuris comme l'Eglise au jour de la Fête-Dieu : et nous nous enfonçons dans la boue jusqu'à la cheville en plein mois de juin.

N'oublions pas ce morveux qui promettait de nous faire tomber dans la bouche les alouettes toutes rôties, et le compère garantissait le jus écumé de sa graisse... et nous crevons de faim :

Celui-ci maudit la République, et celui-là les Prêtres; il veut scier Dieu en deux morceaux et les jeter au fumier. L'autre-veut trancher la tête aux propriétaires pour partager la terre aux fainéants affamés, ivrognes et infirmes des hôpitaux; chacun dit son

empleado dou Departomen. Cresem-m'enquero quand cridi à bous éychourda ; et-ze lèychets pas agati, per èste pey rouchats, escarraougnats, escanats e barbo-lécats coumo quitis couloums peou l'astouret. Bren-ben-ze tous-tempdè la *Crambo de l'asc*.

mot, et chacun ment comme arracheurs de dents. A l'exemple des grenouilles de marais, ils troublent l'eau, espérant appréhender plus facilement les têtards épouvantés. S'il fallait relever tous leurs mensonges, l'échelle en serait aussi longue que celle du Juif Jacob.

Et cependant chacun a ses partisans : on nous étrille comme bêtes de somme; tondus comme brebis de mai, pelés jusqu'au cuir, nous voilà entamés jusqu'à la chair, et jusqu'aux os; On ne nous laisse que les bras pour travailler au profit des intrigants, et les yeux pour pleurer notre misère.

Croyez-moi quand je vous dis que la *Chambre de l'âne* est encore la plus grande, la plus solide, et la plus fréquentée du Département. Croyez-moi plus encore, quand je vous crie à vous déchirer les oreilles; ne vous laissez pas surprendre; vous seriez frottés, égratignés, égorgés et croqués comme de simples pigeons par l'épervier. Ayons toujours et en toute occasion la *Chambre de l'âne* en mémoire.

CINQUIÈMO BELHADO

LA POUSSOËRO

Bieilh coude dan la bertat aberejo.

LA SORCIÈRE

Vieux conte mêlé de beaucoup de vérité.

S'etz escaygetz de debara dan l'escu pel la Carrero dé la Tor deou boreou, mauhisa-bous : un echamou d'eglasis s'abalís a tengut de la teoulado courcougnado, com'un bol d'agraoulos accoussados pel la tempesto. Trouberatz per un cap la Barbocano (1) nuso, souleto é paourugo; pel l'aoute, la cloto dns Arrious a pic, pre-groundo may qué la bisto, badento coum'yo osso ahamado. A l'esquer, la murailho defenderoussó dan sa barbo d'herbos maou-hasencos, murailho loungo coumo la hame de may, setudo sul l'arroucas berdious, é déleychado coum'un biel despudit ser sa cairo anouso, soubenencio de la fis d'un segle. A destre l'arroc arregnat é miassent coum'un héramou, dan la Croutz Sanguino (2) sul l'esquio; pey lou cementeri que s'estiro spat'arnat de cats a la cloto dan soun couhet d'arboustéris plagnious, de croutzis negros, e'n halop dé grands peyros sépulcraoulos enginados sus praoubés morts : semblon un troupet de hantaoumos en branlé

(1) La Barbacane est une place extérieure qui a pris son nom de l'ancienne fortification de la ville.

(2) Le rocher qui domine le cimetière supporte une grande croix de bois peinte en rouge, elle en a pris son nom de *croux roujo*.

S'il vous arrive de descendre pendant la nuit la Rue de la Tour du bourreau, méfiez-vous : un essaim de terreurs s'échappe incessamment de sa toiture affaissée par l'âge, comme une volée de corbeaux chassés par l'orage. Vous trouvez d'abord la place de la Barbacanne nue et déserte inspirant la peur. En face, la vallée des Ruisseaux taillée à pic, profonde plus que la vue, béante comme une fosse affamée. A gauche, les vieux Remparts avec leur barbe d'herbes malfaisantes, longs comme la faim de Mai, assis sur le roc verdâtre et isolé ; vieillard dédaigné sur son fauteuil antique, souvenir d'une période expirée ; à droite, le rocher terrible et menaçant comme un fauve, la Croix Rouge sur les épaules ; puis le cimetière qui se développe allongé sur la pente avec sa coiffure d'arbustes funèbres, de croix noires, et de pierres sépulcrales debout sur les pauvres morts. Elles prennent les allures de fantômes en mouvement dès qu'un rayon de lune se traîne au milieu d'elles en s'échappant des nuages pluvieux poussés par les vents.

La tour, assise sur les lèvres du vallon, massive et sinistre, tachée de lierre, avec ses moëllons disjoints et mordus de la dent des siècles, grâce à sa lucarne

taleou qu'un rayol de luo s'y arroussego en s'escapa dus crums aygassès trepits pel la biso.

La Tor coutado sus pots deou hounil, assepado e regueguèro, plapado de ledre, dan sas peyrassos maou juntados è mousségados pel la dent deou temps, semblo dan soun bujaou alandat, un egle 'splumachat è dejun qu'alupo la proio. Lou Tap de Baqué tout pariè, assoumerat sul l'aute bord, espio trem, coum'un layroun affrayrat è gaychous en tau présërba dé sas maloheyts.

Achi débat la Tor bet temps ya qu'hourouc la tuto dé la Pousoèro, placiot de l'eglasi, malasit de Diou è dus omes, que hugeouon tout-a-round lus Crestias per s'enhilfreja pas en las embescos dus Daymons.

Quand lus Cosses basticoun las muraillos de la Ciutat, lou caperen dan la Tor, è l'assinnen aou boreou, digus sounco d'et nou l'aourè bouludo.

Doun sourtiouo la Pousoèro? Nat n'en sabeuo rè; diseuon plan qu'ero bengudo, en esta jueno, de cap à las Lanos; (1) que sas aoujolos, pousoèros coun-demnados, estoun arsidos a l'enlà: mes arren aou segu. Ero be stado maridado? Digus nou couneychoue soun ome: se dichoue qu'un droullat que l'apéraouo *may*, ero un hil deou *Cifer*. Entutuado en sa henèrlo d'arroc, nou se muchaouo que la neyt coumo las ratopenos, encoèro be causisseou las suos. N'èron pas aqueros

(1) Le pays des Landes dont de Lancre a immortalisé les Sorciers.

constamment ouverte, ressemble à un aigle déplumé, à jeun, qui épie sa proie.

Le tertre de Vaquier tout pareil, solidement planté de l'autre côté de la vallée, se dresse comme un voleur en vedette faisant le guet pour préserver son complice d'être surpris en faute.

Sur l'emplacement occupé par la tour était située, il y a des siècles, l'ancre de la Sorcière : lieu redouté, maudit des Dieux et des hommes : les Chrétiens le fuyaient avec terreur pour éviter les pièges de l'Enfer... Lorsque les Consuls bâtirent les murs de défense de la Cité, ils la firent disparaître sous la tour dont ils abandonnèrent l'habitation au bourreau; car personne, lui excepté, ne l'aurait acceptée.

D'où était sortie la Sorcière? Nul n'en savait rien. On racontait bien qu'elle était venue du pays des Landes : que ses ayeules, Sorcières avérées, avaient été brûlées dans ces contrées : mais sur tout cela rien de certain.

Avait-elle été mariée? Personne ne connut son mari : on disait qu'un vaurien qui l'appelait sa mère fut engendré du Diable.

Enfermée dans sa fente de rocher, elle n'en sortait que la nuit, comme les chauves-souris : encore avait-elle des préférences. En effet, elle ne choisissait pas ces belles nuits claires et gaies où tout murmure, bruit, chante ou coasse, sur la terre et dans les eaux, dans les bois et dans les prés, oiseaux, grillons, insectes, gre-

esclaridos é gayasentos que tot marmuso, brutz, canto o coaquo, pel las terros é pel las aygos, pus bosquis e pel las prados, aousets, grilhs, bestiotos, graouilhos, grahussis, reynetos, toutis en la gaudio de la bito. Mès s'agradaouo puleou de las eicharrabusclados, quand plaü de tiro, qué la tempesto s'enhoulío a desliguo de ceou, quand l'aygat de l'escu aprigo lus lugrans, é que negreyjo per dehoró coumo-n cu de hour clucat.

Un lambret un esclarit briuent la muchaouon a l'aouant d'un ségas, o costo yo murailho; è lou biadou s'ahutaouo 'spaourit dou malosort coumo chi houro yo pipero é que s'abarjo dou hissoun; nus temps re nou biscoun intra 'ntaéro, sounco béleou las limacos, lus grapaouïs, é las sarnailhos. La tuto ero saquela boussouado d'ourtigs, lastoun, è bruchous que nous tasten jamay dou her.

Linjardo, magro coum'un esterot, lus peous blancs, orres, embourrillatz, s'escapaouon débat un moucade 'squissat; l'œl de bresago, las nasies boutounados, la pet deou cod en penjo coum'un pouloy-pout; lus pots sarrats è peluts, caperado de perrets é de rognó: eyglasiaouo las gens, é dan soun hurum de boc demarri-daouo las bestios enfechinados. Tourtéjaouo seou mercat.

S'aouon crésut lus maou-lenguts s'incarnassiouo-n touto formo de can, de gat, de lop, de serp, è bou-laouo pus ennayres, coum'yo grinletto, sus un mache de balejo. Ensourcieraouo gens e bestios en dus emma-

nouilles, crapaux, rainettes, tous également heureux de vivre; mais plutôt ces nuits affreuses où la pluie tombe drue, où la tempête affollée déchaîne les éléments, où le flot des ténèbres enveloppe les étoiles, et qu'il fait noir comme dans un four fermé. Un éclair, une lueur rapide la montrait au long d'une haie ou contre une muraille; et le voyageur effrayé s'enfuyait comme s'il avait mis le pied sur une vipère dont il voulait éviter la morsure. Jamais on ne vit personne franchir son seuil: peut-être les limaces, les crapaux, et les lézards; l'ouverture de son abri était d'ailleurs masquée par des orties, de hautes herbes, et des buissons que le fer n'avait jamais mordus.

Longue, et maigre comme un copeau, ses cheveux blancs, sales, embrouillés, se dérobaient en désordre, sous la pression d'un mouchoir déchiré; un œil de chouette, le nez bourgeonné, la peau du cou pendante comme celle d'un coq-dinde, les lèvres serrées et velues, couverte de haillons crasseux, elle effrayait les gens, et son odeur de bouc affolait les bestiaux. Elle boitait par surcroît.

Suivant les mauvaises langues, elle prenait les formes de chat, de loup, de serpent; elle volait comme une hirondelle sur un manche à balai, ensorcelait gens et bêtes, et leur jettait la maladie ou la mort à son gré: elle déchaînait les orages ou les apaisait, provoquait les vents, les grêles ou la sécheresse, en pliant seulement le bout du doigt. On l'accusait d'avoir pactisé avec Lucifer qui lui avait communiqué

lausi, o haouci-les a soun grat. Dessaraouo las periglêros o las apasiouo, abiaouo bents é ploujo, granissos è sequêro, en cliche tan sulaoumen lou digt.

La diseoun engarbado dan *Cifer* per aougé sa pouchenso de desaguis...

Per un cop lus maou-lenguts dichoun la bertat, me nou pas touto. Nou sabeouon que quand s'untaouo d'inguens, greychos, é farlabics amarats en Yer, entraouopus oustaüs ses esté bisto, se cambiaouo-n aouset, lougayrou, açelho, ome ou maynadje; dinco se brenben qu'un cop, se hasouc Diacouneycho per affrounta lou Bon Diou en la quti Gleiso. Damb'aco, poudeouo maoupresti plan a sounaysé, pana, estroupia, empousoua lou choup é lou sec, haouci gens é bestios, engina sas maloheyts a l'escounut. Ta plan enginec que toutis a l'entourn éron debariats è rouinats a fet.

Lou bestia crébaouon a haudiatz, las gens caygeouon de malanacio tout d'un cop, ses sabe perque : en mouric un halop. Lus ehans s'enregauon a crida ses truc besede, é lugiouon d'inc'aoou darré badailhot. Lus Surgens n'y couneycheouon pas ré... pourtinen las Reliquos pel las Carreros, hasoun penitencio, aperen lou Ceou en ajud, me digus nou n'y poudouc trouba cap. A la cayjudo de la neît barrouilhaouon las portos, boussaouon lus quitis traous de las sarrailhos, é nat nou gaousaouo soulet, s'en ana tant sulaoumen darré l'oustaouï... hasouc encoéro piri aquero bieilho pacanto...

sa puissance de nuire. Pour une fois, les mauvaises langues avaient dit la vérité, mais en partie seulement. On ignorait, en effet, que lorsqu'elle s'oignait de certains onguents, huiles, et compositions préparées en Enfer, elle pénétrait dans les maisons sans être vue, se changeait en oiseau, loup-garou, brebis, en homme ou en enfant; et on se souvint plus tard, qu'elle avait pris, un jour, la forme d'une Diaconnessé pour insulter Dieu jusque dans son Eglise. Avec cette puissance elle pouvait préparer ses méfaits bien à l'aise; voler, estropier, empoisonner vivres et boissons, faire mourir gens et bêtes, et perpétrer ses crimes en toute sûreté.

Elle fit si bien que la consternation plana sur Lectoure et ses environs : la ruine y étendit ses ravages : les bêtes étaient frappées; les gens tombaient malades sans cause apparente, et mouraient en grand nombre; les enfants se prenaient à crier tout à coup, et gémissaient jusqu'à leur dernier soupir : les Chirurgiens n'y connaissaient rien : on promena les Reliques dans les rues, on fit pénitence, on appela le Ciel en aide; et rien n'arrêtait le fléau. Dès que venait la nuit, les portes étaient fermées au verrou, on bouchait jusqu'au trou de serrures; et nul n'osait aller même derrière sa maison. La scélérate faisait encore pire si c'est possible.

Elle avait ensorcelé un grand nombre de personnes de tout âge, plus particulièrement des femmes, et elle les menait au Sabbat!

Aouo ensourcierat forso mounde, puleou hennin, de tot adje, e lus miaou' aou Sabbat...

Qu'es aco, ça batz disé? ag saboun d'escay... en hé herou, re que d'y pensa...

Bet temp ya, daouant la Ramè (1) n'estouc déchiffrado, é que caperaouo dinc'auo Gers, sul la cloto de la hourest, de cap a Bouilhas (2), y aouo un grand cuairo-hour ensacat é bricogayresc. Lus camis. é chis camis! s'acabaoun en dreyturo per en ta Flourenço (3), Paouilhac (4) é Leytouro... Labetz nou n'escoupaouon lus tailhats com'adaro; l'escu y éro en ta et a miey joun.

Un praoube bourdilè de prachi que s'enanaouo, de neit, ceca la leouandéro en ta sa henno maou ajazido, et-ba bese lutzis a l'entourn deou cuairo-hour. Eyglasiat, s'estujo débat un casse en y espia decats, coumo yo baco espio yo porto naouo; percep yo gazailho de gens amasso, è tous temp n'arribaouo pus ennayres coumo d'agraoulos, acouatz sus maches de balejo, peou bosc a modo de cas, de lops, de toutos bestios: é taleou qu'éron enlusitz pel l'arrajadis dus careils se tremuddaouon en omes, hennos, maynadjes, è s'en

(1) Le Ramier, vaste forêt située entre *Fleurance, Lectoure et Pauilhac* aujourd'hui défrichée pour la plus grande partie.

(2) *Bouilhas*, ancien couvent, situé au sud-est de la forêt et détruit depuis 1789.

(3) *Fleurance*, chef-lieu de canton, au sud-est de Lectoure.

(4) *Pauilhac*, commune dépendant du canton de Fleurance.

Qu'était-ce donc ? On le sut par hasard : et la seule pensée vous donne le frisson.

A cette époque reculée, alors que le Ramier n'était pas défriché, et qu'il s'étendait jusqu'au Gers, sur la partie déclive de la forêt, dans la direction de Bouilhas, se trouvait un grand carrefour enfoncé, pas du tout rassurant, dont les chemins se dirigeaient vers Paulilhac, Fleurance et Lectoure... et quels chemins !!!

A cette époque, les bois n'étaient pas aménagés comme aujourd'hui, et l'obscurité régnait là comme chez elle en plein midi.

Un malheureux bordier de la contrée qui courait à nuit close, chercher l'accoucheuse pour sa femme en danger, aperçoit des lumières dans ce carrefour. Effrayé, il se dissimule derrière un chêne, et les regarde comme une vache contemple une porte neuve. Il aperçoit un groupe qui augmentait incessamment; les nouveaux venus arrivaient de tous les côtés; par les airs sous forme d'oiseaux sinistres sur des manches à balai, à travers les bois sous la peau de chiens, de renards, de toute espèce d'animaux : et sitôt qu'ils tombaient sous les rayons des lampes, ils se transformaient en hommes, femmes, et enfants : ils allaient baiser l'affreux derrière d'un énorme Bouc quatre fois cornu, noir, de mauvaise mine, assis sur une Chaire de gazon; c'était *Lucifer* chef des Sorciers et Sorcières, le Démon de la Luxure; et il maniait les femmes de la tête au ventre, les jeunes et jolies plus volontiers que les vieilles laides qui supportaient de fort méchante

anaouon asta leou bouh'au culas d'un grand Boc, cournut quate cops, néggré, rounéchou, de maychanto minasso, setut sus yo cairo herbudo.

Ero *Cifer* lou Majouraou dus pousoès è de las pousoèros, lou Daymoun de la Luxurio. Tabe las paupagaou deou cap au bente, las jouenos é las poulidos meilhous que las bieilhos prampou maougraciouos de la differencio; pey se fretaou lou mus sul las frimousos en rouna è segouti lus pots.

A l'endarré s'enteneouo yo tapatero de padenos è payros, de toupis è bachèros. A l'entourn d'un gran houec d'aramadje, sul las biros estoursudos, nou poudeouon counda lus betetz, agnets, pouloys, è toto pou railho e toto car que s'y couseouon a playettos.

Ye qu'es asso! ça ditz lou paysan eychantat. Nou gousaouo boutja ni pes ni patos, ni aleda tant sulaoumen, plan segu d'est'escanat s'èro 'ntrebist o 'ntenut.

Au cap d'un paouc, s'arruen toutis en taoulo entribouilhats omes è hennos tot a barréjo de las mangeos. Nustemp nou biscoun abala tanto car per gauo- lems ahamat, ne las pichérros ta lèou eychugos. Lus besis, en betchappa, manejaouon outradjouse sas besios nou chicoutet aouriouos. Ero-n hasti. Gn'auou dou *Marcadiou*, dou *Barri* (1), dou *Mounet dou hour*, de *Pradoulin* (2), un bet pugnât de cap a Flourenso è me d'aoutes endrets.

(1) *Marcadiu*, *Barri*, quartiers de Lectoure.

(2) *Mounet dou hour*, *Pradoulin*, hameaux dépendant de Lectoure.

humeur la différence des procédés; puis il frottait son vilain museau sur leurs figures, en grognant, et en secouant les lèvres.

On entendait, un peu plus loin, un cliquetis de poêles et chaudrons, d'ustensiles de cuisine et de vaisselle. Au tour d'un grand feu de bois sur les broches pliées, on distinguait une quantité de veaux, agneaux, dindons, volailles et viandes de toute espèce surveillées avec soin.

Qu'est ceci dit le paysan effaré? il n'osait plus bouger ni pied ni pattes, ni seulement respirer, bien certain d'être étranglé s'il était découvert. Au bout d'un moment, tout ce monde se mit à table, hommes et femmes pêle-mêle, pour prendre part au festin. Jamais on n'avait vu des goinfres affamés dévorer tant de viandes, ni vider si prestement les pots. Les voisins, en mangeant, palpaient outrageusement leur voisines, fort peu farouches d'ailleurs. C'était hideux. Il y en avait du *Marcadieu*, et du faubourg, du *Mounet du hour*, de *Pradoulin*, un joli groupe de Fleurance et des environs.

Après le repas, les femmes se mirent à danser : les unes avec des crapaux sur la tête, sur les épaules et sur les mains, des serpents au tour du cou; les autres avec des chats suspendus aux jupes, à la ceinture, les bras en l'air et les jambes aussi. Elles tournaient comme des toupies : on entendait un charivari de sifflots, de flajolets, de grelots, tambours, et guimbardes : puis, de temps à autre, les femmes allaient baiser le

Quand hourroun rede sadouts, s'enrèguen a dansa : las uos damb'un grapaoud sou cap, sul l'espallo, sul la man, d'aoutes dan serps a l'entourn dou cod, d'aoutes dan gats en penj'a la cinto é as peilhots, lus brassis a cadsus e las camos tabe. Biroulejaouon coumo gaoudufios : s'enteneouo yo brenado de chiulets, de flaütos, è guindarros : s'en anaouon per temp leca lou boc. Lus tastuillaouo las poupos è mes obe; nou s'ero jamay bist pariable Diablerio. Lou praoube bourdilè, darrè soun hust, pallas coumo yo cujo merouado n'aouo perdut l'ale.

Tot d'un cop las lutzis s'escantichen, e nou besoun que l'escu. Mes s'entenouon bet leou las branos a petilha coumo se las roubisseouon, e pey a marmusa, rise, couica, suspira, lugi, e lus poutous a peta sul las pets, sus potz alucats sul las poupos pouesidos : e mes obe, lou trimphé de la Pourquerio!!! Piri qu'en un couch de cagnassis... Digus nou cridèc biahoro. Sus aquet eglasi, lou page s'en tournèc a hutos, may mort que biou... la pouou ou prestec camos, boulaouo puleou que nou courreouo. En arrib' enta et cay coumo-n souc... l'amassen, l'arrebiscoulen, è quand bengouc lou Surgen, l'y coundo encoer'eyglasiat ço qu'aouo bist à la Ramè. Aco se sabouc...

Caleuo 'ntene las debisolos, totos a barrejo de mesungos, qu'echourdaouon desumpus Leytouro dinc'a Flourenso. Jou, ça diseu' acet, n'ay bist uo qu'en pelaouo la hièro en peilho d'acelho : quand la boulouy gaha, nou troubey qu'uo serp que s'estugec débat la

bouc, et lui les appréhendait par les seins et partout ailleurs; jamais on ne vit scène plus affreusement Diabolique.

Le malheureux bordier derrière son chêne, pâle comme une citrouille melonnée, ne respirait plus. Tout à coup les lumières s'éteignirent; on ne vit que l'obscurité. Mais on entendit bientôt pétiller les bruyères, comme si elles étaient foulées, des chuchotements, des rires, de petits cris, des soupirs et des plaintes, les embrassements bruyants retentir sur la peau, sur les lèvres échauffées, sur les seins prostitués, que sais-je encore..... le triomphe du Bouc impur..... une scène de chenil!!! Et personne n'appela au secours! Au milieu de ces horreurs, le paysan, plus mort que vif, s'enfuit au galop : la peur lui prêta des jambes : il volait plutôt qu'il ne courait. En arrivant chez lui, il tomba inanimé. On lui vint en aide; et il reprit ses sens. Lorsque vint le médecin il lui raconta, terrifié, ce dont il avait été témoin. La révélation fut bientôt ébruitée.

Il fallait entendre les récits mêlés de mensonges, retentissant depuis Fleurance jusqu'à Lectoure. Moi, disait l'un, j'ai trouvé une Sorcière sous la forme d'une brebis en train de manger mon foin sur la meule : quand je crus la saisir, je ne vis plus qu'une couleuvre qui s'enfuit dans la haie. Moi, disait un autre, j'avais une vache malade : je me méfiais d'une voisine assez suspecte. Un matin, de bonne heure, chauffant le four, je l'aporçois sur le pas de ma porte : je la saisis d'une

ségo. Jou, ça dichoue aquesté, m'escayjouy dan yo baco malo-bentado : en mauhisaouy d'uo bésio prampou suspectto. Un maytin de d'ouro, en tot enhourna, la baouo bese dauant la porto : la gahi-n un pugnat, la bouti sul la bouco deou hour : se la baco nou gouaris cop sec t'enhourni, ça digouy jou... la baco barec astaleou. A l'aoute; Gn'aouo uo, à mododegat, en-z escanaouo touto la pourailho : la beilhey dan lou fusilh, è l'entaoumay. May nou l'ay bisto : s'aouo pas sannat tot sere ruit.

Un aoutes'en èro sacubatdamb'aygo segnado; y aouté dan lus chapelets è lou sinne de la Croutz. Lou praoube Betranoun mouric haoucit per yo posoèro : se bic quand estouc mort...

Un estiuandé dou Castet de Rouilhac (1) se brembaouo deou temp que, cado neît, lus Daymous y tengueon la Diablero.

Carrussaouon cadenos de her pus souleratz e galatracs : s'enteneouo plangs e lamentations de plagats a traouès risoulets è fredous : pey debaraouon cabbat dus escalès en plouriqueja. Lus berturousis y courroun en dus y gaha, mes nou s'y poucon escaygé; calouc dehoura deou Castet. Au cap d'un temp, y bengoue l'Abesque : hasoun yo retreyto, boussouen las henèrclos, cluquen lus frinestous, è may nou n'y soun tournatz desempey.

Gn'aouc un pousoè Aleman que s'embalec un

(1) Rouilhac était situé à l'est de Lectoure.

poignée, et la présentant à la gueule du four : si tu ne guéris pas immédiatement ma vache, lui dis-je, je te brûle : et la vache fut aussitôt guérie. Celui-ci racontait qu'une Sorcière, sous les apparences d'un chat, détruisait ses volailles : je la guettais, le fusil à la main, et je la blessais, ajouta-t-il ; mais si elle n'avait pas saigné, tout aurait été détruit. Celui-là s'était préservé avec de l'eau bénite ; tel autre avec ses chapelets et le signe de la Croix : tel autre établissait que le malheureux petit Bertrand avait été tué par la Sorcière et qu'il y parut après sa mort (1).

Un estivandier du Château de Rouilhac, se souvenait du temps où les Démons y tenaient le Sabbat, à peu près chaque nuit. Ils traînaient des chaînes de fer dans les galetas et les greniers : on entendait des plaintes et des gémissements comme ceux que font entendre des hommes blessés, mêlés aux chants et aux rires moqueurs. Puis ils descendaient au long des escaliers en pleurnichant. Quelques vaillants se précipitèrent pour les surprendre ; mais il ne purent jamais réussir. Il fallut désertier le Château (2). Plus tard l'Evêque s'y transporta : il fit une retraite ; les fentes des murs furent bouchées, les petites fenêtres bâties, et plus ils n'y sont revenus.

Un Sorcier Allemand avait avalé une paire de

(1) Plusieurs de ces vieilles erreurs subsistent encore dans la contrée.

(2) Luther... Propos de table. (Garnier, 1644, p. 33). Voilà ce que croyait le plus puissant génie du xvi^e siècle.

parel de buous ajouats dan la carreto, e lou bouè sou marcat. Un brigail mes tard, tot se troubec en un braoudè-n paouquet a l'enlà. Aquet nou pecaouo pel la hidjeto.

Lus eglasis mataouon en aqueros merros. Eron tots debariats è dou debat dessus las gens, dan lou cap al embès. Loumentaouon, en frèmi, lus damnats recouneychutz a la Diablèro; è lus amics, aquets dus brabes, n'y embarrejen que n'auon jamay sabut ço qu'èro.

Lus Peilho-negres dou Senecal estenoun sas loun-gos aoureilhos en escouta de cado cap, è y perdoun sas aoucos. La madacho se troubec trop embourrilhado per aquets caboulots bouharutz. Empetegatz e cousiratz, aperen lus deou Parloment de Bordeou, è-n Capuchin d'enta Toloso, lettro-hérit, un brigail bigle : Enquisidou noumiat, tustaouo sul las templegos deou *Cifer* desumpey trent'ans...

Yo bieilho couneychenso que? Hasoun compari tot lou pople, hennos, omes, è maynes. Gn'auoc que mentichoun, d'aoutes abestitz nigaudiscoun; dasoun leng'as testuts dan las Herretos arrajos (1), è lus Sabatous d'escrouo (2); grifougnen tres carioutats de papès,

(1) *Les fers chauds* sous toutes les formes étaient en usage comme moyen d'instruction pour arracher des aveux aux accusés et aux témoins eux-mêmes.

(2) *Les bottes à écrou* serraient peu à peu les pieds et les jambes jusqu'à briser les os des patients. Un innocent ainsi estropié fit mourir son juge de honte en s'acharnant à le suivre partout comme son ombre.

bœufs attelés avec la charrette et le bouvier en plus. Tout fut retrouvé plus tard dans un borbier à distance peu éloignée. Ce diable-là avait les foies chauds certainement.

Les frayeurs se propageaient sous l'action de ces récits; tous étaient bouleversés, et les cervelles à l'envers. On signalait les malheureux damnés qui avaient été reconnus dans la scène Diabolique; et des amis, mais les sincères ceux-là, y mêlaient des innocents qui n'en avaient jamais entendu parler.

Les Magistrats du Sénéchal tendaient leurs longues oreilles un peu de tous cotés; ils y perdirent leur latin : l'écheveau était trop embrouillé pour ces têtes vides. Embarrassés et soucieux, ils appelèrent à l'aide leurs collègues du Parlement de Bordeaux, et un Capucin de Toulouse, très savant, à l'œil un peu oblique, Inquisiteur renommé, qui déjouait depuis trente ans les combinaisons de Lucifer, sa très vieille connaissance...

On fit comparoir toute la contrée, hommes, femmes et enfants. Quelques-uns mentirent, d'autres hébétés ne dirent que des sottises. On délia la langue des têtus à l'aide des Fers chauds et des Bottines à écrou. On griffonna trois charretées de papier, on récita *des oremus*, on chanta les psaumes contre Satan, l'eau bénite fut prodiguée, et un rayon de vérité traversa par hasard ces obscurités qui n'eurent que la clarté d'une aube du mois de décembre. Il est vrai qu'on

digoun lus *oremus*; canten lus psalmes costo *Satanas*, abien un negadis d'ayguo segnado, è per escay la lutz de la bertat arrajec un brigailhet aquet crum, è s'esclariscouc coumo l'aubo dou mes mort. Praco trouben la pousoèro mercado débat las eycheros (1), è la coundammen : Hasoun yo beroio Poussesioun cabbat la Costo, dan lus Carmes è Capuchis, è tots lus Combens de pel la Billo.

Cramen sanctamen la pousoèro, cramen quaouques coumpayres è coumayros sou plassa de la *Marco* (2), esparriquen las cenes as bouhets dus bents, canten lou *Te Deum* sul l'endret, y dressen la Croutz que s'y bey encoèro. Lou Daymoun escaoudat s'ahutec de la Ramè, e se mudèc de cap a la mountagno (3).

De pousoèros nou gna may nado. Lous Alphabets las an daouit arbounudos; las malagansos de las souquetos las acaberan; è praco lou Sabbat encouè mous miasso. Las embelinayros an gahat lou seti; *Cifer* agut è mancroquo a cambiat sas embescos, è mous tarraigno d'auto faysson; que m'agrado meilhou per ma fé.

Besetz-be, lou Dimenge, de cap à la Gleiso, yo maynadeto de detz-hueit ans, grano prampou, quilhado coum'un liri flourit, plegadisso coum'un bimou :

(1) Les signes sous les aisselles étaient décisifs en bonne Démonologie.

(2) *La marque*, plateau communal situé en dehors de la ville, sur lequel se dresse une croix de fer.

(3) Les Pyrénées.

trouva la Sorcière marquée sous les aisselles??? Il y eut une magnifique procession jusqu'au bas de la Côte, avec Carmes, Capucins et tous les Religieux des Couvents de la ville...

La Sorcière fut saintement brûlée, avec quelques complices des deux sexes, sur le plateau de *la Marque*, et leurs cendres jetées aux vents : on chanta le *Te Deum* en plein air, et sur la place du bûcher fut édiflée une Croix qui existe encore...

Le Démon échaudé s'enfuit du Ramier, et prit définitivement domicile vers la montagne.

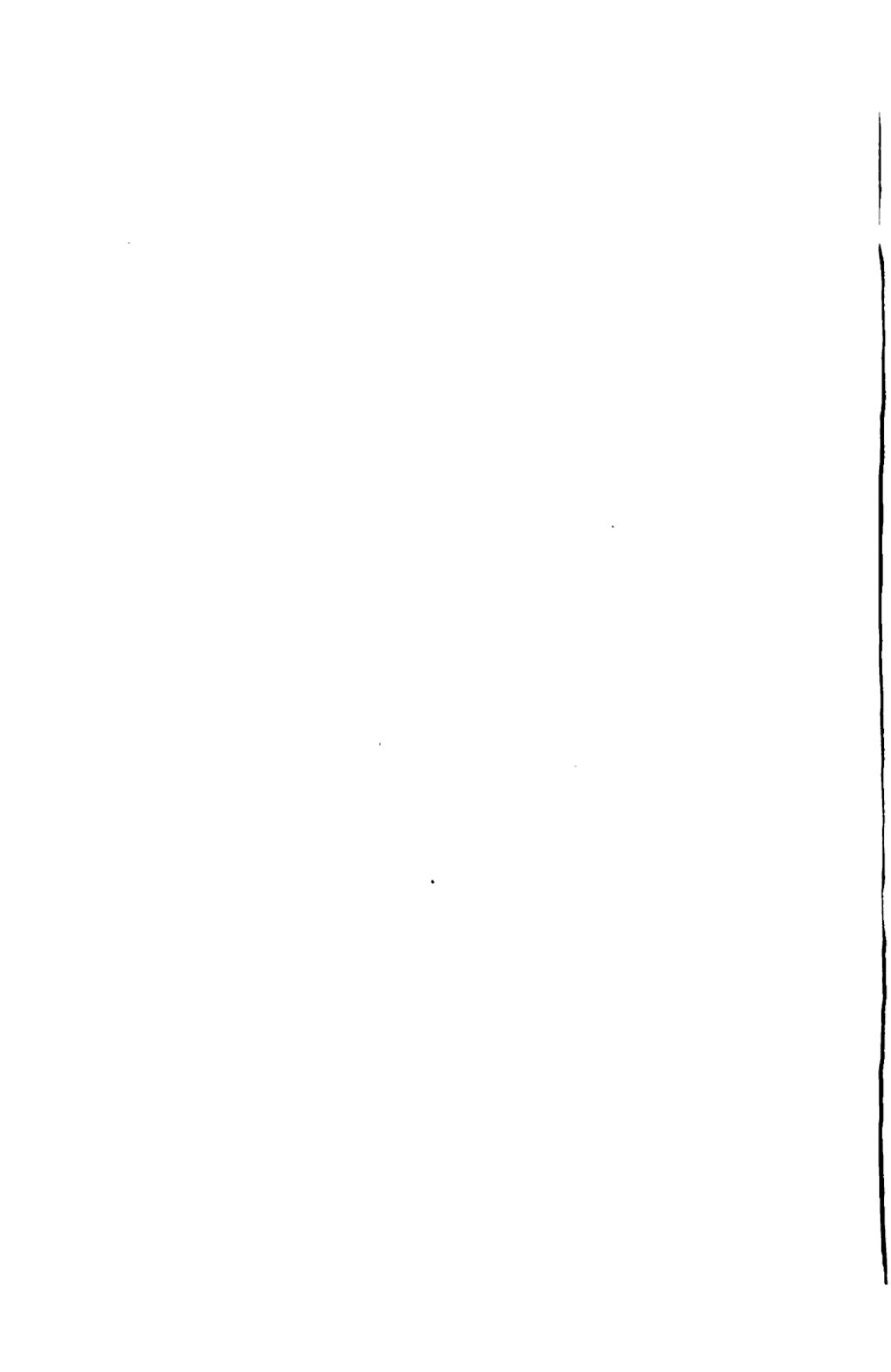
Il n'y a plus de Sorcières aujourd'hui : les Alphabets les ont à peu près supprimées. Les maladies de la vigne doivent achever l'œuvre; et cependant le Sabbat dure encore : de jolies charmeuses ont pris leur place. Lucifer subtil et main-croche a changé ses batteries, et nous prend à d'autres pièges, bien préférables sur ma foi.

Avez-vous remarqué le Dimanche, aux environs de l'Eglise, une fillette de dix-huit ans, de taille élégante, droite comme un lys épanoui, souple comme un osier; elle avance légère ainsi qu'un souffle de zéphire sur ses pieds grands non plus que des amandes d'août, parée et proprette dans sa jupe flottante couleur lilas ; un brin de fleurs dorées brille sur sa poitrine, comme un timide rayon de soleil, entre deux pommes d'apis dont la résistance s'affirme sous le voile d'un fichu soyeux. La tête, parée d'une lourde couronne de cheveux noirs savamment agencés, balance gracieu-

s'aouanco leougereto coumo l'ale de Zéphiri sus petous nou majes que mèllos d'aoùst; arrislado è catsadeto dan sas peilhos naouencos de linlac : un broustet de flouretos aurados s'ajanço per en naut, coum'un rayoulet de sourel, entremiey duos poumetos d'apioun que hougnon clucados pou moucade sedous.

Lou cap entourelat d'un machoc coustousit de peous negres trandolo besiadoment ser un cougoutè d'ybori las puntos mirgailhados d'un riban jilous de soun estaco. Agacho dan dus oeilhotz lambreyayres è amistos bestits de perpels arrisens. Lou nazet setut entre duos miouranos arroussos, dan sas aletos agidos, semblo lou niou dous amouretz gratuïhat per sus ostes. Quand lus poutetz dus arrisés desplegon yo tito bouqueto de houeilhetos de roso, duos ruos de perletes è diomans hen petrilha sas buhos dinc'au co strementit... O labetz, hugetz de tiro, *biahoro someten* : Lou Daymoun qu'etz alupo!!! e garo lou Sabbat!!!

sement sur un cou d'ivoire les pointes aux couleurs éclatantes d'un ruban justement fier de les retenir. Elle regarde avec des yeux vifs et caressants, ombragés de longs et gracieux sourcils : le nez délicat assis entre deux grenades rosées avec ses ailettes agitées, ressemble à un nid de petits Amours chatouillé par ses hôtes ; et lorsque les baisers des ris entrouvrent une jolie bouchette pétrie de feuilles de roses, on voit scintiller deux rangées de petites perles et diamants dont les étincelles pénètrent jusqu'au cœur troublé. Oh ! alors, fuyez au plus vite, appelez au secours!!! le Démon vous épie, et gare le Sabbat!!!



SIEZÈMO BELHADO

LA TATAROTO

Mindjen pount trop de Daubo

LE BINIOU

Mangez la Daube avec modération.

Aouretz pount couneychut lou Pontourro d'azart et-ze baou disé ch'ero.

Un bourdilè de la bordo de Portoteny sul la taparro de Rajo-Can, a l'ouant de la Beoudio. Un bourdilè coum forso d'aoutes; las arestos arregagnados de cap a las coèchos, damb'un peou en cado digt, me balent aou cantet. A la Primo, dan la cousinado de maytis è de se, s'abalaouo haouos, dièchos, seses-bers o bequis, è may las moungetos enquero 'ntecados. Gn'aouo pas que-n dou metaou... En las bounos annados s'y amassaouo la semenso, è pas cad'an.

Parlen pas de la fruto. En aquet endret lus gaïs, las agassos, las tridos, è lou heram ses plumo, la chapauon touto; è se la barbo-lecaouon a miey gailhado. Lou meste noun beseouo que sounco lus tessous en boulousson pas may.

Peou granatje, gragnaouo sul la garbero; è praco daouit cad'an crebaouo de hame de cap a Nadaou... Coumo besetz, un paouc feniant, trichot a miey, rede goulifraoud, mes un brab'ome saquela.

Brico pec, s'ajouqec en yaoute paychet : que jougouo de la Tatoroto!!! s'en anaouo pus Degruades, as bals Carnabalès, à las Balochos, as resoupetz Nu-

Vous n'auriez pas connu Pontourre par hasard? Je vais vous dire ce qu'il était :

Le métayer de la ferme de Portoteny (1) près du coteau de Rajo-Can (2) sur les bord de la Beoudio (3) : Un métayer comme beaucoup d'autres : les côtes en long, un poil à chaque doigt, mais intrépide à table. Au printemps, les exigences quotidiennes de sa marmite absorbaient fèves et pois, petits, chiches ou carrés, et jusqu'aux haricots en vert. Il en restait à peu près la semence dans les bonnes années, et encore pas toujours.

Ne parlons pas des fruits. Les geais, les pies, les grives et autres ravageurs, ceux-ci sans plume, les faisaient disparaître et les dévoraient avant la maturité. Le propriétaire n'en avait par hasard que lorsque les cochons de la ferme n'en voulaient plus.

Pour les grains, le métayer glanait sur la pile. En résumé, un peu fainéant, un peu fripon, grand mangeur, et malgré tout un assez brave homme.

(1) *Traduction exacte* : porte avec toi ce dont tu as besoin.

(2) *Traduction exacte* : là où les chiens s'étalent au soleil.

(3) Nom de ruisseau à quelques kilomètres de Lectoure.

biaous, è coussuraouo dan las cacholos : Enregaouo lou jouenadis a la Ressegado, aou Roundeou, a la quite Bourrego...

M'aouey debrembat que quejaouo coum yo gario-n bengue de pounè. Per un se de heourè, la Margoutoun dou Pegran s'aoou maridat la drollo. Lou Pountourro urmec la sadourerio : s'y abio sou cop de sept houros, boutouat dinc' a l'eychero : En arriba, drubis lou cahouade, pla segu d'y trouba la Nosso arruado-n taoulo, e las camos dou jouenadis a he la tantarro.

Salut è pan, ça ditz en barra lou clisquet : è se ba set'aoou cournè, sul la saliero, coumo-n fredoulic, lous pès butits sus camiaous : sabeouo be que l'y bengueren seca. Un paysan n'a de groussiè que lus esclops.

Tè, çaditz lou Cadichoun, un enjaoulous dus mages, ouero' chi lou Pountourro : t'en as amiat la Tata-rotó??

— Q. q. q. q. qui cho.

— Mous en bas jouga-n-branlé labets?

— Q. q. q. q. qui cho.

E lus gonyatz assiouats, graciouisis coumo flouretos d'abriou, manejaoun lus peillhots de sas besios : beleou en de s'y amassa'squillots... aquo ba plan...

— Oh praco, ça ditz la Margoutoun, en s'assete costo lou larè, batz gousta lou bin daouant de coum-mença...???

Ingénieur d'ailleurs, il avait ajouté une flèche à son arc : il jouait du Biniou. Et voilà comme il courait les gaies réunions où se dépouille le maïs, les bals de Carnaval, les fêtes Votives, les soupers des Noces; et il s'indemnisait en nature de la pratique de son art, avec sa formidable mâchoire. Il dressait la jeunesse aux Rondeaux, à la Rességade et jusqu'à la Bourrée. Je dois ajouter qu'il bégayait comme une poule pondeuse.

Un soir que la Marguerite du Piégran avait marié sa fille, Pontourre, flairant la bonnance, s'y rend vers sept heures, boutonné jusqu'aux aisselles. En arrivant il ouvre la porte du chauffoir, bien certain de trouver les gens de la Noce en ligne au long des tables, et les jeunes gens impatients de danser.

Salut et pain! (1) dit-il, en fermant la porte; et il va s'asseoir sur la salière au coin du feu, les pieds appuyés sur les chenets, comme s'il souffrait du froid : il était sûr qu'on viendrait l'y chercher. Un paysan n'a de grossier que ses sabots.

Tiens, s'écria Cadichon, le plus fûté de la bande, voilà M. Pontourre : as-tu au moins porté le Biniou?

— Oui (2).

— Tu vas donc nous en jouer un petit air?

(1) Cette formule de politesse fort en usage au temps de mon enfance peut se traduire ainsi : je vous souhaite la santé et du pain.

(2) Les effets du bégaiement ne peuvent pas être reproduits dans la traduction.

— Q. q. q. q. qu'etz ar. r. r. r. remer. r. r. ci; q. q. q. qay sou. soupat... che sab?? bëleou que menti-cheou!!!

— Atz doun maridat la Finetto ? yè co. co. co. coumo s'es heit a q. q. q. quet af. f. f. a ? Ero respoun : en d'ag dis'aou court que n'ag say pas. Bescoui plan la maynado s'en tourna de Brespos damb'aquet escabayrat. Ou toucaouo las macherotos, ou paousaouo la man sou daouantaou, la paoupugaouo pel l'esquio; nou-m maou-hisaoui brico, pus ques la coustum'aou joun de ouey.

Mes un Dimenge; qu'ero'co a l'entourn de Tout-sans, (que brumassejaouo è s'abachaouo l'escu), tus baou bes'arriba cap è cap a l'oustaouï. Eron bijarres *marit è mouilhè*; la troujo (en parla per respet) s'èro touto desparabisado : ou damouraouo pa ren aou bente. Ça ditz lou Gouyat. — Bouletz qu'et-ze la gouarisco?? sira leou heit... S'amasso-n pugnat d'herbatj'aou casaou, l'amaro dan yo junto de bren, hè bouri tout aco abarrejo din la nosto payrolo, l'abeouro per deouant et per darrè, (en parlant per respet), e for plan que la gouariscouc.

Y aoute cop, estouc la nosto *Bermeilho* que s'escayjouc encalourido; nou se poudeouo mes escaïarma (en parlant per respet). Lou Gouyat s'y atailho, e for plan la baquo se tourne abia (en parlant per respet).

Ça ditz labetz, lou nost'ome : aquet drolle s'y enten

— Oui.

Et les jeunes-gens, bien repus, gracieux comme des fleurs d'avril, maniaient les jupons de leurs voisines... probablement pour y chercher des noisettes... Tout marchait à souhait.

— Oh ! pourtant, dit Marguerite au nouveau venu, vous goûterez le vin avant de commencer??

— Je vous remercie, je sors de table. Qui sait, peut-être mentait-il...

Puis, Pontourre lui adressant la parole à son tour :

— Vous avez donc marié Joséphine : comment avez-vous conclu cette affaire??

— A vrai dire, je n'en sais rien. Je voyais bien ma fille revenant des Vêpres avec cet étourdi : il lui touchait le menton, lui passait la main sur le tablier, lui palpait la taille : je n'y faisais pas attention, puisque c'est la mode aujourd'hui. Mais un Dimanche, vers la Toussaint, (il tombait du brouillard, et la nuit était venue), je les vois arriver tous deux à la maison. Nous étions de fort mauvaise humeur mon mari et moi. Notre truie (sauf votre respect) était dérangée ; rien ne lui tenait dans le corps. Le jeune homme nous dit alors : — Voulez-vous que je la guérisse ? ça ne va pas être long. Il s'en va ramasser au jardin un bouquet de certaines herbes, il les fait bouillir dans la chaudière avec une poignée de son, il en donne à la truie par devant et par derrière (sauf votre respect), si bien qu'il la guérit. Plus tard, ce fut le tour de no-

seou bestia; è tabe la maynado coumençaouo de canta la cansoun :

« *Payre, mayre, maridam-me leou. La couney-chets-bé!* »

— Q. q. q. q. que oui.

— Ane Pontourro, benguet beoue dus cops, apey anco herats dansa lou jouenadis.

S'entaoulo. Ou passent de prumero yo couècho de guit mulard damb'un brigail de tracas... estouc glapado d'un hurrup.

L'y muchen qaoucos caousseros, escaudoun fricasat a la padeno, croustilhas, galetos, è aoutos peguesos bounos en d'un guise de cardin. S'en estourseouo lou naz de hasti.

Yo Daubo capulado de legus s'arrajaouo debat las lutzis, naouo coumo-n sorte de l'oulo. Enflay-raouo; sel'abalaouo de l'ouel; q. q. q. qaou pra q. q. qo qou digo dus mots en a q. q. que. quero brastouso, ça ditz l'ou Pountouro, lus pots alucats. En tiro-n tailluc, dus taillucs, pey un boussin, dus boussis; brigailho per brigailho, pessic per pessic s'abalec touto la Daubo, n'y aouso be mes aouut. Un lacoutet de saouso as ceilhets greychousis tremoulaouon din la cloto deou plat... Y chaoucho tres ou qate rostos de mico, è lou nettejo prest à s'arru-aou bacherè. E pintaouo d'escay... Ça ditz labetz, rouge coummo-n pouloy semensaou :

— Eh be, Mar. r. r. garido q. q. q. q. qac ca. caq

tre *Merveille* (1). Elle était si fort échauffée qu'elle ne pouvait plus fonctionner; (sauf votre respect); le jeune homme l'entreprit, et la vache reprit ses habitudes, (sauf votre respect).

Mon mari dit alors : mais ce garçon-là s'entend très bien à soigner le bétail. Ma fille, de son côté chantait la chanson :

« Père, mère, mariez-moi tôt... » vous la savez certainement!! oui répond l'autre.

— Allons Pontoure, venez boire deux coups avec nous... et puis vous ferez danser ces jeunes gens.

Il prend place à table.

On lui sert d'abord une cuisse de canard mulard avec quelques accessoires; il lui suffit de respirer dessus pour tout avaler. On lui offre ensuite des friandises, des crêpes, de l'escaudon (2) sucré frit à la poêle, des goffres, des galettes et autres babioles bonnes tout au plus pour des délicats., il les accueillit avec dédain.

Mais une vaste daube couronnée de légumes, se pavanait aux lumières, intacte et telle qu'elle était sortie du pot : elle embaumait.. il la dévorait des yeux.

Il faut pourtant que je lui dise deux mots à cette mal débarbouillée!!! Il en coupe d'abord une tranche, deux tranches, puis morceau par morceau, pincée par pincée, il l'avalait tout entière... y en eut-il eu d'avantage. Quelques goûtes de sauce, aux yeux grasseyés,

(1) Nom de vache.

(2) Pain de maïs.

cre. cre. crejots ou nou, q. q. q. quero r. r. rede bouno!!!

— Mes ça reprene lou Cadichoun, bas pas poude mes bouha de trop qu'es sadout!!!

— Ca. ca. ca. carot debisayré d'arres, aro q. q. q. q. qu'ay l'herbè ga. ga. ga. gansoulat ag boy he tout tre. tre. treni. Ane, ane Gouyats, dressa-bous de ca. ca. ca. cap a las Fumelos, è marchen dretz è ca. ca. camo larges.

S'ennayro ser un Cubat de bouco-nbat dan l'utis as digts, e la Tataroto s'abio a roufla coumo-n braou a l'estac. E segoutiou lou cap de dret e d'esquèr, è per daouant e per darrè, è lou pè gauch tustauou sul las douèlos, è brounzinaouon coumo petz d'aou-ratge de Nostro-Damo : entre-tan cantaouo la can-soun :

« Durera'co Peyrouno, durer'aco toutjour. »

Lus cas de pailhè eychantatz layraouon a yo le-guo-n là.

Tot d'un cop, la douèlos petrilhon, lou Cubat s'es-culo, è la musico s'escantich dan lou musicayre cou-mo debat yo matolo!!!

— Porto la Picherro, ça ditz lou Cadichoun, lou tireran aou fin???

Lou prauube guz s'espoutiscouc en hè la candeletto. Ou trouben espatarnat de nasis en terro coumo yo petougno d'aoumo... Se l'amassen : la ségoutido l'a-

frémisssaient au fond du plat. Il y jette deux ou trois morceaux de pain émincé, et le nettoya si bien qu'il aurait pu être immédiatement remplacé sur la crédence. Il avait bu dans les mêmes proportions.

Il se relève rouge comme un coq-dinde, disant : eh bien ! Marguerite, que vous me croyez ou non, cette Daube était excellente...

Mais reprend Cadichon, tu es tellement plein que que tu ne peux plus souffler !!!

— Tais toi, réplique l'autre, avec tes propos inutiles, maintenant que j'ai l'estomac lesté, je veux tout faire trembler. Allons les Garçons, prenez vos Dames et allez-y d'aplomb.

Il monte sur un Cuvier renversé, son instrument à la main, et le Biniou se déchaîne comme le mugissement d'un taureau à l'attache. L'artiste se démenait, agitant la tête de tous côtés : et le pied gauche battait la mesure sur les douves qui éclataient comme des coups de tonnerre de Notre-Dame. Il alternait avec la chanson :

« Ça doit durer Pierrette
» Ça doit durer toujours. »

Les chiens des métairies effrayés aboyaient à une lieue à la ronde...

Tout d'un coup les douves se rompent, le tonneau se défonce, et la musique cesse, tandis que le musicien disparaissait comme dans une trappe...

marec l'estoumac trop gouflat de daubo; l'esparriquec pus camis.

Aco que bo dise, que caou pas jouga de la Tataroto sounco dan lou bente lis; è que dan dus tailhucs de daubo gn'a prampou per ta bouno que sio. Que lus gormans de touto peilho s'ag tengon per dit...

Porte le piché, crie Cadichon, nous allons le mettre en bouteilles!!!

Le pauvre diable s'était blessé en faisant la cabriolette. On le trouva étalé, le nez par terre comme une racine d'orme en saillie. On le releva, mais ayant trop mangé, la secousse troubla la digestion, et il y eut des accidents au long du chemin.

Ceci veut dire qu'il ne faut jouer du Biniou qu'avec l'estomac libre; et que deux tranches de Daube au plus doivent suffire quelque bonne soit-elle.

Avis aux gourmands de tout ordre..



SETTÈMO BELHADO

L'ESTROUN TRAHIDOU

As pagesis... Que s'en brenben.

LE RÉVÉLATEUR STERCORAL

Aux paysans... Qu'ils se souviennent.

Ay ligit en une libe annons que cado dio n'hourouc pount nubiaouo-n dus pagesis au temp dus Senous. Negres coumo taoupatz, magres couma saourets, nusis coumo bermous, praoubés coumo hurets, laouraouon neit e joun en ta sus mestes. E taleou que s'auon amassat io pugnero de gran, un desquetot de fruto, taleou qu'auon un cap dé pourailho, un tros de hardo, las gens d'ou Castet ou la soullatailho lus ag arrapiaouon, e lous truchaouon de patacs per suberpes. Trop souen lus biscoun, quand la hame lous boulaouo, s'abia coumo lou besti-a pèyche l'herbo pus pastengs.

S'auon fred se bouhaouon as digts, è s'estujaouon debat la pailho coumo lus quitis cas de bordo.

Cado neît, de primo ou destiou, taleou que carrincaouon graouillos grahussis è carretz, ùs caleouo sigui, dambe paychetz o-n pugnat d'aramatge, barats pesques, clotz è naousos, pel lus accoussa, en de que lou Sénou, pouscousse saouneja ses este disturbat sel la courno.

— Ça ditz un Matocan : en-as proumetut, lou Counde d'un estroun, è t'empetegos en l'istorio ta hastiouso dus Nobles è dus Senous; en semblo que sio pas medicho?? che t'ag a dit!!!

J'ai lu dans un vieux livre, qu'au temps des Seigneurs les paysans n'étaient pas tous les jours à la noce; noirs comme des taupes, maigres comme des harengs-saurs, nus comme des vers, pauvres comme des furets, ils travaillaient nuit et jour pour leurs maîtres. Dès qu'ils avaient amassé quelques boisseaux de seigle, un pauvre panier de fruits, élevé quelques volailles, ou réuni un peu de linge, les gens du Château ou la Soldatesque leur arrachaient leurs chétives provisions, et les accablaient de coups par appoint. On les vit trop souvent pressés par la faim, se jeter dans les prairies, et en paccager l'herbe comme les animaux.

Ils soufflaient dans leurs doigts quand ils avaient froid, ou se cachaient sous la paille comme les chiens de métairie.

Chaque nuit de primptemps ou d'été, dès que les grenouilles crapauds et rainettes commençaient leurs coassements, armés d'une gaule ou d'une poignée de branches, ils battaient les fossés, viviers, étangs grands et petits, afin que le Seigneur ne fut pas troublé dans ses rêves sur son lit de duvet.

Mais dit un malotru : tu nous a promis l'histoire d'un *scor* révélateur, et te voilà empétre dans celle si

Lengut!!! Carot, mes escouto un brigail, è aproufito de mas enshinhos.

Adounc, en noste cantoun de Leytouro, se troubeebet temp ya, un Senou que l'apéraouon tantos lou *Comtè de la Houeilhaco* o de la *Bouscarrasso*, pramo de sus bosquis, tantos, mes tot-sialet, *deou Naz-Pudent*, pramo qu'enfechiou de cadus. Cassayre coumo Re Arthus, ou beseouon, a punto d'aoubo, que lou bent bouhesso biso o souledre, en touto sasoun hangudo o humouso, courre pus camps è pel las bignos, he treni las ahourestis, siguit de forso cas, de cagnassès è mangounès bestitz de rouge, que pourtaouon sus digts è sus las espallos, houos, lastouretz, aoutous è toutis aouzetz perdigailhès o gahinès d'aout'aoujam. La saubatjerio degouraouo herbos è flous, granos è fruto, arrougagnaouo lus aoubrotz juenets dinc'o aou couraou. Leychauo pas re pus camps que las carduchos; lous praoubes pagesis s'aganisseouon. Quand lou Ritou lou prégaouo per sas oïlhos noun poudeuo distrahi que truferios è paraoulos de bourreou : s'an pas de que mindja que beouon, ça disouo *Naz-Pudent*, manquo pas aygo pus clots. Jou souy basut en d'en gaoudi, lus pagesis en de pati; jou souy de la linheo trimphanto, ets de la serbidouo : a cadus sa biasso, a cadus soun dret è sa le. Crèbe qui nou pouseo bioue.

Un praoube guz dou nom de *Jacques Boun-ome*, hourat as quate pès junts, lou bente lis sept cots per semano, se gahèe a la benasoun pulcou que de crèba

pénible pour nous des Nobles et des Seigneurs ; elle n'est pas la même ce me semble...

— Qui te l'a dit, bavard ? tais-toi, écoute, et profite de la leçon.

Donc, dans notre contrée de Lectoure se trouvait, jadis, un Seigneur qu'on appelait tantôt *de la Feuillade* tantôt *de la Forêt* à cause de l'étendue de ses bois. On le désignait aussi, mais avec précaution, sous le nom de *Sire de Nez-puant* à cause de l'arôme qui se dégageait de ses hauteurs. Chasseur comme le Roi Arthur, on le voyait au point du jour, que le vent soufflat du Nord ou de l'Est, en toute saison de boue ou de poussière, courant les champs et les vignes : il faisait retentir les bois, suivi de chiens nombreux, de piqueurs, et de pages vêtus de rouge, portant sur leurs poings ou sur leurs épaules des éperviers, des milans, des buses et autres oiseaux chasseurs de perdrix ou de tout autre gibier. Il abondait tellement, qu'il dévorait herbes et fleurs, graines et fruits, et rongait les jeunes arbres jusqu'à les faire périr. Rien ne poussait dans les champs que les chardons. Le malheureux peuple mourait de faim : et lorsque le bon Curé, dans l'intérêt de ses ouailles, adressait de timides remontrances au Seigneur, il n'en tirait que des plaisanteries ou des paroles cruelles. S'ils n'ont pas de quoi manger qu'ils boivent, disait *le Sire de Nez-puant*, l'eau ne manque pas dans les trous. Je suis né pour jouir, les paysans pour souffrir ; je suis de la race conquérante et eux de la race conquise : à

de hamé. Astruc coum'un gat escaoudat, couneychouc bet lèou la tutos dus lapareous, lou jas de la lèbe, las nisarados de perdigats. Un branc de legno è dus pans de courdeto, re de me nou lou calouc en ta hè bouri soun toupin.

Lus gens-d'armos, gardos, cagnoutès è cassadous nou s'aperceboun d'arre.

Et nou bouhaouo-n sé tengue pensat.

Un d'acquets, en escabeilha-n arroumegassa, un maytis de d'ouro, s'escay ser un hurum qu'ero pas de roso; s'aquato-n segouti las nazics, hè courre l'oeil, et ba bese un paouté mamot, pansarut è negre, mirgailhat de puntetz blanquiousis. Coumo lou mamoy se trahiou per soun aoudou, mes n'èro pas medicho.

— Sacrodi, ça ditz asta leou, quin bet estroun! beng d'èste pounut, e la clouco n'èro pas déjuo. Yè doun pot et bèngue yo ta bèro ganguerio? n'es pas lou d'un Moussu, soun pas prou maitiès, è nou besi ni paperot ni torcl'a l'ensa : n'ou pot èste que d'un page sadout d'aoueilho o beleou de lèbe!!! Ag sàberan bé.

Mes aro qu'y pensi : en semblo que l'aoujam deminguere praci!!! y aure beleou quaouquo hagino a duos camos que demnere sou noste Senou!!! aber-tichen-le, m'en tenguera grat.

En tout arrib'au Castet, relat'au Comté de *Naz-Pudent* soun inbentioun ganguèro.

— Ay, ça dits, troubat un estroun enquer'en hum, que semblaou-n un dus bostes quand la beilho bous

chacun son lot, à chacun sa loi ; que celui-là crève qui n'a pas de quoi vivre.

Un pauvre diable du nom de *Jacques Bonhomme* foulé sans miséricorde, ventre creux sept fois par semaine, s'en prit au gibier pour appaiser sa faim. Prudent comme un chat échaudé, il connut bien vite les terriers des lapins, les quartiers des lièvres, et les volées des perdreaux. Deux brins de bois et un bout de ficelle lui suffisaient pour alimenter sa marmite ; et les gens d'armes, gardes, valets de chiens ne s'apercevaient de rien. Lui ne soufflait mot et continuait à s'approvisionner sournoisement.

Un matin de bonne heure, l'un de ces derniers, en escaladant un hallier de ronces, fut surpris par une odeur qui n'était pas celle de la rose ; il se baisse en secouant les narines, fait courir l'œil, et découvre le révélateur, gras, bien à point, noirâtre, moucheté de points blancs. Comme la violette, il se trahissait par son parfum, mais il n'était pas le même : il fumait encore.

— Sacrebleu ! s'écria-t-il, le bel œuf ! Il vient d'être pondu, et la poule n'était pas à jeun. D'où donc peut bien venir un si splendide objet ? Il n'est pas l'œuvre d'un Monsieur, ils ne se lèvent pas assez matin ; et, d'ailleurs, je ne sais voir ni papier ni torchette ; il ne peut provenir que d'un paysan saturé de brebis ou peut-être de lièvre ? c'est ce qu'il faudra savoir.

Mais j'y pense : il me semble que le gibier a diminué par ici ? n'aurions-nous pas quelque fouine à deux

etz sadourat de lèbe. Ero lou d'un page cop segu, belèou dou Jacques, prou desaudat ende s'en mauhisa. Say pas s'en-ze rapio pas nost'aujam?

— S'ag crescouï, ça dits lou *Naz-Pudent*, ou peleri de cops des houets coum'un broust de coudougnèro; pey l'embarreren au cros goutent debat la cagnassero. Escouto, se lou Jacques en-ze gaho las lèbes, las diou sabe cose. Bey l'y dise que bengo brespailha dambe bous-auou, caomo s'aounn bèsouy d'un cop de man : qu'ou leycheran pastissa yo dobo de lèbe en de que la trobe may goustouso : è digos pas re.

Lou cagnassè preng sus macherotz dus Dimengés enta ferri l'imbit, è meillou caoupi lou praoubé Jacques. Mes qu'èro pas nat pec, è biscouc l'embesc;

— Cho cho, ça dits a l'embitayre; suy pas jamay estat coucassé, mes harey coumo sabio, pusque noste Senou en hè la gracio de m'imbita.

Qué Diou l'assisté, è tu d'amb'et : obe que Cifer bous estranlè puleou, ça diseuo entre souè.

A l'houro dito, moun Jacques paric a la cousino; s'approuchaouo a piadetos, en espia de touts bords, coum'un omé 'ncrumat.

Y trobo forço gens de maychanto gailho, lou pilot dus balandureous aliscats a rui lous praubassis; è yo bèro lèbe ajasado sul la taoulo dambe tout ço que caleuo enta l'apresta.

Sen s'estrementi, s'arruo las machos de cap as couyrès, pey tailhuco la lèbe pet é tout; leycho lus caps d'ail è las cébos dan las quichos gahados, lou lard en

pattes qui dime sur le Seigneur? Avertissons-le d'abord, il m'en saura gré.

En arrivant au Château, il raconte à son Sire sa découverte mirifique...

— J'ai, dit-il, trouvé un petit four, fumant encore, qui ressemblait aux vôtres, lorsque la veille vous avez largement soupé d'un lièvre. C'est assurément celui d'un paysan, de Jacques peut-être jouant assez bien le lourdaud pour nous en méfier. Je ne peux pas affirmer cependant qu'il prend notre gibier...

— Si je le croyais, exclame le noble *Nez-Puant*, je le ferai peler de coup de fouets comme un brin de coignassier; puis nous l'enfermerions dans le cachot humide situé sous les chenils. Mais au fait, s'il prend les lièvres, il doit savoir les accommoder? Va lui dire qu'il vienne au Château, comme pour faire une corvée, qu'il y dinera d'un civet, et qu'on le chargera de le cuisiner pour qu'il le trouve mieux de son goût... puis laisse-moi faire...

Le valet de chiens prend sa figure des Dimanches pour porter l'invitation, et mieux surprendre le pauvre Jacques. Heureusement qu'il n'était pas bête, et qu'il vit le piège.

— Oui, dit-il à l'inviteur; je ne fus jamais cuisinier, mais je m'y appliquerai de mon mieux, puisque notre Sire me fait la grâce de m'inviter; que Dieu l'assiste et toi aussi; que le Diable vous étrangle plutôt, se disait-il en lui-même.

A l'heure dite, Jacques arrivait à la cuisine du

un mos dan la coudeno; è lou laouré dan soun broustet... et hè bouri tout aco à la flambado de qaouques gaouerous, coum'un payroulat de haouos en dus tessous. Lus quiti cas aouren despudit sa fricasso.

Lou *Naz-Pudent* arribo quand crésouc la daubo coueito

— Eh bé, ça ditz, gracios coum'uu gat ahamat en espia yo mirgo, la ban goustà; t'y es aoumens appligat?

— Ça respoun lou Jacques, en s'ajuilha, (un paysan nou poudeuo parla que sus jouils aou Senou) ay hayt ço qu'ay sabut.

Asta leou lou Senou gaho lou cuilhè, ou chaoupo din l'oulo, è ba bese lou cap de la lèbe dambe las aoueilhos lassidos coumo dus perrecs gohes; è lou pelan que nadaouo sul la saoussou!!!

— Qu'as hayt achy, ça crido coumo-n echabousit: as boutat la lèbe aou métaou ses la pela??? Ero coumo 'chantat.

— Et-ze demandi 'scuzo Moussu Comte, jou nou sabey que se pelessen!!!

E lou Comte s'emboussoumissou d'arrise-n pensa qu'un cassiné heseuo cose las lèbes pet è tout. Apèro lou cagnassé :

— Es tu, ça dits, qu'as debinat ser un estroun qu'ou Jacques èro-n mindjayre de lèbes? se ta plan las gahaouo, las armoutejere d'aouto fayssoun; n'es qu'un aze, yo lenguo de pipèro; gausi dise que n'as mentit; mous mieres louy dambe tas sourcièrios : y aute cop

Château, avançant lentement, regardant de tous côtés comme un homme mal tranquille. Il y trouva force gens de mauvaise mine, le groupe des vauriens dressés à tourmenter les paysans, avec un beau lièvre étendu sur la table, et tous les ingrédients nécessaires pour l'accommoder.

Sans se troubler, il relève ses manches au-dessus des coudes, puis il découpe la bête avec sa peau ; il laisse les oignons et les aulx ornés de leurs queues, le lard entier doublé de sa couenne, le laurier avec son bois ; et il fait bouillir ce mélange à la flambée de quelques sarments, comme la ration des fèves pour les porcs ; les chiens n'en auraient pas voulu.

Lorsque le sire de *Nex-Puant* crut le civet à point :

- Eh bien, dit-il, gracieux comme un chat affamé qui regarde une souris, nous allons goûter à ta cuisine. As-tu fait au moins de ton mieux ?

— Oui, répondit Jacques, en s'agenouillant, (un paysan ne devant parler à son Seigneur qu'en cette posture), j'ai fait comme j'ai su.

Aussitôt, celui-ci saisit la grande cuillère et la plonge dans le pot. Que voit-il ? la tête du lièvre ornée de ses oreilles pendantes comme deux loques, et le poil nageant au-dessus de la sauce !!!

— Qu'as-tu fait là, s'écrie-t-il stupéfait, tu as mis le lièvre au pot sans le peler !!! Il était abasourdi.

— Je vous demande pardon, Monsieur le Comte, j'ignorais qu'il fallut faire autrement...

Et celui-ci se tordit de rire, en pensant qu'un bra-

quand la heures, eychugot lus pès è lou mus dambe lou cabedaou medicho; é nou bengos m'eychourda de mendicadjes.

Lou Jacques se lecaouo lus pots de sa rebirado; espiaouo lou cagnassé de corno d'oeil, dambe la bouco sarrado coum'un cu de gario.

Lou baylet, la cabesso debarginado, bouchat dinco debat lou coué deou cop d'estrhilho, s'en dasouc costo lou praoubé gus que s'èro ta plan darrigat dou hangas; é segramentec dou tourna l'oueou de sa pouro.

Enhouecat de neit et de joun, l'agachaouo coumo la toudo-n recouchet; tantos s'aquataouo darrè las sèguos, tantos escalaouaouo lus casses de la hourest, é s'y sietaouo, estujat en la houeilho coum'un arrat esquirol, l'oeil agit, o l'aureilho tenuto; mes y perdeouo soun temp è sa peno.

Un maytis a punto d'aoubo, qu'aouo plaouignat de tiro, las boubeos eron arlizos; ba bese, en yo cour-rejo deou cap dou bosc, à l'aouant d'un tailhat, yo piado fresco...

— Ou tengui, ça dits asta leou; n'es pas pouscut passa praci que lus mandrassis è lous cassinès en aquest'ouro.

Se coucho din lou barat è s'y capero de houeilho è de brano. Noun boudjo de soun estujoc touto yo dio, aganit è miey tourrat; dinco sou cop de miedjo-neit, a la clarou dus lugrans dou ceou, et ba bese yo umbro que se manejaou en répa coumo yo serp. En s'ajuda dus quate membres, s'ennayro, è ou cay dessus

connier cuisait les lièvres avec leur peau. Puis s'adressant au Garde :

— C'est toi, lui dit-il, qui, sur le vu d'une immondice, as deviné que Jacques était un mangeur de lièvres? s'il savait si bien les prendre, il les accommoderait d'autre façon... Tu n'es qu'un âne, une langue de vipère, et j'ose dire que tu en as menti; tu nous mènerais loin avec tes divinations. Une autre fois si tu la foules, essuie ton sabot et ton nez avec le même torchon, et ne viens pas m'abreuver de mensonges!

Jacques se léchait les lèvres de son expédient, et dévisageait le garde, mais du coin de l'œil, la bouche serrée comme un exutoire de poule. Celui-ci la tête basse, humilié de la semonce qui l'avait sanglé, s'en prit au pauvre paysan qui avait si habilement évité le piège... il jura de se venger.

Vigilant nuit et jour, il guettait sa proie comme la buse un roitelet. Tantôt il s'embusquait derrière les haies, tantôt il escaladait les chênes de la forêt et se tenait caché sous les feuilles comme un écureuil, l'œil en mouvement, l'oreille tendue; mais il y perdait son temps et sa peine.

Un matin, à la première heure, une pluie fine n'ayant pas cessé de tomber pendant la nuit, les boubènes se trouvaient savonneuses; il aperçoit une trace fraîche à l'extrémité d'une lisière de bois en taillis...

— Je le tiens, s'écriait-il; à cette heure il n'a pu passer ici que des renards ou des braconniers.

coumo la houo ser yo laouseto. Ero lou praube Jacques damb'un pareilh da counils aou biasset. Nou caü dise ch'ero gadaou è ch'estouc embalausit.

§ — T'atendeoui desumpey gé, ça dits lou cagnassè, mes aro te tengui. Bet temps y a qu'en ze trandolos. Ban bese se mindjos encouèro lus lapis è la lèbes pet è tout, è las perditz dambe las plumos. Es un finètus, mes fin costo fin s'armoucho.

En aco dise, l'estaco las mas è lou mio dinc'aou Castet, en ta y este penut.

Naz pudent arribo, lus oeils horo deou cap, las gaoutos reboumpidos, en brandi lus pungs amachoucats, las urpios din la car...

— Escouto Jacques, ça ditz, as méritat la cordo; as méritat d'este catuillat a boussis en de pensa lus cas. Misérable, adounc, as-tu renegat lou boun Diou e la bouno Bierge... gaousos engimba sou dret dou Senou!!! lou me juste, lou me sacrat : lou panos sas bestios, te las mindjos dab lou coué per segu!!! è la le Humano è Chrestiano t'ag defenden....

— Senou, ça dits lou Boun-ome ajuilhat, la boux miey escantido, la caro basso, è lou cap abaychat dinco terro : bostos gens m'an despuilhat coumo yo cachoflo; lou blad se lan enamiat dinc' à las quiti pourgos, lou mil dan lou renech; de legus, n'an pas dichat un gran; de la fruto, n'aouen que lus aragnous è las amouros de pel las sèguos : ne bimo, ne aoeilho, ne gario; nosto tecouero es eychingo coumo yo pourrailhero engouloubido pou heramou... creban de ha-

Il se couche dans un fossé, se couvre de feuilles et de bruyères, ne bouge de sa cachette de toute la journée, bravant la faim et le froid. Lorsque vint l'heure de minuit, il aperçoit, à la lueur des étoiles, une ombre qui avançait en rampant comme une couleuvre. S'aidant de ses quatre membres il s'élançe, et lui tombe dessus comme un milan sur l'alouette. C'était le malheureux Jacques portant deux lapins dans son sac. Qui fut content? qui fut penaud? point n'est besoin de le dire.

— Je t'attendais depuis hier, dit le garde. Voilà trop longtemps que nous sommes tes dupes. Nous allons enfin savoir si tu manges toujours les lapins et les lièvres avec leur poil, et les perdrix avec les plumes. Tu es malin, mais fin contre fin s'émousse.

Ce disant, il lui attacha les mains, et le conduisit au Château pour y être pendu.

Sire de Nez puant arrive les yeux hors de la tête, les joues gonflées par la colère, menaçant de ses poings fermés, les ongles dans les chairs.

— Ecoute, Jacques, tu as mérité la corde; tu as mérité d'être coupé en morceaux et jeté en pâture aux chiens. Misérable, tu as donc renié Dieu et la Vierge!!! tu as osé usurper sur le droit de ton Seigneur, sur son droit le plus juste le plus sacré!!! tu lui as volé son gibier, et tu le manges, avec le cuir encore!!! la loi Divine et Humaine te le défendaient également!!!

— Seigneur, dit Jacques, humblement agenouillé, la voix presque éteinte, la mine défaite, et la tête in-

me per deguens : dus lieits, s'an gahat lus linsos, matalassis, caperaderos è traouessiès, tout souncò de la pailho. En nusis coumo-n can quand bay.

— Carot, maladan, carot, ça respoun lou Comte Bouscassé : s'an pres ço qu'es *lou dret dou Senou* : re nou t'apparteng, ne tus membres, ne ta bito ; è se marmusos, te harey estira la lenguo, o atuca coum' un can hol. Ey ditja trop que sios caperat d'uo biaoudo'squissado è de caousos esperecados ; ès piri qu'un Huguanaout.

Me jou souy pas iretge, siég-me sul la tor deou Castet.

Ero bastido-n la punto d'un arroc, embesiat de coulinos ta pregoundos que tournaouon amourre quand las espiaouon de catsus ; lou tet costo lou ceou. Tramblaouo coumo yo couo de baco lou praoube Bounome... se beseuo trebirat pel la frinesto, bireleja pel lous ayres coum'un tros de teoule denicat pel la tempesto : cayge de nasis en terro, è s'englaha sul l'arroc : sarraouo las potos ; laouren boussouat lou traouc putoy damb'un grun de caneboun.

— As pecat, ça dits lou Senou ; tous destuperis gahinès de tiro an eychinjat la plano d'auoujam, en ta he rounca toun turre. As ensacat prou de lèbes è de perdigailhs en dus assasoua ; t'y bas enrega cop sec. Aymos bé l'ail ??? Ouero-n achi doutze caps ; tus bas mindja gosso per gosso, o saouta pel la frinesto... aco t'aparteng ; nou diras pas may qu'et heou gani!!!

clinée jusqu'à terre: vos gens m'ont dépouillé jusqu'aux os : ils ont pris mon blé, même les purges, mon maïs avec les rebuts, ils ne m'ont pas laissé un pauvre grain de légumes; pour le fruit, nous en sommes réduits aux prunelles et aux mures des haies : ni bétail, ni brebis, ni volaille... notre misérable abri est vide comme la volière ravagée par la bête; nous crevons de faim chez nous; nos lits ont été dépouillés de leurs draps, couvertures, matelas, traversins; il n'en reste que la paille; nous sommes nus comme le chien qui vient de naître.

— Tais-toi, malfaiteur, répond le comte *de la Forêt* : ils ont pris ce qui appartient au Seigneur; tu n'as rien à toi, pas même tes membres, pas même ta vie : si tu murmures, je te ferai arracher la langue, et assommer comme un chien enragé. C'est déjà trop que tu sois vêtu d'une blouse déchirée, et de chausses en lambeaux. Tu es pire qu'un Huguenot!!!

Mais je ne suis pas méchant.. suis moi dans la tour du Château.

Elle était bâtie sur la pointe d'un rocher, entourée de collines si profondes que la tête tournait en les regardant d'en haut. Le toit se perdait dans les nuages. Le malheureux Bonhomme tremblait de tous ses membres : il se voyait lancé par la fenêtre, tournoyer en l'air comme une tuile arrachée par la tempête, il se sentait s'applatir sur la roche... il était si serré du très fond qu'un grain de chènevis n'eût pas trouvé à s'y loger.

Lou Jacques espiec per accabbat, de terro en sus, s'arrebirec palle de herou; è causiscouc lus caps d'ail.

Coumenço d'en embala qaouquos gossos; ou périquen lus ensiouassis, è mes que passauo prusèro. Pey, lou gargail nou triguet de l'escose, è las dens ou hasoun entarigo; lus pots blanquejen, la lenguo s'entaoumec; chapaouo de louy; lou naz se l'estourseuo las macheros escousentos, lus peous sou quilhen coumo canaouèros, è lus oueils miey clucats s'abien a s'eschourri. E lou Senou d'arrise... se contaouo costo las murailhos de pou de cayge...

— Ane, ane, ça diseouo, aymos be l'ail? mindjo-n de mentre qu'et paro, ses tant de semulacrès, o saouto pel la frinesto.

Lou praoube guseou s'y tournaouo'cara coumo lou penut de cap a la cordo, enta s'abrica de la tan beroio candeletto deou bujaou sul l'arroc.

— Hescos pount dou damayselenc, ça diseouo lou Comte; nou te creseoui ta fadurlot? Que bos que sio qaouquos gossos de may o de mench? te tengueran la bouco fresco è l'ale'nflairado.

— Qu'etz y bouleri bese, ça ditz lou praoube Jacques miey crouchit, dan la man seou bent' emma-laousit.

— Jou, respoun et, nou las mindji crusos, mes en la saouss'a l'ailhado; ane, ane, acaberas bet leou: un brabe cop de cacholos, è aquo-s heit.

— Nou podi may abala, ça ditz lou patiras, la set que m'escano: burli coumo l'oli-n lou careilh!!!

— Tu as gravement péché, dit le Comte : tes déprédations continues m'ont porté un préjudice considérable, puisque tu as dépeuplé ton quartier de gibier pour faire ronfler ta marmite. Tu as avalé assez de lièvres et de perdreaux pour les assaisonner; et tu vas t'y prendre immédiatement. Tu aimes l'ail certainement : en voilà douze têtes; tu vas les manger gousse par gousse ou sauter par la fenêtre, à ton choix. Tu ne pourras plus dire que je te fais mourir de faim!!!

Jacques regarda de haut en bas; et il se retira vivement, pâle de terreur. Il opta pour les gousses. Il en avala quelques-unes; elles lui mordirent les gencives d'abord, et la morsure n'était pas chatouilleuse. Puis le gosier se prit à cuire, les dents à s'agasser; les lèvres blanchirent bientôt, et la langue fut entamée... Le patient mâchait à distance. Le nez se renversait, les joues se tordaient... Les cheveux se dressèrent comme des roseaux, les yeux à peu près fermés s'inondèrent... Et le Seigneur de rire aux éclats!!! Il s'appuyait contre les murailles pour ne pas tomber.

— Allons, allons, disait-il, tu aimes bien l'ail, régale-toi, tandis que tu le peux, et sans tant de simagrées, ou saute par la fenêtre.

Le pauvre diable s'y reprenait comme, le pendu à la corde, pour se préserver de la terrible cabriole sur le rocher.

— Ne fais donc pas le damoiseau, disait le Sire, je ne te croyais pas si délicat. Que veux-tu que soient

E lou *Naz-Pudent* : beouras tout-aro, la laquo que paychero.

Et tournaouo chapa, lou ganitet alucat; mes y cou-taouo, è cado roumio de cachaou l'abroucaouo la may horto doulou. Dinc'a la fis l'estoumac enhouecat, se plagnouc de coulico. Las tripes se l'estourseouon : aou may bramaouo, aou may lou Senou arrisseouo de sas gemios.

— Et semblere beleou, ça diseouo lou Comte Houeil-hacut, qu'uo coécho de lèbe-t hare may de ben? Podes pount tous temp mindja lèbe? aquero car negro et boussouere la tripo culassero; y tourneras quand pous-cos. Pléot d'ail de mentre qu'et paro, y gahos un bente sadout.

Ataou lou gnaquejaouo dan toutes punchos, dinco lou praoube Boun-Ome caidjousso-n terro estabournit pou benim de l'ail, la bouco enchaliouado, lou naz bourmerous, lus oeils en sus è lermejens; cridaouo coum'un gnoun dan la couter'aou ganitet; ou pourten a l'abeourade, è achi lou dichen pel la braoudo, este-nut coum'embriaygat, o machucat de poussis.

E tout aco per un hurum d'estroun!!! cresem-me, es tous temp un maychant besiadje; s'en caou tira en darrè 'ncoero-n aquest'ouro. Preserba-bous d'y touca, quand sire dan la punto d'un esclop; n'auretz la pudenterio cop segu, è lou pè sul la henso desplego mal'astrugio...

Sabets qu'en arribec de tont aco? Lou Boun Diou mous embiec la Républico, è lus maynes du Boun-

quelques gousses de plus ou de moins .. elles te tiendront la bouche fraîche, et l'haleine parfumée!!!

— Je voudrais vous y voir, dit le malheureux, plié avec les mains sur le ventre tenaillé...

— Moi, lui répond *M. de Nez-Puant*, je ne les mange pas crues, mais seulement à la sauce à l'ail-lade. Allons, allons, tu vas achever : encore un bon coup de dent, et c'est fini.

— Je ne puis plus avaler, dit le patient, la soif me dévore, je brûle comme l'huile sur la lampe!

Et le Comte : tu boiras tout à l'heure; la mare n'est pas vide...

Le malheureux se reprenait à mâcher et remâcher des gousses, la gorge en feu; et il s'arrêtait à chaque nouveau coup de dent, signal d'un nouveau supplice. Jusqu'au moment où l'estomac surchauffé, il se plaignit de coliques. Ses boyaux se tordaient, et plus ses gémissements étaient déchirants, et plus fort riait le Sire.

— Il te semblerait peut-être qu'une cuisse de lièvre te ferait plus de bien; mais tu ne peux pas toujours manger du lièvre : cette chair noire t'obstruait le gros intestin. Tu t'y reprendras plus tard. Avale donc tandis que tu le peux, tu y gagnes le ventre plein.

Ainsi il le torturait de toute façon, jusqu'au moment où Bonhomme roula par terre empoisonné par le venin de l'ail, la bouche saliveuse, le nez morveux, les yeux renversés et larmoyants; il criait comme un porc qui a le coutelas dans la gorge. On le porta à

ome darrouilhen lou Castet penoun lou Comte (que Diou l'assisté); bouten couloums en las tors, se partadjen las bordos; è la Coumuno gahec lus bosquis.

Adaro amasson gras de tout marge cadun per et, fruto de tout orde, bin de touta peilho : seou beouon, seou counserbon, ou seou bénoun a sa rasoun ; toutis mindjon panet se lus play, è lèbes quand n'an, sen s'espaouri deuant las tors o lus caps d'ail, lous cagnassès ou lus gens d'armos, lous crosis ou las frinestos ennayrados. Lus gitous dus Senous hen coumo lus pagesis : lus us asta cournards e tumayres coumo lus aoutes.

Ataou lou sourel arrajo per tout lou moun, è nat nou n'es embejous de son besin en pati la medicho lé.

l'abreuvoir, abandonné dans la boue, étendu comme ivre-mort ou roué de coups.

Et toutes ces horreurs provoquées par le simple fumet du révélateur que vous savez!!! Croyez-moi, il est toujours un vilain voisin, et il faut s'en éloigner, même à cette heure. Surtout gardez-vous d'y toucher, serait-ce avec la pointe d'un sabot. Vous en auriez d'abord la mauvaise odeur certainement, et de plus le pied sur ses pareils est toujours de mauvaise augure...

Savez-vous ce qui advint de ce que je viens de conter?? Le Bon Dieu du Ciel nous envoya la République! Les enfants de Bonhomme démolirent le Château, pendirent le Seigneur, (que Dieu le prenne en miséricorde), et mirent des pigeons dans les tours. Ils se partagèrent les métairies, les Communes s'emparèrent des bois. Ainsi les paysans récoltent à cette heure des grains de toute variété, chacun pour soi, des fruits de tout ordre, des vins de toute robe: ils le boivent, le conservent ou le vendent à leur volonté. Chacun mange du pain quand il lui plaît, et des lièvres quand il en a. Nul ne s'effraie plus des tours, des gousses d'ail, des gens d'armes ou piqueurs; cachots ou fenêtres perdues dans les airs. Le peu qui reste de la race des Seigneurs fait comme les paysans, les uns aussi cocus et encornés que les autres.

Ainsi, le soleil luit pour tout le monde; et nul ne fait la guerre à son voisin, parce qu'ils sont tous également soumis à la même loi.

QUEYTIÈMO BELHADO

L'ABUGLE DE LA HAILHO

Istorio d'enta nousaou.

L'AVEUGLE DE LA HAILLE

Histoire de chez nous.

L'aouen be couneychut lou brab' Arnaoudet dan soun capet abalit, lou mandil de linlan dinco miedjo coècho, l'estoumac degargassat è pelut, lus esclops d'aoumo tous-temp gahats as pes, è lou bastoun de broc negre tenu de puntous a l'endaouant. Enteni 'ncaro sa boutz carincayro coum' yo rodo maou greychado, è soun arrisé petrilhaire semblauo-n lam a traues un brassat de legnos maou eychugos.

Jamay cantayre ne campane, ne bistournayre ne carrete, n'escantiscouc tant a playetos un pitchè de catalum, ne nou hasouc peta tant breou lou truc de la lenguo modo, quand lou troubauo coutouliou.

Ou demandey per un cop, desunpus quand èro 'bugle : en bèngue de base, ça ditz-et. Ma may s'ajasec dan las neous : s'escayjouc d'engreycha-n tessoun (en parlant per respet). Un maytin jou 'ncoer' au brès, en de m'abarja lou fret en bout' au courné, è s'en ba pensa lou gourret : se l'escapo dou penoun; entre-temp que l'acasso, lus turocs s'alucon a flamba, è la calou-n trebousec la 'bisto.

Lou praube de moun pay èro baylet d'ou moulié de la Hailho; plan balent è brabe : aimauo de touca lou turre..... quand lou paraouo.

Nous l'avons bien connu le vaillant Arnaudet, avec son chapeau aux larges bords, son veston de laine jusqu'à mi-cuisse, la poitrine découverte et velue, les sabots de bois d'ormeau soudés à ses pieds en toute saison, et son bâton d'épine noire, la pointe tendue en avant. J'entends encore sa voix grinçante comme une roue mal graissée, et son rire qui rappelait le péttillement de la flamme à travers une brassée de fagots humides.

Jamais chantre, ni sonneur, ni châtreur, ni charretier n'avalait plus gracieusement un piché de vin, et ne fit plus sèchement claquer sa langue humide alors qu'il le trouvait bon.

Je lui demandais un jour, depuis quand il était aveugle... A peine venu au monde, me répondit-il. Ma mère me fit naître en temps de neige, et tandis qu'elle engraisait un cochon, sauf votre respect : un matin étant encore dans le berceau, elle me plaça au coin du feu pour me préserver du froid, et s'en alla soigner son pensionnaire. Mais il s'échappa du toit : et tandis qu'elle le poursuit, les tisons s'enflamment et la chaleur m'éteignit la vue.

Mon brave père, domestique du meunier de la

La beilho de Nadaou hasoun las caousseros, è las aouasèn dam bin bourrouilhut. Sabouc pa bese l'alo dou moulin, que birauo coumo yo gaouduflo per un bent de ledre : l'embrigalhec lon praubas, è ma may encoè jueneto è poulido pram pou, s'estanguèc beouso damb' un maynadot cluc....

Ataou estouy batiat l'*Abugle de la Hailho*.

— Mes nou besi quino bio bous miec au seti de Cantayre de la Gleyso o de Sounayrè dou clouquè de St Giny, ça duplicay ; etz ag boy counda, ça dichouc et, en segouti sus perpels escantitz.

— Lou noste Curè, ta brabe qu'es doumatge que las poulucs lou piquen, en bese la praoubeyrio de ma may, ou digouc un Dimenge apey brespos :

— Scouto, Jeanetoun, l'Abesque mous a coumandat que nosto domestico passesso grant' ans, més nou deplico se diouen pourta sus un cap ou suber dus. Ay didja deguens yo drollo de dex-huet ans; tu n'as binto tres ou quate; say damb'jou, aoubediray a moun Sene, è t'ajuderay a pensa lou mayne.

A taou ma may se troubec goujo de Curè, lou meillou mestière de la Coumuno.

En entene canta brespos è la messo, las letanios è lus *oremus*, m'y enregay a tirolarigot coumo-n cigaut. Au may echourdaoui las gens, au may baraouo lou Curè. E ça diseouon las menetos : jesh! quin calamet!!! lou boun Diou l'entenera be, sounco cayjo sourdagno. Lou Ritou, à la belhado, m'ajouec coum'un

Haille, était un homme excellent et laborieux; mais à l'occasion il cultivait volontiers la *Dame Jeanne*.

La veille de Noël, on fit des crêpes qu'on arrosa avec un petit vin bourru. Mon malheureux père ne sut pas voir l'aile du moulin, qui tournait comme une toupie, poussée par le vent d'Est. Il fut mis en pièces le pauvre homme!!! Et ma mère, encore bien jeune et assez jolie, dit-on, resta veuve avec un enfant infirme.

Et voilà comme je fus baptisé du nom d'*Aveugle de la Haille*.

— Mais je ne vois pas, lui dis-je, comment vous avez pu conquérir les titres de Chantre et de Sonneur à l'Eglise de St Geny?

Il agita ses paupières éteintes, et me répondit : je vais vous le conter.

— Notre Curé, si bon qu'il est dommage que les puces le piquent, voyant l'état de dénuement de ma mère, lui dit un dimanche après les Vêpres.

— Ecoute, Jeanneton, l'Evêque a ordonné que notre domestique eut passé quarante ans : mais il n'a pas expliqué si cet âge devait porter sur une ou plusieurs têtes. J'ai déjà une fillette de dix-huit ans à mon service, tu en as vingt-trois ou quatre. Viens chez moi, j'aurai obéi à mon Seigneur, et je t'aiderai à nourrir ton enfant.

Ainsi ma mère devint servante de Curé, le meilleur métier de la Commune.

En écoutant chanter Vêpres et la Messe, les litanies

senil dan la biolo seou Latin e seou Fracimant, a Serbi la messo, as tindails lugens o regauditz de la campanos. E taplan apregouy qu'en èro lou regent acoutentat.

Un maytin qu'eri ditja-n droullat, ça ditz Moussu Curè :

— Scout'Arnudet, m'an dit que t'arrebiraouos de cap a las drollos; nou se pot que lous Serbiciaus de la Gleizo sion hennassès : es prampou que lou Curè ne sio, è s'y escay caouque cop; gn'a prou d'un per Parrochio. En est'abugle nou te diouen besia lus pelhots: speri que ta car pecadouro nou n'arlisera din la malicio.

— Moussu Curè, ça dichouy jou, m'ay amassat la fe pus bignacles, è nou souy jamay tant deboutious qu'au Chay, en houra la beregno, ou per coulados en abrouca lus cubatz, quand chourouto lou brouquet; que las fumelos reguinen en darrè de nostro; nou lus en y boy nat maou : è bibo lou chuc de la souqueto??? Mes en est'abugle en calere praco-n tros de henno, quand nou sire qu'en ta he bourri lou metau, en tira la rognò de per dessus, en d'en mi' a la quisto

— As yo'spesso de rasoun, ça ditz lou Curè : digos pas re, t'aparierey; causido per you sira la che caou.

Atau se troubec l'Arnudet Cantayre, Campane, Clerc è beleou coucut : mès en este cluc l'empachauo pas de drome.

et les *oremus*, je me mis à chanter moi-même comme une cigale. Plus je cassais la tête aux gens, et plus était content mon bon Curé. Et les dévotes se disaient entre elles : Jésus ! quel chalumeau !!! le bon Dieu l'entendra certes, à moins qu'il ne soit devenu sourd. Le soir, à la veillée, M. le Curé me dressait, comme un oiseau à la serinette, au Latin et au Français, à servir la messe, aux sonneries gaies ou funèbres des cloches. Si bien j'appris que mon maître en tirait vanité.

Un jour que j'étais déjà devenu grand garçon, il me dit gravement :

— Ecoute, Arnaudet, on m'a rapporté que tu fréquentais volontiers les femmes : un serviteur de l'Eglise ne peut pas être un coureur : c'est bien assez que le Curé s'en mêle, ce qui arrive quelquefois. Il suffit d'un par Paroisse. La cécité te préservera de la contagion des jupes, et j'espère que ta chair faible sera préservée du péché.

— Monsieur le Curé, lui répondis-je, j'ai trouvé la foi en parcourant les vignobles, et je ne suis nulle part croyant si fervent que dans les Chais, en foulant la vendange, au moment de décuver, en défonçant les tonneaux quand le vin gazouille sous le fausset : que les filles s'amusez loin de moi, je ne leur en veux pas du tout : et vive le jus de la treille!!!

Cependant, avec mon infirmité, j'aurai besoin d'un bout de femme, ne serait-ce que pour faire bouillir mon pot, laver mon linge, et me conduire à la quête.

Jamay las campanos d'ou clouque de St Geny nou jouguen de ta poulits ayroulets. Tabe se las amistou-saouo coum'un Cabalè soun chibaou, coum'un bouè sas baquetos, o la pastouro sus anelets.

Quand hestaouo-n batèmo, las enteneouon a tindina tout sialet, briouos coumo-n debis d'aurinleto seu niou. S'èro dio de nosso, toutos labetz trindouon è brounzinaouon a bandos, gayrescos è-nhouliados en d'apera sus nobis la gracio rebiscoulado ; aou crounto, se saluaouon la descarrado mort : lou martet, coumo 'spoutit de doulou, tustaouo, de louy en louy, sounados tristos è lugentos coumo lus darrès badailhotz. Lou couyre, bray regent de fredous en sa man empetegad'è saberuco, lugiouo lou dol, suspiraouo la tristecio, o haseouo petrilha la godio.

Mes nado nou baleouo lou retoc dus touets estiuandès. Semblaouon las campanos ajuilhados è tenudos de cap au Ceou, la lerm'a l'œl, è lou brounis yo pregario de misericordio d'un'amo doulento deou salut d'un amic : è quand hugiouo lou crum emmalit è touayre, ça diseuo lou campanè, cap baychat è nud : Diou mous prengo lou pan, s'es talo sa boulentat pouchento, mes nos saoube lou praoube binet, lou sang de l'ome, sa benancio, è sa calou.

Per un cop de malo tempesto, lou Ritou caouso la stolo, è coumand'a l'Arnaudet de pourta l'imadje de la Bierge dan l'aygo seignado per disturba lou crum, è acassa la grellado. Mes taleou horo de la Gleiso, un lambret enhouecat esquisso la nub', e-n

— Tu as quelque raison dit le Curé; tiens-toi tranquille, je te marierai; et ta femme choisie par moi sera celle qu'il te faut.

Ainsi Arnaudet devint Chantre, Sonneur, Clerc, et peut-être cocu : mais se trouvant aveugle ça ne l'empêchait pas de dormir.

Jamais les cloches de St-Geny n'avaient joué de tant jolis airs... aussi les aimait-il comme le Chevalier sa monture, comme le pasteur ses bonnes vaches et la bergère ses petits agneaux.

Fallait-il célébrer un baptême? leur son doux et agile ressemblait au gazouillement de l'hirondelle perchée sur son nid : S'agissait-il d'une noce? toutes alors comme affolées, lançaient bruyamment à toute volée leur notes joyeuses pour appeler la grâce efficace sur le lit nuptial : mais si elles saluaient la mort inexorable, leur marteau, comme appesanti par la douleur, frappait lentement ses coups tristes et funèbres semblables aux derniers râles du mourant. Le cuivre, véritable artiste dans sa main inspirée et savante, gémissait le deuil, soupirait la tristesse, ou faisait éclater la joie.

Mais nulle sonnerie ne valait celle des orages d'Eté; les cloches éplorées semblaient comme agenouillées et suppliantes, récitant une prière de miséricorde d'une âme en peine sur le sort d'un ami. Quand le nuage menaçant s'éloignait en grondant, le Sonneur la tête inclinée et découverte : que Dieu nous prenne le pain, si telle est sa volonté inéluctable, mais qu'il nous laisse

pet tarrible lus ebasyo, en lus crouchy las tèmplegos.

— Arnaudet, ça ditz lou Curè, be-ten seca la gran Croutz, aço n'es pas affa de hennos.

— Mandi'scuso, ça respoun-et, lou tintan de las campanos balere'ncero meillou.

Taben ou caleouo'spia-n temps de beregnos, courre pus bignagles dan soun ase cargat de descos, è sa mouilhe qu'ou dauo la man en ta scalaua lus barats. *Gouto d'aygo'nguan, Gouto d'aygo*, ça cridaou dan sa bouz trindayro.

— Adiou siatz bregnayres : salut è bin; eh be, soun moustousis è sucris aquetz arrasis??? alèyton las *Bouchalesos* e las *Pièccos*? tinton un brigail lus Costoroges? ou pouyran praco chuc'aquest'youer à la belhado dan sésé-béquis touriats è castagnos encenerados? è cadus l'y paraouo hesto : aqeste lou muchaouo l'escudel en lou sabe toustemp assecarat, è l'aute lou cantet : din sas descos cadus boeytaouo soun payret bregnade : Et trucaouo sus culets en dus aygouti dinc'au darrè grun : bantariol de sas sounados è de sus retocs. A l'entene dispartiouo la gruado dan sas campanos. Tabe lus pagesis : quand entenos un touet mounsourd, o que sentos lou temp tant sulaument emboussoumit, te debrenbes pas lou sounadis, ç'au diseouon, è prego Diou pel la souqueto. Risclos pas re, ça respouneouo, qu'en debrembe lou turre, la camiso pu-leu. Quand grellaouo de

notre cher petit vin, le sang de l'homme, sa joie et sa chaleur.

Un jour de terrible tempête, le Curé se couvre de son étole, et ordonne à son clerc de porter la statue de la Vierge, avec de l'eau bénite, pour détourner le nuage, et échapper au fléau. A peine sortaient-ils de l'Eglise, qu'un éclair enflammé déchire la nue suivi d'une détonation formidable : ils s'arrêtent fléchissant sur leurs jambes.

— Arnaudet, dit aussitôt le Curé, va-t-en chercher la grande croix ; ceci n'est plus affaire de femme :

— Et le Sonneur réplique : Excusez-moi M. le Curé, mais le son des cloches vaudrait encore mieux...

Aussi était-il à suivre, au temps des vendanges, à travers les vignobles, escorté de son âne chargé de corbeilles, et de sa femme qui l'aidait à franchir les fossés (1). *Goutte d'eau cette année, pas une seule goutte*, criait-il, de sa voix retentissante.

— Bonjour vendangeurs, santé et bon vin : eh bien ! ces raisins sont-ils jûteux et sucrés ? les Souches de *Bouchalès* et de *Piec* (2) sont-elles abondantes ? les Cots-Rouges sont-ils colorés ? Nous pourrions donc le déguster cet hiver, à la veillée, avec des pois-chiches grillés, et des châtaignes cuites sous la cendre ? et chacun lui faisait fête. L'un lui tendait l'écuelle, le sachant toujours altéré : l'autre lui offrait du

(1) Jadis les sonneurs allaient à la quête de la vendange.

(2) Variétés de raisins cultivés dans le pays.

mal-hur, l'Arnaudet debariat lus en cargano tots lus greous.

— Es tabe de bosto fauto? nou bous besen qu'a miedjo messo, hugetz de brespos; a las Pousses-sious nou n'y a, ça ditz Moussu Curè, que las bielhos escachalados, è s'adromoun taleou setudos en la Gleizo.

Tabé la tourrado de primo cotz lus bourrous, peyrobatudos soun las bignos, è la beregno catuilhado. Lou Majouraou mous castigo sou pouchon, la piri de las penos, sounco la de l'Yer; è se segnauo-n ta s'en saouba. Mes pel las Rogacious passejaouo soun trinfe sus camis enflayrats de broc blanc en flou. Aou rebat deuo sourel, la Croutz auo cap dus digts ennayrado, camo-large coum-n Capetayne de Culassiès, cantauo las letanios à gorg'alاندado; l'enteneouon a miedjo legu'a lenla : entrecamomailhauo Latin Franciman o Gascoun, è cadus gahaouo sus cops de hourco de mentre que nat noun stesso jilous. S'y tengueuo butit toto la maytiado ses abala sa chaliuo ne scoupi : apey nou disì.

Aou mes cridaou, au meillhou crecheuon lus frutz de la terro, en la hiso dus pagessis. Ta plan qu'un cop, m'auo atrenit : ça ditz lou Betranoun de Pradoulin hergnous en l'agacha de corno d'œl : èros pousugu malaou ziè maitis a la Poussession : azeouos hasti de t'entene; nou n'as cantat a miey, è'ncoero : lou boun Diou t'a pas entenut cop sigu; s'es a tau que mous ouardos de las garbechados?

pain; et chacun vidait dans ses corbeilles son panier de vendange : lui, frappant sur les fonds, de peur d'en perdre un grain, vantait ses sonneries. A l'entendre, la récolte dépendait de ses cloches : Aussi les paysans lui disaient-ils : dès que tu entendas tonner, ou que tu soupçonneras seulement le temps menaçant, n'oublie pas la grande cloche, et prie Dieu pour le salut de nos treilles.

— Sois calme répondait-il, je ne suis pas capable d'oublier la bouteille; bien plutôt la chemise. Et quand il grêlait par malheur, le Sonneur désolé leur imputait l'affreux accident.

— C'est votre faute aussi; vous n'arrivez guère qu'à la fin de la messe, vous n'assistez plus aux Vêpres, et M. le Curé se plaint de ne voir aux Processions que de vieilles édentées qui s'endorment dès qu'elles sont assises à l'Eglise.

Etonnez-vous après cela que les gelées du printemps brûlent les bourgeons, que la tempête saccage les vignes, et disperse la récolte. Dieu nous châtie sur la pinte, le pire des châtiments après celui de l'Enfer : et il faisait le signe de la Croix pour en être préservé.

Mais la fête des Rogations lui procurait l'occasion de son triomphe. Il était beau à voir sur les chemins ruraux embaumés par l'aubépine en fleur. Exposé aux ardeurs du soleil, la Croix perpendiculaire dans les mains, solennel comme un Capitaine de Cuirassiers, il chantait les litanies à gorge déployée : on l'enten-

— Digos pas re, ça respound l'Arnaudet agut, eri-n brigailh enraoucat, mes jou creyri que nou s'en es apercebut; un cop n'es pount coustumo. E carot, de paou que mous escoute.

— Oh! la betz ray, ça dit lou Betranoun apasit.

Nat nou gaousaouo hé ta plan bale lou Casual, subertot a las médichos Rougatiouis.

Pel l'offerturo, a l'entene, caleuo cocos, garios gnocos, primaous, quauquos flajos de Pinot, o d'aquet bin bielh qué nou sé beou qu'a hurrupetz... sabetz bous-aou perque? En tiraouo soun pessig!!! Mes per un cop de malan, n'arruen as pes de las Croutzis que payretos d'œus : è ça ditz lou Curé mau-graciously ; en prenguetz be per yo clouco?

Lou Ritou fadéjaouo d'un serbiciaou de tant de renoumado, è l'amigalhaouo... suber-tot dan lou hounil. Brespailhaou' a la cousino dou presbyteri cado dio de hestos et dimenges. L'Arnaudet se tenguo-n taoulo enque meilhou qu'as oremus. Ou semblaouo que lou métaou dou Curé 'stoussou may grechous que lou soun, è que hasoussou la Garburo millouno. Entre sa may è sa mouilhè, que l'amigattaouon caduo-n soun estrem, aparpasoat commo-n Canounge, lampaouo dus cops au chabrot dan yo gouto de bouilhon ; apey la soupous abalados, s'enregau'a chap' au trot cagniou, e coumo lou carelh de la Gleizo, burlaou may d'oli que de mecco.

dait à une demi-lieue. Il entremêlait le Latin, le Français et le Gascon, avec un tel sans façon que nul n'avait raison d'être jaloux. Il résistait à l'épreuve pendant toute la matinée sans cracher ni avaler sa salive. Après, je n'en sais rien. Plus fort il criait, et mieux devaient croître les fruits de la terre, dans la confiance des paysans.

Mais un jour qu'il était mal disposé, le petit Bertrand de Pradoulin l'aborde de mauvaise humeur, et le regardant de travers : étais-tu donc malade hier matin à la Procession ? Tu faisais pitié à entendre... tu as chanté à demi : et encore. Comment le Bon Dieu t'aurait-il entendu ? gare la grêle!!!

— Ne dis rien, répond le Chantre avisé : je crois bien qu'il ne s'en sera pas aperçu. Une fois n'est pas coutume. Et maintenant tais-toi, de peur qu'il ne nous écoute.

— Oh ! s'il en est ainsi, ça va bien, réplique l'autre apaisé.

Nul ne défendit plus résolument que le Sonneur le Casuel spécial de la fête des Rogations.

Les offrandes, suivant lui, devaient consister en gâteaux, fines volailles, primeurs, et quelques topettes de Pinot, ou de ce vin vieux qui ne se boit qu'à petits coups. Il est vrai de dire qu'il en avait sa part ; mais les fidèles, victimes d'une mauvaise année, ne déposèrent un jour au pied des Croix que de minces paniers d'œufs. *Me prennent-ils donc pour une poule couveuse*, s'écria le Curé de mauvaise humeur.

E plan souen, appariono lou Curè 'spoussat : as pas acabat d'et sadoura? T'as praco debrenbat de souna Brespos!!!

Mandi 'scuso Moussu, y anaouon cop sec; è y embiauo la henno de pouu de perde-n tor de bec.

Quino bouno bido per tots mest'è baylets!!! Taben eron peou-lisis coumo d'aouzets, fresquis coumo ma-moys, graciousetz en cado luo. L'oustaou plan bareyjat è catsat, la hardo plegadet'en las limandos, è la cousin'a tren... E quand ero sadouret *Jan dou prebitery* s'aloungauo tot'escay sul las cournos, è aperaouo tantos l'uo tantos l'aouto de las goujos... en d'estira lus linsos de cap a la paret...

Nou pensa qu'a saouba soun armo, perbesit de tot, deligi coumo guitz, la reo plan estacado, lus cachaous agusatz, la haillo fresco, l'umou gayasenco... que caou de mè per bia-n la cloto miserouso, è couelhe lou Ceou!!!

Las tempouros se debanaouon plan doussotos a l'oumbro de la Gleiso; è coumo lou boun Diou benassis tous temp lus sous, hurousis que biscoun dincos apey cent ans. Me lou bielh enhausit es un mest'in-festat; Re nou leycho de ço que paoupugo, ne gens ne bestios, herbos ne casses, oustalotz ne Castetz, ne Rey ne pastou, ne Ritou ne Campane. En sas piados nou trobon que cenes bet-leou barejados pel la bentado de soun ale.

Las menètos se brenbon encoèro dus Nadaous de

Il n'en raffolait pas moins de son glorieux serviteur. Aussi le comblait-il de faveurs sentant généralement l'entonnoir. Par exemple, il le faisait dîner à la cuisine du presbytère chaque jour de fêtes et dimanches. Or le Chantre se tenait à table encore mieux qu'au Chapitre. Il lui semblait que le pot du Curé était plus grassex que le sien, et que la Garbure en sortait meilleure. Assis entre sa mère et sa femme qui le gâtaient à qui mieux mieux, servi comme un Chanoine, il buvait dans son assiette deux grands coups de vin avec un peu de bouillon sur la Garbure ; puis il mangeait paisiblement et bien à l'aise : mais, comme la lampe de l'Eglise, il usait plus d'huile que de mèche. Le Curé très souvent arrivait essoufflé : quand donc finiras-tu d'avaler ; voilà que tu oublies de sonner Vêpres!!! Excusez-moi, j'y cours : et il y envoyait sa femme pour ne pas perdre un coup de dent.

Quelle douce vie pour tous, maîtres et serviteurs : les cheveux lisses comme plumes d'oiseau, frais comme des violettes, d'une bonne humeur inaltérable, la maison propre et bien en ordre, le linge symétriquement rangé dans les armoires, la cuisine chaude : et lorsque le Curé était bien repu, il allait s'étendre sur son lit douillet, puis appelait tantôt l'une tantôt l'autre de ses servantes... pour lui border le lit.

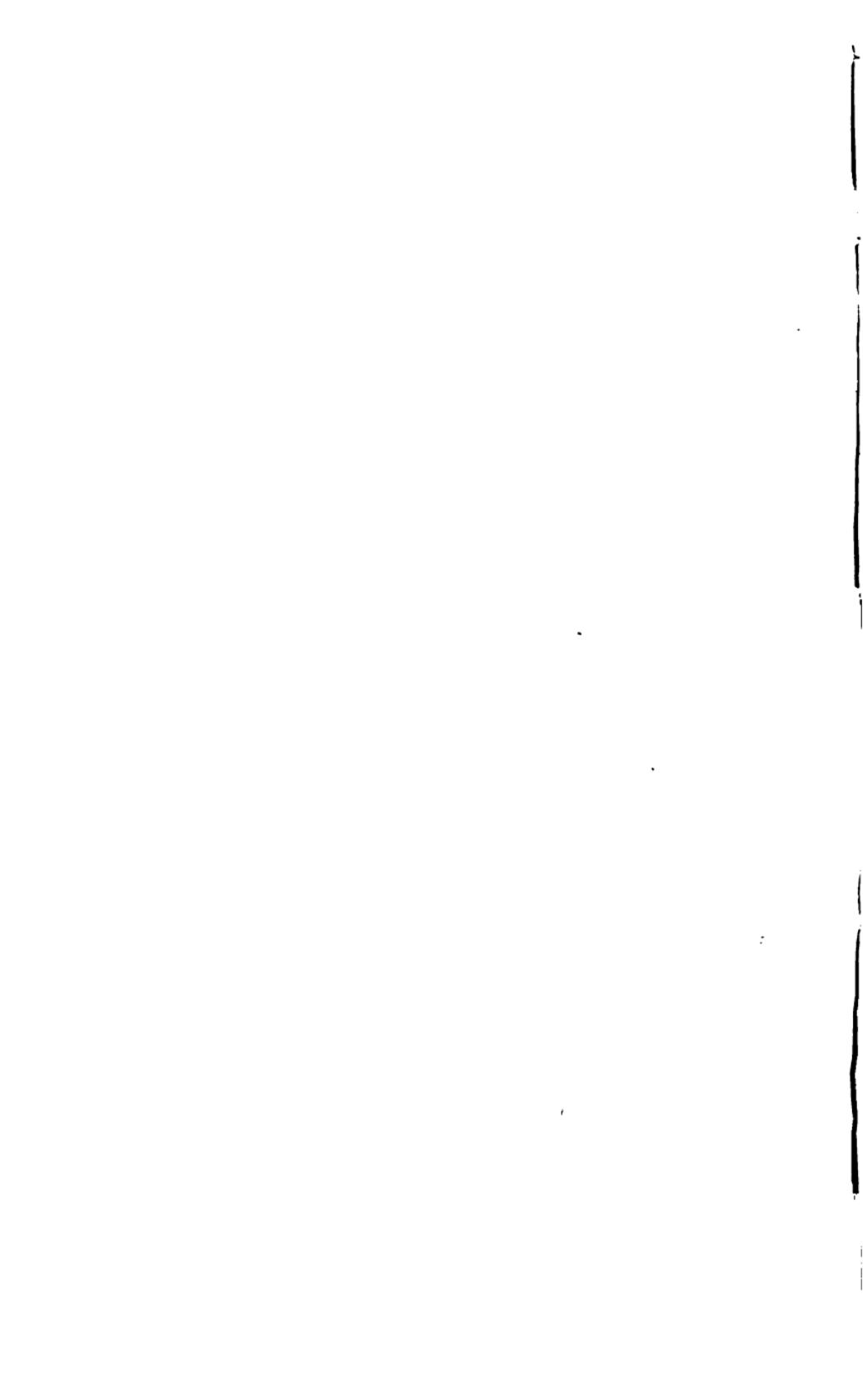
Ne penser qu'au salut, bien approvisionné, un estomac de canard, les reins solides, les dents aiguës, le teint fleuri, le mot pour rire : que faut-il de plus pour

l'Arnaudet, lus omes de soun guisé binatayre, lus beregnayres de soun bruhou. Soun desmemouratz lus pouchens de labetz, è stara'ncoèro-n gran espati la memorio de l'*Abugle de la Hailho*.

traverser cette vallée de larmes, et se diriger à coup sûr vers le Paradis.

Les saisons se succédèrent ainsi doucement à l'ombre de l'Eglise : et comme le Bon Dieu bénit toujours les siens, heureux ils vécurent jusqu'à l'âge de cent ans. Mais le vieux porte-faux est un maître inexorable... il ne laisse rien subsister de ce qu'il touche, ni gens ni bêtes, ni herbes, ni chênes ni Châteaux ni chaumières, ni Rois ni bergers, ni Curés ni Sonneurs... il ne sème derrière lui que des cendres bientôt balayées par la tempête de sa terrible haleine.

Les dévotes chantent encore les Noëls d'Arnaudet; les hommes se souviennent de ses gaités de buveur, et les vendangeurs de son âne. Les riches de son temps sont tombés dans l'oubli, mais la renommée conservera longtemps encore le souvenir du pauvre *Aceugle de la Hailhe*.



NAOUIEMO BELHADO

LOU CAPUCHIN E LOU COSSE

D'un troumpion engrabat la Diabloutailho
s'en arritz.

LE CAPUCIN ET LE CONSUL

Le Diable rit d'un trompeur trompé.

Deou temp que las bestios parlaouon, (nou crezots-be que sio passat), nosto Ciutat de Leytouro se troubee amarado de Coumbens per miedjo douzenos. Gn'aouo de touto peilho : è Carmes, è Capuchis, è Courdelats, è Moynos en cado carrelot. Toutis plan loutjadetz è apitarratz, un brigail patchouquès... Mes lous Moun- ges bounifans eron aymats deous omes, enquèro meilhou de las Daounos. Dans sas paraouletos su- crinos las mignoutejaouon ta besiadomen que n'èron touts amistousos. Counden abarrejo lus Gens-d'armos en de gouarda las tors è las murrailhos : y pres- taouon un cop de man, coumo se diou.

Y aouo-n fray au Mounestiè d'en tas Capuchis, l'aperaouon Gouailhard (è que-n èro), dan yo gran barbo dinc' a la cinto, yo boux de tounerro, dressat coumo-n Arculo, poutrinat coumo-n braou, la peilho largo, la macho 'nquero may... Se sarraouo la reo dan yo cordo de cisterno; presicaouo coumo-n Apos- tou : las hennos y courreouon en d'entene lou presic, è beleou en de s'abiesia dou presicayre. Daubuos chitaouon, en hè mounos, qu'aou jouquet hennin baleouo dus Carmes è tres Courdelats; è praco n'èro qu'un Capuchinot. J'ou creyri qu'es ataou qu'ou bou- ten en bougancie-n l'estrailh encoutilhout.

Du temps que les bêtes parlaient, (peut-être n'est-il pas si loin qu'on pense), notre Cité de Lectoure possédait des Couvents à la demi-douzaine et de toute robe : Carmes, Cordeliers, Jacobins, et des Nonettes dans toutes les ruelles. Les Moines bien que se mêlant un peu trop de ce qui ne les regardait pas, étaient nonobstant sympathiques aux hommes, mais plus encore aux dames. Bien logés, bien en point, ils avaient l'art de les amadouer avec leurs paroles doucereuses, si bien qu'elles n'étaient pas du tout farouches. Il est vrai que les Gens d'armes préposés à la garde des murailles les aidaient un peu, ainsi que de raison.

Dans le Couvent des Capucins se trouvait le frère *Gaillard* (et il l'était), avec une vaste barbe jusqu'à la ceinture, une voix de stentor, bâti comme un Hercule, poitriné comme un taureau, la robe large et la manche plus large encore. Ses reins étaient serrés par une corde de puits. Il prêchait comme un Apôtre : les femmes couraient au prône pour l'entendre sans doute, mais surtout pour se rapprocher de lui. D'aucunes affirmaient à voix basse, et en minaudant, qu'à certain jeu il valait deux Carmes et trois Cordeliers. Et cependant il n'était qu'un simple Capucin.

15.

Lou Cosse d'aquet temp s'escayjoue un Cioutadan reganit gatouflat, let-biou, dan lus potz sarrats, lous oeïls nou mages que grus de milhoco, tous temp aybachatz, l'espia haginec, lou nas agusat coumo y 'spinlo, l'umou reboucouso, è malorem coumo-n heramou.

Nou mancaou ni messo ni brespos; è nou loumentaou que lou Ceou e l'Yer. Tengueuo la Bilo sarrado coumo-n claustre. Taleou qu'uo maynado benanto s'estiraouo lou peilhot aou raz deou jouil, l'amiaouo de la he bouta dehor.

Es ço que pensec arriba dan yo gran droullato poupinardo, yo pipero qan èro bestido, plan piri quand n'ero pount. Carejaouo sus proufitz en croupo coumo las auocos de Nadaou. Lou Cosse la denunci' aou Counsel, que rend un Qrd 'enta la mia horo de la Bilo coumo pacanto è beliquanto: sabetz-be perque aquero plego??? La drollo hasouc hinquet' aou Cosse, è nou lou boulouc escouta; lou troubèc trop ganguè. Lous Counselhès de labetz asta pecs coum'aou joun de ouey è de doyman, ça disèouon en debara l'escalè de la Coumuno: jamay Cossou n'a ta plan enginat la Ciutat: bo pas que las penelos è las belligantos debanen seu gounichet de las brabos hennos.

La maynado miassado s'en ba plagne-n taou frayre Gouailhard soud cousin de couècho, que la diueon gaha lendouman, aou sourel couchat, pel la boutà horo de las portos. Ero pas l'affa dou Mounge quou prengoussen soun deountaou, que l'agradaou meillhou cado cop que sou sayjaouo.

Ces propos lui valurent très probablement sa grande vogue dans le groupe enjuponné.

Le Consul d'alors était un Citoyen maigre, prétentieux et fort laid, aux lèvres toujours pincées, aux yeux grands non plus que grains de maïs, constamment abaissés, au regard louche, au nez pointu comme une épingle, à l'humeur hargneuse et d'une malveillance de fauve.

Suivant exactement les offices, il ne savait parler que du Ciel et de l'Enfer. Il tenait la Ville sous la discipline des Cloîtres. Dès qu'une jolie fille relevait son jupon seulement au niveau du genou, il la menaçait de ses rigueurs.

C'est ce qui faillit arriver avec une belle drôlesse, aux plantureux appats, vraie vipère de séduction sous ses vêtements, à plus forte raison quand elle n'en avait pas. Elle portait ses mérites en croupe comme les oies de la Noël. Le Consul la signala au conseil de Ville, et obtint contre elle un Ordre d'expulsion, comme débauchée scandaleuse. Or savez-vous pourquoi ces rigueurs ?? elle avait plu au bonhomme, et elle l'avait éconduit le trouvant peu ragoutant.

Et les Conseillers, imbéciles alors comme aujourd'hui et demain, s'exclamaient en descendant les escaliers de la Commune : jamais Consul n'a si bien administré!!! Il ne veut pas que coureuses et ribaudes viennent rogner la portion des honnêtes femmes???

— Ah! ça ditz astaleou, lou Cossou se gauser' abraça damb'un Capuchin? Tros de lagagnous, tant balere yo gario costo-n boup : s'es pas leuat prou de maytin en d'en bouta lou sendet en la madaycho!!! Hel-ly sabe, ça ditz a la droullato, que l'attenderas douman se a bord de neit. Sios débrastousado, lus peous cabbat dus musclez entourclats de flous; nego-te din las sentous, la courreouo deigaouerado dinc'a la cinto, è que la hardo te tricomailhe pas las camos!! Sables que suy pas jilous : apasto-lou ta plan que pouscos : nou t'en marrimenteges, è dichon hè.

Lou Cossou s'èro maridat dan yo Leytoureso franco, amourouso coumo yo gato callatero. Soun désumpey plan cambiados.

Aou loc dou da pasturo de sa hame, l'aouejouo neit è joun de sus presics simpiternes. Enta se distrahi, se prengouc per galant lou Capitayne de la Gendarmerio, fourciou è plantat coumo-n casse; May agit que debisayre, se tengue' aou lieit enque meilhou qu'à chibaou.

Ero se coufessauo-n taou frayre Gouailhard pramo qu'auo la macho largo. Ensenhaouo que pecat cachat èro miey perdounat, è s'encargaouo de l'aouto mitat. S'en ba-n ta sa penitento, è l'abertich que soun ome lendouman, entre can è loup, se diou ajouca-n ta yo beliganto. Bous, ça ditz, leichatz lus coutilhous en la limando, boutabouts yos bragos dambe yo biaoudo per dessus, è-n capet abalit dinco sou mus. Digatz aou Capitayne d'etz arresta coumo-n gabachoun suspect :

La fille menacée court chez frère Gaillard, son bon ami, et lui raconte qu'elle doit être conduite hors des portes le lendemain au coucher du soleil. Le Moine devait souffrir malaisement d'être privé d'un joujou qui lui plaisait d'autant plus qu'il s'en servait davantage.

— Oh! oh! dit-il, le Consul oserait se mesurer avec un Capucin!!! Pauvre Hère, tant vaudrait une poule déflant un renard. Il ne se lève pas assez matin pour rouler un Moine!!!

Fais lui savoir que tu l'attendras demain au soir. Sois prête à bien faire : les cheveux ornés de fleurs sur les épaules odorantes et parfumées, tes beautés de la tête à la ceinture épanouies, et que le poids des vêtements ne gêne pas le mouvement des jambes.. la jalousie est mon moindre défaut; tâche d'empau-mer le cuistre, sois sans inquiétude, je me charge du reste.

Le Consul avait épousé une jolie fille du cru, ardente comme une chatte de goutière, l'espèce en est aujourd'hui perdue. Au lieu de lui donner pâture à sa faim, il l'ennuyait nuit et jour de ses monotones sermons.

Pour se consoler de ses déceptions, elle avait pris pour galant le Capitaine des Gens d'armes, robuste et solide comme un chêne, plus prompt au fait qu'à la parole, se tenant au lit encore mieux qu'à cheval.

Elle avait choisi pour confesseur le Frère Gaillard à cause de la largeur de sa manche. Il enseignait que

en trouberatz debat la petito Plasso. Arriran un bri-gail dan lou boste mounard.

Tan baleouo pourta pan a la cagnoto; s'enbaboutisseouo d'arrise la henneto, plan contento de dansa lou branle d'aquero balocho parpailhero.

Entretan, ça diseouo lou Cossou enjaoulit : la Penelo m'embio seca 'nta me pamatiga è s'en hè da gracios; se lecaouo lous macherots coumo-n zat daouant dus pans de saoussisso; arrisent, se gahaouo soun mentoun de cholo coumo che ditz : per un finetus, en souy, dus prumès : se boutoueraouo de pouo que bejousen sus pessomens hennassès. Creseouo didja d'armulha'queros poumetos quou heseouon tant de gay, è de las roubi dan sas magros maycheros... plan sigu que s'aoure debrenbat lus ordes deou Counsel en trouba la fruto ta sabourouso coumo la creseouo scrusiuo...

Arrib'a l'ouero dito, rasat de fresc è catsat; gracios coumo-n galant aliscat.

Ero, scoulejado pou Capuchin, tou recep armado deou cap a la cinto, damb'yo stoffo ta menudo qu'en clucaouo pas brico. Las carnitutz s'y muchaouon encouè may poulidos que nou-n'èron.

Lus peous negres denouzeratz se mirailhaouon en la pet blanco de l'esquio. Lou Cossou gourman n'estouc embaboutit. Espiaouo, dan la chaliouo-s pots, aqueros espallos mamotos que debaraouon seou debat dus brassis, en s'estregne de cap à las ancós en un besiat roudol. Me quand l'oel adretit s'escayjouc aou

péché caché est à moitié pardonné, et il prenait l'autre moitié pour son compte. Le Capucin va trouver sa pénitente, et la prévient que son mari doit se rendre le lendemain chez une coquine, entre chien et loup. Laissez vos jupes dans vos armoires, prenez des culottes avec une blouse par dessus, et soyez coiffée d'un chapeau à larges bords rabattus sur les yeux. Le Capitaine devra vous arrêter comme étranger suspect. Vous me trouverez sous la petite Halle; et nous rirons un brin aux dépens de votre grotesque.

Autant valait porter du mou au chat. La femme s'esclaffait à la pensée qu'elle avait un rôle à jouer dans cette aventure un peu scabreuse.

Et pendant ce temps, le Consul déridé se disait en lui-même : La Donzelle m'envoie chercher pour se jeter à mes genoux, et implorer sa grace : et il promenait sa langue sur ses lèvres ouvertes, et prenait dans ses mains son menton de galoche semblant ainsi traduire cette pensée : suis-je assez malin ? hors de pair, c'est évident ; et il boutonnait son habit de peur qu'on ne soupçonnât ses projets libertins... il se voyait déjà mordillant ces pommes friandes qui avaient tenté sa gourmandise, et réchauffant son maigre visage à leur douce chaleur; à peu près décidé à oublier l'Ordonnance d'expulsion, s'il les trouvait aussi savoureuses qu'elles lui semblaient résistantes.

Il arrive à l'heure dite, bien rasé et ajusté, gracieux comme un amoureux en liesse. La Coquine, stylée par le Capucin, le reçoit armée jusqu'à la ceinture,

marme deou cod è de las poupos ta gentiomen capulados de sas cerilhos primaricos, lou praoubas amourrejaouo. En bejem que s'alucaouo, èro lou da la man, la couquino, è lou Cossou la gaho coumo-n can ganit yo caoussèro. Poutinejo lou bras sabourejous è sous cloutetz d'un cap à l'aoute; è ta plan poutinejèc que trabuquen tots dus en io carrieto, è cayjoun en un pilot embarrejat; mè nou se hasoun nat maou.

Ser aquet terrotemp, ouerats yo pugno rusto que segoutich lou clisquet; aquet tren maou bengut eychanto lou Cossou.

— Bos be que drubisco, ça ditz ero?

— S'en angon aou Diab'e lus tustayres, ça respoun et; digos pas re, te ban crese dehorò, è mous leicheran soulets à nostos obros.

N'aouo pas accabat, un cop de pè coumo-n cop de matuilho esculo la porto, è lou Gendarmo entro damb'un presouè, lou Capuchin à l'adarrè.

En bese lou Capitayne, lou Cassou, palle coumo-n linso de bugado, se racordo l'Arrest deou Counsel.

— Che t'a dat l'ord'Exucutiou que u'aparteng qu'a jou, ça crido-n coulero.

— Nou say que bouletz dise, ça respoun l'Espasè. Ay arrestat aquest' estrani de maychanto mino, ses carto ne papè: nou say ni ch-ez ni ch-ez pas, ni doun ba, ni doun bèng; pot est' asta plan un layroun, un gaychous Espanol, è que souu pas rales, un ennemic de noste Senou lou Rey de Franço.

M'aouetz coumandat d'este maouhisent per aqueste

c'est à dire drapée dans une simple gaze qui bien loin de dissimuler faisait ressortir ses sculptures opulentes encore plus belles que la réalité.

Ses cheveux noirs dénoués se miraient dans le cristal de la peau ; le Consul en fut ébloui ; il regardait, les lèvres humides de désirs, ces épaules épanouies, qui par une courbe gracieuse dessinée sous la ligne des bras fuyaient jusqu'aux hanches. Mais quand son œil remontant vers le faite se heurte au marbre du cou et des seins si gentiments couronnés de cerises vermeilles, le malheureux éprouve un éblouissement. Le voyant en cet état, la scélérate lui tendit la main sur laquelle il se jeta comme un chien affamé sur une crêpe, et il baisa le bras potelé, ses fossettes mignonnes, si bien que les pieds se prirent dans un tabouret, et ils tombèrent tous deux, mais sans se blesser heureusement.

A ce moment, la serrure fut violemment secouée par une main robuste ; cette alerte malencontreuse effraya le Consul :

— Veux-tu que j'ouvre la porte, lui dit son hôtesse.

— Garde-t-en bien, lui répondit-il ; tais-toi, que ces gêneurs s'en aillent au Diable : ils te croiront sortie, et nous laisseront vaquer tranquillement à nos besoins.

Il avait à peine achevé, qu'une secousse formidable renversa la porte, et le Gendarme envahit la chambre avec un prisonnier suivi du terrible Capucin.

temp de guerro ; ay gahat aquest'ome : abertit qu'erotz ayssi l'ay miat pel l'entourrouga, è sabe sou dioui bouta-n la jaoulo de la Bilo ou dou Senecal, ou l'abia pel las carreros, obe horo de las murrailhos.

Un Cossou-n camiso, setut seuo lieit d'uo ribaoudo dan la ribaoudo aou coustat!!! polit seti-n ta rende la Justicio!!! jamay nou s'ero bist, jamay nou se beyra. Lou boup èro pugnerat pel la pouro!!! lou naz se l'estirec de miey pam, goutejaouo de susou, mut coumo-n carpat, rede coumo damb'un paou semalè hicat doun sabetz-be, dessanat nou gaousaouo boudja ne pès ne patos, ne 'spia digus, ne mot dise.

La Drollo daouit nuso, s'estujaouo debat lus linsos en arris'enhouliado : n'entenoun que sous chisclets a petrilha miey estouffats.

Lou Mounge, fret coumo yo squio de grapaout, es-coutaouo, lou cap miey baychat, è lou presouè clucat dan soun chapeou nou boudjaouo mes que lou Mounge.

Praoube Cossou, et ta finassè, se bese debat la matolo!!! L'Yer s'en arrigouc...

S'escapo la coulero, è se biro d'un plen de cap aou presouè maleficat quou balouc aquet escarni, è cri-daouo-n arregagna lus cachaous :

— Ch-ez tu? oun bas? dcun bèngues? que cercos en nosto Ciutat? es-tu layroun, manarrou, gatchous, estamayre o truco-taoulé??? escouti ta rasoun cop sec, o lou bourreou te permenera cap è houns de la Bilo damb'un roustit de can!!!

En voyant entrer le Capitaine, le Consul, pâle comme un linge trempé dans la lessive, se souvint de l'Arrêt du Conseil.

Qui donc t'a donné l'ordre d'Exécution qui n'appartient qu'à moi, s'écria-t-il en colère ?

— J'ignore ce que vous voulez dire, répond le porteur de sabre ; j'ai arrêté un étranger sans papiers d'aucune espèce ; j'ignore ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas, ni d'où il vient ni où il va. Il peut être indifféremment un voleur, un espion d'Espagne, et ils ne sont pas rares par ces temps de troubles, ou un ennemi de notre Seigneur le Roi de France.

Vous, m'avez recommandé la surveillance la plus sévère, et j'ai arrêté cet homme ; je vous l'ai conduit pour qu'il subisse un interrogatoire ; et savoir s'il faut l'écrouer à la prison du Sénéchal ou à celle de la Ville, ou bien le remettre en liberté, ou le chasser hors des murailles.

Un Consul en chemise, sur le lit d'une gourgandine, et celle-ci à côté de lui!!! singulier fauteuil de juge!!! Jamais on n'en vit, jamais on ne verra pareille Audience. Le renard se trouvait à la discrétion de la poule!!! Le nez du malheureux s'allongeait démesurément, la sueur ruisselait sur son corps ; muet comme un poisson, immobile et comme empalé, la tête perdue, il n'osait remuer ni pied ni pattes, ni lever les yeux, ni articuler une parole.

La Drôlesse à peu près nue, se cachait sous les draps, riant affolée. On n'entendait que les éclats de

N'auo pas acabat, que la henneto se descapero en hè peta l'arriise, è ça ditz en sembla yo reberencio :

Senou, auoen tots besouy de misericordio; sion pas ta rebouchès a la misardailho ; En couneyches adaro !!! te besi atrenit en yo faysoun d'amou dan yo fièrro fumèlo : nou souy ne fachado ne jaoussouso; y es demoro-y; dae-ly perqu'y es... aqueste Capytayne m'eychugera lus cèls. De Cournard a Courneto seran quitis...

S'aout bistz lou Cosse!!! James mourrou de mounino cupelado nou dansec ta plan lou ressegot... En tipaouo de se bese ta plan embescat... passohol, èro coumo yo couo de ceboulart; arraoujaouo, s'estoufaouo;

E ça ditz labetz lou Capuchin :

— Noste Segne nou comando den ze perdouna lus us as aoutes, coumo perdounec en mourri sul la Croux; d'en ze bèngue-n ajud pel las praoubérios d'aqueste moun. Escouto Cosse, las poupos d'aquesto berohilho t'an heit hingueto, è a jou prumè qu'a tu. En bos crese ? y pouden cabe tots dus... partatjen coumo de brabes Chrestias : partajo 'nquero dan lou Gendarmo ; siran tots miedjancès, è tu lou meilhou partit en y ataigne de cado cap. È se per cas arribaou-n denayre-n de gragna sul la pièlo, digon pas re de pouo de piri. Ataou tout se pass'a l'escounut coumo-g bo la Santo Gleyso nosto may. Siras Cossou è Cournard coumo lus che te pasen d'auant. Cadun aoura sa plego : è lou Diable nou-n y perd arre.

sa voix mal étouffée. Le Moine, froid comme une échine de crapaud, assistait à cette scène la tête baissée; le prisonnier, dissimulé sous son chapeau, faisait comme le Moine. Infortuné Consul! lui si fin. Il était tombé dans le plus abominable piège! L'Enfer en tressaillit.

Tout à coup, sa fureur débordant, il se tourne vers le prisonnier maudit qui lui vaut cet affront, et l'apostrophe en grinçant des dents :

— Qui es-tu? où vas-tu? d'où viens-tu? pourquoi te trouves-tu chez nous? es-tu voleur, espion, mendiandant, étameur, ou vagabond? répondras-tu, ou le bourreau va te promener dans les rues de la Ville et te fustiger d'importance?

Il avait à peine fini, que sa femme se découvre, et faisant une respectueuse révérence :

— Mon Seigneur, lui dit-elle, nous avons tous besoin de miséricorde : ne soyons pas sans pitié pour les malheureux. Me reconnaissez-vous? Je vous surprends prenant une leçon de galanterie chez une charmante belle... Je n'en suis ni jalouse ni fâchée.

Vous y êtes restez-y, et comportez-vous vaillamment... Le Capitaine voudra bien essuyer mes larmes... de Cocu à Cornette nous sommes quittes.

Il fallait voir le Consul!!! Jamais visage de singe ignoble ne fit de plus hideuses grimaces. Il écumait se voyant si bien joué... archifou, vert comme l'herbe, enragé, il étouffait...

Le Capucin intervenant alors :

Lou Cossou, qu'ero pas nat pec, ça dichouc, en se bira de cap à la paret dan la ribaoudo :

— Baou meilhou têngue qu'atende.

Lou Capuchin hasouc un sinne : se tiren de sou pouchiou, è doungoun yo rebirado de claou. •

La beligauto n'estouc pas accassado, lou presouè ne embarrat ne ouistat ; lou Capeytane beilhec coumo-n Argus a las murailhos : lou Capuchin presiquec coumo-n Sant la caristat, lou debrenbiè de la aouffensos; dinco bengouc Priou deou Coumbent; s'apasic coumo forso d'aoutes et este bieilh : è mouric en brab'ome, apey sa bito de Capuchin.

— Notre Seigneur nous commande, de nous pardonner les uns les autres, comme il pardonna aux bourreaux qui l'attachaient à la Croix; de nous venir en aide à travers les misères de la vie. Ecoute, Consul, les charmes de cette belle enfant t'ont séduit, et moi aussi, mais avant toi. Veux-tu me croire? Il y a place pour deux; arrangeons nous en bons Chrétiens. Partage encore avec le Capitaine. Nous serons tous à parts égales, et toi le mieux pourvu, puisque tu te touches bord de l'un et de l'autre côté. Si par hasard il survenait un dimeur pour prélever sur la pile commune, ne dis rien de peur de pire. Ainsi, tu seras Consul, et Cocu comme tes prédécesseurs : chacun aura son lot, et le Diable n'y perdra rien.

Le Consul qui n'était pas un sot, dit, en se jetant vers la ruelle et entraînant la gourgandine :

— Il vaut mieux tenir que courir.

Le Capucin fit un signe, le groupe disparut, puis il donna un tour de clef.

La Coquine ne fut pas expulsée, le détenu échappa au fouet et à la prison, le Capitaine veilla comme un Argus sur les défenses de la ville : le Capucin prêcha plus éloquemment que jamais sur la charité et l'oubli des offenses : si bien il prêcha qu'il devint Prieur du couvent. L'âge l'assagit comme bien d'autres, et il mourut en honnête homme, après avoir vécu en Capucin.

DEXIÈMO BELHADO

LOUS MOUNGES DE JOUAN DE BOUILHAS

As marits coulerutz.

LES MOINES DE JOUAN DE BOUILHAS

Aux maris susceptibles.

Sou coustoun de Paouilhac, darrè lous bosquis de l'Aramè, staouo bet temp ya, lou Coumbent de *Jouande-Bouilhas*, sacrat a *Nostro-Damo*. Darrouilhat desumpus cent ans, lus pages s'en hasoun sous oustaltetz è sous embarratz.

Bastimentat coumo-n Castet de Prince, aou bet miey d'un bignagle de costo-rouges è plan-triatz : per daouant, un pesquè coumo yo ma, be auilhat d'aygos aboundousos è de tenco mamoto, è per darrè, yo lano de Casaou caperat de frutès abricatz sul las passados. Lus flocs de la quate tempouros y trepaouon dan lou mescladis de las coulous costo las sentous enflayrousos.

Lus Mounges, apey sas pregaris, s'abiaouon aou chams : se passejaouon en las camiols, a l'aouant de las sèguos sèbourejousos, en ligi soun berbiari. Brabes-haits, daseouon l'aoumoyn'as praoubassis, ajudaouon lus malaous, escoulejaouon lous maynes, è lus ensenhaouon lou Catechime. Las maychantos lengos eron per pertengue que betcob lus semblaouo la Droullailho, è damb'aco l'amistousaouon : mes tout aco, ditos de pacantailho. Jamez en Paouilhac, ne labetz ne dumpey, yo henno nou se denouserèc la cinto malomen.

Sur le coteau de Pauilhac, derrière la forêt du Ramier, se trouvait jadis le Couvent de Bouilhac consacré à Notre-Dame. Démoli depuis plus de cent ans, les paysans ont bâti avec les décombres leurs maisons et leurs rustiques dépendances.

Construit comme un Château de Prince, au milieu d'un grand vignoble de Cots-rouges et de raisins de choix, sur sa façade s'étendait un très beau vivier alimenté d'eaux abondantes, et pourvu de tanches bien nourries; par derrière, se trouvait un jardin splendide planté de fruitiers couverts au long des allées. Les fleurs des quatre saisons le diapraient de leurs couleurs, et l'embaumaient de leurs parfums.

Les Moines parcouraient les champs après leurs prières... Il se promenaient dans les sentiers, à l'ombre des haies odorantes, et y récitaient leur bréviaire. Gens excellents d'ailleurs, largement charitables, empressés auprès des malades, ils instruisaient la jeunesse avec sollicitude, et lui enseignaient le Catéchisme. Les mauvaises langues disaient bien qu'il y avait une certaine ressemblance entre les Moines et les enfants... qu'ils avaient plus d'une raison de les bien traiter. Mais tout cela n'était que propos de vauriens :

Yaouo-n d'aquets Capelas d'yo trenteno d'ans, escarabilhat è eyberit, arrous coumo yo miourano, peou-lis, la pet sabourouso è sancero, crebaouo de benancio. Las fumèlos l'aouon batiat *Lou Poulit*, è nou l'accassaouon a cop de turros quand s'escaygeouon damb'et pel las oumbrèros.

L'estiouandé deou Coumbent s'aouo troubat, de cap a la Saoubelat, un bet branc de henno be reblado, frescaouo coumo-n guindo primaou, flexolo aouren dit un bimou, è balento nou toucaouo de pès en terro.

Lou poulit Caperan s'escaygeouo, daouit cado joun, as cayrohours doun passaouo; è debisaouon toutis dus jouenets, cabbat dus arrendaous coumo duos pessen-gos ser un rêchou.

En aquets balets debisis las estoupes risclon de s'ar-rima. Dinco per un cop, la henneto se boulouc cou-fessa; nou a la Gleyso, èro trop louy; me din sa crambeto plan barejado è catsadeto a l'ouro que l'Estiouandé aouasaouo lus legus, o pourbagnaouo las bigs gouailhardos.

Arribaouo quouque cop qu'ero l'y ajudèsse, è labetz lou Caperan couacaouo a l'entour deou casaou coumo-n troupet de berous: Ero, staleou courreouo-n dus embarra de pouou qu'apastouessen lou nazitor è las laytugos.

Per un cop, que matuilhaoun marit è mouilhe, ban entene: *couac, couac, couac* costo l'oustaou.

— Te, ça ditz l'ome, t'as encoué debrenbat d'em-

Jamais à Pauilhac, jadis pas plus qu'aujourd'hui, une femme ne dénoua mal à propos sa ceinture.

Il y avait au Couvent un jeune Frère d'une trentaine d'années, bien fait, aux allures fières, rosé comme une grenade, à la peau blanche et savoureuse, à la santé florissante.

Les femmes du pays l'appelaient *le joli*; et lorsqu'elles passaient près de lui sous les ombres, elles ne le traitaient pas en ennemi.

L'Estivandier de Bouilhas avait trouvé, du côté de la Sauvetat, un beau brin de fille bien tournée, fraîche comme une cerise précoce, flexible comme un osier, et si vaillante que ses pieds ne touchaient pas à terre.

Par un heureux hasard, l'Abbé charmant la rencontra, a peu près chaque jour, dans les carrefours qu'elle traversait, et, jeunes l'un et l'autre, ils devaient comme deux ramiers sur les frênes.

A ces intimités capiteuses les cœurs se laissent prendre. Un jour la jeune femme voulut se confesser, non pas à l'Eglise, elle était trop loin; mais dans sa chambrette bien balayée et attifée, tandis que le mari arrosait ses légumes, ou provignait les souches vigoureuses. Or il arrivait quelquefois à la femme de travailler avec lui; et le Moine l'avertissait alors en imitant les cri des oies, abrité sous les haies. Elle courait aussitôt sous le prétexte de les enfermer, et de préserver de leur atteinte le cresson et les laitues du jardin. Tandis que les deux époux émottaient ensemble ils entendaient, un jour, un concert de *couacs* du côté de la maison.

barra lus auocats : qu'us enteni a debisa de cap à la barrailho dou casaou : Aoures pas qaouco taragagno debat la coho???

— Hescos pas tren, ça respoun ero, y penseran yaute cop... lus baou barouilh'au penoun; è partis coumo-n lambret.

En la bese courre ta bisti, lou peillhot a miedjo camo, dan lou moucadea l'endarrè, se mauhisec. Paouso loo couyre sou mache de la matuillo; se grato lou cap dou naz, è praco la prusèro staouo-n brigailh may en sus...

E ça ditz entre soi :

Acquetz auocatz èron aou penoun apey brespailha, è souy jou qu'us y ay barrouilhatz?? Lus aouren doun abiatz en denz'escarni!!! Mes aco nou pot arriba daouit cado dio!!! la pouu que saoubo la bigno : oueràn s'y aoure pas quaouco malaganso din acquets despieys... è s'en ba pé nud, è miey crouchit pus barats, d'arrè las sègos a l'escounut, san hè may de brut qu'yo 'roumic endroumido.

Mès la henneto, brico pèguo, s'au leichat un œil sul la frinesto; tou ba bese acclapat è arlisen coumo yo serp...

Entre tan lou Caperan, à soun ayse setut, la poutinejaouo a moussiotz è brigailhos, è l'amistousaouo de sas jouguinos, poussugu enta la perpar'a la penitencio. Mes ero s'ennayro coumo-n aouzet. Lou Mounge nou se poudeouo maneja ni per porto ni per frinesto ses este bist: Lou gaho-n un pugnat, l'em-

— Voilà que tu as encore oublié d'enfermer les oies, dit le mari : je les entends pialler vers la claire-voie du jardin. Tu négliges vraiment trop la volaille!!! aurais-tu quelqu'araignée dans le plafond!!!

— Ne te faches pas, lui répondit-elle, j'y pourvoierai mieux à l'avenir : je cours les enfermer ; et elle partit prompte comme l'éclair.

En la voyant aller de ce pas, avec les jupons à demi-jambe, et le mouchoir à peine suspendu à la pointe des cheveux, il éprouva comme un sentiment de défiance. Il appuie le coude sur son émottoir, se gratte le bout du nez, bien que la démangeaison fut un peu plus haut, et il se dit à lui-même :

— Ces oies étaient au réduit après diner, car c'est moi-même qui les ai enfermées : On leur aurait donc ouvert la porte pour nous faire pièce? mais cette plaisanterie ne peut pas se renouveler à peu près tous les jours!!!

La peur préserve la vigne : n'y aurait-il pas quelque machination la dessous?

Et le voilà parti, les pieds nus, incliné jusqu'à terre suivant les fossés, dissimulé sous les haies, ne faisant pas plus de bruit qu'une fourmi qui dort.

Mais la femme bien avisée avait laissé un œil en sentinelle sur la fenêtre, et elle l'aperçut penché jusqu'à terre s'avançant en rampant comme une couleuvre.

Cependant le Moine, commodément assis à côté d'elle, lui prodiguait délicatement ses tendresses, et

barro-n un bieil croffe boueit, qu'escouhignaouo costo la limando :

— Yé, ça ditz astaleou a l'ome, plan cando, quan alandec la porto: que bêngues hé-n aquest'ouro?? Et brico 'chabousit, respoun en l'agacha, lus œils miey-clucats :

— Souy las, è coumo 'ntecat, n'ay prou per ouey : Baou ajoua las baccos, è mia lou croffe-n ta-n marchand de la Bilo que mou bo croumpa.

— Mes caou que sios debarjimat de sen de l'ana bene, que tant mous hè nesséro :

Digo ço que bouilhos, ou beneray saquelà.

Ser aquet eglasi, arribo lou Curè; brab'ome plan aymat de touto la Parochio, miey ganit, è nou mage qu'un bruc branud...

— A Diou siatz, ça ditz en se cusete sul la carriéro : lou caoumas que m'atuco; eze demandi yo goutto d'aygo : ay la set que m'escano...

— Oh dan plase, Moussu Curè, nou pas aygo, mes bin se bous agrado, ça ditz la henno... è a soun ome : gaho la sellio, è bey seca l'aygo fresco-n de Moussu Curè.

Gaousec pas dise nou.

Taleou qu'auou muchat l'esquio, è qu'estouc abarjat de sou pouchiou, ero nou bergougnouso, coundo l'affa, è prego lou Curè de la tira dou hangas. N'auou pas acabat, l'Ome tournaouo dan sa sellio.

— Lou Ritou s'escantich la set, è ça ditz a playetos a l'Estiouande : en bos crese? Tourno-t-en auo

la charmaît par ses façons agréables, probablement pour la mieux préparer à la pénitence. Mais la voilà qui s'enlève comme un oiseau; et l'Abbé ne pouvant s'échapper soit par la porte soit par la fenêtre sans être aperçu, elle le pousse prestement, et l'enferme dans un grand coffre vide placé à côté de son armoire. Lorsque le mari ouvrit la porte, elle lui dit avec un parfait aplomb :

— Que viens-tu donc faire ici à cette heure?

Et lui, se contenant, répond, la regardant avec des yeux demi-clos :

— Je ne me sens pas bien, je me trouve fatigué; j'ai assez travaillé pour aujourd'hui. Je vais atteler les vaches, et porter le coffre chez un marchand de la Ville qui veut l'acheter.

— Mais as-tu perdu le sens? Vendre le coffre qui nous est si nécessaire?

— Dis ce que tu voudras, je le vendrai quand même.

Sur ces entrefaites, arrive fort heureusement le Curé, respectable vieillard aimé de tous, exténué par le jeune, pas plus grand qu'un champignon de bruyère!

— Salut, dit-il, en se laissant tomber sur une chaise : la chaleur m'assomme; je vous demande un verre d'eau, la soif me dévore.

— Avec plaisir, M. le Curé, répond la femme; je vous donnerai non pas un verre d'eau mais de vin s'il vous est agréable : puis, s'adressant à son mari :

camp; en baou aleda-n brigailh de mentre que souy à l'oumbro...

— Et-ze demandi'scuso, Moussu Curè, en caou an'a la Bilo-n de bene lou croffe; lou marchand que l'attend.

— Bene lou croffe, ça respoun et. Tè coumo s'es-cay, n'ay besouy, è tou croumpi: quan ne bos?

— Daix pistolos, ses un ardit de demingo!

— Daix pistolos!!! n'as pas counsciencio d'en demanda ta care? en baou pas cinq è mè-s-obe...

— Crezem-me, lus baou, è beleou may... spial-le per daouant è per darrè, per deguens è per dehorò, bet couraou de casse negre, ni queriqueto ni cussoun d'un pic... è segoutisseouo lou clisquet en dou drubi; s'escajeouo d'èste claouat, è nou trouben la claou en loc: sabetz be perque.

— Eh be ça ditz lou Curè, l'ay prampou bist, cargo lou sul la carreto, mou bas enamia cop sec diguens, è jou per suberpes de tant que souy aouejat.

A traouès d'aquets debisis, se troubaouo qaouecun maou ajoucat. L'Abberot eyglasiat din lou croffe, è miéy estouffat, nou gaousaouo ni nou poudeouo bouha. Lou paysan be sigu de l'y têngue, ou brandisseouo deça è dela, d'un cap a l'aoute coumo-n pipot affrescat; è quand dressec lus paous, lou praoubas ero negre de blaous, lou cap eychapramat apuat sus jouils. Cado brandido de las arrouderos peou camin, en est'ensacat en tres plecs, lou crouchiouo lus muscles, ou catuilhao dus pès en sus.

Prends vite le seau, et va chercher de l'eau fraîche pour M. le Curé.

Il n'osa pas refuser.

Dès qu'il eut tourné le dos et débarrassé la chambre, la femme pas du tout honteuse, conte l'affaire, sollicitant le bon Curé de la tirer de ce mauvais pas. Elle n'avait pas encore achevé sa requête, que l'Estivandier rentrait avec son eau fraîche.

— Le Curé appaise d'abord sa soif, puis, il dit tranquillement au mari : veux-tu me croire ? Retourne au champ, je vais me reposer ici un moment, tandis que je suis à l'ombre.

— Veuillez m'excuser M. le Curé, j'ai besoin d'aller à la Ville pour livrer ce coffre à un marchand qui veut l'acheter.

— Tu veux donc le vendre ? Tiens, quelle chance... J'en ai précisément besoin ; combien en veux-tu ?

— Dix pistoles sans en rabattre un sou...

— Dix pistoles !!! Tu n'as donc pas de conscience pour en demander si cher ? il en vaut à peine cinq... et encore !...

— Croyez-moi M. le Curé, il les vaut largement, et peut-être plus... Veuillez l'examiner par devant et par derrière, en dehors et en dedans ; vrai cœur de chêne noir, sans éraflure, sans une trace de ver : et il secouait la serrure pour l'ouvrir. Mais il fut impossible de trouver la clef, vous comprenez pourquoi.

— Eh bien dit le Curé, c'est entendu. Place-le sur

Lou gariat s'aouo debrenbat las pouretos!!! L'Estiouandè s'en tournèc en bara : benjat ero, è l'escuturoun de daix pistolos ou trindaouo-n la bosseto.

Quand lou presouè s'escapèc de sa gabio, as tres qartz estouffat è miey mort, maou atrenit; la bergougno l'escanaouo. Lou Curè l'ag fretec damb'un prèsic assasouat de bèros proubansos seuu pecat de l'incoutenencio. Mes lou mage Priou, hol que s'estoussou leichat gaha coumo-n parrat, è'ncouèro per un page deou Coumbent, l'embarrèc aou crambot escu, aou pan è a l'aygo bloussou, ajuilhat ser yo douèlo ahilado coumo-n coutet, ses counde de las pregarios è las aoutos penos de la penitencio.

Nou say s'estouc castigat : mes, per enten'a dise, toutes las fumèlos ou doungoun sa pratico. Jamay Caperan nou las couffessec ta plan... Malanancio de jouentut nou se ouaris ta bisti. Praco, quand passec apey a l'aouant dus casaous, se debrenbec lou *couac* dus berous.

La coumedio n'estouc pas acabado en de tout lou mounde.

Taleou que l'estiouandè se passejaouo pou bourdalat, la Droullailho ou courreouon a la darrè, en cri-dan : *couac, couac, couac*.

— Cho, cho, ça diseouo et, crido tan que bouilhos, que tengui las pistolos!!!

Apey lou counde la bertat.

Maou-hisabous de la car tredo, blanco o arrimado, seuu bot o sul la cedo, aou camp o a la Bilo. E se per-

la charrette immédiatement, porte-le chez moi, je suis si fatigué que j'y monterai moi-même.

Au milieu de ces débats, il y avait quelqu'un qui n'était pas à la noce. Le malheureux Moine consterné, et suffoqué dans sa cachette, n'osait ni ne pouvait respirer. Le paysan, sur de son fait, le secouait cruellement à droite et à gauche, d'un côté et de l'autre comme une futaille qu'il aurait rincée : Et quand le chargement fut opéré, l'infortuné déjà couvert de meurtrissures, la tête perdue et appuyée sur ses genoux, dut, pendant le voyage, subir le nouveau supplice qu'occasionnait la secousse des nombreux trous d'ornières à un corps pelotonné sur lui-même, et si à l'étroit que ses muscles en étaient brisés de la tête aux pieds.

Le coq avait oublié les poulettes!!! L'Estivandier rentra chez lui deux fois content : il s'était vengé d'abord, et les dix pistoles sonnaient agréablement dans sa poche.

Quand le Prisonnier sortit de sa cage, aux trois quarts suffoqué, à demi mort, se tenant à peine debout, dévoré de honte, le Curé, pour le réconforter, lui fit un long sermon, assaisonné de très belles sentences sur la Continence. Mais le Père-Prieur, furieux qu'un des siens se fut laissé prendre comme un moineau par un paysan de ses dépendances, le fit enfermer dans le cachot noir, au régime du pain et de l'eau claire, à genoux sur une planche tranchante comme un couteau affilé, sans compter les prières extraordinaires, et les autres peines de la pénitence.

cas etz arribaouo lou cop deou croffe, cara-bous, è nou
lou portetz pas en taou marchand... tourna-boun mut
a l'aray, è grata-bous la prusero may en aut qu'au naz;
sounco en damoura cournut saquela, bouilhotz este
chaoupat de trufandisos, è 'ntene lus drolles canta
couac, couac, è z'e scarni de caps, dan lou sinne deou
limac en temp de ploujo.

Fut-il chatié? Je l'ignore. Mais j'ai entendu dire que les femmes l'honorèrent plus que jamais de leur confiance... et jamais elles n'avaient été si bien confesées... La maladie de jeunesse ne se guérit pas du jour au lendemain. Cependant lorsqu'il passait plus tard au long des haies de clôture, il avait oublié le ramage des oies.

Mais la comédie ne fut pas ainsi terminée pour tout le monde.

Dès que l'Estivandier passait dans le village, les enfants couraient après lui, en criant : *couac couac, couac* :

— Va donc répondait-il, crie tant que tu voudras, je tiens mes dix pistoles!!!

Après le Conte sa moralité.

Méfiez-vous de la chair tendre, blanche ou brune, drapée dans le chanvre ou dans la soie, aux champs comme à la ville. Et si par hasard il vous arrivait le coup du coffre, taisez-vous, et ne le portez pas chez le marchand. Retournez à la charrue, à moins que, sans rien changer à votre accident, vous ne préféreriez être encore assailli de moqueries, et entendre les enfants, quand vous traverserez les rues, chanter *couac, couac, couac*, et vous poursuivre, en simulant les appendices du limaçon en temps de pluie.

OUNZIÈMO BELHADO

LOU PORC MERDASSÈ

Coundé de moun Pepi...
en dus desbarailhatz.

LE PORC VAGABOND

Conte de mon aieul adressé
aux déséquilibrés.

Per un bet se de primo, qu'en passejaoui darrè lus arros de Hount-Helyo, (1) et baou bese-n bieilh Porc setut en un hemerè, l'espallo costo la murrailho, lou mourrou de cap en bat, l'aureilho alobatudo :

Ça diseouo soulet :

– M'aperon *lou Porc*, jou b'ag boy plan. D'aoutes disoun *noble Porc* : nou say s'es per truferio, o be-leou en de m'arregaudi.

Desumpey qu'en trigoussi peou moun, ay plan bist porcs de touto peilho, pou cap è pel la couo. Lus ay toutis bistis coumo suy jou, ahamats, bras-tousis, è pudens. M'an dit que gn'aoou de glouriou-sots... Paures peguilhanotz! Yè doun se pescon la glorio? de la pent, deou tos, de las tripos, ou de la henso!!! Be leou de sus payrans??? mes b'eron pourcatalho tabe coumo nousaou, empenouats en-greichatz è bouritz coumo cadus. Nou podi coumprene perque sari noble may que lous aoutés gourrioulayres. S'es un chaffre nou m'en chaou, me que nou patisco de de flaquèro, è que n'aujo pas un plec aou bente...

(1) Très ancienne fontaine municipale dont l'origine se perd dans la nuit du temps.

Par une belle soirée de printemps, me promenant au long des rochers de la fontaine d'*Hélye*, j'aperçus un vieux Porc assis sur un fumier, l'épaule appuyée contre un mur, la tête inclinée, l'oreille basse;

Il disait, se parlant à lui-même :

— On m'appelle généralement, *le Porc*; je le veux bien : d'autres m'appellent *noble Porc*; je ne sais si c'est par dérision ou par flatterie.

Depuis que je me traîne en ce monde, j'ai bien vu des porcs de toute couleur, et par la tête et par la queue; je les ai tous connus tels que moi, sales, voraces, sentant mauvais. J'ai ouï dire qu'il y en avait de très orgueilleux : Pauvres imbécilles ! et d'où ont pu venir leurs prétentions ? Est-ce de l'étable, du bacquet, de leurs boyaux ou de leur fumier ? peut-être de leurs ayeux ! mais n'étaient-ils pas de la race Porcine comme les autres, voués au sombre réduit, à l'engraissement, et finalement à la marmite... je n'ai jamais pu comprendre des porcs plus ou moins nobles... si c'est un surnom, ça m'est égal, pourvu que je ne pâtisse pas, et que je n'ai pas un pli au ventre.

Je ne comprends pas non plus pourquoi ma femel-

N'ay pas tupauc pouscut disgaouera perque la nosto fumèlo s'apero *la gourro*, è lus maoulenguts la loumenton *la troujo*; nom maou ingert, hastious coum'un ensurt. Lou mascle *be noumento* la fumèlo; è coumo disen praci : *Lou Porc batio la troujo* : mes per jou, mentich lou reprobè.

Say tabe que lus maynes prengoun lou nom deou marit. En aqueste que l'agrado quan siren pas lous sous, è qu'arribo quaouque cop.

E be, lus mes s'aperon *gourrets* en esta petits : *tes-sous* quan soun mied-jancès, è nou prengueran moun nom que nou sio negat de saou, prest a hè bad'un goulifraud; encouè m'apèron *gnoun* à la beilho de m'escana. E praco be seri plan regaoudit dus enten'a loumenta pou nom de *pourquerots*. Un letro-herit san dichouc un cop :

— Yé carot dan tas rounos : En tas Senous en tas quitis Reys jame la droullailho nou preng lou nom de soun pay!!! Pramo d'aco pouyri crese qu'en estèros d'un hust medicho? En n'este prou mascaret passari per menturous.

Digam-me, se bous play, perque aperon un ome *porc* taleou qe baou pas en d'arre :

S'es ibrogno — es un porc.

S'es sadouras — es un porc.

S'es hennassè — es un porc.

S'es brastous, esperreecat, ou pigre, es un porc.

Porcs de tout engay.

Medicho pel las Hennos.

le s'appelle *Goure*, et même les mal-appris la nomment *truie*, mot grossier, ignoble, qui ressemble à une insulte. Le mâle donne son nom à la femelle en tous pays; et comme on dit ici : *le Porc ennoblit la truie* : mais on fait mentir le proverbe quand il s'agit de moi.

Je sais aussi que les enfants prennent le nom des maris : ça leur fait plaisir à tous, ces enfants ne leur appartiendraient-ils pas, ce qui arrive quelque fois.

Eh bien ! mes petits s'appellent *Gorets* à la mamelle, *Tessons* à leur demi-croissance; et lorsqu'ils prendront mon nom, je serai noyé dans le sel, prêt à faire bailler un goulu; encore serais-je baptisé *gras-à-lard* à la veille d'être égorgé. Cependant il me serait si agréable de les entendre désigner sous le nom de petits porcs!!! Je me souviens qu'un savant me dit à cette occasion :

Tu vas te taire n'est-ce pas??? les enfants ne portent le nom de leur père ni chez les Seigneurs ni chez le Roi... suis-je autorisé à croire d'après cela que nous sommes de la même famille? Je ne suis pas assez habile pour le faire croire... et je passerai pour un menteur.

D'autre part, pourquoi un homme est-il qualifié Porc dès qu'il ne vaut pas deux liards?

Est-il ivrogne? — C'est un porc.

Est-il gros mangeur? — C'est un porc.

Coureur de filles? — C'est un porc.

Sale, en guenilles, paresseux? — C'est un porc.

Las encalouridos qu'alupon los gouyats, toustem aliscados à la camo-leouo; las qu'aymon un brigail la chuqueto, las prouilhanos orros de rognò, è forso d'aoutos las aperon *troujos*... En semblere prachi qu'omes è porcs soun couisis de coècho.

Dimars passat, noste meste s'en angouc a nossos en ta soun fray lou tichanè... En tout s'en tourna, arraucaouo, gargoutaouo, dinco 'sparriquec tout l'oustaou è per enaut è per acabat. Sa mouilhè coulerudo l'aperec *pourcas è pourcaras*. Jou en l'aougi, lermè-jaouy de bergougno... pauro bouho, se m'eri pleat à nossos, bado que t'ag tournessi : nou suy ta caïtiou, obe pèc.

E quino malicio de l'ome costo jou??? Estrilhon las bacos, è las caperon en dus abarja lou sereng : catson yo caballete coumo sa migueto ; gna que las estroupon de lan en las pens coumo-n èhant accouchoulat : lou gat s'arruco dauant lou larè, ou chaouchon brios en la saoussò; lou can gaho soun escudelo de soupos coumo-n baylet, è mindjo sucre quaouque cop. Jou toustem nu coum'un bermou, hastious coum'un esclop de pent, barrouilhat en un penoun empousouat, de lichers sanse yo pugnèro tan soulaoumen de pailhat.

Moun meste m'a hicat un guingassoun sul las nasics en de que pouscoussi pas hournilha, ne m'amaoussou lou percassè; tabe suy magre coumo-n pic : suy apitarrat dan las hastierios arruados cabbat las murailhos escounudos, lus harpassis boeytatz sul las carèros, lous escouriouletz d'aygos bacherousos que

Porc, sous tous les prétextes.

J'en dis autant des femmes.

Les échauffées, qui dévisagent trop ardemment les jeunes hommes, et semblent toujours disposées au sacrifice, celles qui aiment un peu le jeu du coude, celles qui se négligent et vivent dans la saleté, et bien d'autres encore, on les appelle *truies!!!* d'où je conclus que les hommes et les porcs sont bien un peu cousins...

Mardi dernier mon maître était allé à la noce de son frère le tisserand : quand il revint son gosier crépitait bruyamment, et il finit par salir la maison, par tous les bouts à la fois.

Sa femme furieuse le traita *de gros porc, abominable porc*. Je l'entendis, et ces injures me firent monter les larmes aux yeux :

Pauvre sotte, si j'avais été admis à une table de noces, plus souvent que j'aurais rendu mon dîner ??? Pour qui donc nous prend-elle ? Je n'ai pas de ces faiblesses... Incapable de pareille sottise.

Et quelle méchanceté persistante de l'homme contre nous ! On étrille les vaches, elles sont souvent couvertes à la prairie pour les préserver de l'humidité :

Un cheval est tenu comme une petite maîtresse, enveloppé de laine à l'écurie comme un enfant au berceau : Le chat se pelotonne au coin du feu, on lui trempe de la mie de pain dans la sausse ; Le chien a son écuelle de soupe comme un serviteur, et il mange

chimon dus cruguès. Lou cò se-m biro, la hame me bolo ; è se mouni :

— Ouèro que-t baou da perlinos, ça ditz lou mèste, aquo-s prampou per tu.

— Crezetz be que sio juste???

Ça ditz un bouharut en cluca l'oeil, è-n affusta lus potz en cu de pouro :

— Lous Porcs d'aquet temp b'èron plan debisayres?

— Carot, ça respoun l'aoute, pouyren crese qu'en soun enquèro... Pey hè la represio :

— Mes quand m'engraychen, siray aparpasouat dan ço de meillhou, è dinco toco-digt... bren amarat damb' aigues greychousos, haüos et trunfos abarrejados dan croustetz. Lou tos ba pacheyra tres cops per dio, è lou pailhat fresc hera pas do. Labetz m'apereran lou *nost'amic*. En netejon, en permenon, m'apasimon se m'embijarri. Quan sio gnoc, è que pampoueje de tous catz, m'escaneran coumo-n assassin goutent de sang : y aoura hèst-a l'oustaou, en bouteran auo cèou, canteran lou prosio de la *sen Porc* ; tous lus ensaco-biouzes d'ou besiadje s'en bengueran en d'arripailha è se sadoura de boudin, de saouisso, de tripes, è grichous ; en tailhuqeran a boussis è a brigailhos ; lus cambajous en pendilho sou hum de las chemineos, las costos a la saou dan la bentrisco en d'assasoua las soupes è lus seses berts, hè goustousos las mouletos è lus saoupiquets : diren que suy pas boun en d'arre qu'en esta mort... paure de jou, quin triste sort ! la le umano es infamiado.

du sucre quelque fois. Moi toujours nu comme un ver, sale comme un sabot d'étable, verrouillé dans un réduit infect, je n'ai même pas une poignée de litière fraîche.

Mon maître m'a planté un clou au nez pour m'empêcher de fouiller le sol et d'y trouver ma nourriture; aussi suis-je maigre comme un pivert. On me réduit à faire bonbance avec les horreurs dissimulées au long des murailles isolées, avec les ordures jetées dans les rues, et dans les égouts des eaux ménagères. Le cœur me tourne, mais la faim me presse, et si je murmure :

— Tiens, dit mon maître, ne faudrait-il pas te nourrir avec des pralines?? vis de la boue, elle doit te suffire.

— Cela est-il juste??

Un farceur interrompt ici en clignant de l'œil, et en arrondissant la bouche;

— Les porcs de ce temps-là étaient bien raisonnés? dit-il.

— Tais-toi, répond le Conteur, ou tu ferais croire qu'ils le sont encore... puis il reprit...

— Mais lorsque viendra l'heure de m'engraisser, je serai servi à satiété, et avec choix : du son pétri dans les eaux grasses, des fèves mêlées avec des pommes de terre et des restes de table. Le baquet débordera trois fois par jour; je dormirai sur la litière fraîche alors prodiguée, on m'appellera *notre ami* :

Je serai lavé, promené, apaisé, si je prends de l'humeur. Quand devenu fin gras, mes chairs onduleront

— Escouto Porc, ça respounouy jou, m'èri 'stujat end'entene las petounjos de toun cerbet aou lembès. . trindolos coumo yo payrolo. Muchen un brigailh :

— N'aymos que toun guisé, a digus nou coumplases, a digus nou n'ajudos. Tous-temp maou-gracious è arrebourchê, ès pouchiou ou hasti quand n'espaurisses pas las gens ; nou te gaouson paoupuga sounco dan yo hourco ; bales pas en d'arre desumpey que nèyches dinco te passen la coutèro pou cod.

Las bacos que laouron è qu'alayton, las cabalos mous carrejon sus camis, è se hen trucha coumo nousaou a la bataillo ; las gatos qu'arraton è rouncon soun rounadis sus jouils de las hennetos ; lus cas abarjon lus layrous, saubon soun mèste, è l'ajudon a gaha lèbes. A cadun aoutrajon ser soun obro : ataou ag bo la justicio... Mes tu, nou pensos qu'a la gulo, nou baros que quan chapos, è dromes d'oun s'escay quan ès sadout. S'entros en un casaou t'abalos caouletz è laytugos ; en un hort, truchos lus floes, hournilhos las canchèros, te bardissos as pesquès ; ag boutos d'ou debat dessus. Se t'escapos en un prat, es betleou a l'embecin en quelques cops de mourrou, è darrigos tout ço que s'escay pus camps... N'es doun qu'un hastious ; nou tri-bailhos qu'en de te plea l'erbè, boun en d'arre qu'en de la maloheito. E te calere poussigu amantoula din lou dubet, t'engargassa dambè bachèro daurado, t'estene ser yo courno plan mouflo, è musicayres en d'et bressa tout sialet.

Labetz quino sira la part dus barrailhatz, de las bra-

mollement, je serai égorgé comme un bandit couvert de crimes ; il y aura fête à la maison ; on me placera au ciel, on chantera le cantique de la *saint cochon*, et tous les gourmands du voisinage s'y abattront pour faire la noce, dévorer des boudins, des saucisses, des tripes, et autres résidus de mon corps. Mon maître me dépensera ; mes jambons pendront à la fumée de l'âtre, les côtes et le ventre conservés dans le sel serviront à la soupe, à préparer des poids-vers, à relever les sauces et les omelettes. Il semble que je ne sois bon à rien qu'après ma mort... Malheureux, quel sort est le mien ? La loi des hommes est une infamie.

— Ecoute, Porc, lui dis-je ; je m'étais dissimulé pour entendre les divagations d'un cerveau à l'envers. Tu raisones comme un chaudron.

Expliquons-nous un peu.

— Tu n'aimes que ton gésier, tu ne complais ni ne viens en aide à personne... toujours désagréable et grossier, tu n'es que gênant ; tu inspires la répulsion quand ce n'est pas la crainte ; personne n'ose te toucher si ce n'est pas avec une fourche ; tu ne vaux rien, depuis ta naissance jusqu'au jour où on te passe le couteau dans la gorge.

Les vaches labourent et donnent du lait ; le cheval nous porte sur les chemins, et se fait tuer comme nous sur les champs de bataille ; le chat prend les rats et fait son *ronron* sur les genoux des jeunes filles ; les chiens effraient les voleurs, protègent leur maître, et nous aident à prendre des lièvres. Chacun est payé

bos gens, dus travailladous serbiciaous toustem a l'eychado, è dus qui balen quicom quan nou bales en d'arre. Se patisses de fret a las aoreillos plegote-los en la pocho, s'et pericon las urpios bouho-ty decatz, s'et prutz lou guisë, eychugo-le d'amb'un pognat d'arroumecs aüarros. Porc es neychut, porc as biscut, porc dioues mourì.

— Oh praquo, ça resposto lou Porc, s'es troubat un brab'ome eligit d'ou Ceou, que se prengouc un Porc per amic, è qu'estouc un grand Sant de soun temp. Lou siguisseouo pertout coum'un cagnot, è l'amistou-saouo coumo yo tourto. Las mouninos deguèrtos de l'Yer emmalidos l'accassaouon de sas caoupignos è par-rabastados, dinco l'y burlen la panseto; et ses barboutina de tan de desaguis, s'estangouc a soun mèste. Es bertat aco???

Ça digouy jou : En maouhisi d'aquets testimonis crouchitz de bieilhumi, è nou n'ag creyri sounco-g besoussi. Nou poudetz este que coumbiadous désaoudats è maou-ingers. Tabè n'es pas ço que hasouc de meilhou Saint-Antony; soun per pertengue las gens, que pramo d'aquet Porc lus *Frayres* nou s'an poudut tira la pudemio de per dessus desumpey mil ans... Guastos tout ço que tocos...

Se ba prachi, ça ditz lou Sedassè, y a forço porcs a duos camos pel las carrèros; è praco qu'us besi a reguinna plan enginats, sadourets, arrisens, asta pigres coumo nousaou, bantariols badobecs, desassen-tiats, barquis uflats que nou benton tan sulaoumen ;

selon son œuvre, et c'est justice. Mais toi, tu ne penses qu'à ta gueule, tu n'es content que lorsque tu avales, tu t'endors, même dans la boue, dès que tu es repu. Si tu entres dans un potager, tu dévores choux et salades, dans un jardin, tu saccages les fleurs, tu laboures les plate-bandes, tu te vautres dans les pièces d'eau, tu mets tout sens dessus dessous ; si tu t'introduis dans une prairie tu l'as bientôt retournée, et tu arraches les récoltes qui se cultivent dans les champs : tu n'es donc qu'un être insupportable, ne travaillant que pour manger, bon à rien qu'à mal faire. Il faudrait peut-être t'envelopper dans le duvet, te servir dans la vaisselle d'or, te coucher sur des matelas bien souples, et t'entourer de musiciens qui te berceraient doucement???

Mais que resterait-il donc pour les gens sobres et les travailleurs, pour ceux qui rendent service et sont toujours à l'œuvre, pour ceux, en un mot, qui valent quelque chose tandis que tu ne vaux rien. Si tu as froid aux oreilles mets-les dans ta poche ; si les pieds te cuisent, souffle dessus, si tu peux ; si le gésier te démange, essuie-le avec une poignée de ronces épineuses. Porc tu es né, Porc tu as vécu, Porc tu mourras...

— Cependant, reprit celui-ci, il s'est trouvé un brave homme, élu de Dieu, qui prit un Porc pour ami ; et il fut en son temps un grand Saint : il le suivait partout comme un chien dévoué, et le caressait comme une tourterelle. Les affreux Démonstrateurs furieux lui pro-

lous besi a gourina d'un Caouaret en y Auberjo, d'yo boutigo en un'aouto, counda merros, s'estira d'aeuejanso, malodise d'ou sourel a la luo, lus ditous nouse-rats, bous en d'arre qu'en de hensa, he pouchiou en aqueste moun, è-n l'aoute, cop segu.

Jou bali quicom quand m'estripen ; mes etz toutis en bouloun nou baleran jamay yo quti teco de sesebecquin; auratz bet hè è bet dise, lus omes plan souen nou baloun gouayre may que la pourcatalho.

E jou : croustejos d'un gloub lus truco-taoules, minjoulets, pigres, trichots è pacants que nou balen un escoupit. Qu'as gazagnat aou pari? Couneychi prumè que tu aquero harpassailho : aco que probu qu'aouen porcs de touto gailho, mascles è fumèlos, ser duos è ser quate camos, pus penous è pus oustaoüs, en la Ciutat coumo pel las bordos. Que bales de may pramo que nou balen en d'arre??? Soun be de toun marge : E apey ? trindinos coumo dus payros esculats...

E lou porc : l'aute se, gn'auo un d'acquets, ça disseuo debat la Plasso :

Tout diou este coumun entre toutis : cadus se plee à sa hame doun trobe de que psyche : tribailhe che pousco, è dromon lus engarransitz. Nat nou pot disturba lou besin en este totz medichos. Aqueros ditos m'agradaouon prampou...

T'y haray pas tourna, ça digouy jou :

— Tout aco bouhos è bibarolos que s'acouèytiouon as penous, entre pigres, balaudureous, è bestios pud-

diguèrent les avanies, et les mauvais traitements jusqu'à lui mettre le feu sous le ventre. Lui, sans broncher, resta fidèle à son maître. Est-ce vrai cela???

Je me méfie, lui dis-je, de ces vieux racontards suspects, et j'aurai voulu voir ces belles choses pour y croire. Toi et les tiens vous ne pouvez être que des compagnons gênants et désagréables : Aussi le choix de Saint-Antoine ne fut pas ce qu'il fit de mieux. On prétend, encore à cette heure, que c'est à cause de ce Porc que *les frères* n'ont jamais pu se débarrasser de leur odeur depuis plus de mille ans. Vous gâtez tout ce que vous touchez...

Si ce que vous dites est vrai, répond le *porte-soies*, il y a pas mal de Porcs à deux jambes dans les rues. Et cependant je les vois circuler bien mis, bien pansés, souriants, aussi paresseux que moi, et de plus vantards, badauds, ne sachant rien, soufflets enflés incapables de produire même du vent. Je les vois rouler d'un cabaret à une auberge, d'une boutique à une autre, conter des sottises, bailler et s'étirer d'ennui, médire du matin au soir, les doigts noués, bons seulement à pourrir des vivres, embarrassants dans ce monde et peut-être dans l'autre. Moi je vaux quelque chose au moins après ma mort : quant à eux tous ensemble ils ne vaudront jamais une gousse de pois chiches. Vous aurez beau faire et beau dire les hommes bien souvent ne valent pas mieux que ceux de mon espèce.

Tu exécutes d'un simple mot, lui dis-je, les flaneurs,

dentos : Lous Harris s'y entracaran conmo berdaou-
los en escanocotz.

— As tu bist lou granadj' è lus legus creba la
terro coumo lus camparos? lou qui laouro queil; lou
houdgjare que beregno; tu non laouros, ne nou hod-
jos; n'auras arre soun co t'en doungon, double pigre,
è nou t'en dan qu'en de-t perbouca de greycha,
dinco t'escanen, pus que nou pagos qu'en aquero
mounedo...

Eh be, ça ditz lou porc enhouliat, s'en ba prachi,
beyran de quin hust me cauhi... hèsco çò que
bouilhos paouré pec, heras pas jamay que pourque-
rio.

Lendouman lou Porc, en bareja lus carrelots, tro-
bo yo porto miey barrado; intro tout sialet, è se
mindjo-n mayne que droumeou'au brès. Caleouo'n-
tene lus pioulets de las hennos becudos coumo-n bol
d'agassos, lus sacres dus omes... L'un amiassaouo
d'espouti lou porc, l'au te soun mèste; aqueste s'en
daouo sul la may escabayrado, è l'aperaouo *Saoumo*;
un besin digouc que lus Cosses accassaouon las fumè-
los may que lou bestia pel las carrèros.

Lus fourrous gahen lou goulifraoud, è lou mien au
Senou Senecal, un paouquet sourdagno, a miey clu-
cat, arrebourchè costo las gens è costo las bestios, may
entougat que letro-herit.

— Eh be, ça ditz lou peilho-negre, es tu que t'as
mindjat lou droullot? caou que sios debarginat de
sen è d'amo!?!

sots, paresseux, et ces êtres inutiles, qui ne valent pas un crachat; qu'as tu gagné à la comparaison? Je connaissais ces rebuts avant toi; tu as prouvé, qu'il y a des Porcs de toute allure, mâles et femelles, sur deux et sur quatre jambes, dans les étables et dans les maisons, à la ville et à la campagne : mais vaux-tu mieux que ceux qui ne valent rien??? Les réclames-tu comme de ton espèce??? soit, et après??? tu raisones comme deux chaudrons défoncés...

Et le Porc :

L'autre soir, un de ceux-là disait sous la Halle : tout doit être commun entre tous : que celui qui aura faim mange où il trouvera de quoi manger; travaille qui pourra ou qui voudra, et dorme qui aime le sommeil : nul n'a le droit de contrarier son voisin puisque nous sommes tous égaux : j'avoue que ces principes étaient fort de mon goût...

J'e t'en crois sur parole, lui dis-je;

— Tous ces propos ridicules, vraies bulles de savon, se développent en lieux malsains, entre fainéants, vauriens, et bêtes puantes : et les ânes s'y laisseront prendre comme verdiers en nœuds coulants. As-tu vu les récoltes sortir spontanément de terre comme les champignons? qui laboure fauche, qui bêche la vigne la vendange. Tu ne laboures ni ne bêches; tu n'as droit qu'à ce qu'on voudra bien te donner, double paresseux; et on ne te donne que pour te revêtir de graisse jusqu'au jour ou tu seras égorgé, puisque tu ne payes qu'en cette monnaie.

— N'ag ay pas hait de malicio, ça ditz lou Porc ; en tout intra din la crambo, baou bese quicom de ta ganguè de tan arrougnous, qu'ay cresut, per ma fé, qu'estouss'un limac borni...

— Mes be las entenu à crida quan l'as entaou-mat? ça dits lou Senecal.

— Et-ze demandi 'scuso, m'an talomen capignat qu'ay bibarolos as oels, las aureilhos qu'en chioulon, en trobi sourd coumo yo desco.

Lou Porc aouo cresut de bailha lou gat aou judge; mes se hourec la couo. Ça ditz lou Senou :

— Toun Aoujol ero'n pacaud, toun Pay un layroun, toun Fray yo canaglio, è tu t'abalos lus droullots aou brès. Caou hè-n etchimple d'aquéro malo 'ngenso.

Ou coundamneec a este penut à la Pato-d'Aouco deou Barry (1). Touto la pourcailho de la Senourio se troubec a l'entorn de la poutensio, per sententio deou judge. Quan lou nouseren lou cod, è que lou bourreou estirèc sul la poulejo, lus pourquès se palussen dan l'endort'as digtz, è tustauouon a brassis demanegatz, en brama : *etchimple gourratalho!* Au mès schisclaouon è gourrioulaouon, au mes enjauritz, au mes guimbaouon, au mes lus trucs caijeouon a darroilhs en dus engina la counciencio, è que se mindjessen pas lous maynadetz aou brès.

Lou Porc s'abalec lou drolle, lou Bourreou s'abalec

(1) Croisement de chemins ainsi nommés et qui sépare la Ville du Faubourg.

— Eh bien, dit le Porc furieux, s'il en est ainsi, on verra de quel bois je me chauffe :

— Fais ce que tu voudras, pauvre imbécille, ça ne sera jamais que des sottises.

Le lendemain, le Porc en balayant les ruelles, trouve une porte entrebaillée; il s'introduit doucement, et mange un enfant qui dormait dans son berceau!!!...

Il fallait entendre les vociférations des femmes bavardes comme des pies, et les jurons des hommes. L'un menaçait d'assommer l'affreux vorace, l'autre son maître : celui-ci fulminait contre la négligence de la mère, et l'appelait *grosse bourrique*; un voisin se plaignit que les Consuls poursuivaient les fillettes beaucoup plus que le bétail dans les rues.

Les sergents saisirent l'avaleur d'enfants, et le conduisirent chez le Sénéchal, vieux sourd, à moitié aveugle, mal gracieux aux bêtes comme aux gens, plus enrobé que savant :

— Eh bien! dit-il, c'est toi qui as mangé l'enfant; tu n'as donc ni cœur ni âme???

— Je ne l'ai pas fait méchamment, répond l'accusé. En entrant dans la chambre, j'ai aperçu quelque chose de si laid, de si crasseux, que j'ai cru, sur ma foi, que j'avais à faire à un limaçon borgne.

— Mais tu as dû l'entendre crier quand tu l'as entamé? dit le Sénéchal...

— Veuillez m'excuser, répond le prévenu, j'ai reçu tant de coups sur la tête, que j'ai la vue trouble, des

lou Porc; Aqueste mouric pel la cordo aou loc de la coutèro : un pigre è-n acabayre nou poden que caj'auo lembès (1).

(1) La condamnation d'un porc par la justice semble appartenir au domaine de la fable; rien cependant n'est plus certain... Nous pourrions citer des documents nombreux établissant les procès suivis contre les animaux. Il nous suffira d'extraire de la *Notre-Dame de Paris* de V. Hugo les quelques lignes qui suivent (*Renduel 1836, t. II, p. 325*) :

« On trouve entre autres, dans les comptes de la Prévôté pour 1466, un curieux détail des frais du procès de *Gillet-Soulard et de sa TRUIE, exécutés pour leurs démerites à Corbeil...*

» Tout y est, le coût des fosses pour mettre la truie,
 » les cinq cent bourrées de cotterets pris sur le port de
 » Morfant, les trois pintes de vin et le pain, dernier repas
 » du patient fraternellement partagé par le bourreau, jus-
 » qu'aux onze jours de garde et de nourriture de la truie
 » à huit deniers Parisis chaque.

» Quelquefois même on allait plus loin que les bêtes.
 » Les capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débon-
 » naire infligent de graves peines aux *fantômes enflam-*
 » *més* qui se permettraient de paraître dans l'air!!! »

bourdonnements dans les oreilles, et je suis sourd comme une corbeille.

Le Porc croyait surprendre le juge... mais il n'y gagna rien... La sentence fut ainsi motivée :

— Ton Aïeul était un vaurien, ton Père un voleur, ton Frère une canaille, et toi tu manges les enfants au berceau. Il faut faire un exemple de cette race maudite.

Il le condamna à être pendu à la Patte-d'Oie du Faubourg. Toute la porcherie des dépendances de la Cité dut assister à l'exécution. Quand la corde fut disposée autour du cou du patient, et que le bourreau appuya sur la poulie, les porchers s'agitèrent la gaulle à la main, et frappèrent à tour de bras sur leur marchandise, criant à tue-tête, *exemple tas de Gorets*. Plus ceux-ci se plaignaient et gémissaient, plus ils bondissaient effrayés, plus aussi les coups tombaient drus sur leur dos pour leur former la conscience, et leur apprendre qu'il ne faut pas manger les enfants au berceau...

Le Porc avait dévoré le bébé, le bourreau dévora le Porc; celui-ci mourut pendu au lieu d'être égorgé. Un paresseux et un vaurien ne peuvent que mal finir...

DOUTZIÈMO BELHADO

LOU DRET D'OU SENOU

Costo lous mintjo-mècos.

LE DROIT DU SEIGNEUR

Contre les ennemis de la lumière.

Lou Castet de La Motho stauo d'aoutes cops aou miey dus bosquis, drubeys tan sulaoumen pus camis de las lèbes.

Las gens de prachi enheroumiatz coumo l'aoujam, misereyousis, caperats de perrecs è de rognò, s'entuaouon taleou qu'appariouo-n estrani. Que d'aygo passado debats lus pounts desumpey labetz???

Aou joun de ouey, las hados flouridos mirgailhon lous pastens riberens de sas coulous sabourousos : Bacchus lou Bignassè, a caperat lus coustalatz arrisens de sas souquetos a la poupo laytero ; las bladetos se boucon sul las planos, las maisouetos blanquejon pel las clotos coumo sus tapurots : semblon un troupet d'aoueilhos esparricados d'un pastou 'ndroumit en las oumbrèros... Las hennos y soun charmantetos, bric' aourious, è nat page nou bous laichere pati la set. La proubeyro s'en es anad'a hutos, è l'an daraouilhat sas tecouèros è sus estujocs.

Lou moulié deou Castet, aou temp que parlan, se troubec un droullat de binto tres ou quat'ans. Berturous, esquiasse, carolis è goustous, mes un paouquet nessi... pec, nou disì : nat nou leouaouo meilhou

Le château de La Mothe se trouvait jadis perdu dans de grands bois, ouverts seulement par des sentiers à lièvres; les gens du pays, vrais fauves, misérables et sans ressources, se cachaient dès qu'ils voyaient un étranger. Que d'eau passée sous les ponts depuis ces temps reculés!!!

Aujourd'hui les fées fleuries émaillent de leurs odorantes couleurs les prairies qui verdissent au bord des ruisseaux : Bacchus, père de la vigne, a couvert les riants côteaux de l'arbuste aux mamelles généreuses; les blés couvrent les plaines; les maisonnettes blanchissent dans les vallons et sur les hauteurs, semées ça et là comme les brebis d'un berger endormi sous les ombrages; les femmes y sont charmantes et peu sauvages : et pas un paysan ne vous laisserait souffrir la soif. La misère s'est enfuie; on lui a démolli ses huttes et ses refuges.

A l'époque dont nous parlons, le meunier du château était un garçon de vingt-trois ou quatre ans, robuste, aux solides épaules, à la chair fraîche et appétissante, mais un peu naïf : je ne dis pas bête, car nul mieux que lui ne prélevait la poignée par bois-

qu'et, la Pugnèro per bouchet, la Coussuro, et las Dennos.

Poudets cambia de mouliè nou cambieratz de layroun : hourouc, è seira dinco las molos s'arresten de bira.

Lou Bernadet, atou s'aperaouo, se benguouo de marida dambe la hillo d'ou bouè de La Motho; è tres hours apey la messo, gagnoulaouo, è plouraouo coum'un limac, acouatat seou soulh deou molin, enquero floucat de sus fiensailhous à la boutouèro.

Quand benc a passa la Senouro, a chibaou coum'un gendarmo, capet entourelat de plumos sul l'aoueilho : Henneto nou chic paourugo, nou s'eglasiouo dou lop qu'ou biscousse pou cap ou pel la couo. En apercebe lou Bernadet enlermejat :

— Tè, ça ditz, ta mouilhè t'a didja chirat lou peou, ses attende la brespado? Bieddaze b'es b'alentò? La nosto bourrico doungouc a l'ase hueyt jouns de trigo; La tuo poudeouo plan atende la maytiado de douman.

— Et z'arregraci Senouro, la Françoneto nou n'y es per arre : Soun lous fourrous d'euo Castet que soun benguts per rechengue *lou dret dou Senou* : ço qu'es, nou say : sounco qu'an dit, que se tengoussò prèsto, en ta passa la neyt d'ambe lou Senou. S'en es ana do-n ta sa may, plan doulento : è jou, plouri soulet a l'oumbrero deou molin...

— As doum pouu que hescon maou à ta mouilhè? ça ditz la Senouro; riscos pas re; que podes cragne d'un ome magret coumo-n esterot, escamat è pous-

seau, la Dime et la Coussure (1). Vous pouvez changer de meunier, vous ne changerez pas de voleur... ce fut ainsi et ce sera jusqu'au jour où les meules ne voudront plus tourner.

Bernadet, ainsi s'appelait-il, venait de se marier avec la fille du bouvier de La Mothe; trois heures après la bénédiction nuptiale, il se désolait, et pleurait comme un limaçon, accroupi sur le seuil du moulin, la boutonnière encore parée de ses rubans de noce.

Lorsque vint à passer la Dame du Château, à cheval comme un gendarme, chapeau à plumes sur la tête; femme pas timide du tout, elle ne s'effrayait du loup qu'elle le vit par la tête ou par la queue.

En apercevant le meunier en larmes :

— Tiens, dit-elle, ta femme t'a déjà fait une scène sans attendre même la soirée : Viedaze! quelle vaillante??? notre bourrique donna huit jours de répit à son âne; ta femme aurait bien pu attendre au moins jusqu'à demain matin.

— Merci Senoure, Françonnette n'y est pour rien.

— Les agents du Château sont venus réclamer *les droits du Seigneur* : j'ignore en quoi ils consistent : mais ils ont ordonné qu'elle se tint prête pour passer la nuit avec lui... Elle est partie chez sa mère bien désolée, et je pleure seul à l'ombre du moulin.

— Tu as donc peur que mal arrive à ta femme? dit la Sénora : Elle ne risque rien; que pouvez-vous

(1) Impôts Seigneuriaux

siou, tournat de la guerro boueit astan de cos que de bouso. Ou poden amia toutes las fumelòs deou cho, nou las toucara soucco sio dan lou digt. Chi n'a cachaus nou pot chapa : gimbelet armouchat nou traouco; caou camos en de cœurre; b'ag say jou meilhou que nado; arre nou se l'arregagno soucco lus moustachous de cap aou naz. En bos crese? La Françouneto s'en anira 'queste se dan lou Senou, è tu dan la Senouro. Taleou que hesco 'scu, trabo lou molin, è say aou pourtanet deou coustat dou bosc : nou sera barrat qu'aou clisquet; entro tout sialet, m'y trouveras a l'escounut, è digos pas re a digus : dan *lou dret dou Senou*, y a tabe *lou dret de la Senouro*. Cadus lou soun, aquo n'es pas trop...

Ch'eztout estounat? lou praoube Bernadet. *Dret de Senou, dret de Senouro* : lus fourrous benguts requiri la mouilhè, è la Senouro lou marit. En demourec a miey trencat...

Qu'èron doun aquelis drets Senhoraous, que tant espaourisseouon lou moulié?

En d'abuos Coustumos lou Senou boutauo *la camo* din lou lieyt de la nobio, la prumèro neyt de nossos; en d'autos s'y boutauo *la couècho*; en d'aoutos s'y boutauo *dinco la cinto* è caouque cop mes en sus; toutes poutinglos que significon que lous Senous se reserbauon lou punceladje de las nobios a soun grat...

Poulit dret dessegu, quan lou Senou ero jouen è gouailhard; è cadun en tiraouo labetz soun pessic; mes praoube dret en d'un bourmerous, caytous, echa-

craindre, d'un homme maigre comme un copeau, boiteux et poussif, revenu de la guerre aussi vide de corps que de bourse : tu peux lui amener toutes les femmes de la contrée, il est bien incapable de les toucher autrement que du bout du doigt : Il faut des dents pour manger, des jambes pour courir ; et vrille époutée ne peut forer. Je sais cela mieux que personne ; rien ne tient debout chez notre Seigneur que sa moustache vers le nez. Veux-tu me croire ? Françonnette ira ce soir avec lui, et toi chez moi. Sitôt la nuit arrivée, arrête ton moulin, et dirige-toi vers la petite porte du côté du bois ; elle ne sera fermée qu'au loquet : Entre, et tu me trouveras à t'attendre. Sur-tout pas un mot de tout ceci à qui que ce soit. Avec *le droit du Seigneur* il y a aussi celui de sa femme : à chacun le sien, ce n'est que juste en vérité.

Qui fut perplexe ? le malheureux Bernadet. *Droit du Seigneur, droit de la Sénora...* les agents du Château venant requérir la mariée, et la Dame le mari : Il y perdait son latin...

Qu'étaient donc ces droits Seigneuriaux qui épouvaient si fort le meunier ???

Sous le régime de certaines Coutumes, le Seigneur avait le droit de mettre la *jambe* dans le lit de la mariée la première nuit des noces (jambage) ; dans d'autres la *cuisse* (cuissage) : dans d'autres enfin le droit était plus pénétrant ; toutes subtilités dissimulant fort mal l'abandon de la mariée à la disposition de ces Messieurs.

lat, escachalat è boueyt : aquelis s'acountentaouon dus dinès dus nobis. Sé la paysanto nou pagauo de soun cos, lou paysan pagauo de sa boussou.

Aquo s'aperauo *lou boun temp...* endus Senous nou disi, mes en tas pagesis!!!

Lou Mouliè se troubauo may layroun que saberuc. Peguilhan ayglasiat, daouo dou cap costo las mur-railhos, ses sabe perque; bramaouo coum'un asé à la luo.

La Senouro se carguèc d'èou presic en t'auo coun-soula, è qué s'en tirec a lux, coumo batz bese.

La Senouro de La Motho benguèouo d'enta Flourenso dan toutos las qualitats de l'endret. Ragoto, assepado, è praquo arregonouso, alucado dus pots è dus oels, la calou l'y debarauo mey enbat que la cinto; siès cops cinq ans, lou bust manegat aou segu sup las ancos, las poupos plan enginados, tan si pu goudou-flos, è lou naz en sus, en un estoumac acoueytiouat, dan lou cap a l'endarrè; qu'aure tirat enquèro un fredeluc dou courné, un paouruc de l'estujoc, è dechidat un pigre.

Nou s'entiouo la frescuro ne aou mes mort ne à la primo. S'aoejaouo-n soun Castet, è gourinaouo a chibaou pel las bariccaoudos en ta se distrahi.

Aperaouon soun pay *Cago-louidors*; bieil chaouchaounet couhit de rognoc, bestit de pendrouils, esprecat quate tempouros cad'an, marchaouo sul la pet per debat sous sabatous esculats. Basut en un niou d'agasso, nou poudeuo intra din io quiti tecouèro, san

Joli droit à coup sûr, quand le Seigneur était jeune et vigoureux ; chacun alors pouvait y trouver son compte ; mais que pouvait-il valoir pour un vieillard chétif, baveux, édenté, infirme, et vidé??? Ceux-là se contentaient de l'argent du mari... Ainsi quand la femme ne payait pas de son corps, le mari payait de sa bourse. Cela s'appelait *le bon temps!!!* pour les Seigneurs je ne dis pas ; mais pour les paysans???

Le Meunier était plus voleur que savant : sot effrayé, il donnait de la tête contre les murailles sans savoir pourquoi ; il braillait comme un âne à la lune...

La Sénora se chargea du sermon pour le consoler, et nous verrons qu'elle s'en tira à son honneur.

Madame de La Mothe était originaire de Fleurance ; douée d'ailleurs de toutes les qualités de son lieu d'origine. De moyenne taille, un peu développée, avide de plaisirs, allumée des lèvres et des yeux, sa chaleur rayonnait plus bas que la ceinture ; six fois cinq ans, le buste bien assis sur les hanches ouvertes, les seins un peu gros et aux allures provocantes, largement attachés sur une poitrine plantureuse, le nez relevé, la tête jetée en arrière : Telle qu'elle était elle aurait tiré un frileux du coin du feu, un poltron de sa cachette, ou réveillé un paresseux. Elle ne craignait ni les froids de décembre ni ceux du printemps. S'ennuyant beaucoup au Château, elle courait constamment à cheval, un peu de tous les côtés pour se distraire.

Son père s'appelait *Chilouis* ; vieux gremlin couvert de crasse, vêtu de guenilles pendant les quatre sai-

pana quicum; lou bouilhoun auo toupin dambe yo seringlo, la saou ser yo béntrisco, un pugnat de pruos en un coufide, un luquet, un pouilhen d'en bene la pet. Nou n'espiaouo que damb'un oel per espargna l'aoute. S'en anaouo cap bachat, pel las carrèros, en de s'amassa yo spinlo, un guingassoun, un busquet, un perrec hastious, un quiti ardit ser un estroun dan las dens s'ag auo calut... hasouc lou reprobè : *Lou prumè staoubiat es lou prumè gagnat*; nou se palussaouo jamay quand l'y pruseuo de pouu d'usa sa camiso 'squissado. Nou mindjaouo, sounco panesse, que croustets lourits touriats sul las cenes; denouciaouo lou boun pan coumo yo debaoucho; è ça diseouo : lou qui mindjo pan trende n'es qu'un degouailhous que jog' a la pouriolo. Bente sadout que bo beoué. Jamay ni lux ni houec en sa tuto; se bouhaouo sus dits quan torraouo, è se couchaouo a l'escu. *Cago-louidors* s'èro 'stirat de petit en sus... coutat en touts retocs gahinès è panatoris, herejaouo-n ta broucomenta sul las bacos malaousos, roucounos, è staridos, sus chibaous tors, bornis, ou poussious, sus betets entecats, ser touto car que nou baou quicom qu'as ditgs d'un layroun. Taleou qu'auc soun escuturoun sadouret usurec a la semmaneto.

Nat nou passec en loc yo man ta rusto sup l'esquie dous paysans. Ta-leou qu'un praoube caphol l'auo 'mproutat quaucos pistolos, nou tardauo d'este boussoblous, è pelat coum'un bimou. Millo sers embenimados nou l'auoren ta plan arrougagnat.

sons, et marchant sur sa peau sous des savattes écu-
lées. Né dans un nid de pies, il n'entrait pas dans la
plus modeste chaumière sans y prendre quelque
chose, le bouillon dans le pot avec une seringue, du
sel sur les salaisons, des prunes à confire sur les clis-
ses, une allumette, un poux pour en vendre la peau.
Il ne regardait que d'un œil à la fois, pour économiser
l'autre. Il passait dans les rues, la tête baissée,
pour ramasser une épingle, un clou, un bout de bois,
un chiffon dégoutant, ou un liard sur une ordure,
avec les dents s'il l'avait fallu; il inventa le proverbe :
l'économisé est le premier gagné. Ne se grattant jamais
d'ailleurs de peur d'user ses locques. Sauf ce qu'il déro-
bait, il ne mangeait que des rogatons de pain moisi
grillés sur les charbons. Suivant lui, le pain tendre
sentait la débauche, et il accusait ceux qui en man-
geaient de prodigalité. Ventre plein, disait-il, de-
mande à boire. Jamais ni feu ni lumière en son tau-
dis. Il soufflait dans ses doigts au temps des glaces,
et se couchait à l'obscur. *Chilouis* s'était élevé du
néant à la fortune. Rompu à toutes ruses et fripon-
neries, il courait les foires, et brocantait sur les vaches
malades, stériles, ou épuisées, sur les chevaux boi-
teux, borgnes et poussifs, sur les veaux noués, sur
tous animaux ne valant quelque chose qu'en la pos-
session d'un coquin. Sitôt qu'il eut fait sa pelotte, il
prêta à la petite semaine.

Nul ne passa plus rudement la main sur le dos des
paysans. Sitôt qu'un malheureux fou lui avait

S'èro maridat au large de bès a la Mountagno; mes sa mouillè mouric ganido au cap de l'an. Quan s'ajasec, et nou boulouc apera ne leuandèro ne surgen ne pouticayre : la cloucos, ça diseuo, nou s'en serbi-chen, è ta plan hen. La Praubasso lou dichec yo maynadeto que sire morto medicho cop segu, s'-uo brabo bieilho miserouso nou s'en èro 'ncargado per arre.

Ataou lou biel Sarro-pecetos, riche coumo la ma, s'auou counquist lou nom de *Cago-louidors*.

Lou Conte de Cachopouil arribaouo de la guerre de per dela, quand la maynado se troubaouo ses sus bingt ans. Pélat d'ou cap as pès, nud coumo-n bermou de hemerè, acassat de touts bords pus Jousious ahamats, nou sabeo de quin boy hè biros.

Un Haginec mustrec la proio a *Cagolouidors* : me crejots ou nou, lou bieilh gus s'encarguec dus deoutes, mes que sa hilho bengousso Senouro??? Tant de glorio debat aquet harpas!!! cado bestio a soun bereng è soun herbo. Mes siam justes : Lou Comte, apey la Messo nubiaouo, stoufat de bergougno, ou hasouc bouta dehoru pus baylets, coum'un can de pailhè : è jamay la hilho nou n'espiec soun pay desumpus la nosso.

Adaro besem ço que se ba mangouneja, pramo *d'euo dret dou Senou*.

Seou coustat esquer deou Castet doun nou sourtiouo lou bieilh ganguè, sou cop de naou horas, es cap à cap dan la Françonneto, caperat d'or è de cedo, plan

emprunté quelques pistoles, il était bien vite ruiné. Mille serpents excités ne l'auraient pas rongé plus cruellement.

Il s'était marié au loin vers la Montagne (1); mais il fit bientôt mourir sa femme de misère et de faim. Au moment de sa délivrance, il ne voulut ni accoucheuse, ni médecin, ni apothicaire. Les poules, disait-il, ne s'en servent pas, et elles se portent tout aussi bien. La malheureuse lui laissa, en mourant, une fillette qui serait morte comme sa mère, si une brave vieille, la prenant en pitié, ne s'en était chargée gratuitement. Ainsi ce Serre-gros-sols riche comme la mer, avait conquis le nom de *Chilouis*.

Le comte de Cachepoux arriva de l'Orient au moment où l'enfant atteignait sa vingtième année. Pelé de la tête aux pieds, nu comme un ver de fumier, poursuivi par un horde de Juifs affamés, il ne savait de quel bois faire flèche...

Un Agent d'affaires véreuses proposa à *Chilouis* cette proie à dévorer. Que vous le croyez ou non, il prit à sa charge le paiement des dettes, mais sous la condition que sa fille deviendrait Comtesse!!! Un pareil orgueil sous ces bassesses??? chaque bête a son venin, et son fourrage de prédilection. Mais, le Comte, rouge de honte, après la Messe nuptiale, fit chasser le misérable par ses valets comme un chien de basse cour: Et jamais, à partir de ce jour, la fille ne revit son père...

(1) Les Pyrénées.

pintouat, bregat, è assasoùat; enflairaouo. La maynado s'èro 'conchoulado en yo setino plan estreto, è s'arrucaouo primo coumo yo mirgueto. Lou Conte gracious, arriseouo a modo d'un gat chaoupat din lou binagre. Sayjaouo de la poutineja è dou hurgoua las punchos de l'estoumac dan sas patos secos è peludos; Ero se biro d'un plen, è so qu'ou muchec n'èro pas lou bisadje. Labets *Cachopouil* la laouso, ou coundo sus argoulets, è s'ensayjo de la prengue tout sialoutet pel las ancos en de l'amia de cats aou lieyt; ero nou boudjec mè qu'uo couhigno. Sayjo dou denousera lou dauantaou, è dou leoua la capo; la maynado l'embio un truc sus digts, è un cop de pè pel las camos.

Moun Senou s'arregagno, rufo deou naz, amiasso, juro per soun dret è per soun tort: Ero, brico strémèntido, ou leycho layra coum'un can encalourit, en lou beilha de corno d'ceil. Lou Conte'mmmalit è arrebouchè, la preng en un pugnat, en cresen de la maneja coumo-n plumail; mes la nobio ou saout'auo ganitet coum'un lagast, ou hasouc tira la lengo de miey-pam; è la gaho durec dinco lou bielh poussiou, ennayrat d'uo segoutido a l'endarrè, s'abaliscouc miey clucat, espoussat, è gohe de susou, sus yo cadiero louugo, è s'y endroumic dinc'a roufla dou gaiit è de las nasics. La Françonneto drubis asta leou la porto, è s'embolo cabbat dus escalès coumo y'aourinleto spaourido.

Nou n'aoure ta plan hugit dan lou Bernadet!!!

Ceci dit, sachons ce qui va se passer au Château à l'occasion *du droit du Seigneur*.

Dans l'aile gauche qu'il s'était réservée, le vieux dégoutant se trouve sur les neuf heures du soir, tête à tête avec Françonnette. Il est couvert d'or et de soie, peigné, lavé, parfumé à point, il embaumait. La jeune femme s'était pelotonnée sur un tabouret et réduite aux proportions d'une souris. Le Comte gracieux, souriait comme un chat trempé dans le vinaigre; il essayait d'embrasser la fillette, de passer sur sa poitrine chaste ses mains maigres et velues. Elle se détourna tout d'un coup, et ce qu'elle lui montra ce ne fut pas le visage. *Cachepoux* se met à la flatter alors, et lui conte des douceurs; il la saisit doucement par la taille pour la pousser vers le lit. Elle ne bougea non plus qu'une borne. Il essaie de dénouer son tablier, de relever son capuchon, la jeune fille lui frappe résolument sur les doigts, et lui envoie son pied dans les jambes.

Mon Seigneur se fâche, rechigne, menace, en appelle à son droit et à son tort : Elle, pas effrayée du tout, le laisse aboyer comme un chien échauffé, en le surveillant du coin de l'œil. Le Comte devenu furieux, veut la saisir violemment, croyant l'enlever comme une plume; mais la fillette le prend au cou, s'y cramponne comme un tiquet : il tirait la langue d'un empan : et la lutte continua jusqu'au moment où le vieux poussif enlevé d'une secousse en arrière, tomba à peu près aveuglé, hors d'haleine, et couvert de

Conte quinaout, debarginat de sen, nou sabeouo qu'aquet aoujam amistous nou se dress'auo junc, ne a l'endorto, ne as poussis ; mes, coumo las tourtos sas sos, a las brios sabourousos, as risetz sucris, a las jouninousos paraouletos. Lous ditous de l'amou saben meilhou que la orso, embourrilha la peilho de la pou-dou...

Ataou paguec lou dret dou Senou. Sen tirec boun mercad coum besets... lus pots hastiousis d'acquet bieilh pourcas, nou lou pouscoum tan sulaoumen es-floura la pet.

Mes la coumedio, meilhou ajuntado dou coustat de la Senouro, se deligaouo d'y aûto faissoun, coumo bats bese.

Lou Bernadet arribec a l'houro dito, a la pourteleto cost'auo bosc ; troubec Madamo setudo debat un bruchoun de floes. Ou gaho pel la man, è lou mio-nyo salo caperado cap è houns de marme mirgailhat coum'un pasteng de primo, a miey esclarado per en sus. E saou ditz amistouso :

— Beses aqeste beroy cubat, è soun aygo que tan sabourejo : chaupot'y yo miedj'houreto : s'es las t'aplaoumira, s'es trist t'arreguilhera : apey, brespailheran cap è cap : aouran ataou lese de debisa. A la Senouro lou nobi obeiscouc : Se bouto en aquer'aygo, è s'y splandis coum'en un lieyt de rosos : jamay n'auo sentit plasentio pariablo. E s'y estiraou, s'y aloungaouo, s'y rouchaouo, è biroulajaouo, y alatejaouo ; è la langou parsauo a playetos de la pet as nerbis.

sueur sur une chaise longue; il s'y endormit jusqu'à ronfler de la gorge et des narines. Françonnette ouvre prestement la porte, et s'enfuit par l'escalier comme une hirondelle effrayée.

Elle n'aurait pas fui si vite aux prises avec Bernadet!!! Pauvre sot Comte, dépourvu de bon sens; il ignorait que ces charmantes petites bêtes, faites pour être aimées, ne se domptent ni au joug, ni au bâton, ni aux surprises violentes, mais comme les tourterelles leurs sœurs caressantes, aux miettes savoureuses, aux sourires gracieux, aux paroles flatteuses : les petits doigts de l'amour sont plus habiles que la force à chiffonner le voile de la pudeur. Ainsi Françonnette avait payé *le droit du Seigneur* certainement bon marché comme vous voyez. Les lèvres répugnantes de ce vieux dégoûtant ne lui effleurèrent même pas la peau..

Mais la mise en scène, mieux agencée du côté de la Sénora, se dénouait autrement.

Bernadet arrive à l'heure convenue à la petite porte ouverte du côté du bois. Il y trouva Madame dissimulée sous un buisson de fleurs. Elle le prend par la main, et le conduit dans une salle couverte, du haut jusques en bas, de marbres de couleurs combinées comme les fleurs d'une prairie, et éclairée par en haut. Et elle dit, affectueuse, à son visiteur :

— Tu vois cette baignoire pleine d'eau de senteur, il faut t'y plonger pendant une petite demi-heure; si tu es fatigué elle te délassera, si tu es triste elle te remettra en belle humeur; puis nous souperons tête à

Cop-Segu aouon mesclat caouque farlabic en aquer' aygo, qu'agiouò coumo la malo poumeto sou noste prume Pay, que Diou l'ajude.

E bet-leou, se trouben en taoulo, lou Mouliè dan la Senouro, en yo crambeto mayado de flocs coum'yo Gleyseto, caoudeto prampou, è tapissado de sedo. Se setoun sus un chafa plan moufle damb'un couchin en cado cap; jamay lou praoube Bernadet nou se bouchec lus pots dab'un lindge tant doucet è tant sabouros; jamay nou chapec de ta bous mossis, jamay nou beouc de ta boun catalum; è la Senouro ou tengueouo lou goubelet aüylhat : n'èro pas peou gandi de la pipido... jamay Hariayre n'estouc ta plan aparpa-souat...

Madamo dan lus peous pintouats a l'endarrè, un-tats de mèrmeno, arrislats en roudol sus un cougoutè poutounet : las espallos de marme un paucontet degargassados; n'èron estujadets, daouit dinc'a la cinto, que d'uo denteleto liougero coumo-n crumet : è cado calleou dus brassis la heseouon bada, è muchaouo aro l'uo aro l'aouto, et caouque cop las duos tetès en un floc de neü. E ça diseuo la Senouro :

Qu'et semblo d'aquet dipna dan ta Senouro? Digom set 'aouejos?

— Calere qu'estoussi deguert de cerbet Madamo, ça dits lou Hariayre... jamay ome de moun marge noun beyra nat ta plan enginat è ta plasant; jamay nou saberi prou bous arregracia d'en tratta coumo bous hazetz...

tête, et nous aurons ainsi le temps de nous entretenir.

Le marié obéit à la Sénora; il se plonge dans l'eau, et s'y étendit comme en un lit de roses; jamais il n'avait goûté de pareils délices; il s'allongeait, s'étirait, se frottait, se retournait, agitait ses membres, et la langueur pénétrait doucement de la peau jusqu'aux nerfs: On avait certainement mêlé quelque composition mystérieuse dans cette eau, qui agissait sur le Meunier, comme la fatale pomme sur notre premier Père, au quel Dieu vienne en aide.

Les voilà bientôt à table, le Farinier avec la Dame, dans une petite salle garnie de fleurs comme une chapelle, assez chaude, et tapissée de soie... Ils s'assirent sur un sofa bien douillet, avec un coussin à chaque bout: jamais le brave Bernadet ne s'était essuyé les lèvres avec du linge si doux et sentant si bon; jamais il ne mangea de si fins morceaux, jamais il ne but du vin si délicat; et la Sénora avait le soin de tenir son verre plein; peut-être était-ce pour le préserver de la pépie!!! jamais Farinier ne fut si gracieusement traité...

Les cheveux de la Comtesse parfumés de verveine, jettés en arrière, s'arrondissaient sur un beau cou sollicitant les baisers. Les épaules marmoréennes, un peu décolletées, n'étaient couvertes à peu près jusqu'à la ceinture, que d'une gaze légère comme une vapeur, et si souple qu'à chaque mouvement des bras elle s'entrouvrait, et laissait voir tantôt un sein tantôt l'autre, et quelque fois les deux, blancs comme un bouquet de neige. Et elle disait:

— Nou t'espaurissi doun ni dus œilhs ni deou co ?

— N'ets pas prou dessasouado en d'aco, ni jou prou minjoulet en d'ac crese... Aou rebouch, m'agradatz aou segu, è souy rousent de recounechen-sio.

Achi la henneto atendeouo soun Mouliè : E sa bou-
queto s'allanguisseouo meloudiouo coumo la d'un rous-
signoulet mayenc :

— As pas tendat a sabe s'us maynadjes necheouon en un mujo de caoulet o astromen ? Perque lou marit s'apero *papay*, è *may* la mouilhè ???

— Sa plan Senouro; ma Mayrio, qu'ero de *Santo Dodo* (1), m'a perbengut qu'un Jousiou de Toloso, en la carrero de la Daourado, en beneouo la grano-s maridats que bouleouon familio : me que coustaouo forço dinès. Praco, taleou que hesco hinqueto à la nosto Françoneto, m'en aniray sul l'ase deou molin, en ta croumpa ço que bouilho, sio drollo sio drolle.

E la caritadouso Senouro :

— Te boy espragna-n ta gran despend, è lou biadje, en t'ensena dus aoue per arre, tan qu'en bouilhos, ses lous ana querre sou heraou de Toloso.

— Oh ! Senouro, ganiti de couneych'aquet segret :

(1) Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. III, p, 130.

— Que te semble de cette collation tête à tête? Dis-moi si tu t'ennuies?

— Il faudrait que je fusse idiot, madame, répondit le Meunier; jamais homme de ma condition n'assistera à pareil repas; je ne saurai jamais assez vous remercier de vos bontés pour moi.

— Je ne t'effraie donc ni les yeux ni le cœur?

— Vous n'êtes pas assez déssaisonnée pour cela Madame, ni moi assez sot pour le croire; je suis heureux, ravi, et animé envers vous de la plus vive reconnaissance.

C'est là que l'attendait la fine mouche. Sa bouche s'allanguissant, mélodieuse comme celle d'un rossignol de mai :

— As-tu cherché à savoir si les enfants naissent dans les choux ou ailleurs, et pourquoi le mari s'appelle *père*, et *mère* sa femme???

— Oui madame, ma Marraine, originaire de Sainte-Dode, m'a averti, qu'un Juif de Toulouse, dans la rue de la Daurade, en vendait la graine aux maris qui voulaient de la famille, mais qu'elle coutait fort cher. Cependant dès que Françonnette en aura l'envie, je partirai sur l'âne du moulin, pour acheter, suivant son désir soit un garçon soit une fille...

Et la charitable Sénora :

— Je veux t'épargner une grosse dépense et les ennuis du voyage, en t'enseignant comment tu pourras t'en procurer pour rien, tant que tu voudras, sans aller t'approvisionner au marché de Toulouse.

Bous, etz saberuco, jou, souy pas qu'uo bestio; hasemme serbichi, boun siray plan recouneychen!!!

— Eh be, ça ditz la Senouro, se ta plan t'agradi, coucho-te sou couchin, aloungat à toun ayse...

Y aouo yo cousinèr'aou Castet, de la man de Madamo, alecado a 'scarni lou Boun Diou quand ag calouso. Yo drouloto, labetz d'yo doutzeno d'ans, l'èro cayjudo debat lou deouantaou darrè caouque segas en pastoureja sas baquetos a l'aouant de la ribèro. Un se de Nadaou, lou cabalè l'en boulouc hè bergougno :

— Sabios d'ar-en la, ça respoun ero-n arrise, que bengouc touto nuso, è ta menudo que nou baou la peno d'en parla mè.

Aquero drollo, dan soun naz de leseno, mouren-glouso com-n tourgan, courreouo tout lou joun pel l'oustaou, coumo yo mirg'empousouado. Biscouc arriba lou Mouliè peou pourtanet deou bosc, è l'aouo siguit a l'escounut.

Aou cap d'un paouc, arribo 'spoussad' a la cousino, è miey eychantado :

— May, lou Mouliè qu'escano Madamo per en aut. L'a gahado-n un brassat, l'a roubido taloment qu'en pantachaouon toutis dus; è que l'amoussegaou las machèros!!! May, Biahoro, courretz bisti!!!

— Escouto, ça ditz lou Sac a Diables, seto-t còp sec aou cournè, mindjo caoussèros de mentre que-t paro, hurrupo-t-l'ale, è d'achi nou boudjes. D'oun tas tirat aquéros mesounjos?

— Ah! Sénora je brûle d'envie de connaître ce secret : vous êtes savante et moi un imbécile... rendez-moi ce signalé service, je vous en serai reconnaissant ..

— Eh bien, lui dit-elle, puisque tu y tiens si fort, couche-toi sur ce coussin, allonge-toi bien à ton aise...

Il y avait au Château une cuisinière du choix de Madame, effrontée à faire insulte au Bon Dieu s'il l'avait fallu. Une fillette, alors âgée d'une douzaine d'années, lui était tombée sous le tablier derrière quelque buisson, tandis qu'elle gardait les vaches au long de la rivière. Un soir de Noël le cocher essayant de lui faire honte de sa conduite, elle lui répondit en riant :

— Elle est venue toute nue, et si petite d'ailleurs que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Cette enfant au nez effilé, toujours en mouvement comme un goujon, courait du matin au soir dans la maison, pire qu'une souris empoisonnée. Elle avait vu entrer le Meunier par la petite porte du bois, et elle le suivit en se cachant. Après un certain temps, elle tombe dans la cuisine essouffée, et saisie de frayeur :

— Mère, le Meunier étrangle Madame là-haut. Il l'a prise à bras-le-corps, et l'a roulée si violemment qu'ils en perdaient haleine tous deux : il lui a même mordu les joues!!! au secours, mère courez vite...

— Ecoute, répond le Sac à Diabes, assied-toi au coin du feu, mange des crêpes tandis que tu le peux, de là ne bouges, et surtout tais-toi. D'où as-tu tiré tous ces mensonges? Et l'enfant en sanglotant :

— C'est que j'ai mis le nez dans le trou de la serrure!!!

E la Drollo-n moufflina :

— Per qu'ay espiat pou traouc de la sarrailho!!!

E l'aouto, qu'en sabeouo prampou :

— Bas bèngue pègo, per moun armo; dan tous oeilhs tribouilhats beses tout de traouès. Suy lasso de tas mèrros, è se bouhos yo quiti paraouletto de tas peguessos, et truchi de patacs. Che t'a coumandat d'agacha per a cadsus, espesso de hurgouet??? et chireray las pousseròs se n'acabos de hournilha; et dar-rigeray la lengo dan la gran coutèro!!! nou bales qu'en daco!!!

Nou mounec la Droulloto 'spaourido.

Entretan la Senouro repreneu sa lessoun de cap a soun escouliè desperbesit de 'spirit coum'un can de bordo de coco :

— Eh be, Bernadet, qu'et semblo deou jouquet couchiné : Sares tu las, encheprit, ou malaou? Aoures pas besouy d'yo gouto d'hypoucras???

— Plan auo countro Senouro, en trobi regaoudit de l'esprobo : en boulerets pas dise coumo s'apero aquet jouquet tant amistous è gairesc?

— Aquo, ça dits ero, s'apero lou *Gariat-Saouto* : N'es pas sigu de t'en bremba... Et say cabirol...

En aquer 'obro lou Moulie baleouo daix Senous; et la Daouno n'aouo pas souen, en soun peilhot, yo pou-luc d'acquet trempé; ça dits auo Bernadet :

— Noun saberas jamay prou per apar-pachoua la Françouneto : E saquela t'en podes nou tourna d'amb'un esclap : stares meilhòu damb'un en cado

Et la mère qui savait à quoi s'en tenir :

— Tu deviens folle, sur mon âme; avec tes yeux troublés tu vois tout de travers. Je suis fatiguée de tes cancans, et si tu souffles mot de ces sottises, je t'accable de coups. Qui t'avait commandé d'espionner dans la maison, méchant petit furet? Je t'arracherai les cheveux si tu continues de fouiller partout, ou je te couperai la langue avec le grand coutelas!!! tu l'as mérité... L'enfant consternée se tut, et plus ne dit mot.

Et la Senora reprenant sa harangue à cet innocent dépourvu d'esprit comme un chien de métairie de friandises :

— Eh bien Bernadet, que te semble de ce petit jeu du coussin : serais-tu fatigué, dérangé ou malade??? Aurais-tu besoin d'une gorgée d'hypocras?

— Au contraire Madame, je suis très satisfait de l'épreuve... vous ne voudriez pas m'apprendre le nom de ce petit jeu si doux et si réjouissant.

— Cela s'appelle jouer au *Saute-poulet*. Es-tu bien sûr de t'en souvenir; je te sais si étourdi???

A cette œuvre le Meunier valait dix Seigneurs : et comme la Dame n'avait pas souvent des puces de cette enverjure autour des jupes, elle dit au Farinier :

— Tu n'en sauras jamais assez pour dignement servir ta jeune femme : D'ailleurs, tu ne peux pas décemment rentrer chez toi chaussé d'un seul sabot, il est mieux que tu en aies un à chaque pied .. Si nous recommencions???..... pour être bien certains que tu n'oublieras pas la leçon en remuant tes meules!!!

pè; sé heseouon la represó!!! En cas que t'ag debrenbessos, en tourneja las molos?

Jou seri plan bergounouso d'et dich'a mieycamin... Coumo coueilhes rasis sul las souquetos, ataou en m'escouta, coueilheras goujous en ta moulhè, re qu'en paousa dus poutous bedoussots en sous perpeilh miey clucats.

— Grand merces, brabo Senouro, d'en boule ta plan mucha lou jouquet amourous. Bous atz lou sabe, è jou lou boy aprene; nou demandi pas la patz; è mes qu'etze hesco plase, y tourneran dico cante lou pout maytiè!!! S'y èro'ngourmandit...

Ouatz praco s'en-ze pouden hisa-s maou-lengutz?

Desumpey cent ans, è may, espeluchon è scaton lous Nobles bertadomen coumo maladans. E ouatz yo Senouro que s'acouato de cap un quiti Mouliè, pel l'eychuga la lermeto. De pouou que s'aouèje soulet, se l'en amio dipna cap è cap en soun Castet.

Nou sab soun mestiè de nobi, lou praoub'inoucentot, è l'ag mucho meilhou qu'uo quiti Mounjo patiento è caristouso, è l'ag ensenho dinc'a toco-digt!?? lou rembio-n ta et, sadouret, regaoudit, è ascieniat.

Ban plan malodit costo *lus drets deou Senou*; è praco, m'en poudetz crese, ses este Hariayre, s'eri ser ma floto, en here plan do *lou dret de la Senouro*.

De mon côté, je serai bien honteuse de laisser ton éducation incomplète. Comme tu cueilles des raisins sur tes souches, ainsi, en m'écoutant, tu cueilleras des enfants sur ta femme, en déposant seulement deux baisers bien doux sur ses yeux à demi clos.

— Mille fois merci, généreuse Sénora. Vous voulez bien m'instruire au joli jeu d'amour; vous y êtes savante, et moi très curieux de m'y instruire. Je ne demande point la paix; et si tel est votre bon plaisir, la répétition durera jusqu'à l'heure du chant du coq.

Le Meunier avait pris gout à la chose. Après un tel exemple de dévouement ne devons-nous pas nous tenir en défiance contre les médisans ?

Depuis cent ans et plus, nous entendons mal mener et traiter les Nobles comme des êtres malfaisants : et cependant, voilà une Comtesse qui descend jusqu'à un humble Meunier, pour essayer ses larmes. Elle veut lui éviter les ennuis de la solitude, et l'emmène diner tête à tête avec elle dans son Château.

Elle découvre qu'il n'est pas initié aux mystères d'hyménée, et patiente et charitable comme une servante des autels, elle l'instruit jusqu'à toucher la difficulté du doigt. Puis elle le renvoie chez lui bien réconforté, et aussi réjoui que savant.

Déblatère qui voudra contre le *droit du Seigneur* : j'affirme, bien que n'étant pas Farinier, qu'au temps de ma jeunesse, j'aurai sincèrement regretté le *droit de la Sénora*.



TRETZIÈMO BELHADO

FLOCS D'AMOU, FLOUS DE CÉMENTÉRI

N'arrigo che pousoo

BOUQUETS D'AMOUR, FLEURS DE CIMETIÈRE

En rira qui pourra.

§ 1^{er}. — LOU MAYNADJÉ

Eron basuts cadun en un mujo de caoulet capuch plantatz en dus casaous qu'escouhignaouon, Cado joun chucaouon la medicho poupo : s'engurruchaouon din lou cugnet medich ; è s'endroumeouon, a cado bres-pado, aou medich retoc ; la medicho may, aro l'uo aro l'aouto, lus doundourejaouo lus pourtinaouo, un en cado brach, sus pastengs aoudousis debat las aou-mos ombrencos. L'un ero'n droullot l'aouto yo may-nadeto : Pachouletz è eyberits toutis dus, poupinets, ameches a cadun, è cadus lous poutinejaouo en lus arrise de cats.

Quand s'escayjoun de bedousseja, yo may s'aprec *tata* è l'auto *mayrio*. Pey creychoun bet leou en este de bouno gailho ; alarguen amasso sus pouloys è sus aoucats, è lus miaouon gragna pus estouilh, peyche è limaca cabbat dus arrendaous.

Lou Meniquet, brico paouruc, s'ennartaouo sus guindoulès, agit coum'un gat-esquiro, è cueilheouo cerilhos en de sa coumayreto jeantiouo coum'un minet de poupo.

Enbouloum s'en angoun a l'escolo de la Ciutat, en

§ 1^o. — L'ENFANT.

Ils étaient sortis l'un comme l'autre des entrailles d'un chou cabus, et chacun de ces choux dépendait d'un potager séparé de son voisin par une simple borne. Chaque jour ils suçaient le même sein, se pelotonnaient dans le même berceau, s'endormaient le soir aux mêmes refrains; et la même mère, tantôt l'une tantôt l'autre, les dorlotait et les promenait, un sur chaque bras, dans les prairies diaprées de fleurs, à l'ombre des ormeaux. L'un était un garçonnet, et l'autre une fillette. Gros bébés, fort éveillés l'un et l'autre, gracieux et caressants à chacun, chacun aussi les couvrait de baisers et leur faisait fête.

Dès qu'ils se risquèrent à bégayer, l'une des mères s'appela *Tata* et l'autre *Marraine*. Egalement bien constitués, ils grandirent vite, et purent bientôt garder ensemble leurs dindons et leurs oies. Ils les conduisaient glaner dans les chaumes, paccager l'herbe, et manger des insectes au long des clotures plantées.

Dominique, agile comme un écureuil, et pas du tout timide, grimpa sur les arbres, et cueillait des cerises pour sa petite compagne gentille, comme un *minet* qui tête encore.

boulum cado se s'entournaouon a l'oustalet mayran, en pihaigna; semblaouon dus aouzerous escapats deou niou. Quand la Margarideto flayrauo-n mamoy debat un broc, ou yo roso sus eycharmens de las arroumecs, et asta-leou escabeilhaouo sèguos è barats en dus cueilhe; è dou cap de sus ditous, lus boutaou gentiomen sul la maneto de sa migueto. Se, pou camin, un can de bord' arrebouchè s'en bengueouo layra trop a l'aouant dus peilhots de la maynadeto, lou Meniquet l'accassaouo, è l'abarjaouo a cop de turros...

Ataou basoun, ataou creychoun l'un costo l'aoute, en amiedja sus jocs, sas godios, sas couquetos è sas perlinos, sas penos è sus poutous.

Dinco sounec l'houro de la prumèro Coumenioun. Eron bloussis è candès coumo dus anjoulets, lus praoubots : è lou Caperan lus muchaouo per etchymple. A la dio santo, s'aprouchen, cado may costo soun ehan; bragaouon en lus bese ta brabes è ta plan apoulichatz. Sas pregarious bourentos pugiouon de cap aou Meste Toupouchant, per que lus doungouosso hur en aqueste moun, è sa part deou Paradis en l'aoute...

La maynado, adidja henno miedjancèro, lus ouelhots, ceouclats de perpels negres, hicats en terro, fresco coumo yo roso muscadèlo, è inoucento coum'un liri debat soun boeli'stenut.

Lou gouyat, un pauquet bergougnous, lus muscles fourcious, la caro apasido, l'oeilh doucèt coum'un memè.

Cares maynadjes!!! Sas armos aoudousos de fe, è

Ensemble ils allèrent à l'école de la ville, et chaque soir ils rentraient à la maison en devisant gaiement : on aurait dit deux jolis oiseaux à peine échappés du même nid. Lorsque la petite Marguerite flairait une violette sous les épines, ou une rose sur les branches des ronces, Dominique franchissant haies et fossés, allait cueillir les fleurs, et du bout de ses petits doigts, il les posait gentiment sur la *menotte* de sa petite amie. S'ils rencontraient en chemin un chien de métairie hargneux, et qu'il vint aboyer trop près des jupons de la fillette, Dominique le poursuivait bravement, et le mettait en fuite en lui lançant des mottes de terre.

Ils étaient nés ainsi, ils avaient ainsi grandi l'un à côté de l'autre, partageant leurs jeux, leurs plaisirs, leurs gâteaux, leurs bonbons, leurs petits chagrins et leurs baisers.

Puis vint le temps de la première Communion. Purs et candides comme deux Anges, les chers petits, le Curé les proposait en exemple. Au jour solennel ils s'approchèrent de la table Sainte, chacun accompagné de sa mère. Elle étaient fières les voyant si bien parés et si édifiants. Et leurs prières ardentes montèrent vers le Ciel pour qu'il accordât à leurs chers enfants le bonheur en ce monde, et leur part du Paradis en l'autre.

La fillette déjà demi-femme, avec de jolis yeux cerclés de sourcils noirs et fichés en terre, fraîche comme une rose muscat, innocente comme un lys sous son voile qui l'enveloppait :

netos coumo lus alirous dus Anjoulets, s'assasien en bouloun, de sa mesturo. S'en tournen, l'un acarat costo l'aute, dan sus flocs è sus libes, un paouquet émaouguts, plan déchidats de sta frems en la gracio deou Boun Diou, è de despita lou que dessarro las periclèros demès la juentut.

Arre nou teng, arre nou sta costo lou redol deou temp. Tribailhadou que nou drom, catuilho, embrenico, escantich, tresmudo, he neyche è creyche, roudja è mata, flouri è madura, pey degoro è arboun per empeouta la beoutat sou grahus, é'ncarnassi lou destruci dan la bito.

Per yo dio de primo s'empennec la poureto, è lus garrous s'arregagnen aou gariat. Tout aouo cambiat de coulou dan las tempouros arruados sul las annados; tout s'arenaouis, as sensis coum'en la pet. Lus oelhs se négon adaro, lou sang s'encalouris, lou bate-dis de las beos tusto may hort è may couytat, lus nerbis s'estrementissoun, la sarrado de la man, un paouquet chaoupo, escots sul la man de l'amic de la beilho.

La bouts cridayro bet leou que chito, è riboun ri-beino souleto è san ajud, l'amistat s'apero l'Amou, coumo lou bermou se trebiro-n pabailhot: l'Amou que mastessejo aqieste moun è may l'aute, ça disoun lus Euangelis. Sourel deou co qu'arrajo lous deou Pagesis è lou dus Reys, lux dou genio, pay de la glorio è de la noumiado, motou deou moun, meste de las gens è de las bestios, aou cla com'a l'escu, a l'au-

Le garçon un peu timide, aux muscles accentués, la figure calme, et les yeux doux comme ceux d'un agneau.

Chers enfants, leurs âmes apparaissaient parfumées de foi naïve, et pures comme les ailes des Anges dont ils mangèrent ensemble le pain sacré. Ils rentrèrent chez eux l'un à côté de l'autre, avec leurs bouquets et leurs livres, un peu émus, et bien décidés à rester fermes dans la faveur Divine, et à braver le Malin qui sème les dangers sous les pieds de la jeunesse. Mais rien ne dure, rien ne résiste à la roue du temps. Travailleur infatigable, il détruit, émiette, éteint, transforme, fait naître et mûrir, puis dévore et enfouit pour tirer la beauté nouvelle du fumier, et incarner la vie dans la mort.

Par un beau matin de printemps, les plumes poussèrent à la poulette, et les ergots au jeune coq; tout avait changé avec les saisons disciplinées par les années; tout s'était renouvelé à la peau et aux sens. Les yeux se noient à cette heure, le sang s'échauffe, le battement des veines s'accélère et s'accentue, les nerfs tressaillent, la pression de la main moite brûle la main de l'ami de la veille.

La voix d'abord élevée devient mystérieuse, et bon gré malgré, seule et sans complice, l'amitié se change en Amour, comme la chrysalide en papillon. Amour, vrai dominateur de ce monde, et encore de l'autre suivant les Evangiles, soleil des cœurs, qui anime celui des Paysans et des Rois, œil du génie, père de la gloire et de la renommée, moteur universel, qui

tan com'aou souledre o a la biso : salut Amou, bet Diou, en tu toutz cresoun : ajuilhats a tous petous mignounets, en zas tots bistis lus poutineja dan la bouco aüilhado de lermos : tourno me la calou de ma juentut, as despens d'en debargina de sen..

§ 2. — LOU SOULLAT

Mes au segle de ouey, quan lus bint ans brusoun sou relotge deou temp, dauant de fadej-a l'accouso de las embelinayros, debaressen-be de las estelos dan la lugrentou mayrano, la Le glourioso de la Guerro ahuto las hasedeouos de breous. La perferado dou Ceou, nosto santo May qu'a batiat lou moun de soun noble sang è de soun genio de sumpus dus mil ans, la Franço sagrado, maleouo nostes brassis, noste co, noste cap en den hè clesquis s'es a besouy, pel las periglèros de sa glorio, de sa pouchenso è de sa libertat. Nat, sounco lus flacs, lus manarrous, è lus layrous, nat nou s'escoun quand en-z'apèro.

A douman las amous ta calourencos sion : quand la bandero, tindado de l'arcoulan, se trandolo è petrilho as ennayres, quand la troumpeto souno, quand la pet d'ase brounis è touo pel las carrèros, quand las bayounetos cabelhon sus capelots de couè coumo la grous-sagno de jun, quand l'espaso se brandis è lambrejos digts dou Majouraou; quan crido : *en aouant, en aouant!!!* y a pas ni pay ni may, ni amic ni amigo, y a la Patrio, y a la sauberio deou poble, y a l'aouan

fais la loi des hommes comme celle des bêtes, le jour et la nuit, au Nord comme à l'Est ou au Midi, salut Amour, Dieu universel devant qui tout s'incline. Tu nous as tous vus agenouillés à tes jolis petits pieds, les couvrir de baisers avec une bouche noyée de larmes : rends-moi les feux de la jeunesse, au risque de perdre encore une fois la raison.

§ 2. — LE SOLDAT.

Mais au temps où nous sommes, quand les vingt ans sonnent à l'horloge de l'âge, avant de nous oublier à la poursuite des enchanteresses, seraient-elles filles des étoiles douées de tout l'éclat maternel, la Loi Militaire éloigne de nous les faiseuses de charmes. La bien-aimée du Ciel, notre sainte mère, qui depuis 2,000 ans a répandu sur le monde son sang et son génie, la France glorieuse et sacrée demande nos bras, nos cœurs, et nos têtes pour en faire des morceaux s'il le faut, pour son honneur, pour sa puissance ou pour la liberté. Nul excepté les lâches, les voleurs, et les misérables, nul ne se détourne quand elle appelle.

A demain les amours si ardentes soient-elles. Quand la bannière aux couleurs de l'arc-en-ciel s'agite et pétille dans les airs, quand la trompette sonne, que le tambour bat et tonne dans les rues, quand les baïonnettes se dressent au dessus des schakos comme les épis dans les blés de juin, quand l'épée s'agite et lance des éclairs aux mains du Capitaine, quand sa voix crie, *en avant! en avant!!!* il n'y a plus ni père

des escantits è des alucats, en d'abarja la trepigno de las hennos, des ehans, des alebatz, des gato-miaoules è des espounerats, y a la terro que nous hè neyche, mous neurich è mous arboun; è lou drapeou capero tout aco.

Tabè lou séguiran sus pes è sul las mas, aou tor à la neu, aou houec è a la ploujo, pel las coumbos è pel las taparros, dinc'aou cap deou moun.

Be que sian Pagesis, en tabè Patriotes, nou may paourucs que lus payrans; è coumo se foutrailhen mous foutrailheran pel l'aounou, pel la glorio, è tabè per sauba las terros francos des estranes, des Senous, deous beligandz aganits, è bahuguès.

E quand lou Meniquet s'affougaouo en aquets eglasis, la Margarido s'amagaouo disturbado, è sus ouelhots lermajaouon coumo flous de farouch untados de rousado.

E ça diseouo et, en la gah'a brassatz :

— S'èri mot coum'yo'oueilho en houreres debat lus pès : En yo brabo maynado coumo tu es, caou un ome quiti de tout deoue, en deque n'aujos glorio è nou pas bergougno. Nostes aynats soun partits, è tournats estarits cauque cop, coumo garros d'agasso, è dou couè arrimats. Aco n'es pas re mes que sion benans. Lou serbichi de l'armado demesclo, è nou hè que ben a la juentut. Cadus s'engrimo a las coustumos sanetousos; lou cos s'adretis, è s'aprengoun aou tengue catsat è nete : guaris lus paourucs, dechido lus talibournassis, mato lus barrohols; saben achi

ni mère, ni ami ni maîtresse, il y a la Patrie, la gloire nationale, l'honneur des morts et des vivants, le devoir de protéger femmes, enfants, vieillards, infirmes, impuissants et malades, la sainte terre paternelle qui nous nourrit, et nous assure l'éternel repos : et le drapeau couvre tout cela.

Aussi, nous le suivrons sur les pieds et sur les mains, à la glace, à la neige, comme au feu ou à la pluie, dans les vallées et sur les montagnes, jusques au bout du monde.

Quoique Paysans, nous sommes aussi Patriotes, pas plus lâches que nos aïeux; et comme ils se battirent jadis, nous nous battons aujourd'hui pour notre honneur, et celui de la Nation, pour préserver le sol de l'invasion étrangère, des droits des Seigneurs, des entreprises des fainéants, vauriens et voleurs...

Et lorsque Dominique s'échauffait à ces nobles sentiments, Marguerite se détournait, agitée par la crainte, et ses jolis yeux larmoyaient comme fleurs de trèfle humides de rosée.

Et lui, la saisissant dans ses bras :

— Si j'étais lâche comme une brebis, tu me foulerais aux pieds. A une brave fille telle que toi, il faut un mari quitte de tout devoir, pour que tu en sois fière et non pas honteuse. Nos aînés sont partis à leur tour, puis revenus halés, et maigres quelquefois comme des jambes de pies; qu'importe puisqu'ils étaient en bonne santé. Le service militaire forme la jeunesse et lui est favorable; chacun s'y plie aux bonnes habitudes,

que l'aunou, que la glorio deou poble, qu'un quiti perrec, baloun may que la bito cent cops. T'escriourey per ta louy que sio. Se beng la guerro, despiterey lou fracadje, lou pet dou loup è de la mitrailho : m'en-gauriray en crese que t'amantouli de la malo-ncoun-tro. L'amourous nou culo ne s'enjaouris quand amous-sego l'enemic, quand lou cabesso fourrobourro pel l'aounou de sa migo.

Pregueras la bouno Bierge d'en prengue din sa gracio dinco sio tournat : nou sira stefignouso d'uo maynado ta brabo è blasido d'amou, éro la May dou Sant amou : t'escouterà per mahe, que t'ag meritos ta plan!!!

— Abiot doun s'et caou abia, Praoube Meniquet, è tourno taleou que pouscos, ça dits la Margarido enla-crimado : Penso quaouque cop en jou, pregueray Diou per tu.

Embrasso-m'au sarrat, beleou pou darrè cop : t'atenderay tan que cailho ; è brembo te que se suy pas tuo, nous seray jamay la de digus.

Lou Meniquet s'abio dan la biasso sus muscles, lou co-nbrigail embarreat un claou en l'estoumac. L'em-bien en l'Africo. Lus Arabos, testuts è tribulans seca-ouon magagno tantos d'un cap tantos de l'aoute ; è taleou qu'us caigeouon sul la pousco hugeouon a sas are-nos escousentos ; nou sabeouon de mot, dan sas caba-las agidos coumo lastourets, tournaouon seca tren per butidos. La pouso n'èro pas acabado, s'y calèouo tour-na'nrega san relanbi... Lou Meniquet dan soun es-

à la prestance virile, a la tenue correcte : il guérit les peureux, corrige les nigauds, calme les exaltés ; c'est à l'armée qu'on apprend que l'honneur et la gloire de la Patrie, qu'un simple chiffon, valent cent fois mieux que la vie. Je t'écrirai pour aussi loin qu'on m'envoie ; si la guerre éclate, je mépriserai le tumulte, je braverai le canon et la mitraille, et je serai fier, pensant que je te préserve peut-être des mauvaises chances ; un amoureux ne s'effraie ni ne recule en chargeant l'ennemi, en le poursuivant en déroute, pour l'amour de sa mie.

Tu prieras la bonne Vierge de veiller sur moi jusqu'au retour : elle ne dédaignera pas les vœux d'une honnête fille, éprise d'amour chaste, elle, la mère du Saint Amour. Elle t'écouterà sur ma foi, parce que tu en es digne.

— Pars donc puisqu'il faut partir, mon cher Dominique, et reviens sitôt que tu le pourras, dit Marguerite en pleurs. Pense à moi quelquefois, je prierai Dieu pour toi. Presse-moi sur ton cœur, peut-être pour la dernière fois ; je t'attendrai tant que tu voudras ; mais souviens-toi que si je ne suis pas à toi je ne serai jamais à personne.

Dominique est parti le sac au dos, le cœur attendri, la poitrine serrée... Il fut envoyé en Afrique. Les Arabes obstinés et turbulents provoquaient des engagements tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et sitôt que nos vaillants les serraient de près, ils s'enfuyaient dans leurs sables brûlants : à l'heure où on ne les attendait plus, avec leurs chevaux agiles comme des éperviers, ils revenaient à l'attaque : la campagne

toumac de couïraou, jame darroucat, balent soun picocroustos, s'y tengueouo butit, la caro sou daouant. Lou prum'enregat, tustaouo coum'un haoure sus brastou-sis, è nou s'en tournaou que dan lus de per darrè; chinos parrabastados!!! E quand s'espaternaouo sul la capo, lou tusoc costo la couècho, lou cap apuat sul la biasso, daouant de s'endrome, arremiraouo sa Margarido que tan l'aymaouo. L'embiaouo papeletz ta plan goustousis que l'agradaouon may, a la praubo maynado, que lou meou de sas brescos.

§ 3. — LOU NOBI.

Tres annados... (que de tempouros à la uo per qui 'scouto)! bengueouon d'acaba desumpey lou serbichi deou Meniquet. Per un bet maytis lou Capitaynel'apero : tè ça dit, es un ome a tres peous, sigu coumo l'aroc, tous temp prest aou batsarrou è a la gaho : t'abios ses ranqueja, guignos è tocos a cado plego coum'un puntiè : Suy counten de tu. T'as amassat qaouco garraoupiado, ses t'en banta... Bey-te rebiscoula è stama dementre que lus Negrés de pracy en semblon un paouquet amatats. Te daou lou counjet è 'ncoèro la médailho que ta plan t'es diüdo.

Baraouo lou praoube Gouiat?? è s'en tourneca a galots decap aou *Mounet-do-Hour*, magrestin, arrimat, è praco scarrabilhat coum'un pout haillard. Tout l'Arriaou courrouc sus camis, may, ehans, bésis, è la mi-gueto; sou mindjen de poutets; et mouflinaouo.

à peine achevée, il fallait recommencer des combats sans fin. Dominique, avec sa poitrine de chêne, toujours en éveil, prompt au coup de main, fit bonne contenance. Le premier au feu, il frappait comme un forgeron sur les mal blanchis, et ne revenait qu'avec l'arrière garde : et quelques frottées!!! Puis, lorsqu'il s'allongeait sur son manteau, le fusil à portée, la tête appuyée sur son sac, avant de s'endormir, il évoquait l'image de sa Marguerite que tant il aimait. Il lui adressait des lettres si tendres que la brave enfant les trouvait plus douces que le miel de ses ruches.

§ 3. — LE FIANCÉ.

Trois années, (quelle longue série de saisons pour qui attend!!!), trois années venaient de finir depuis le départ de Dominique. Un matin, son Capitaine le fait appeler, et lui dit : Tu es un homme à trois poils, solide comme un rocher, toujours prêt au coup de main; tu pars gaiement et sans marchander, tu vises et tu touches comme un vrai soldat. Je suis content de toi. Tu as attrapé quelque égratignure sans t'en vanter. Va te soigner et te réparer, tandis que les Nègres de par ici me semblent enfin calmés... Voici ton congé, et de plus la médaille bravement gagnée.

Le pauvre garçon ne se connaissait pas de joie; il s'en retourna vivement vers le *Mounet du Hour*, maigre, brûlé du soleil, mais fier comme un coq à haute crête. Tout le hameau à son arrivée, courut sur

Pey se hurupo l'ale, dinco s'abio a ploura coum'un nenet, lou berturous African, de se bese ta plan amistouat. Mes estouc plan may suspres quan bic sa maisoueto perboucado de fresc, dan duos bèros cram-bos arrisclados de mirails è de floes, yo gran limando boussuado de linsos, déouantaous camisos è cabédaous, è touto hardo naouo; un couch ser quate camos de cou-raou caoupit de matalassis, cournos, coubertos, couchi-nèros è capsès; è l'arcolieyt estirat per béros courtinos flouridos coum'un prat riberenc. Biscouc labetz que, dementre que garbaouo lus Kabilos feramious, las brabos mays è sa migo berturousos tabe, me d'aouto fayssoun, en hila las canèbos à la beilhado, en se hè journarelos, en spragna è païra, aouon netejat, e'nbutinat lou niou doun diouèouon drome lous nobis... quan passec la clèdo dus casaous, lus floes de tout marge plan aouazats l'arrigoun de caps!!!

— A quand la nosso, ça ditz lus oels chaups?

Ça respoun la Margarido:

— Quand bouilhos; coumando seras cresut.

Dus poutets sul las machèros ou nouzeren lus pots...

— L'emaugudo'scantido, beten en ta noste Ritou que ta souen en doungoue relambi: te beyra è t'aougira dam plase: nou-n pouden arre que nou n'ag merqué.

Lou dimenge d'apecy lou Meniquet s'en ba de cap a la Gleyso, bregat de fresc, catsat è scarduchat, dan la médailho a la boutouèro de la besto, las camos aou large, lous mustachous arregagnats, la targo un bri-

le chemin, les mères et les enfants, les voisins et sa bonne amie, et tous lui prodiguèrent des caresses.

Attendri, hâletant, il se mit à pleurer comme un enfant, lui l'intrépide Africain, se voyant tant aimé. Mais il fut bien autrement surpris lorsqu'il aperçut la maisonnette récrépie avec soin, deux belles chambres ornées de glaces et de fleurs, une grande armoire pleine de draps, de chemises, de tabliers, et de toute es : pièce de linges neufs, un lit supporté par quatre pieds en chêne, avec une couchette composée de matelas, couvertures et traversins, et le ciel de lit orné de beaux rideaux, fleuris comme un pré de rivière; il vit alors que tandis qu'il mettait à la raison les terribles Kabyles, les braves mères et son amie, vaillantes comme lui, mais d'autre façon, en filant le chanvre bien tard à la veillée, en gagnant de pénibles journées, par des miracles d'économie et de privations, avaient ainsi approvisionné et décoré le nid dans lequel les mariés devaient dormir : puis il franchit la claire-voie des jardins... les fleurs de toute espèce, fraîches épanouies, semblèrent lui adresser un sourire.

— A quand la noce, dit-il, les yeux humides?

— Quand tu voudras, répond Marguerite : commande, tu seras obéi.

Deux baisers sur les joues lui nouèrent les lèvres.

— L'émotion calmée, va trouver notre bon Curé lui dit-elle; il m'a souvent consolée pendant ton absence??? il te verra et t'écouterà avec plaisir; nous ne pouvons rien faire sans son intervention.

gail lèrio. Quand tournec, a bor de neit, dan las coum-mays dou besiatge, fringan, arrisent, debisayre, regaudisseouo tout lou moun. Lous pès nou lou toucaouon en terro. La noco èro ndicado a tres semmanetos en là.

Calecouo bese las mays agidos pus jouqués en d'engreycha la pourailho, pus casaous en d'ouaza lus flocs è las endebios, per degens en de couse raoubos è cou-tilhous, lissa cohos è moucades, è brega la baychero: en perdeouon lou drom è lou mindja. Cadus las ajudaouo per que la nobio se troubesso meilhou oundrado, la porto may floucado, lou repeych plan sabourous, è las dounzellos atrenidos.

En las serados de daouant la noço, lus nobis s'amaroucaouon en un goumichet en d'oueilha flouretos cent cops mourdassados. E esbariatz, à la cabeilho deou plase :

— T'aymi de tout moun co, de touto moun armo, t'aymi tan qu'ayma podi, è t'aymerè dinco mourisco, è mes beleou.

Se sarron la man, lus ouelhs se nèguon din lus ouelhs, l'ale s'abraco è couito, las gaoutos s'alucon costo las gaoutos, lus suspirous flambon aou calimas amistous, lous cos aletejon desourdiats coumo las paraouletos sus pots fremens, lus brassis se nousèron darrè lus caps dinco bengon amourres.

Ataou hasoun nostes prumes aujols a miey prestits en l'argelo pel la man dou Boun Diou; ataou se hera tan que las clouquetos se passegen as ennayres.

Le dimanche suivant, Dominique se rend à l'Eglise bien rasé et peigné, en tenue irréprochable, avec la médaille à la boutonnière de sa veste. Il marchait les jambes écartées, les moustaches relevées en croc, la tête un peu fière. Et quand il revint au coucher du soleil, avec les commères du voisinage, il fut empressé, poli, beau parleur à réjouir tous ceux qui l'écoutaient. Ses pieds ne touchaient pas à terre; la noce était remise à trois semaines.

Il fallait voir les braves mères, agiles dans les poulaillers pour engraisser la volaille, dans les jardins pour arroser les fleurs et les salades, à l'intérieur, se dépêchant de coudre robes et jupons, de repasser coiffes et mouchoirs, et de nettoyer la vaisselle : elles en perdaient le sommeil et l'appétit. Chacun leur venait en aide, pour que la mariée fut plus belle, la porte mieux ornée de fleurs, le repas plantureux, et les donzelles mieux disposées à s'amuser.

Dans les soirées qui précédèrent la célébration du mariage, les fiancés se groupaient pour effeuiller ensemble les fleurettes qu'ils avaient cent fois savourées avec ivresse; éblouis à la limite extrême du bonheur, ils se disaient l'un à l'autre :

— Je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, je t'aime tant qu'aimer je puis, je t'aimerai jusqu'à la mort, et peut-être au delà.

On se serre la main, les yeux se noient dans les yeux, la respiration entrecoupée se précipite, les joues s'échauffent contre les joues, les poitrines brû-

L'amou-s claufit d'aqueros besiaduros, è soun encouè lou maje temp de la bito. La juentut las accasso, è la bieilhou melancouliouso s'en brembo 'risent' aou sou-beni. Ayma, est'aymat, ag sabe, s'ag dise, ag crese, ataou jouens è bieilhs escabeilhon lou Paradis d'aqueste moun.

§ 4. — LOU MORT.

Tres dios daouant la noço, un besin que recour-reouo :

— Escouto, ça dits aou Meniquet, presto-m un cop de man en d'ennayra-n saumè sou soulerat?

Et serbichiabile, y ba cop sec, mounto sul l'escalo, en d'ajuda per bas de mentre que lus aoutes estiraouon de sou biscle-n là; mes se trigoussen au rebouch, è se l'escapen coumo palots... Lou saumè arliso, trucho l'escalo, è lou praoube Meniquet cap-bilhat cay en terro, esgrapaoutit coumo yo higo peilho-routo. Un branc de serinlac que bengèouo de coueilhé sou seng de sa nobio ou tengèouo 'ncouer' as pots mourichens.

En entene pétrilha las escalos è arlisa lou saumè qu'embrigailhec tout ço que s'escayjoue, la Margarido eychantado s'ahano debes au fracadje. Percep lou Meniquet espoutit ser un brassat d'estèros, pipaoutat de chaffres. Asta leou, blanco coum' cailhado, lus oelhs sou biron, la bouco s'alando, ajayrio yo haucado lugento, leouo las mas au Ceou, è cay-n terro en un boussin aloungado com'un calibre.

lent des ardeurs amoureuses, les cœurs s'agitent enivrés comme les tendres paroles sur les lèvres frémissantes, les bras se nouent derrière les têtes qui tournent.

Ainsi firent nos premiers parents à peine pétris dans l'argile par la main Divine. Ainsi sera-t-il fait tant que les constellations s'agiteront dans l'espace. L'Amour est fait de ces chatteries, et elles constituent le plus heureux temps de la vie. La jeunesse les recherche avide, la vieillesse mélancolique sourit à leur souvenir. Aimer, être aimé, le savoir, se le dire sans fin, le croire. Ainsi jeunes et vieux ont entrevu le Paradis dès ce monde.

§ 4. — LE MORT.

Trois jours avant la noce, un voisin qui réparait sa toiture :

— Dis donc Dominique, viens donc me prêter un coup de main pour hisser une poutre sur le galetas ?

Lui, toujours prêt à obliger, le suit immédiatement. Il monte sur une échelle pour pousser par en bas tandis que les ouvriers placés sur le comble attiraient la poutre de leur côté; mais par une fausse manœuvre, les maladroits la laissèrent échapper. La poutre glisse, casse l'échelle, et l'infortuné Dominique renversé tombe à terre, écrasé comme une figue trop mure : un brin de seringa qu'il venait de cueillir sur le sein de sa promise pendait encore à ses lèvres mourantes.

La pourten en ta ero clucado è tenuto semblaouo-n palancoun.

Entretan arribec a galops la May espoussado, lus peous eybruhailhats, lou moucade sou cougoutè, lou bisatge aou rebouch, lus cèlhs horo d'euo cap... Taleou que bey soun hil englahat è gouten de sang s'y jito dessus coum'enhouliado :

— Meniquet, Meniquet, men, que suy ta may : en bos pas dis'arre? men, praubot, à ta may? la couneyches pa me? Espio m de cats, digo-n mot per ta nenet que sio. S'ay dap jou, et souenhere ta plan que dounderan la malanancio; seras desemmalausit? men, Meniquet, que suy ta may, que suy ta may, ta may, entenes!!!

La Camardo 'stouc la mè testudo...

— Nou boudjos re, nou dises, nou respounes!!! es doun acabat... è jou perdudo!!! quin es lou guseou que m'a machat moun Meniquet? assasin execrat, perque me l'as tuat? que ta heit lou praubot, amistous coumo-n memè? m'aoussos tuado jou, ray; mes et ta brabe!!! à l'assasin! à l'assasin!!! Moun Diou qu'ay jou hait per tan soufri; que mourisco sou cos de moun ehan; ses et, nou boy me d'aqueste mounde : Moun Diou aperam-me?

E gaho lou mort, sou bouto sou seng, sou mindjo de poutets dan sa bouco'nfebrado, en ulla coumo yo louo'ntaoumado...

Lus besis espaourits de la frenasio de la may empeguido, l'ag darriguen dus digts.

En entendant l'échelle éclater, et la poutre qui en se précipitant brisait tout sur son passage, Marguerite effrayée court en hâte à ce bruit sinistre : elle aperçoit son fiancé écrasé sur un tas de copeaux, la face salie de matériaux... blanche comme le lait durci, ses yeux se renversent, sa bouche grande ouverte lance un cri déchirant, et ses mains s'étendant vers le Ciel, elle tombe roidie et allongée comme un cadavre.

On la porta dans son lit évanouie rigide comme un tablier de pont.

A ce moment, arrivait la mère de la malheureuse victime, essoufflée, les cheveux en désordre, la coiffe renversée en arrière. Dès qu'elle voit son fils écrasé, couvert de sang, elle s'élance sur lui affolée :

— Dominique, Dominique, mon enfant, je suis ta mère??? tu ne veux me rien dire, mon enfant... à ta mère??? regarde-moi, dis-moi un mot, un tout petit mot ; viens avec moi je te soignerai si bien que nous vaincrons le mal, et tu seras guéri; Dominique; mon enfant, je suis ta mère, ta mère, entends-tu !!! Mais la mort fut la plus entêtée. Tu ne bouges, tu ne dis mot, tu ne réponds pas??? Tu es donc mort... et moi perdue... quel est le scélérat qui a tué mon fils? assassin exécrable, pourquoi me l'as-tu pris? que t'avait-il fait? le pauvre enfant doux comme un agneau!!! que tu m'eusses égorgée, moi, ce n'était rien, mais lui si bon... à l'assassin! à l'assassin!!! qu'ai-je donc fait pour tant souffrir!!! que je meure sur le corps de mon enfant??? sans lui je ne veux plus de ce monde...

Entretan la Margarido escounudo din soun lieyt, untado de binagre è daygo d'aspic, se rebeilhec pauc è pauc tremoulento, stourido, din lus brassis de sa may plan doulento. Apey forço gemitos è singlots :

— May, ça ditz la maynado, que lou Meniquet sio dressat au lieyt nubiaou : parat pel l'Amou la mort s'y apuntera pel la boulentat de Diou.

Se leouo pallo mes berturouso; apey la pregaro, la micho de la doulou, recato lus floes courounos è garlandos nubiaouos, ba coueilhe toutos las flous deous casaous, las engino sou sudari de soun amic : sepeliscoun din las flous sas reliquos mourtalos en sa brustio.

L'arbounoun a la dio mercad'en ta la noço.

E las campanos de la Gleyso brouniscoun lentomen lus gementeris de la mort descarrado, au loc d'apparia lus *tin tans* gayresquis coum'n echame de senilhs. Lus amics è parens se bestiscoun de dol au loc de las coulous debisayros è 'risentos de las hestos ennaus : siguiscoun au cemenleri la caycho d'un calabr'enfechit, au loc de s'arrua costo lou lieyt nubiaou de dus jouenets apoustats pel l'amou trimphant : salmoudien lou *miserere* au loc de canta lus fredous talamous. E lou bieilh Capéran préparat ande la pregaro de l'esperencio de *creyche è multiplica*, estranlat pus singlots, espiec de cap au Ceou, en embessa yo palado de terro que repounpiscouc en la hosso, en disan dan la bouts escantido, lou *requiescat in pace* de la desperencio.

mon Dieu appelez-moi à vous!!! Elle saisit le mort, le pose sur son sein, le dévore de ses lèvres enflévrées, en hurlant comme une louve blessée. Les voisins épouvantés de sa frénésie arrachèrent le corps des mains de la mère affolée.

Cependant Marguerite avait été déposée sur son lit. Frottée de vinaigre et d'eau de lavande, elle se réveilla peu à peu, tremblante, glacée dans les bras de sa mère désolée. Après bien des gémissements et des sanglots :

— Mère, dit-elle, que le corps de Dominique repose sur le lit nuptial : préparé par l'Amour, la mort l'occupera, puisque telle est la volonté de Dieu.

Elle se lève blême mais vaillante après la prière, ce pain des malheureux. Elle réunit bouquets couronnes et guirlandes déjà préparés pour le mariage. Elle va cueillir au jardin les fleurs encore debout, les dispose sur le drap mortuaire de son ami, et ses restes mortels déposés dans la bière, disparurent sous les fleurs.

Il fut enterré le jour fixé pour son mariage.

Et les cloches de l'Eglise firent entendre les lents et lugubres gémissements de la mort impitoyable au lieu de leurs sons de fête joyeux comme une volée d'oiseaux chanteurs : les amis et parents s'enveloppèrent de deuil au lieu de revêtir les couleurs sonores et réjouies des jours de noces ; ils suivirent le cercueil d'un cadavre décomposé, au lieu de se grouper au tour d'un jeune couple conquis par l'amour triom-

Lendedio, y aouto flou sé lassiscouc; y aoute cos s'affrediec sou lieyt dus nobis; è la medicho hosso arbounouc, è la medicho terro caperec marit è mouilhè bierges; nou s'ajouen en cos, ataou se mellen en cenes din lou clot.

L'amou es may til que la mort.

Flocs d'amou, flocs de cemenleri.

phant ; ils psalmodièrent le *miserere* au lieu de chanter les Epitalames. Et le vénérable prêtre, préparé pour la prière de l'espérance, *croissez et multipliez*, étranglé par les sanglots, leva les yeux au Ciel, et versant un peu de terre dans la fosse qui rendit un son sinistre, prononça d'une voix éteinte le *requiescat in pace* du désespoir.

Le lendemain, une autre fleur se flétrit, un autre corps se refroidit sur le lit nuptial. La même fosse reçut, la même terre couvrit le mari et sa femme vierges. Leurs corps ne s'étaient pas unis, leurs cendres se confondirent dans le tombeau.

L'amour est plus fort que la mort.

Bouquets d'amour, fleurs de cimetière.

QUATORZIÈMO BELHADO

HOUNT-ELYO

Nosto hount pageso.

LA FONTAINE DE DIANA OU DU SOLEIL

Notre fontaine Païenne.

Las Leytouresos, desumpus beleou tres mil'ans, s'en ban coueilhe l'aygo de Hount·Elyo dan lou cabedaou tourclat sul la pousco, è l'ayguèro setudo sou cabedaou... Las jouenos è poulidos nou s'estan de se miralha-n soun lacoutet, minousos è risentos, pramo que las trobo jouenos è poulidos : qu'us ag ditz lou debisayre; ataou las gratuilho doun lous prutz. Las bielhos se gaoudissen desoun flus argentat, de soun marmus plagniou, è de la frescuro rébiscoulento costo lou calimas dus estious enhouecatx.

Mes nado nou sab coumo basoue la hounteto tant aymado; digam-lus-oc en touto bertat : may d'uo, quand ag sabion, lermejera sul la remembrensio, entretan que la canèlo tarabrazado roufle din las cru-gos assecarados.

Bep temps ya, ça disoun lous lètro-heritz, n'èro pount astragniouso coum'ouey la countrado Leytoure-so, dan sus coustous berdiousis de souquetos, las clotos apradidos è cintados de rechous, aouseros, bioules, aoubas, è segassas, las planos è las enclinos undentos, de cap a jun, de flous è frutos, de milhs quilhatz coumo biros, è tots frumens daouratz. Nou s'y beseouo q'yo hourest negro de cent lègos, plapado

Depuis peut-être plus de trois mille ans, les Lectou-
roises vont puiser l'eau à la fontaine de *Diana* avec
un linge roulé sur la tête, et leurs cruches assises sur
ce linge : Les jeunes et les jolies ne manquent pas de
se mirer dans le cristal de ses eaux, coquettes et sou-
riantes, par ce qu'il les trouve jeunes et jolies, qu'il
leur dit, l'indiscret, les flattant ainsi par leur endroit
sensible. Les vieilles se contentent de son flot argen-
té au murmure plaintif, et de sa fraîcheur vivifiante
contre les ardeurs des étés embrasés...

Mais aucune d'elles ne connaît l'origine de la sour-
ce tant aimée. Je veux leur en conter l'histoire en
toute sincérité, et plus d'une alors paiera le tribut de
ses larmes à son touchant souvenir, tandis que le ro-
binet étamé grondera dans les cruches avides.

Si nous en croyons les savants, en remontant à
quelques milliers d'années, la contrée de Lectoure n'é-
tait pas ce que nous la voyons aujourd'hui, avec ses
coteaux couronnés de vignes, ses vallées en prairies
verdoyantes et gaies dans leurs ceintures de frênes,
érables, peupliers, de saules, et de haies vigoureuses,
avec ses plaines et demi-pentes enveloppées, en juin,
de fleurs et de fruits, de maïs audacieux comme des

de louy enlà de campoutotz trop soen en bousigo, in-
fechado de saoubatjerio, sangles, lops a darroilh, ous-
sis, boups è heramous, è tots bestias que s'escanaouon
en yo guerro guerrajado de neyt è de dio : è nou n'è-
ron fayssounousis sul las gens quand lus y pa-
raouo.

Labetz coum'adaro s'enregauon lus aousousis per
describi lus paysis encouneychutz ; è la Gent Greco
miaouo lou branle. S'en èr'abiat un troupet d'enta
etz enla-n sigui lou roudol deou Sorel de cap à las
nostos Mountagnos, per coueilhe marmes, catuilha
lus arroucassis dan sous pics è dan sas trencos,
en d'en houne lus metaous rebelutz pus Debinay-
res.

Per ataucou arriben aquets balens de cap entas nos-
tes, dan lou cascou sus perpels, l'arquet as digts,
las biros sus muscles, è lou machucot penut en la
cinto.

Lou Capetayne jouen è berturous, ses pouu de
l'esnasado, negat au miey dus bosquis enroume-
gassatz, drubisseouo lus camis a cop de pigas-
sos.

Ascienciat dus prumès, siguisseouo soun guida-
tayre Celestiaou, plan ségu de se buti costo las
Mountagnos ; mes l'embarrejadis de brocs, gaouarros,
toujos, è branos rustos, nou l'ajudaouon guayr'a
s'ahana.

En debara dus arrocs de Cardès, quand s'aounoun
en l'artigaou dus Arrious, ban entene layra cagnassis

flèches, de tapis ondoyants de froments dorés. Envahie par une forêt sombre d'une étendue de cent lieues, tachetée de petits champs trop souvent en friche, ils nous la montrent infestée de fauves, sangliers, loups en bande, ours, renards et carnassiers, de toutes bêtes dangereuses qui s'entre-dévorait sans trêve et la nuit et le jour... Malheur aux infortunés qui s'égareraient dans cette affreuse contrée...

Mais alors comme aujourd'hui les audacieux se risquaient à la découverte des pays inconnus. La Nation Grecque avait pris la tête de ces périlleuses entreprises.

Une troupe de ses jeunes hommes, en suivant le mouvement du soleil, s'était aventurée vers les Pyrénées pour y chercher des marbres, fouiller leurs roches avec des pioches et des marteaux, et leur arracher les métaux signalés par les Oracles. Ainsi ces vaillants arrivèrent un jour dans notre contrée, le casque en tête, l'arc dans la main, le glaive suspendu à la ceinture. Leur Chef, jeune et intrépide, méprisant la mort, perdu dans les bois impraticables, faisait ouvrir la voie à coups de haches. En homme avisé il suivait son guide Céleste, certain d'atteindre tôt ou tard la Montagne, but unique de son voyage... les difficultés de la forêt sauvage, les halliers d'épines, les ronces hérissées, les rudes bruyères retardaient singulièrement sa marche.

En descendant des rochers de Cardès (1), vers les ruisseaux de la vallée, nos voyageurs entendirent au loin

(1) Ils dominent la ville de Lectoure au Nord-Ouest.

de louy en là : è paouc è paouc lus layretz s'aprou-
piaouon, è bengutz auo ric, treniouon en touetz ; din-
co lus ban bese a denica, grans coumo betètz, las
dantz arregagnados è miassentos, lus cels horo deou
cap è sanguinaris, aliscatz coumo-n dus amoussega;
arbecaouon, inquietousis, dans las bires afustados :
quand entenoun, yo boutz hennino qu'aperauo lus cas :
s'ahuten asta-leou de cap à l'aperayro.

Tot d'un cop apparic en-uo clarejo yo henno fierro,
din lus binto cinq ans, couhado d'un cascou nou ta
plan aoureat coumo soun bet cap de peous debaratz
dinc'a la cinto : En yo man stacat ero-n brouqué de
casse; en l'aouto, manejaouo-n espiut dan tres pun-
chos agusados, las camos abricados dinc'au jouil de
caoussos peludos, è sus muscles un mantou brocat
d'or. Yo grand corno de buou mirgailhado de forceo ma-
genos s'estangaouo sul l'anco.

Taleou que percep lus biadous, s'arresto, l'œl frem,
lus potz fignoz, è ça ditz, brico disturbado :

— Estranès, chetz bousaou? d'oun benguetz? oun
batz? que cecatz praci? etz amics o enemies??? bou-
letz la guerro o be la patz? parlo-tu, ça ditz au Cape-
tayne.

— Hado, o diouo Bouscassero, Reyno pou mench
se nou n'ès Diano Cassadouro o sa Serbiciaouo, ça res-
poun et miey crouchit, dan las mas enartados; en de
la familio dus Pelagous neboutz d'aquetz chan bastit
Massilio.

Boulen drubi per hermes, lanos è ahourestis, per

comme des aboiements de molosses : peu à peu les voix se rapprochant devenaient plus formidables, et lors qu'elles éclatèrent au près d'eux, ils purent voir des chiens de la taille de grands veaux, avec des machoires terribles, menaçantes, l'œil féroce et sanglant, s'élançant comme pour les dévorer. Alarmés, les hommes en danger se mirent en défense, et déjà leurs armes étaient préparées, quand une voix féminine retentit, appelant les chiens qui partirent dans la direction de la voix.

Tout-à-coup ils voient apparaître dans une clairière une femme superbe, de vingt-cinq ans à peine, avec un casque moins éclatant d'or que son abondante chevelure flottante jusqu'à la ceinture : l'une des mains portait un bouclier de chêne, et l'autre un épieu à trois pointes aigues. Ses jambes étaient enveloppées de cuir velu, un manteau richement brodé descendait des épaules, une corne de bœuf habilement travaillée s'appuyait sur sa hanche.

En apercevant la caravane, elle s'arrêta un peu étonnée d'une pareille rencontre, la regarda curieusement, l'œil ferme cependant, et les lèvres serrées !

— Etrangers, s'écria-t-elle bientôt, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? que venez-vous chercher ici ? Etes-vous amis ou ennemis ? Venez-vous déclarer la guerre ou demander la paix ? Réponds-moi dit-elle au Capitaine.

— Fée ou Divinité de ces bois, Reine au moins si tu n'es pas Diane chasseresse, ou sa Prêtresse favo-

aygos è per arroucassis, la bio dinco-n ta las Moun-tagnos; ouero yo man amigo. Lus nostes se soun apariatz prachi dan bostos hilhos. Nou boulen la guerro mes la patz dan toutis per trefica lus us dan lus aoutes, mous apilouta, prengue bostos obros en cambi de las nostos, è bious coumo de brabes besis.

Aoutrajo-mous ta fabou pouchento; En haoussitz, eichapramatz, è ganitz; sios espitaler' astant coumo beroyo.

Nostes Diou ajudon lus biadous : tu Celestiaouo, perque-n hares pas astant??? t'en pregui dan lou jouil en terro???

Abuhado de primo de soun escaygenço, s'apasic a brigails en aquero boux sancero, è bet leou pieta-douso coumo-n siran sampa las bero-hilhos dan lus gouyats fierousis, è balens : respounouc amistouso-n he cara lous cas qu'aremouliejaouon isagnousis a l'aou-ant de las caoussos dus biadous :

— Couneychi didja bostos gents pus debisis de nos-tes soulatz : Amics sion è bengue-boun dap jou, beu-ran lou bet goutet de la patz.

Sourel, Diou superbe, qu'espericos tas caritatz ses counda, Majouraou deou Ceou è de la terro, tous Şurbens è Serbiciaous siran espitales as ta plan que lus Diou Estranes.

E s'en angoun tots amasso.

Digam-me bousaou perque lus poples soun prou peyguilhanassis en ta hisa sus affas en bielhs esta-

rite, dit-il en s'inclinant respectueux et les mains suppliantes, nous sommes de la famille des Pélasges, parents de la tribu qui a fondé Marseille. Nous voulons ouvrir le chemin vers la Montagne, à travers les déserts, les Landes et les forêts, les rochers et les rivières. Je ne porte que des paroles de paix : nos parents sont alliés aux tiens. Nous ne voulons pas la guerre mais la paix avec toutes les tribus, pour lier entre nous des relations de commerce, nous entendre, prendre vos produits en échange des notres, et vivre entre nous comme de bons voisins. Accorde-nous ta puissante protection. Harassés, épuisés de fatigue, nous sommes pressés par la faim. Nos Dieux favorisent les voyageurs ; Pourquoi ne ferais-tu pas comme eux, fille du Ciel, je t'en supplie à deux genoux.

Un peu étourdie d'abord de sa rencontre inattendue, elle s'apaisa bientôt, en écoutant cette voix sympathique : et devint généreuse comme il arrivera toujours aux belles filles sollicitées par des vaillants et des audacieux : aussi répondit-elle avec bienveillance, après avoir appelé les chiens qui s'agitaient, peu rassurants au tour des étrangers :

— Je connais déjà ta Nation par les rapports de nos jeunes guerriers : soyons amis, et suivez-moi : Soleil, Dieu magnifique, dominateur du Ciel et de la terre, qui prodigues tes dons sans mesure, tes Prêtres et Servantes pratiqueront l'hospitalité comme les Dieux étrangers.

Et ils partirent conduits par la jeune fille.

ritz, haginós pudentos dan sous cels guêrles, sas nasics estoursudos, è sas urpios gahineros. Nou saben qu'arrementi, è s'embesca lus us as aoutes, en de mous he scana per suberpes. Boutadz-y d'acquetz haillars qu'us es pas endehat de quiquiriqueja ; è maynados un brigail espoumpados è benantos : Gandissi que debaneran las madachos las may embourrilhados sou goumichet ; è quand se gahen, nat dus trucassayres nou mourira din l'embarrejo.

Lus arcoueilhec en un gran Cabanart, (d'oun es aro lou casaou de l'Abescat,) bastit de tapios, caperat de rasturo ennartado sus cabirous bruncutz. Ero labetz un Palach dus mages ; mes bayletz è goujos y bourruguejaouon a l'entorn. Biscoun leou qu'èron pas enta yo reganido, d'aqueros entrepetados may aboundousos de hum que de lam. Lus hasouc sete sus bancaous a quate puos.

Dauant d'intra-n l'oustaoü, biscoun forço maysouetos arruados cabbat dus arrocs. Saboun labetz qu'èron din lou may grand Ariaou de la Gent Leytoureso.

Quand s'estoun repausadetz è repechut a lese dan yo coècho de sangle, pan ses leouade, è abeuratz d'aygo bourrido dap segle è amistousado de meou, ça ditz l'ostess'au Capetayne :

— Digom aro chez tu ? quin èron tus aujols, ? armat dinc-as ensiuassis, hort è carodret coumo tu es, bèngues be ceca spleis o-n realme-n nostos ahou restis.

Dites moi pourquoi les peuples sont assez aveugles pour confier le règlement de leurs affaires à de vieilles momies desséchées, bêtes funestes aux yeux louches, au nez recourbé, aux mains crochues, ne sachant que mentir, se tendre des pièges, et nous faire égorger par surcroît; qu'ils en chargent donc de beaux jeunes hommes, des vaillants toujours prêts à bien faire, et de jolies filles appétissantes. Je garantis qu'ils arrangeront pacifiquement les affaires les plus embrouillées, et qu'au pis aller, s'ils en venaient aux prises, aucun des lutteurs ne périrait dans la mêlée.

Leur conductrice emmena ses hôtes dans une vaste Cabane, située sur l'emplacement où se trouve à cette heure le jardin de l'Evêché, bâtie en bisé, couverte de chaume soutenu par des chevrons non écaris. C'était un Palais à cette époque reculée. Les domestiques s'y trouvaient en grand nombre. Les Grecs reconnurent bien vite qu'ils étaient chez une femme vraiment puissante, et non pas chez une de ces intrigantes qui s'agitent dans le vide, pour s'en faire accroire. Ils s'assirent sur des bancs en bois supportés par quatre pieds.

Avant d'entrer chez leur hôtesse, ils avaient aperçu un certain nombre de chaumières étagées au long des rochers, avec de petits jardins devant les portes. Ils comprirent qu'ils se trouvaient dans le groupe le plus important de la tribu Lectouroise.

Après qu'ils se furent reposés, et repus d'un cuis-

Las ciencia que nou couneychi stare doun yo Hattilhero plan adreto per bous dehoura dou tet papaou, è bous abi'a traouès las bariccaoudos, en cas de peri de malo mort.

Digon la bertat touto blouso.

— Hilho de berou è d'amou, prestido pel las mas Celestiaouos, nou-t marcandejeray un plase ta menut.

Suy basut en yo naou aamado de pericles perdud' au cap deou moun, è nou n'ay uncouè couneychut ma may.

Lous nautes, Coumpanhous de moun noble Pay, counden de tots coustatz qu'uo Diouo de la Mà s'amourousec de Nabiclès, (ataou s'aperaou) nebout dus Heraclidz, lou may ascieniat è couradjut dus nabigadous de bet temps ya. Escalaouec la nabio en un haoudiat d'aygo boulegado pel la tempesto, s'ajasec de mentre que lus naoutes espaoritz s'estujaouon din l'arco.

Nat nou la biscouc. Arre nou say de may coumo basouy.

En bourdeja las costos Hyberianos, moun Pay percebouc Mountagnos ennayrados dînc'as crums, lusentos de neü. Las an bistos punteja d'un pey praci; mes jamay nou las pouscouc acousti dan sous bachetz.

Bielh, emmalausit, è miey truchat de sas courrudos, s'an digouc un maytis que n'èri qu'un droullot: nou-m podi may leca : ay perdut camos è brassis, cap

seau de sanglier, de pain sans levain, et abreuvés d'hydromel, l'hôtesse dit au Capitaine :

— Maintenant, dis-moi franchement qui tu es, et quels étaient tes aïeux. Armé jusqu'aux dents, fort et intrépide, sans doute tu viens chercher des exploits à accomplir, ou un Royaume à fonder dans nos forêts. La science, que je ne connais pas, serait une bien adroite Magicienne si, pour ses beaux yeux, elle vous arracha du foyer paternel, et vous jotta dans les aventures où vous pouvez trouver une mort affreuse. Explique-toi en toute sincérité.

— Fille de beauté et d'amour, pétrie par la main des Dieux, assez généreuse pour secourir des malheureux affamés, je ne te ferai pas attendre une si mince satisfaction.

Je suis né sur un navire avide de dangers, perdu au bout du monde. Je n'ai jamais connu ma mère : les matelots compagnons de mon noble père, racontèrent partout qu'une Divinité de la Mer s'était éprise de Nabilès (ainsi s'appelait-il) de la race des Heraclides, le plus savant et le plus intrépide marin de son temps. Ma mère franchit le navire sur une vague soulevée par la tempête, et me mit au monde, tandis que les nautoniers épouvantés s'étaient réfugiés dans la cale. Nul ne la vit d'ailleurs. C'est tout ce que j'ai su de ma naissance. En suivant les côtes Hybériennes mon père avait aperçu des Montagnes couvertes de neige si hautes qu'elles se perdaient dans les nuages. Et nous les avons signalées en arri-

è cerbet : heras ço que hè nou podi. T'en aniras a las Mountagnos qu'ay jou bistos en tourna debes lou cap deou moun batiat la *Couhigno d'Herculo* moun payrin.

Sé nou podes pel l'aygo bey-zi per terro, o pus en-nayres coumo-n busoc. Achi soun estujatz lus esclipotz de glorio è richessos en la gayto dus Géans, è cabbat las costos, refugis ent'aous bachets, haoutous en d'aclucha bilos, è terros en de las pensa. Sios balent è berturous : armo-t de la matuilho dus aousousis, è tots s'acouateran, groussiès è menuds, coumo pauso-cloucos. Nou mourissen qu'un cop saquela; lou cula hè la bergougno, mes nou l'apatuca... Gahot-y d'un plen, è-t beyran leou pouchent è célèbre; n'es de l'orde; à la noumiado dus nostes aoujols empeouto la tuo.

Jou respounouy : qui cho, taleu que pouso. E quand houandejay las biros è las escopos a cop segu, ajudat de Companhous que nou cregnoun ne la Ma ne la Terro, ne lou Ceou sounco caygo, partiscoun cabbat l'aygo per arripia las Mountagnos as crums, e'mbadi paysis escounutz sounco-n dus aousetz ay-gassès.

Mes tres cops houratz pel las tempèstos, moun angoun entouroug'au Temple d'Apoullon; Respounouc en la Capero deou trepe, que lus Diou n'oun decheren abuti sounco pel las pelegagneros, pel las coumos aygudos, pus arrocs segoutitz pel las bentouleros tempetousos, pel las toujos tricomailhados, pel las bruchos

vant ici. Jamais il ne put les aborder avec ses vaisseaux. Devenu vieux, brisé par la maladie, épuisé par les fatigues de ses nombreux voyages, il me dit un jour, quand j'étais encore un enfant : Je n'en peux plus, le mal a brisé mes forces, dompté mon énergie et mon audace; à toi de continuer des travaux qui défilent ma faiblesse. Tu iras vers les Montagnes gigantesques signalées à mon dernier voyage, à l'extrémité du monde appelée Colonnes d'Hercule mon aïeul. Si tu ne peux pas les aborder par la mer, tente l'entreprise par terre, ou comme le milan à travers les airs. Là, sont déposés des trésors de gloire et de richesse, commis à la garde des Géants. Tu trouveras au long des côtes des hâvres pour abriter tes vaisseaux, des collines pour asseoir des villes, et des terres pour en nourrir les habitants. Sois valeureux et sans peur; arme-toi de la massue des héros, et tous, faibles et forts s'inclineront devant ta volonté comme des esclaves. D'ailleurs on ne meurt qu'une fois. La honte punit non pas la défaite mais la défaillance. Ose, et pars résolument. Ainsi tu deviendras puissant et célèbre; tu y as droit par ta race. A la renommée de tes aïeux tu ajouteras la tienne. Je lui promis d'obéir dès que je serais devenu fort; et lorsque j'ai pu lancer le javelot d'une main sure, et manier la rame, suivi par des Compagnons qui ne craignent ni la mer, ni la terre, ni le Ciel à moins qu'il ne tombe, nous nous sommes embarqués pour disputer aux nuages les Montagnes qui les suppor-

embroucados, è las ahourestis pregroundos couhidos de maychan bestia.

Ser aquero dito, mous en abiatz, desumpus tres mesados, dan lus pics è las pigassos, dan las armos de tot marge, per mous defende costo lus layrous è malos escaygensos.

Ataü trabuquen a ta pietat gentiouo, fabitz dus Diou propicis as brabes.

Digo-mous s'es Diouo, Reyno, Prophetisadouro, Manistresso dus grand Diou de praci. Diouo t'acoleran, Reyno te serbiran, Prophetisadouro te creyran.

Aquet debis agradec prampou à la maynado que l'escoutec s'en bouha-n drin. E taleou carat, ça ditz ero :

— Souy *Celtico* de la gent *Leytoureso*. Moun aou-jol meste-n ta nousaou cop segu, è-n tas aoutes qualche cop, èro lou may escrusiou dus Senous guerre-jayres. Tous-temp as poussis lou prumè, s'y enregauo nud coumo-n bermou : Lus bestitz, ça diseouo, n'èron que de counenos. Eicharuscle de guerro, barejaouo lus enemies coumo gasailho d'aueilhin, coumo l'Espourbilh uo junto d'aricos. Tot hugeouo dauant soun cap de sangle, soun cop de braü, è sa furio de leoun. Loumentaouon sa pigasso de guerro *cado pic l'asclo*.

Sous frays batailhès asta testutz èron coumo et a l'accoussou dus enemies, me nou tant estialhousis de la pugnero.

Ma may, en trepa dan lou Diou de nost'Arriouot,

tent, et explorer des pays connus seulement des oiseaux de mer. Trois fois repoussés par la tempête, nous avons consulté l'oracle d'Apollon dans la grotte du trépied sacré... Il nous fut répondu que les Dieux n'accorderaient le succès de notre entreprise que si elle était suivie par les terres désertes, à travers les vallées inondées, les rochers battus par les vents impétueux, les halliers épineux, et les forêts profondes.

Voilà comment nous nous sommes aventurés depuis trois mois, armés de nos pioches, de nos haches, approvisionnés d'armes de toute espèce, pour nous défendre contre les bandits et les mauvaises rencontres.

Ainsi nous avons été conduits par les Dieux protecteurs des audacieux, aux pieds de ta généreuse pitié...

Dis-nous maintenant si tu es Déesse, Reine, ou Interprète inspirée par les Dieux de ton pays. Déesse nous t'adorerons, Reine nous te servirons, Prophétesse nous obéirons à tes Oracles.

Ce récit plut beaucoup à la jeune fille qui l'écouta, fort émue et sans l'interrompre. Dès qu'il eut cessé de parler, elle reprit de son côté.

— Je suis Celte, de la tribu des Lactorates. Mon aïeul, chef de guerre illustre, maître chez nous toujours, et quelquefois chez les autres, était le plus redoutable des guerriers de la Nation. Le premier au combat, il s'y engageait nu comme un ver, et accusait de couardise ceux qui s'y présentaient vêtus; foudre

s'ajasec deou Gers mey galant que poulit dan sas aygos trebousos. Ataou sagrado de moun Pay, m'em-bien au Semenari de las Sacerdotos, è suy aou joun d'aouey la Serbiciaouo dou Sourel qu'aperos *Apol-loun* è jou *Diana*. Praco, te couneychi meilhou que nou creyres. Herculo toun Aoujol espaouentous, s'en bengouc praci de per de la dus Mounts, è dedi-quec nosto Hount a soun fray *Ηλιος* : è desumpus l'aperen *Hount-Elyo*. Mous semblan per nosto basudo; tu-n este hilh d'yo Diouo marino, e jou la hilho d'un Pay aygassè. Mous semblan tabe per nosto fe-n ser-bi lou medicho Diou. Baillo-m la man, è que mous embi'a toutis dus sas fabous coufidos. Las estoupos humaouon didja'ntretan que s'aluquessen.

Aou mitan d'aquet debis, ban bes'intra-n bielhas de maychanto gailho, cap nud, crumous de mache-ros, la caro entouasido, dan yo barbasso cailholo embourrilhado sul las gaoutos, è yo peilho dinc'au jouil. E ça ditz d'un plen :

— Jueno'stourdido, as dus cops mancat de sen : En prumero, Bierge sacrado, nou diueouos mia-n toun oustaouï uu pilot de gourrinès ahamatz è'sperecatz : apey sabeouos-tu s'eron pas d'aquetz manarrous bere-mousis que penpillon en de tusta dan la lenguo; bengutz en de mous agacha, è tradi as enemies!!! Anem, anem, barejo-m'aquet harpas : desgarrabilho-les qu'escarpinen betleou de praci, tat de rougnousis. Qaouques balens dus nostes lus ban accassa-n cas que ranquejen cabbat la ribero.

de guerre il dispersait les ennemis comme troupeaux de brebis, comme la tempête une poignée de fétus de paille : Tout fuyait devant le Héros à la tête de sanglier, aux épaules de taureau, à l'audace de lion. On appelait sa lourde hâche de combat *tue à tout coup*. Ses frères d'armes aussi intrépides que lui contre les ennemis n'avaient pas sa vigueur formidable.

Ma mère, en jouant dans notre rivière, conçu de son Dieu, le Gers, plus galant que beau, avec ses eaux constamment troubles. Ainsi sacrée par mon origine, je fus envoyée à l'école des Prêtresses, et je sers aujourd'hui l'autel du Dieu Soleil que tu appelles *Apollon* et moi *Diana* : et cependant je te connais mieux que tu ne crois. Hercule, ton invincible aïeul, est passé chez nous en revenant d'au delà des Monts. Il dédia notre fontaine au Soleil son frère, et depuis elle s'est appelée *Hount-Elio*. Nous nous ressemblons par notre naissance : tu es en effet le fils d'une divinité de la Mer, et moi la fille d'un père fluvial ; par notre foi, car nous adorons le même Dieu. Presse ma main amie, et puisse-t-il nous combler l'un et l'autre de ses précieuses faveurs. Le cœur de la Vierge se découvrait déjà, en attendant de s'engager davantage.

Pendant cet agréable entretien, intervint un vieillard à mine rébarbative, la tête nue, la face sinistre et chargée d'orages envahie par une barbe grise en broussailles. Il était vêtu d'une toge descendant jusqu'aux genoux. Et il dit brusquement :

— T-escoutiri dap respet, Prédicadou de sagetat, ça respoun ero, se moun Diou n'ero pietadous e'spitale: che lou crey nou s'enhango. Aquestes gourri-nès, coumo tu dises, nou bènguen agayti ni mes embadi. Soun biadous nostes amics è affrayratz, neboutz d'Herculo. S'en ban de cap a las Mountagnos hournilh'arcaminos è marmes, boys è frutes, herbos è bestios, ço que nou heren nousaou... perque labetz embergueren soun camin??? En este mous ostes, un rayol de Sourel lous capero. Sa Serbiciaouo a pagat soun deoute; arre nou cregnen en sigui soun déoué.

S'en tourneç lou bielh mounsourd au pé pigassot, en espia lus estranes de corno d'œl, mau-hisent; è taleou dehorò, ça ditz ero au Capetayne qu'aouo tot entenut.

— Demorot'aci per aneyt; douman, a punto d'aoubo, un baylet dus mes te miera-n tas Oskis nostes besis; y seras acueytiuat, t'en gandissi: d'achi-n là t'ensenheran la meillouno bio de cap à la Mountagno.

Et brico gourd, ça ditz as-ta leou :

— Aquet bielh reguerguè miassauo nosto bito : Saoubo nous Sacerdoto gentio, la may beroyo deou moun. Jou t'aymi de moun co tot biou; è quand moun tournen praci, se t'en bos bèngue dap nousaou, siran marit è moulhe. Ataou aparieran un cop de may lus Pelagous dan lus Celtos, è toun sourel dap Apoloun.

— Jeune inconsidérée, tu as commis deux imprudences graves. D'abord, toi Prêtresse consacrée au service des Dieux, tu ne devais pas ouvrir ta porte à une troupe d'aventuriers en guenilles; et d'autre part, savais-tu s'ils ne sont pas de ces lâches rodeurs qui se battent avec la langue; s'ils ne sont pas venus nous espionner pour nous livrer ensuite à nos ennemis. Allons, balaie ce vilain monde, chasse au plus tôt ces coureurs suspects, qu'ils partent bien vite, je les ferai suivre par quelques uns de nos vaillants, pour éviter qu'ils ne traînent au long de la rivière.

— Je t'obéirai avec empressement, sage Conseiller, répondit la Prêtresse, si mon Dieu ne m'avait enseigné la pitié, et les devoirs de l'hospitalité. Qui lui obéit ne peut faillir. Ces aventuriers, comme tu les appelles, ne viennent ni pour espionner ni pour envahir. Ce sont nos amis les descendants d'Hercule qui se dirigent vers les Montagnes, à la recherche des marbres et des métaux, des bois et des fruits, des plantes et des animaux, ce que nous ne ferons jamais. Pourquoi mettrions-nous obstacle à leur entreprise? Ils sont mes hôtes, un rayon du Soleil les protège. La Prêtresse a payé sa dette à son Dieu : qui a fait son devoir n'a rien à craindre.

Le trouble-fête se retira lentement, regardant les étrangers avec défiance. Dès qu'il fut sorti, l'hôtesse dit au Capitaine qui avait tout compris : Reste ici pour cette nuit : Demain, au point du jour, un de mes fidèles serviteurs te conduira chez nos voisins les

Per enten'a disé, nostos meninos èron un paucou-tet benantos; de sas hilhos re nou say. Me cop-segu la Sacerdoto nou garraupiec pount lus oels de l'eyberit Capetayne.

Que s'amarec per aquero neyt en l'oustaü espi-talè; ch'ag sab!!! aou menut forço sagramens pou-sugu.

Mes per aro : mauhisabous dus luquets acaratz costo la poudro, stujado 'stesso debat la peilho d'yo Damo, la raoubeto d'yo Damayseleto o lou mantou negre d'yo Maouro. La poudro-s cabirolo!!! trencha-bous dou houec!!!

Partiscoun lus trimayres dan lou baylet en dus mucha lou sendè, è arriben à la Mountagno ses escarni.

E taleou sus ressercz accabats, trouben sous bachetz arruatz qu'us agachaouon de cap à l'Ador.

Mes sous coumpanhous atendienous n'èron pas estatz pigres; è dementre que sus Frays Massaliots s'èron ajoucats sul la Ma de deguens, se hasoun lou niou costo lou bielh Aoucian.

Acutz coumo bous, sarren lou sendet a playetos, dinco mous embarrejen toutis coumo lechiou en la bugado.

Lou Droullot à l'arquet houro bestios è gens, omes o Dious ses hasti ne bergougno. La praubo Leytourose lasso d'argoula, magro 'starido, issomnento, dujuento de neyt et de dio, lou co perboucat de doulou, plou-raouo coumo-n riouet de neü a l'ale mayenco. Cresouc

les Oskes; tu y seras bien reçu, et ils t'indiqueront le meilleur chemin pour atteindre le but de ton voyage.

Lui, bien avisé, s'écria aussitôt : Ce vieillard soupçonneux menace notre existence; sauve-nous Prêtresse charmante; je t'aime de toute la puissance de mon cœur, et lorsque revenant sur nos pas, nous traverserons de nouveau ce pays, si tu veux nous suivre, nous serons mari et femme, et nous allierons une fois de plus les Pélasges avec les Celtes, et ton Soleil avec Apollon.

La tradition raconte que nos aïeules étaient assez sensibles, je ne sais rien de leurs descendantes. L'histoire n'a pas dit d'ailleurs que la Prêtresse eut arraché les yeux à l'audacieux Capitaine.

Que se passa-t-il pendant cette nuit sous le toit hospitalier!!! qui le sait? Tout au moins des serments répétés sans nul doute : cependant j'ose conseiller de ne pas trop rapprocher les allumettes de la poudre, serait-elle cachée sous la robe d'une Dame, sous le jupon d'une gentille Demoiselle ou même sous le manteau noir d'une Nonette; la poudre est capricieuse : gare au feu!!!

Les explorateurs partirent donc sous la conduite d'un serviteur qui leur montra le chemin; et il arrivèrent à la montagne sans accident. Dès que leurs recherches furent terminées, ils allèrent rejoindre leurs vaisseaux qui les attendaient à l'embouchure de l'Adour.

Mais leurs camarades n'avaient pas perdu leur

soun Capetayne ferit de malo mort, me nou debrem-bayre; enhouliado per haucados, s'en darrigaouo lus peous a machocs, è la desperencio l'esquissaouo sas ta poulidos macherotos.

Dinco soun Diou la 'spiec en pietat, arrucad'-au couhin lou may escu de sa Gleiseto. Astaleou cado peou goutejo coum-n branc d'herbo maytièro; lus oisis hangassejon, la coulou mudo sul la pet, s'embeyrino-n cristaou aygut; cado muscl'aygoutejo, è lou cos ahounut semblo coum'un crum blanquious d'aygueto argentado. Quand bengoun las menètos prega din l'Oratori, trouben costo l'arroc yo hounteto ta cando, fresqueto, è tant goustouso, que jamay n'oun bouloun d'auto beoue. Tabe jamay n'auran la meilhouno. Sempa ser'abeourado de las lermetos amoureuxos d'yo Bierge Leytoureso tradito per un troumpiou Pelagous.

Cerquen plan la Sacerdoto, pus arrocs arregagnats, en sous crossis couch de l'escu è de la pouou, dan torclos de rousi' alucados, pus bosquis couhitz de gens, è quiti cas : mè noun pouscoun trouba brigailho. Ataou se couneychouc que soun Diou l'auo cambiado-n hounteto claro, enta lermēja la doulou aternisado de soun amou apatat.

Gouyatetos, mauhisabous, en d'etz abarja de malo. Lus Diours nou miraculon may au present; è dinco bente boeyt laychon ploura lus endoulentitz.

Hount-Elyo qu'es la nosto, Galeno coumo nousaou. Brèga-bous dan soun ayguereto, beouen-n a bosto set,

temps en les attendant. Imitant leurs compatriotes qui s'étaient installés à Marseille sur la Mer Intérieure, ils s'établirent sur la côte du vieil Océan. Fins comme des renards, ils s'étendirent insensiblement, jusqu'à mêler et confondre les deux races comme les eaux dans le cuvier d'une lessive.

L'enfant au petit arc foule également sous ses pieds impitoyables, sans honte ni regret, bêtes et gens, les hommes et les Dieux. La pauvre fille lasse d'attendre, maigre et décharnée, ayant perdu l'appétit et le sommeil, le cœur oppressé de chagrin, pleura comme le ruisseau des neiges au souffle des vents tièdes. Elle crut son Capitaine mort, victime de sa téméraire entreprise, mais jamais infidèle. Affolée par accès, elle arrachait par poignées sa blonde chevelure, tandis que le désespoir détruisait les charmes de sa beauté flétrie. Son Dieu la prit enfin en pitié, accroupie dans le retraits obscur de son temple. Chacun de ses cheveux distilla sa goutte de rosée comme le brin d'herbe matinale. Les os s'amollirent, la couleur mâte de la peau devint cristalline, chaque muscle déformé se fondit en eau, et le corps disparu ne fut bientôt plus qu'une vapeur argentée. Lorsque les croyants allèrent au temple pour prier, ils découvrirent sous le rocher une jolie source d'eau si pure, si claire, si fraîche, si délicieuse, que jamais ils n'en voulurent boire d'autre, aussi n'en auront-ils jamais de meilleure. Elle sera toujours alimentée par les pleurs de la belle Gauloise trahie par un grec perfide.

et-ze tenguera la pet liso, è la reo 'scarrabillado, è bous
hera floureja las rosos et lus lyris sul las machèrotos;
mes nout debrenbetz jamay lou praoubé sort de sa
Numpho sagrado. Mauhisa-bous dus Capetaynes è de
forso d'aoutes, nou n'estousson Pelagous.

On chercha la Prêtresse un peu de tous les côtés, avec des torches de résine, dans les fentes des rochers, dans les cavernes résidence habituelle des ténèbres et de la terreur, dans les bois que les chercheurs fouillèrent en tous sens avec l'aide de chiens experts : mais on n'en put découvrir nulle trace. Il devint alors certain que les Dieux avaient changé la vierge en source vive, pour pleurer à jamais un amour sans espoir.

Jeunes filles, tenez-vous en défiance pour éviter un tel malheur. Les Dieux ne font plus de miracles à cette heure, et laissent souffrir les endoloris jusqu'à épuisement.

N'oubliez pas le sort lamentable de la Nymphe qui alimente notre fontaine sacrée; Gauloise comme nous sommes Gaulois, elle nous appartient sans conteste. Baignez-vous donc dans son onde pure : qu'elle étanche encore votre soif. Vous y gagnerez une peau fraîche et savoureuse, et la taille souple; les roses et les lys fleuriront sur vos joues. Mais méfiez-vous des Capitaines, et de beaucoup d'autres, ne seraient-ils pas de la race Pélasgique.

APPENDICE HISTORIQUE

L'Etat civil des Divinités de la vieille Gaule est resté fort obscur malgré les savantes et opiniâtres recherches dont il a été l'objet.

On peut affirmer cependant que les Gaulois adoraient *Belen* « le guerrier aux cheveux d'or » dit *H. Martin* (Hist. de Fran., t. I, p. 53, 4^e éd.), le brillant *Héol*, aux rayons de flamme, « le *Roi du Soleil* qui » réchauffe le cœur des braves, qui fait croître les » blés, la vigne et les plantes salutaires au corps de » l'homme affaibli par la souffrance ». Une note insérée au bas de la page 54, tend à établir que les *Doriens* reçurent leur *Apollon* des Gaulois!!! Nous voilà déjà certains que les Religions des deux peuples se touchaient en un point essentiel, le *Culte du soleil*.

D'autre part, il est parfaitement admissible que les Grecs ou Pélasges ou Doriens se soient établis à Lectoure, à un titre quelconque, à une date ignorée. S'ils trouvèrent la fontaine consacrée au Soleil, ils pu-

rent la baptiser de son nom en leur langue : *Hount-Elyo* (ἠλιος).

Jusques là tout s'explique assez bien. Mais voici le corps de la difficulté : si le langage populaire de Lectoure n'a jamais varié sur le nom de la fontaine *Hount-Elyo*, elle s'est aussi appelée depuis fort longtemps *fontaine de Diane*. Il ne s'agirait plus de déterminer le vrai nom de la fontaine seulement, mais avant tout, de connaître la Divinité à laquelle elle aurait appartenu.

Pour nous, la solution se trouve encore dans *Henri Martin* (loc. cit., p. 58). *Esus* le vrai Dieu de nos pères, le Jéhova Gaulois, le Dieu terrible et redouté est aussi appelé *Diana* dans les Triades, et chants Bardiques ; en sorte que les deux noms Grecs et Gaulois auraient continué de subsister simultanément. Preuve nouvelle de la consécration de la fontaine au Soleil.

Le doute soulevé par le nom de *Diane* est venu de l'erreur de ceux qui ont cru à tort à une importation de la Déesse Grecque, tandis qu'il était *national* à l'origine.

Mais une circonstance récente va rendre sans réplique le raisonnement qui précède : nous voulons parler du *Musée* si curieux qui a été fondé naguère par la Municipalité Lectouroise, le plus riche peut-être de l'Europe en pierres Tauroboliques, et d'une conservation parfaite.

Il est reconnu aujourd'hui que la solennité de l'égor-

gement du Taureau, comme la plupart des pratiques Religieuses d'ailleurs, est d'origine purement Orientale. *Mithra*, le Soleil, le feu, la puissance générative, le Dieu suprême en un mot, était représenté plongeant son glaive dans le cou d'un taureau. Son culte fut importé à Rome par les Légions victorieuses de *Pompée* revenant de l'Asie.

Il se répandit bientôt *jusqu'en Gaule*, puisque la ville d'*Arles*, la Reine méridionale, la Rome des Gaules, lui avait dressé des autels. Sa statue mutilée fut retrouvée dans les boues de la rive gauche du Rhône en 1598 (*Lantheric, la Grèce et l'Orient en Provence*). Nul musée ne peut attester plus nettement que le notre, que le Taurobole fut adopté par les temples Gaulois du Soleil. Ainsi ils honorèrent leur Dieu préféré, suivant la mode Orientale.

Le hasard n'a pas groupé, dans les murs d'une petite ville ces magnifiques témoins de son passé. La Gaule historique dépose ainsi au profit de son aînée...

Cette mode nouvelle était d'ailleurs affreuse.

Le sacrificateur égorgeait le Taureau sur un plancher à claire-voie sous lequel se tenait celui qui avait offert la victime; il recevait ainsi le *baptême du sang chaud*, et sortait de sa cachette maculé de la tête aux pieds, hideux à voir, horrible à sentir; ainsi purifié, il devenait l'objet de la vénération publique. Puis, il gravait sur pierre son nom, avec le souvenir de son acte pieux, affirmant qu'il fut accompli à ses dépens, *ostibus meis*.

+ M. non - Le culte mithriaque fut importé en Occident par les Empereurs Syriens, au 2^e siècle seulement et les tauroboles furent en Gaule du moins, célébrés au 3^e siècle. Entre cette époque et celle où qu'elle les Pélagiens se sont venus d'établir à Lectoure, il peut Compter au moins 500 ans. C'est un peu long.

Et, tandis que le sang des animaux inondait le temple des Dieux, le sang des hommes abreuvait le sol des Arènes.

Le Christ était bien venu à son heure.

Nous ajouterons enfin, pour être complet dans la mesure du possible, en l'état des sciences historiques et philologiques, qu'il est probable que notre *Hount-Elyo* fut consacrée par Hercule, mais très certainement par les Doriens. Voici pourquoi :

L'énorme quantité de Grec fondu dans notre langue Patoise a conservé la *physionomie Dorienne* parfaitement reconnaissable encore aujourd'hui, pour les vrais Hellénistes, nous l'avons établi précédemment. L'influence Pélogo-Dorienne sur la contrée s'impose à tout esprit non prévenu. Or Apollon était le Dieu tutélaire de ce peuple, celui qu'il honorait entre tous.

Pour l'établir il suffira de rappeler que les Doriens furent les fondateurs du plus illustre de ses temples : nous voulons parler de celui de *Delphes*, dont les Oracles révévés ont retenti pendant dix siècles dans l'Univers entier. Or, dit *Clavier* (t. III, p. 43, *hist. des prem. temps de la Grèce*), toutes les réponses de la Pythie furent d'abord en *dialecte Dorien*, même celle faite à Lycurgue, la plus ancienne dont l'authenticité ne paraisse pas douteuse. Mais la Pythie adopta plus tard, la *langue d'Homère*, c'est-à-dire l'*Yonienne*, à laquelle son génie avait assuré une supériorité telle qu'elle lui conquit jusqu'aux muses Prophétiques.

Après cette démonstration topique, nous demandons

sur quoi s'appuie la version du *Temple de Diane*. Les Diane étaient fort nombreuses, et au moins aussi différentes. Veut-on parler de la *Diane Artemis*, ainsi nommée, suivant *Strabon*, parce qu'elle contribuait à la santé des hommes ;

De la *Diane Egyptienne et Grecque* à la fois, qui présidait aux accouchements ;

De la *Diane chasseresse*, Déesse des bois et des montagnes ;

De cette *Diane* indécente dont parle *Hérodote* (*Euterp. lib. 2*) devant laquelle les femmes relevaient leurs jupes comme devant le Dieu *Apis* ; Déesse fort avide de sacrifices et de libations abondantes ;

De la *Diane Orthienne*, à laquelle on immolait des hommes en Tauride, tandis qu'à Lacédémone on se contentait de fouetter, dans son temple, des jeunes gens jusqu'au sang, sans qu'ils préférassent une seule plainte (*Hérod. Melpoc. lib. 4*) ;

De la *Diane solitaire* si pure qu'on la confondrait volontiers avec *Vesta* la chaste ; nous en passons et des plus authentiques. De laquelle de ces *Diane* veut-on parler ? qu'on nous le dise d'abord ; et puis, qu'on nous montre les pierres, les médailles, les inscriptions, les textes méritant confiance. Une saine critique ne peut pas se contenter d'une confusion pour consacrer un fait historique.

Tout au plus pourrions-nous admettre que le Dieu Soleil, en bon parent, avait donné l'hospitalité, dans

son temple, à la statue de sa sœur; et peut-être n'y fut-elle pas seule admise, car il arrivait fort souvent qu'un temple abritait à la fois plusieurs idoles. Les Hagiographes signalent cette particularité dans la vie de leurs saints Héros.

Je cite de préférence le fait de *saint Martial, premier apôtre d'Aquitaine*. Il renversa le temple des idoles de Limoges où se trouvaient à la fois les statues de *Jupiter*, de *Mercure*, de *Diane* et de *Vénus*. Il a été remplacé par l'Eglise cathédrale dédiée en l'honneur du premier martyr *saint Etienne*. (*Les Pet. Bollond*, t. VII, p. 521, 1882, Paris, Blondet.)

Nous sommes profondément convaincu que l'élément Grec a joué un rôle très considérable à l'origine mal connue de l'histoire de notre chère Cité. Aussi attachons-nous une très grande importance aux faits les plus indifférents en apparence.

Au-dessous de la fontaine du Soleil (de ἡλιος) se trouve un abreuvoir alimenté par l'écoulement de son trop plein; et ce quartier inférieur s'appelle *Hydrône*. L'origine du mot ne peut pas faire l'objet d'un doute. Pour nous il est contemporain du nom de la fontaine elle-même, et Grec également authentique, ὑδριον filet d'eau, écoulement d'eau, petit ruisseau, dérivé de ὕδωρ, eau; ὑδριασάδος, lieu où il y a de l'eau. Le nom est justifié non pas seulement par cette circonstance que le perdant de la fontaine coule de ce côté, mais encore parce que les sources y sont nombreuses. Tout le monde semblait d'accord à cet égard.

Mais voilà que récemment, un anonyme a prétendu modestement, en se fondant sur quelque registre de la Commune, de Lectoure du xvi^e ou du xvii^e siècle, croyons-nous, que le quartier d'*Hydrône* avait pris son nom *de celui d'un habitant* à cette date!!!

Ce qui veut dire, que la Fontaine baptisée *ἠλιος*, il y a plus de 2,000 ans, aurait attendu pendant dix-sept siècles le nom de son ruisseau!!! Mais elle n'aurait rien perdu pour attendre, puisqu'il lui arriva, fort à propos, un *Grec* certainement qui eut l'idée lumineuse de fixer son domicile dans un quartier *innommé jusque-là*; il fit mieux, il lui apporta un nom, le sien, Grec aussi pur que l'*ἠλιος* lui-même, et si juste et si précis que c'est merveille. Enfin, comment cet étranger eut-il l'honneur de baptiser un quartier?

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. N'oublions pas que nous sommes en Gascogne; mais s'il est permis d'y débiter des énormités, il n'est pas défendu d'y raisonner juste.

Sachons d'abord par quelques exemples, pris au hasard, comment se sont formés les noms des familles du pays.

ORIGINE DES NOMS. EN FRANÇ. MÉRIDION. EN FRANÇ. DU NORD.

Dus-rious	Durrieux (<i>r p. s</i>)	Desrieux.
Deous-camps	Des-camps	Des champs.
Deou-prat	Du-prat	Du pré.
Deou-moulin	Du-moulin	Id.
La-roco	Laroque	Laroche.

ORIGINE DES NOMS. EN FRANÇ. MÉRIDION. EN FRANÇ. DU NORD.

Deou-broc	Du-broc	De l'épine.
Soucos	Souques	Souche.
Ribéro	Ribère	Rivière.
Deou casse	Du cassé	Du chêne.
Laboubeo	Laboubée	Laboulbène.
Deou-putz	Du-putz	Du-puy.
Deous-casaous	Des-casaux	Des-jardins.

Nous pourrions citer ainsi des noms par centaines, mais la série est inutile pour le raisonnement.

D'où dérivent la plupart de ces noms? de circonstances accidentelles; mais le plus souvent *du nom des lieux* habités par les familles qui se sont étiquetées en adoptant celui de leur résidence. Et ces noms primitifs se modifient plus tard suivant qu'on les traduit en Français du Nord ou du Midi.

Ainsi ma famille a pris son nom du *quartier des ruisseaux*.

Qu'est-il arrivé, notamment sur les registres Municipaux? que le nom de la famille s'est substitué au nom du lieu, étant identique. Ce n'est pas une famille qui a donné son nom à *la ribero, aou prat, aou camp, as casaous, aou broc, etc., etc.*; elle a] emprunté au contraire le sien au lieu de résidence ou d'origine sans l'en dépouiller.

Si ce qui précède est évident, qu'est-il arrivé pour *Ydrono*? la même chose que pour *lus rious, camp,*

prat, ribéro, etc... une famille a pris ce nom aussi vieux que nos rochers, et les registres Municipaux attestent l'emprunt ou l'usurpation, comme on voudra. Il était de principe à Athènes qu'il ne faut jamais prendre le Pirée pour un homme, et *vice versa*.

Ces raisonnements risqués ont l'immense inconvénient de jeter le doute sur les traditions les plus certaines, et de décourager les recherches. Or les mots *ἠλιος, ὑδρίων*, d'origine Grecque authentique, fichés au sol bien antérieurement à la conquête de César, protestent victorieusement contre un système qui prétend que nous n'avons su de cette langue que ce qu'il plut aux Latins de nous en apprendre.



SIMPLE OBSERVATION SUR NOTRE

PETIT LEXIQUE

Nous avons soutenu, avec une entière conviction, que nos langues Aquitaniques en général, et plus particulièrement le dialecte Lectourois, étaient d'origine *Celto-Grecque*. La lettre dédicatoire contient la série des preuves sur lesquelles nous fondons notre opinion. Nous avons combattu l'erreur, pour nous évidente, de la création de nos Patois avec du Latin corrompu, et sa conséquence *que nous n'acons su du Grec que ce qu'il a plu aux Romains de nous en apprendre*.

Nous avons pris 250 à 300 mots environ en A, B, n'ayant rien de commun avec le Latin, dans un projet de vocabulaire de 5 ou 6,000 mots. Il a été abandonné dès que nous avons su que l'abbé Espagnole, un Helléniste celui-là, allait nous en montrer dans ces mêmes langues Aquitaines, *environ 30,000 d'origine Grecque*. Mais l'argument subsiste avec quelques centaines de mots comme avec des milliers.

Si nous n'avons su du Grec que ce qu'en avaient emprunté les Latins, d'où donc nous sont venus ceux indiqués dans notre Lexique, et que la langue Latine n'employa certainement jamais...

Telle est notre *ultima ratio* contre l'erreur Académique.

GREC	GASCON
αβαλη.....	Abalat. — Abalayré... ..
αβαλλα.....	Balo. — Portobalo.....
αβηρ... ..	Abré.....
αβαρλεω.....	Braouilha. — Braou. — Braoua... ..
ἄβουλος	Abuhat.....
αβρύνω.	Bruni.....
αβύσσος	Abisme.....
αγαχογαί.....	Agacha.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Avalé, inutile, anéanti: qui dévore son bien.....</i>	Haustus. — Sorptus inutilis. — Ad nihilum reductus. — Sui profusus.
<i>Balle. — Porteballe.</i>	Mercium sarcina. — Onera ferre venalid.
<i>Maison en ruines....</i>	Eversa. — Diruta. — Inhabitabilis domus.
<i>Mugir. — Taureau..</i>	Mugire. — Mugitus. — Taurus.
<i>Etourdi. — Surpris. — Etonné.....</i>	Stupens. — Stupefactus. — Attonitus.
<i>Brunir. — Polir....</i>	Fuscum colorum induere. — Polire.
<i>Abime.....</i>	Vorago. — Gurges. — Barathrum chasma. — Profunda terrarum.
<i>Regarder. — Surveiller avec soin.....</i>	Aspicere. — Spectare. — Ad rem vigilare.

GREC	GASCON
αγγαρά.....	Engart.....
αγγελή.....	Aguilhado.....
ἀγείρω.....	Acaria. — Acatría.....
αγύω. — αύω.....	Ahua. — Ahuga.....
αγκή-αγκων.....	Anco. — Dehancat.....
αγχορίς.....	Encouéro. — Encouè.....
αγραύλω.....	Agraoulo. — Agraoulat. — Agraoulin.....
αγρίος.....	Agréou.....
αδύμα.....	Aduba. — Daubo.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Hangard</i>	Appendix. — Turgulio- lum parieti affixum.
<i>Perche armée de fer pour conduire les bœufs de labour</i> ..	Pastorale pedum.
<i>Choisir. — Recueil- lir. — Ramasser</i> ..	Eligere. — Colligere.
<i>Huer. — Menacer</i> ...	Vociferare. — Vocifera- tionibus ac sibilis ex- plodere.
<i>Hanche. — Dehanché.</i>	Coxa. — Delumbis.
<i>Encore</i>	Ad huc. — Etiamnum.
<i>Corbeau. — Jeune cor- beau. — Bande ou espèce de corbeaux.</i>	Corvus. — Corvulus. — Corvorum grex.
<i>Houx</i>	Aquifolium.
<i>Réparer. — Assai- sonner avec soin. La daube est le plat méridional par ex-</i>	

GREC	GASCON
αχαρία.	Asard. — Asardino.
αγγος.	Hango. — Hangas. — Hangut. — Hangasséja.
αίρα.	Aratjo.
αῖσα.	Aysé. — Aysenço. — Aysat.
αδιαιρετος.	Aderetje.
αγχι.	Aqui. — Achi.
αινον.	Isaigno. — Hayno.
αλαχαν.	Alesan

FRANÇAIS	LATIN
<i>cellence, qui exige le plus d'assaisonnements.....</i>	Reticere. — Cibos condere. Condita lardo et aromatis-gallina.
<i>Hasard—Hasardeux</i>	Sors.— Fortuna.— Aléa. Periculosus.
<i>Boue.— Tas de boue. — Boueux.— Marcher dans la boue.</i>	Cœnum. — Lutum. — Limus. — Lutosus.— Luto demergere.
<i>Ivraie.....</i>	Lolium.
<i>Aise. — Aisance. — Aisé.</i>	Lœtus. — Lœtitia facilis commodus.— Fortunatus.
<i>De suite. — Sans interruption.....</i>	Sine intermissu.
<i>Là.....</i>	Hic.
<i>Haine</i>	Odium. — Malevolencia.
<i>Beau cheval.— Baie. — Alexan.....</i>	Rufus, — Rubidus.

GREC	GASCON
αλια.....	Aligo. — Aliguè.....
αλινδεώ.....	Alanda.—Limando alandado.
αλετός.....	Galeto.....
X αλιγω.....	Alisa. — Lissa. — Lissayro.
αματιγα.....	Amatiga.....
αμβικος... ..	Alambic
αμβύκλα	Abucla. — Abucle. — Abuclament. — Cluc.

FRANÇAIS	LATIN
<i>Alise. — Alisier . . .</i>	Loti fructus.
<i>Faire tourner sur les gonds. — Armoire ouverte à deux battants</i>	Versare. — Aperire. — Vertere. — Patefactum armarium.
<i>Galète (gâteau de lait et de farine)</i>	Crustulum.
<i>Rendre lisse, uni, poli. — Repasser du linge. — Repasseuse</i>	Lintea ferro calido exæquare. — Levis. — Levigatus. — Purgatrix.
<i>Calmer. — Réduire. — Diminuer</i>	Sedare. — Placare. — Minuere.
<i>Très ancien outil dans nos pays de vignes.</i>	Cucumella stillatoria.
<i>Aveugler. — Aveugle. — Aveuglement. — Aveugle</i>	Cœcum efficere. — Cœcitas. — Excœcatus.

GREC	GASCON
αξιον.....	Ancio.....
αμβλύω.....	Eybloui.....
αμβόλη.....	Amblo. — Ambla.....
αλεώρα.....	Biahoru.....
αμῖώ.— αμῖσσω.— αμασαι.....	Amassa. — Amassadis. — Amassayrés.....
αμαξα. — παραν μαξαγραν.....	Massagra.....
✕ αμισθος.....	Amistous. — Amistousa. — Amistoua.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Perte.</i> — <i>Privation.</i> — <i>Regrets</i>	Damnum. — Dolor. — Ægrimonia.
<i>Eblouir</i>	Oculos perstringere. — Mentem cœcare.
<i>Amble.</i> — <i>Marcher</i> <i>l'amble</i>	Tolutilis gradus. — To- lutim equitare.
<i>Au secours.</i> BIAFORA SOMETEN : <i>Cri de</i> <i>guerre des Cata-</i> <i>lans</i> ; <i>σομετεν de</i> <i>σομαι, courir</i>	Subsidium auxilium in- clamare.
<i>Abattre.</i> — <i>Ramas-</i> <i>ser.</i> — <i>Tas.</i> — <i>Ra-</i> <i>masseurs</i>	Colligere. — Recolligere. Congeries. — Collec- tores.
<i>Massacrer</i>	Trucidare. — Mactare.
<i>Bienveillant.</i> — <i>Ca-</i> <i>ressant.</i> — <i>Désinté-</i>	

GREC	GASCON
ανως.	Aney.
αναιρω.	Enayra.
αναθος.	Nabot. — Naboutot.
ανιῶ.	Anuja. — Aoueja.
αρέμβω, ρεμβω.	Arébouleja. — Remouleja.
αργέω.	Argoula.
αρτιγω.	Artigaou. — Artigo. — Artic. — Artix.

FRANÇAIS	LATIN
<i>ressé. — Flatter. — Se faire bienvenir.</i>	Blandiens. — Benevolus. — Adulatorius. — Blandiri. — Captare.
<i>Aujourd'hui.....</i>	Hodie.
<i>Lever en haut. — Enlever.....</i>	Tollere. — Extollere.
<i>Petit. — Faible. — Nabot.....</i>	Puer. — Parvus. — Debilis.
<i>Ennuyer.....</i>	Tœdium, molestiam afferre.
<i>Tournoyer.....</i>	In gyros et tempestates ire. — Circumagere. — Circum volvere.
<i>Attendre. — Etre inerte. — Oisif.....</i>	Spectare. — Iners. — Otiosus. — Nilagere.
<i>Placé entre deux bois ou deux ruisseaux qui les réunit.....</i>	Interjacere. — Comjungere.

GREC	GASCON
απάλος.....	Palot.....
απαγω.....	Amaga.....
απαταω.....	Apasta.....
αποστήμα.....	Poustémo
απλούς.....	Blous. — Bin blous. — Aygo blouso
ἄπτω. — ἄπώ. . . .	Hapa. — (Hapalé), <i>en mau- vaise part</i>
ἀπόθιέω.....	Espouti.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Lent.</i> — <i>Maladroit.</i> — <i>Lourdaut</i>	Rei parum habilis.
<i>Se dérober.</i> — <i>Se ca-</i> <i>cher.</i> — <i>S'en aller.</i> — <i>Réunir</i>	Occultare. — Subterfu- gere.
<i>Jeter l'appât.</i> — <i>Trom-</i> <i>per</i>	Cibum ingerere. — Fal- lere. — Circumvenire.
<i>Sanie.</i> — <i>Pourriture.</i>	Putredo. — Sanies.
<i>Pur.</i> — <i>Sans mélange.</i> — <i>Vin pur.</i> — <i>Eau</i> <i>pure</i>	Purus.— Sincerus.—Vi- num meracius bibere.
<i>Saisir.</i> — <i>Prompt à</i> <i>saisir</i>	Apprehendere. — Arri- pere. — Prensor ha- bilis.
<i>Abattre.</i> — <i>Faire tom-</i> <i>ber.</i> — <i>Maltraiter.</i> — <i>Repousser</i>	Evertere. — Disturbare. — Repellere.

GREC	GASCON
<i>αποργος</i>	Pourgos.....
<i>απριξ</i>	Abric. — Abrica.....
<i>άπορευω</i>	Abuhar. — Abuha.
<i>άρασσω</i>	Roussa. — Arassa.....
<i>άραιω</i>	Iragnoun.....
<i>αραίω</i>	Ranja. — Aranja. — Un ome ranjat.....
<i>άραγω. — ρακώ</i> ...	Darriga. — Darrigadis
<i>άρειά</i>	Aria.....
<i>αρακος</i>	Garoho. — Garouino

FRANÇAIS	LATIN
<i>Déchet des grains...</i>	Gluma. — Decessio.
<i>Abri. — S'abriter...</i>	Locus tutus. — Defensus ab... defendere.
<i>Embarrasser. — Etonner. — Etourdir. — Désorienter.....</i>	Obstruere. — Stupefacere. — Perturbare.
<i>Briser de fatigue ou de coups.....</i>	Ictibus contendere vel labore.
<i>Filet à prendre les oiseaux.....</i>	Retis.
<i>Arranger. — Mettre en ordre. — Un homme rangé.....</i>	Ordinare. — Componere. Vir ordinatus.
<i>Arracher. — Défrichement.....</i>	Avellere. — Excussio fundi.
<i>Emoi. — Tapage...</i>	Tumultus. — Contentio. — Minæ.
<i>Vesce. — Fourrage.</i>	Pisum. — Pabulum fodrum.

GREC	GASCON
αρρε.....	Arré. — Arrè. — S'arreri...
άρταῶ.....	Enarta.....
αρτος.	Artoun.....
ασασέω.....	Assasina. — Assasin.....
αστικα... ..	Astica. — Asticouta.....
αστραπτω.....	Estrémenti.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Rien. — Arrière. — Se mettre mal dans ses affaires.....</i>	Nihil.—Retro se incom- modare.
<i>Monter. — Fixer en haut.....</i>	Ascendere. — In sum- mas vehere.
<i>Pain.....</i>	Panis.
<i>Assassiner. — As- sassin.....</i>	Interficere. — Mactare sicarius. — Percus- sor.
<i>Harceler. — Fati- guer. — Les mou- ches harcèlent le bœuf.....</i>	Incessere aliquem. — Aspere. — Muscœ vexant bovem.
<i>Etourdir. — Dont la tête tourne. — Tré- mousser. — Agi- ter.....</i>	Aures verberare. — Ca- put circumagere. — Trepidare. — Versa- re.

GREC	GASCON
ασώμαι.....	Assouma.
άλύκίω.....	Atuca.....
αφα.....	Affa.....
αφαν.....	Ahana. — Afana (<i>Toul.</i>)...
αφολις.....	Afoula.....
ακαλος. — ακανης..	Se cala. — Se cara.....
ακαριεστερος.....	Acariastre.....
ακουστω.....	Escouta. — Est'a l'escout...
αυκρεστω.....	Cresta. — Crestou.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Assommer. — Rendre insupportable.....</i>	Obtundere. — Opprimere. — Hæc animi ægritudo me conficit.
<i>Tuer. — Accabler...</i>	Mactare. — Trucidare cœdere tundendo.
<i>Affaire.....</i>	Res. — Négocium.
<i>Travailler vioement..</i>	Properare. — Festinare. — Accelare.
<i>Gâter. — Avorter...</i>	Abortum pati.— Vitiare.
<i>Se taire.....</i>	Sile. — Silere-tace. — Tacere.—Linguam occludere.
<i>Acariâtre.....</i>	Difficilis. — Acerbus. — Morosus.
<i>Ecouter.— Attendre. — Se tenir aux aguets.....</i>	Audire. — Rem auribus accipere. — Attendere.
<i>Châtrer.— Châtreur.</i>	Evirare. — Virilitatem adimere. — Castrare. — Castrator.

B. 6.

GREC	GASCON
βά.....	Bay.....
βασσιλιον.....	Basili.....
βαώ. — αω.....	Esbahi. — Esbahia..... <i>plut. bada</i>
βλεπω.....	Alupa.....
+ βλαβος.....	Blaou. — Blaoua.....
βορβορος.....	Bourbo. — Braoudo. — Car- reto 'mbourbado..... <i>fouco —</i>
βούνος.....	Bougnó.....
βουφάρος. — ουγος.	Boufa. — Boufayré.....
βρακος.....	Bragos. — Braguè.....

En l'ancien et l'etymologie peut il entrainer un homme
 dans l'eau un bleu de ciel jator un blaou, à cause
 de la couleur de la contusion ; mais par le tout ! ce serait
 βλαβος, — o blagor !

B. 6.

FRANÇAIS	LATIN
<i>Va</i>	I. — Ito.
<i>Basilic.</i>	Ocimum.
<i>Etonner.</i> — <i>Abasourdir</i>	Obstupuere.
<i>Regarder avidement.</i>	Aspicere. — Intueri. — Perspectare.
<i>Meurtrissure</i> — <i>Meurtrir</i>	Contusio. — Sigillare.
<i>Boue liquide.</i> — <i>Charrette embourbée</i> ...	Lutum. — Cœnum.
<i>Contusion.</i> — <i>Grosseur</i>	Crassitudo. — Sigillatio.
<i>Manger beaucoup.</i> — <i>Grand mangeur</i> ...	Multum cibum edere. — Estor insaturabilis.
<i>Culottes.</i> — <i>Pis</i>	Arctiora femoralia. — Uber. — Mamma.

GREC	GASCON
βράζω.....	Braso.—Brasè.—Embrasat.
βρέκω.....	Brega.....
βρεφος.....	Brès — Brech.....
βρόζω.....	Brounsi. — Brounsina.....
βροντή.....	Brounis.....
βρωμος.....	Mos.....
βροκος.....	Broco.—Broucado.—Brou- cailhos. — Broucat. — Brouca.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Braise.</i> — <i>Brasier.</i> — <i>Embrasé.</i>	Candens carbo. — Vas ardens. — Accensus. — Incensus.
<i>Avaler.</i> — <i>Mouiller.</i> — <i>Laver.</i>	Sorbere. — Exaurire. — Lavare. — Abluere. — Madefacere.
<i>Berceau.</i>	Cunæ. — Cunabula.
<i>Retentir.</i>	Resonare. — Remugere.
<i>Gronnement sourd.</i>	Tonitrus. — Murmur.
<i>Morceau.</i> — <i>Bou-</i> <i>chée.</i>	Bolus. — Bucca. — Pars.
<i>Aiguille.</i> — <i>Aigui-</i> <i>lée.</i> — <i>Bijoux.</i> — <i>Chapelets.</i> — <i>Bro-</i> <i>ché.</i> — <i>Tricoter.</i>	Acus. — Acia. — Mu- liebris ornatus. — Glo- bularum sacrorum se- ries auri intextus. — Texere opus.

GREC	GASCON
βρόνκος.....	Brounc.....
βροτόω.— βροτοεις.	Brastous. — Brastousa.....
βρύττειν.....	Brousta.....
βρύω.— βεβρύκα..	Bruc. — Bruca.....
βρωτος.....	Broutos.....
βροσις.....	Broust.— Broustet.— Brousta. — Brousto-sègos.....
βύω.— βυσσω....	Boussoua.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Nœud.</i> — <i>Grosueur.</i> — <i>Tête</i>	Nodus.—Nodosum frag- mentum. — Caput.
<i>Figure sale.</i> — <i>Bar-</i> <i>bouiller</i>	Maculare.— Vultum in- ficere
<i>Brouter</i>	Carpere. — Depascere.
<i>Écllosion spontanée.</i> — <i>Bolet.</i> — <i>Ramas-</i> <i>ser des champi-</i> <i>gnons</i>	Germinatio spontanea — Boletus.
<i>Ce qui se mange.</i> — <i>Regain.</i> — <i>Ten-</i> <i>drons de choux</i> ...	Cyma.
<i>Brin d'herbe.</i> — <i>Bran-</i> <i>che.</i> — <i>Brouter.</i> — <i>Ane qui broute les</i> <i>haies</i>	Ramus. — Ramulus. — Ramusculus. — Car- pere pastum morsu.— Depascere.
<i>Fermer.</i> - <i>Boucher.</i>	Obturare.— Claudere.— Occludere.

GREC	GASCON
βαβάω.....	Baou.....
βας.....	Bas.....
βα.....	Ba.....
βουτε.....	Ban.....
βαυκος.....	Baouchat. — Debaouchat...
βδελύρος.....	Delurat. — Delurado. — Luroun.....
βαδδω. — βάω....	Bada. — Badayré. — Bado- bec. — Badoc.....
βαρακαν.....	Bouracan.....
βαλλειν.....	Bailha.....
βρασσω.....	Brassa. — Abrassa.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Je vais</i>	Io.
<i>Tu vas</i>	Is.
<i>Il va</i>	It.
<i>Ils vont</i>	Eunt.
<i>Débauché</i>	Dissolutus. — Libidinosus.
<i>Deluré.</i> — <i>Delurée.</i> — <i>Luron</i>	Callidior. — Festivus non recens in re amatoria. — Jocosus.
<i>Ouvrir la bouche.</i> — <i>Imbécile.</i> — <i>Gobeur</i>	Dehiscere rictus — hami vorax.
<i>Bouracan.</i>	Pannus cærulens.
<i>Remettre.</i> — <i>Donner.</i>	Restituere. — Tradere. Dare. — Deponere.
<i>Agiter.</i> — <i>Remuer.</i> — <i>Agir avec les bras.</i>	Subigere. — Agitare. — Miscere.

GREC	GASCON
βραύω.....	Braouilha. — Braouailho (<i>le verbe s'applique plus spécialement au mugissement des taureaux</i>).....
βανδου.....	Bando. — Horobandit.....
βύκος.....	Bouychèt (<i>encore en usage</i>).
βιοτικά.....	Biatic (<i>se dit de la nourriture portée aux ouvriers dans les champs</i>).....
βλαισός.....	Blech. — Behi.....
βαρρεά.....	Bareja. — Baleja.....
βύσσαλος.....	Houssailhoun. — Houssailhouéro.....
βραεις.....	Braguè.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Criailler.</i> — <i>Troupeau de taureaux..</i>	Clamitare vociferari. — Mugitus.
<i>Bande.</i> — <i>Chassé de la bande.</i>	Caterva. — Gregati. — Ab aliis expulsus.
<i>Petite mesure.</i>	Modulus.
<i>Repas.</i>	Prandium.
<i>Bègue.</i>	Balbus. — Lingua hæsitans.
<i>Balayer.</i> — <i>Disperser</i>	Verrere. — Purgare. — Dispergere.
<i>Frèlon.</i> — <i>Nid de frèlons.</i>	Crabro. — Crabronis alvear.
<i>Pis de la vache en lait.</i>	Mamma. — Uber.

GREC	GASCON
βρισκω... ..	Bresco.....
βρύτα. — βρυτερ..	Brido. — Bridoun. — Brida.
βρινκα.....	Brico. — Brigailho....
βρυστω.....	Brousta. — Broust. — Broustet.....
βαράττω.....	Bartaou. — Baratayre.....
βερικοχα.....	Aoubricot.....
βασσον.....	Bas. — Basso. — Bâcho....
βαβίγω.....	Babilha. — Babilh. — Babilhart.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Rayon de miel</i>	Favus.
<i>Bride</i> . — <i>Petite bride</i> . — <i>Brider</i>	Fræni. — Retinaculum habenæ. — Frænare.
<i>Pas du tout</i> . — <i>Rien</i> .	Nihil. — Nihilum. — Nullâ.
<i>Brouter</i> . — <i>Rameau qui se broute</i>	Pascere. — Carpere. — Ramulus.
<i>Filet à bourse pour le poisson</i> . — <i>Trompeur</i> . — <i>Charlatan</i> .	Retia. — Fallax. — Fraudator. — Deceptor. — Veterator.
<i>Abricot</i>	Armeniacum malum.
<i>Bas</i> . — <i>Basse</i> . — <i>Vallée</i>	Depressus. — Pars ima infima. — Vallecula.
<i>Babiller</i> . — <i>Babillage</i> . — <i>Babillard</i>	Loquitare. — Garrire loquax. — Loquacitas.

GREC	GASCON
βαγος.....	Bach. — Baquet. — Bachèt.
βακος.....	Bachèro. — Bachère.....
βακλω.....	Bacla.....
βαδαλα.....	Badailha. — Darre badailhoc. — Badoc.....
βρακω.....	Braga.....
βροφω. — βρύφωω..	Brafa. — Brafayré.....
βαγαιον.....	Bagatelo.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Bac.</i> — <i>Bàche.</i> — <i>Ba- telet</i>	Cupa minor. — Minus labrum. — Linter.
<i>Vaisselle.</i> — <i>Créden- ce pour la vais- selle</i>	Vasa. — Abaculus.
<i>Bacler</i>	Finire propere. — Con- ficere.
<i>Bailier.</i> — <i>Dernier soupir.</i> — <i>Badaud.</i> — <i>Qui ouvre la bou- che</i>	Dehiscere. — Oscitare. — Spiritus extremus. — Stultus. — Stolidus.
<i>Se vanter.</i> — <i>Parler haut</i>	Se jactare. — Altiori voce loqui.
<i>Brefer.</i> — <i>Manger grossièrement</i>	Ingurgitare. — Onerare se cibo.
<i>Bagatelle</i>	Gerræ. — Nugæ. — Tri- cceres nihili.

GREC	GASCON
βαισσον.....	Bacho. — S'abaycha.....
βαλαφρός.....	Balafro. — Balafra.....
<p>βαλλειν. — βαλνν.. <i>Είστε βαλννίδη α κρεμνάνη απτε κημνάνη</i> βαλαυτιου.....</p>	<p>Balejo. — Balejoun. — Bare- jo. — Baréjoun..... <i>Das est un comble.</i> Balansos</p>
βαλάντερον	Balandureou
βαυκών	Banco. — Pè de banco. — Bancal.....
βατιφαλος.....	Balibeou.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Depression du sol. — S'abaisser. — Risquer sa dignité....</i>	Depressio. — Se abjicere.
<i>Balafre.....</i>	Cicatrix. — Luculenta plaga.
<i>Balai. — Petit balai.</i>	Scopæ. — Scopulæ.
<i>Balances.....</i>	Tutina. — Per æs et libram. — Jugum statera.
<i>Paresseux. — Vaurien.....</i>	Nebulo. — Homo nequam.
<i>Planche en long emmanchée à angle aigu pour laver. — Qui pique du pied. — Bancal.....</i>	Scam num angustum. — Pede torto.
<i>Baliveau. — Chêne réservé dans les coupes.....</i>	Arbor in silva. — Cædua relictus.

GREC	GASCON
(εν) βαθος.....	En bath (cap en bath).....
βίλα.....	Balo.....
βαλλιγω. — βαλλώ.	Bal. — Balla. — Balocho...
βομβαζω.....	Bamboucha.— Bambocho.— Bambouchur. — Boum- bansio.....
βαν. — τρυγης....	Banc. — <i>De beregnos</i>
βαρακον.....	Baragouin. — Baragouina..
βαραξ.....	Baraco.....
βαρβος.....	Barbè.

FRANÇAIS	LATIN
<i>En bas (tête en bas)..</i>	Deorsum. — Versum.
<i>Glume qui enveloppe le grain.....</i>	Folliculus. — Gluma.
<i>Bal. — Baller. — Fête où l'on danse.</i>	Chorearum celebritas. — Choreis indulgere.
<i>Bambocher. — Bamboche. — Bambocheur.— Bombance</i>	Convivari. — Epulæ luxuriosæ. — Luxuriosus. — Epulæ luxuosæ.
<i>Ban. — Des vendanges.....</i>	Denonciatio. — Vendemiarum.
<i>Baragouin. — Baragouiner.....</i>	Sermo barbarus. — Incondito sermone uti.
<i>Hutte. — Baraque..</i>	Casula.
<i>Chirurgien. — Barbier.....</i>	Tonsor. — Chirurgus.

GREC	GASCON
βαρβορύζω.....	Barbouta.....
βορβορω.....	Embourba.....
X βαρδος.....	Aoubardo. — Bardot.....
X βαρις.....	Baricot. — Barico.....
βαρών.....	Baroun.....
βατρον.....	Barroun. — Barrot. — Es- parroun. — Barro.....
βατανεύω.....	Batana.....
βαύκυλη.....	Bassoculo.....
βακινος.....	Bacio. — Bacino.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Barbotter.</i> — <i>Canard barboteur.</i>	Rostro cænum agitare. — Anas cicur.
<i>Se couvrir de boue.</i> — <i>S'enfoncer dans la boue.</i>	In cænum immergere.
<i>Bat.</i> — <i>Aubarde.</i> — <i>Animal portant le bat.</i>	Clitellæ. — Clitellius.
<i>Petit tonneau.</i>	Cadus. — Dolium.
<i>Baron.</i>	Baro (<i>emprunté par la basse latinité</i>).
<i>Bouts de bois dénommés suivant leur destination.</i>	Asser. — longurius. — Obex.
<i>Frapper violemment.</i>	Percutere. — Verberare-ferire.
<i>Bascule.</i>	Tolleno.
<i>Bassine.</i> — <i>Bassin.</i>	Pelvis. — Pelluvium. — Crater.

GREC	GASCON
βασταγμα.....	Bast. — Arri bastat.....
βαστάρα.....	Bastard. — <i>Ehant de guso.</i> — Embastardi.....
βαταλος.....	Batalur.....
βαβαγῶ.....	Baoua. — Baouo. — Baouart. — Baous. — Baouereto...
βήκς. — φηκς.....	Bec. — Bécado. — Bécut...
βοςκας. — κισκας..	Bécasso. — Bécassino, aouset dus bosquis.....
βισκα. — βασκα...	Bécat.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Bât.</i> — <i>Ane bâte</i>	Clitellæ. — Asinus clitellatus.
<i>Batard.</i> — <i>Enfant de coquine.</i> — <i>Dégénérer</i>	Spurius. — Nothus — Vitiare. — Corrumper.
<i>Hableur.</i> — <i>Menteur.</i> — <i>Farceur</i>	Mendax. — Scurra. — Mendaci loquus.
<i>Baver.</i> — <i>Bave.</i> — <i>Bavard.</i> — <i>Baveux.</i> — <i>Bavette</i>	Salivare. — Saliva. — Lingua immodicus. — Saliva diffluens. — Pectorale linteum.
<i>Bec.</i> — <i>Coup de bec.</i> — <i>Armé d'un bec</i>	Rostrum. — Rostratus. — Rostrare.
<i>Bécasse.</i> — <i>Bécassine</i>	Rusticula. — Minor rusticula.
<i>Bèche</i> (à 2 pointes)..	Ligo. — Marra.

GREC	GASCON
βελη. — γαλη.	Beleto.....
βερρον.	Berret (<i>coiffure nationale des Gascons</i>).....
βεσον.	Besouy. — Besoun. — Aoué besouy.....
βαιόν.	Biech.....
βεικη. — βηκη.	Bico. — Biquet. — Bicha...
βικος.	Pichè. — Picherro. — Picharroun.....
βοικικος.	Bicoco.....
βρύτον. — βρύον...	Bièro.....
βιλκα.	Bigle. — Bigla.....
βιβλιον. — βιλιον..	Bilhet.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Belette</i>	Mustela.
<i>Berret</i>	Capitis tegmen.
<i>Besoin</i> . — <i>Avoir besoin</i>	Opus. — Egere.
<i>Biais</i>	Obliquus.
<i>Biche</i> . — <i>Biquet</i> . — <i>Caresser</i>	Cerva. — Cervulus. — Blandiri.
<i>Mesure de deux litres (encore en usage)</i> ..	Mensura. — Vini modus.
<i>Bicoque</i>	Ædícula.
<i>Bière</i>	Cervisia.
<i>Loucheur</i> . — <i>Qui louche</i>	Strabo. — Luscus. — Distortis oculis.
<i>Billet</i>	Epistolium. — Scheda. — Scheda. — Syngraphus — Chirographus.

GREC	GASCON
βύζω.....	Biso. — Bisam. — Bisaduro.
βιοκω. — ίσκω....	Bisca. — Biscle.
βλαζω.....	Blasit. — Blasat. — Esclops blasitz.
βλαττα.....	Blat.....
βλήσαι. — βλαψαι.	Blassa.....
βλύδιον.....	Blu.....
βώβος.....	Bobo.....
βοσκω	Bosc. — Bousquet. — Bous- cassè. — Bouscasséja.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Vent qui mugit. — Bise. — Coup de bise. — Mal produit par la bise.....</i>	Aquilo. — Boreas. — Perustus—Infuscatus.
<i>Bisquer. — Qui supporte la partie déclive de la toiture..</i>	Rem œgre pati. — Materiaria structura tecti.
<i>Flétri. — Blasé. — Sabots usés.....</i>	Flaccidus.—Languidus. Calceus ligneus attritus.
<i>Blé.....</i>	Triticum. — Frumentum.
<i>Blessé.....</i>	Vulnerare. — Sauciare.
<i>Bleu couleur d'eau...</i>	Cœruleus color. — Cœrulus.
<i>Petite blessure.....</i>	Levis dolor.
<i>Bois. — Petit bois. — Animal des bois. —</i>	

GREC	GASCON
εἰδιον. — εὔδιον..	Boundo. — Boundoun. — Bouda.....
ἐῦρος.....	Bord. — Bord é bord.....
βοτός.....	Boto.....
βοθεια.....	Botto.....
βοτρύς.....	Bourroun.....
βοκος.....	Bouc.....
βύδαω.....	Bouda. — Boudayre.....
βοιω.....	Bouia (<i>en Béarn</i>). — Boutja.
βοῖον.....	Boujio.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Pacager dans les bois</i>	Sylvula. — Sylva. — Silvestris. — Pabulari.
<i>Bonde. — Bondon. — Bonder. — Bondonner</i>	Objectaculum. — Obturamentum. — Obturare.
<i>Bord. — Bord à bord.</i>	Ora. — Littus. — Ripari librà cum crepidine est.
<i>Botte (de fouflage).</i>	Fascis. — Fasciculus.
<i>Botte (chaussure).</i> ...	Ocrea.
<i>Bourgeon</i>	Gemma. — Oculus.
<i>Bouc</i>	Caper. — Hircus.
<i>Bouder. — Boudeur.</i>	Tacitam iram. — Concoquere. — Mussare tacitum. — Morosus.
<i>Bouger</i>	Loco se movere.
<i>Bougie (suif de bœuf).</i>	Cirea. — Candela.

GREC	GASCON
βοιον.....	Pouchoun.....
βοραρω.....	Bourasco.....
βοθρων.....	Bourreou.....
βύτινη. — βύτιλη .	Bouteilho.....
βρακιαλιον.....	Brasçélet.....
βαβρην. — βρην....	Bren.....
βράκα.....	Branco.....
βραμνος.....	Branno.....
βράλλω πάλλω.....	Brandi. — Eibranla.....
βρακός.....	Brac. — Bracouniè. — Bra- couneja.....
βαλλω. — βλεκα...	Braca.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Petite mesure (encore en usage)</i>	Mensura.
<i>Bourrasque</i>	Turbo. — Procella.
<i>Bourreau</i>	Tortor. — Carnifex.
<i>Bouteille</i>	Lagena. — Amphora.
<i>Bracelet</i>	Armilia.
<i>Résidu. — Son. — Bray</i>	Furfur. — Furfurosus.
<i>Branche</i>	Ramus. — Ramusculus.
<i>Bruyère</i>	Myrica. — Erica.
<i>Secouer. — Ebranler</i>	Quatere. — Concutere.
<i>Braque (chien). — Braconnier. — Viore de braconnage.</i>	Canis sagax. — Venator furtivus. — Furtive venari.
<i>Braquer</i>	Dirigere. — Librare.

GREC	GASCON
βραβίς.....	Brabé. — Brabas.....
βρήξις.....	Brècho. — Embreyca.....
βρήτιά.....	Breto. — Bretur.....
βεριπιον.....	Brio. — Brico. — Brigailho.
βροντή.....	Brounis.....
βριγαντες.....	Brigant. — Brigantot.....
βρεισσω.....	Brisa. — Brisayre.....
βροκος.....	Broco. — Brocho.....
βροδιακαι.....	Broudaquin.....
βροδεω.....	Brouda. — Broudayro.....

FRANÇAIS	LATIN
<i>Brave. — Foncièrement bon.....</i>	Strenuus. — Fortis. — Audax. — Bonus.
<i>Brèche. — Ebrécher.</i>	Muri naira. — Labes lacuna. — Nudare mænium.
<i>Brete. — Bretteur...</i>	Gladium. — Gladiator. — Thraso.
<i>Bribe. — Pas du tout. — Rien. — Un rien.</i>	Reliquiæ. — Nihil. — Tantulum.
<i>Bruit du tonnerre...</i>	Tonitrus.
<i>Brigand. — Petit brigand.....</i>	Latro. — Prado. — Te- nuiter.
<i>Briser.....</i>	Conterere. — Confringere. — Ruptor.
<i>Broche.....</i>	Hasta. — Veruculum.
<i>Brodequin.....</i>	Cothurnus.
<i>Broder. — Brodeuse.</i>	Acupingere. — Phri- gio.

GREC	GASCON
βρονκος	Brounzé
εδεσομαι.—βεσομαι.	Besigo. — Bechigo. — Bechiga
βρύλλον.—βρύλλαι.	Embourilha.— Madacho embourrilhado
βρύζω	Brounzi
βρύω	Briou. — Brioua
βύσκα	Embesc. — Embesca
βύσκα	Busco. — Busquet. — Buscailho

FRANÇAIS	LATIN
<i>Bronze</i>	Fragilis. — Cæs. — Cæneus.
<i>Vent immonde.</i> — <i>Emettre le vent</i> ...	Surdus et maleolens ventris flatus. — Emittere tacite.
<i>Brouiller.</i> — <i>Embrouiller.</i> — <i>Echeveau embrouillé</i> ...	Miscere. — Intricare. — Involvere. — Filum intricatum.
<i>Produire un bruit sourd</i>	Resonare. — Retonare. — Remugere.
<i>Faible écoulement d'eau, murmure qu'elle occasionne.</i>	Rivulus. — Murmur.
<i>Piège.</i> — <i>Tendre des pièges</i>	Insidice. — Exinsidiis imminere.
<i>Buche.</i> — <i>Petite bu-</i>	

GREC	GASCON
βύω, — βύκα.....	Bugado. — Bugada.
βυφος.....	Buffet.....
βυστος.....	Buste.....
βυθος.....	Buto. — Buta.— But.....
βωτωρ.....	Butor.....
βαρος τιλλει καν- ναβιν.....	Bargo tilho canébo.....



FRANÇAIS	LATIN
<i>che.</i> — <i>Débris de buches</i>	Stipes. — Truncus. — Caudex.
<i>Lessive.</i> — <i>Faire la lessive</i>	Lixivia.—Lixiviolavare.
<i>Buffet</i>	Armarium.
<i>Buste</i>	Statua dimidio trunca.
<i>Butte.</i> — <i>Butter.</i> — <i>But</i>	Tumulus. — Terram aggelare. — Signum.
<i>Butor.</i> — <i>Oiseau stupide</i>	Ardeola. — Stolidus.
<i>Instrument tapageur servant à teiller le chanvre</i>	Cannabium decorticare. — Decorticator.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos.. .. .	1
Lettre dédicatoire.. .. .	11
Origine des Patois. — La langue Celte.....	13
§ 2. — La langue Grecque.....	16
§ 2 bis. — Histoire d'Hercule.....	21
§ 3. — La tradition historique antérieure à César jusqu'à nos jours. Utilisation certaine de nos Patois.....	27
§ 4. — Notre Patois est-il du Latin corrompu. Le Ministre et le Coiffeur. — M. Dumont et Jasmin.....	44
Pey de Garros. — Son témoignage.....	63
Dastros. Id.	74
Charles Nodier. Id.	78
Sainte-Beuve. Id.	81
Goudoulin. — <i>Lou nost' Henric</i>	82
Dastros. — Note biographique.....	85
La Guerro deous Limaes.....	91
	96

LES VEILLÉES

1 ^{re} VEILLÉE. — <i>La Perdrix</i> . — Faisons l'aumône le plus possible.....	110
2 ^e VEILLÉE. — <i>Le Maquignon</i> . — Choisissons bien notre métier.....	122
3 ^e VEILLÉE. — <i>La Lucarne de l'hôpital</i> . — Aux ambitieux.....	140
4 ^e VEILLÉE. — <i>La Chambre de l'âne</i> . — Histoire véritable adressée aux gogos...	156

	Pages.
5 ^e VEILLÉE.— <i>La Sorcière</i> .— Vieux conte mêlé de beaucoup de vérité.....	178
6 ^e VEILLÉE.— <i>Le Biniou</i> . — Mangez la daube avec modération.....	202
7 ^e VEILLÉE.— <i>Le Révélateur stercoral</i> .— Aux paysans : qu'ils se souviennent.....	216
8 ^e VEILLÉE.— <i>L'aveugle de la Haille</i> . — Histoire de chez nous.....	240
9 ^e VEILLÉE.— <i>Le Capucin et le Consul</i> . — Le Diable rit d'un trompeur trompé.....	260
10 ^e VEILLÉE.— <i>Les Moines de Jouan de Bouilhas</i> .— Aux maris susceptibles.	278
11 ^e VEILLÉE.— <i>Le Porc vagabond</i> .— Conte de mon aïeul adressé aux déséquilibrés.....	294
12 ^e VEILLÉE.— <i>Le Droit du Seigneur</i> .— Contre les ennemis de la lumière....	316
13 ^e VEILLÉE.— <i>Bouquets d'amour, fleurs de cimetière</i> . — En rira qui pourra.....	344
14 ^e VEILLÉE.— <i>La Fontaine de Diana ou du Soleil</i> . — Notre Fontaine payenne.....	372
<i>Appendice historique sur l'origine de la Fontaine</i>	399
Lexique sommaire, simplement indicatif sur les deux premières lettres A, B, Grec — Gascon — Français — Latin.....	409